

La cité plannaire



Erwan Guillaud-bachet

Chapitre un

L'inspectrice Mc Carty

Méobius Davecin était un homme sage et rangé, on le voyait à la façon dont il remontait la rue, d'un pas méthodique, sûr et sans surprise. Il savait où il allait, il ne savait pas pourquoi, mais il n'avait jamais eu besoin de cela. De petite stature, un chapeau de feutre vissé sur son crâne dégarni, il avait la mine austère de ceux qui ont passé la moitié d'une vie au sein de l'ACRE, l'Agence des Contrôles Réglementaires en Éthologie, au Service des Analyses de Conformité, le SAC. Il avait des poches sous les yeux, des yeux petits, délavés, toujours tristes, un peu fiévreux. Ses mains tremblaient volontiers, son long par-dessus gris faisait ton sur ton avec son pantalon, son chemisier était gris également, sans le moindre pli, car il attachait une importance sans borne à la qualité du repassage, et il portait une cravate brune rayée de bleu, unique touche de fantaisie dans un monde de gris. Il marchait dans la ruelle sombre, la nuit était là, les réverbères de la cité planaire éclairaient le trottoir de leur lueur flageolante. Impossible dans cette cité d'avoir un éclairage de qualité, se dit-il en passant sous l'un des malheureux réverbères. Ils étaient faits d'une base d'acier noir, sculptés de motifs variés, de belles pièces de mobilier urbain, élégantes, tout ce qu'on voulait, mais leur lumière ne valait rien. C'était toujours comme cela, pensa-t-il, de l'accessoire et jamais rien d'essentiel... Comme dans son travail, personne ne prenait au sérieux les analyses de conformité, le Service de Validation des Labels les prenait de haut, ceux du service

de Contrôle Qualité les méprisaient, et les éléments du Service d'Allocation et de Gestion des Ressources de Travail les considéraient ouvertement comme inutiles. Méobius lui-même en venait à douter de l'utilité de sa fonction, comme un mal insidieux qui se propageait dans ses veines, jusqu'à son cœur.

Il soupira pour la dixième fois, allongeant son pas. Il n'y avait personne ici, et il espéra qu'il allait bien retrouver son logement au bout de la rue des Sens, la prochaine à droite. Le sol était encore mouillé de la dernière averse et reflétait l'éclat trop rare des lampadaires avares de leur lumière.

« Saloperie de système, maugréa-t-il. On a plein de pognon pour des conneries, rien pour s'éclairer. À quoi bon, cette vie de con ? »

Il secoua la tête, sentant le découragement qui attaquait son cerveau, cherchait la faille, le point faible. Il décida qu'il irait le lendemain, son jour de repos hebdomadaire, faire les magasins. Il pensa tristement qu'il n'avait rien à y acheter, rien qui ne vaille la peine, mais il chassa l'idée avec violence.

« Bordel de merde, jura-t-il. Tout ça à cause de ce connard de Berliot. »

Berliot, c'était le chef du service du Contrôle Qualité, celui-là même qui avait annoncé devant toute la salle de réunion que Moébius était aussi utile sur le projet 22 que le miroir à effets qu'ils avaient installé dans les toilettes du cinquième. C'était un miroir humoristique, qui reflétait le spectateur en l'affublant de costumes loufoques. C'était censé faire sourire les agents et les rendre plus efficaces dans leur travail.

« Enfoiré », grommela-t-il une fois encore.

C'était déloyal, voilà ce que c'était. Et Moébius était enragé de subir ce genre d'attaques basses et vulgaires sans pouvoir répondre. Surtout quand on savait aussi bien que lui à quel point le service de Contrôle Qualité ne servait à rien d'autre que produire de la paperasse que personne ne lisait.

« ENFOIRÉS ! » cria-t-il soudain de toute la force de ses poumons dans la rue déserte.

Seul le jappement lointain d'un chien lui répondit. Tous, ils étaient tous des enfoirés, et Moébius aurait aimé leur faire bouffer leurs protocoles et leurs dossiers bien rangés, tous ces connards qui avaient eu des rires narquois, des sourires condescendants lors de la sortie de Berliot.

Il approchait de l'embranchement quand soudain, le réverbère le plus proche rendit l'âme, suivit d'un autre. L'obscurité engloutit la rue.

« Putain de gouvernement ! » jappa Moébius.

C'était un homme habituellement poli, lissé, urbain. Mais la coupe était pleine, il ne se préoccupait pas qu'on puisse même l'entendre jurer. Il ralentit et marcha avec circonspection. L'air était frais, même froid.

« Allons bon, c'est l'hiver maintenant ? » ragea-t-il en un marmonnement contenu.

Sur le mur d'en face, un mouvement attira son regard. Ses yeux s'arquèrent de surprise et d'horreur, alors qu'il fixait l'emplacement où c'était trouvé un simple mur de briques un instant auparavant. Un vent chaud frôla son visage, et il resta empêtré dans sa stupeur, la bouche ouverte, face à un vide béant d'un noir d'encre, une gueule ouverte qui se dessinait sur le mur gris. Des protubérances en jaillirent, tandis qu'il vit des silhouettes s'animer, du coin de l'œil. Il entendit un hurlement, pris la vague conscience

que celui-ci venait de sa propre gorge, il sentit ses jambes se dérober, quelque chose accrocha sa cheville, le sol qui vint à la rencontre de sa tête, la douleur fulgurante à la tempe.

Il reprit conscience après un instant fugace d'hébétement. On le traînait par les chevilles, des tentacules sombres et deux personnages, dont les silhouettes noires se découpaient à ses côtés.

« À MOI ! Au secours ! AAAARH ! »

Il se débattit, il donna des coups de pied, il tenta de frapper les tentacules avec ses poings. Lui qui était toujours poli et mesuré, le voilà qui luttait pour sa vie, il voulait mordre, il voulait griffer, il voulait briser. Mais rien n'y fit, la bouche s'approcha inexorablement, et alors que ses mains griffaient le goudron du trottoir, on le jeta dans l'antre de néant, sans autre forme de procès.

« NOOOON ! »

Son hurlement se répercuta entre les immeubles bas, le long de la ruelle, puis le silence revint. Un instant, les deux lampadaires crépitèrent, leur lumière produisit plusieurs flashes incertains, puis ils se rallumèrent de leur éclat habituel, flageolant et vacillant. Rien ne semblait avoir rompu le silence de la rue déserte, et un chat traversa la chaussée sans un bruit, la queue basse, les oreilles affaissées.

*

« Inspectrice Mc Carty, de la SIN. »

L'agent technique hocha la tête, sous ses taches de rousseur et sa chevelure cuivrée, il avait l'air juvénile, un nouvel arrivant, pensa-t-elle. L'inspectrice Mc Carty était une belle femme d'un peu plus de trente ans, avec des yeux gris qui reflétaient la couleur de son environnement, parfois teintés de bleu, parfois de couleurs chaudes. Sa peau était pâle et semblait douce comme de l'albâtre, presque synthétique, mais c'était sa chevelure qui sans doute retenait le plus l'attention. Elle avait de longs cheveux bleu cyan, qui cascadaient jusqu'à ses épaules. Les pointes de ses mèches étaient subtilement ondulées, se courbant d'une élégante manière peu avant leur terminaison. L'inspectrice Mc Carty s'était toujours sentie chanceuse d'avoir une telle chevelure, aussi belle malgré son manque d'entretien. Si cela lui avait valu des rancœurs et des jalousies, elle en voyait aussi les avantages. Devant elle, le jeune technicien rougissait à vu d'œil, n'osant la regarder dans les yeux.

« Bienvenue, inspectrice, parvint-il à répondre enfin. Tout le monde est arrivé, je crois.

– Hey ! »

Une jeune femme s'approcha d'elle avec un sourire franc qui illuminait son visage rond. Son corps également était rond, elle reconnut la technicienne Donolore, des yeux de biche grands et marrons, toujours curieux, un nez court, des cils recourbés et une chevelure brune soyeuse. Les deux femmes travaillaient ensemble depuis plus de deux ans.

« Salut Lisa, fit l'inspectrice avec un hochement de tête. Autant commencer maintenant, tu as des éléments de contexte ? On ne m'a rien dit, sinon de venir aussitôt que possible...

– Ah ! Une sale affaire, mais sans grande nouveauté, répondit sa collègue. Un brave gars, sans casier judiciaire, sans rien de particulier, tu vois. Il a disparu ici, enlevé comme les autres. »

L'inspectrice sortit son calepin de notes.

« Il avait un nom ?

– Méobius, Moébius Davecin.

– Un âge ?

– Quarante-quatre ans. Un employé de l'ACRE, service du SAC.

– Hum ? », fit l'inspectrice Mc Carty en relevant ses sourcils.

Il y avait tellement de sigles, de nos jours...

« Ah... ACRE : Agence des Contrôles Réglementaires en Éthologie, et le SAC : Service des Analyses de Conformité.

– Bon, l'employeur est ici ? Des témoins ?

– Une témoin, l'employeur est reparti, franchement il n'a rien à dire, seulement que c'était un bon élément, très poli et toujours habillé proprement.

– Je te fais confiance... Le témoin ? »

Elles avancèrent entre les équipes de techniciens scientifiques de la SIN, la Section d'Investigation du Noyau, l'inspectrice jetant des regards de droite et de gauche, notant mentalement la conformation des lieux. Elle avait une aura d'autorité, une démarche souple et précise, tandis que ses yeux semblaient percer le moindre recoin, la moindre zone d'ombre. Elle était habillée d'une veste blanche échancrée, d'un pantalon serré noir et de sa paire de botte préférée, des sortes de rangers mais avec une touche

d'élégance en bonus. La technicienne Lisa Donolore l'accompagna jusqu'à une chaise, posée au milieu du trottoir d'en face, sur laquelle était assise une femme rabougrie, aux cheveux blancs presque translucides. Elle semblait perdue là, comme un vieux fantôme qui serait resté roder sur les lieux du crime.

Et des fantômes, c'est bien ce que l'on cherche ici, pensa la jeune inspectrice en son fore intérieur.

La vieille dame releva la tête à son arrivée.

« Voici l'inspectrice Mc Carty, lui annonça Lisa. Vous vous rappelez, je vous en avais parlé. »

La vieille femme ne répondit pas, mais toisa la femme aux cheveux bleus d'un air fou.

« Affreux, dit-elle, affreux... Ils l'ont emmené comme cela, clac », elle claqua de ses doigts squelettiques et noueux.

L'inspectrice s'accroupit pour arriver à sa hauteur.

« Je voudrais vous demander, même si c'est douloureux pour vous, je le sais, de me raconter en détail ce que vous avez vu. Ces informations sont primordiales pour que nous puissions mener l'enquête et stopper les agissements de ces criminels. »

La vieille femme la regarda d'un air absent, comme si elle voyait d'autres choses que les deux femmes devant elle, quelque chose qu'elle seule pouvait voir.

« Il y a eu des cris, ses cris. Je les ai entendus. »

Elle frissonna.

« Mais avant les cris, que c'est-il passé ? Comment est-ce que tout cela a commencé ?

– J’étais là, je marchais pour aller nourrir mon chat, comme tous les jours. Je portais mon petit cabas, celui-là, vous voyez. Je l’aime bien, c’était mon mari qui me l’avait offert, il y a longtemps, vous comprenez ? Oh ! Je sais qu’il est tout usé, mais c’est affectif, je l’aime bien et puis je n’ai plus l’âge de changer de sac tous les deux mois, maintenant, vous comprenez... »

L’inspectrice hocha la tête avec empathie.

« Et vous habitez où ? »

L’interrogatoire dura une bonne vingtaine de minutes, tant il était dur de canaliser la parole de la témoin, et il en ressortit des choses similaires aux autres cas. Les lampadaires qui s’éteignaient, une bouche noire qui se dessinait sur le mur, l’homme qui se débat, des silhouettes ou des tentacules qui l’attiraient vers le noir béant. Et puis, plus rien, plus de trace du malheureux, en cinq minutes un gars venait de disparaître on ne savait où. Et tout cela n’avait aucun sens.

« Pfff, souffla la jeune femme. Je pensais qu’on avancerait, même un peu...

– C’est une affaire difficile, répondit Lisa. C’est pour ça qu’on nous a envoyées.

– Il faudrait pouvoir les prendre sur le fait, intervenir au bon moment... Mais tout est tellement rapide. Au fait, où en est ton analyse statistique ?

– Hein ? Oh... Ça avance pas mal. Mais il faudra tester, je ne garantis rien.

– Bon, en dehors du café, il ne reste plus rien à faire ici...

– On va faire quelques relevés pour notre part, mais ça sera tout, oui. On bute sur cette affaire, je pense que la solution viendra de méthodes moins conventionnelles. Peut-être un hasard ou un peu de chance ? »

L'inspectrice Mc Carty haussa les épaules. Elle ne croyait pas en la chance.

La SIN était un organisme privé, il s'écrivait autrefois la SINS, pour Section d'Investigation du Noyau du Système, mais on l'avait simplifié depuis. Le système, c'était le loup blanc, le mot-valise par excellence. Les intellectuels et les politiques progressistes s'étaient vite rendu compte que malgré leur volonté réformatrice, malgré le nombre hallucinant de gens mécontents de la marche de la société, mécontents de leurs vies, rien ne bougeait, ou alors désespérément lentement. On avait tenté de théoriser la notion de système, en vain. Mais on en parlait, on en parlait partout, dans toute la cité planaire. Les gens râlaient contre le système, les réformateurs luttaienent contre lui, d'autres le protégeaient parfois, mais il ne laissait personne indifférent. Un regroupement de partis politiques réformistes avait alors créé la SIN, un organisme d'enquête censé donner des réponses à toutes ces questions. L'objectif de l'inspectrice Mc Carty était de découvrir les rouages du système, ses mécaniques, et d'identifier, voire d'interpeller, tout membre considéré comme faisant partie du noyau du système, ce cœur supposé ou réel où se prenaient les décisions, où se tenaient les centres du pouvoir informel. Pour un enquêteur de la SIN, le Graal serait de capturer un membre du noyau, certains priaient pour démanteler le chef d'orchestre du réseau qui les liait tous.

Mais pour le moment, l'inspectrice Mc Carty était un peu fatiguée de s'être levée si tôt et marchait vers la tente que ses collègues avaient montée à l'autre extrémité de la zone sécurisée, en recherche d'un café. Elle vit alors devant elle deux hommes qui s'avançaient, chaussures noires et luisantes, impeccablement cirées, complets noirs bien

taillés et des lunettes de soleil sur le nez. Ils venaient de passer le bandeau de la zone sécurisée et marchaient l'un devant l'autre. Le premier portait en lui l'arrogance du spermatozoïde vainqueur de la course à l'ovule, tandis que le second ne faisait que l'imiter pâlement. Ses cheveux gominés coiffés en arrière, il vint se camper devant elle.

Des cons, pensa l'inspectrice.

« Agent spécial Malcom, agent spécial Billy », ajouta-t-il en montrant son collègue d'un mouvement de tête, tandis que ledit collègue se tenait respectueusement deux pieds en arrière et le couvait d'un regard béat.

Le regard de l'inspecteur Malcom descendit lentement et méthodiquement de la pointe de ses cheveux au bout de ses chaussures, avant de remonter de la même sorte se fixer sur ses yeux gris. Un léger haussement de ses sourcils indiqua à l'inspectrice qu'il venait de la juger sexuellement consommable, ce qui chez ce type d'homme était la plus haute distinction qu'une femme pouvait recevoir.

« Inspectrice Mc Carty, de la SIN. »

L'homme passa une main dans ses cheveux, les repoussant en arrière.

« Nous sommes du MIT. Vous avez un petit nom ? »

Son visage était bronzé, sa mâchoire carrée, comme il convenait pour un mâle alpha égaré dans un monde qui n'était plus le sien depuis des siècles.

« Vous pouvez m'appeler inspectrice Mc Carty », répondit-elle sèchement.

Les gars du MIT étaient des glandus, c'était connu. Ses collègues s'amusaient à les appeler les miteux. Le MIT était le Méga-centre d'Interventions Tactiques, une agence gouvernementale. Et comme toutes les agences gouvernementales, elle était corrompue, inefficace et la risée de tous.

L'agent spécial Malcom retira ses lunettes de soleil avec un geste inutilement ample, imité par son collègue-caniche. Ce dernier avait l'apparence d'un adolescent attardé, qui aurait oublié de prendre le train de l'âge adulte. Il avait quelques cicatrices de boutons sur le visage qui rappelaient son acné d'antan, son visage était rond et stupide, et il roulait des épaules pour se donner une contenance qu'il n'avait jamais eu. L'agent Malcom pencha sa tête de côté et plissa les yeux, la fixant d'un air charmeur. Il avait une voix grave et profonde, qui aurait pu plaire à l'inspectrice, si elle avait été seulement portée par quelqu'un d'autre.

« Je vous rappelle qu'en tant qu'organisme d'enquête privé, vous êtes tenue de collaborer avec nous, de ne rien nous cacher », il lui fit un clin d'œil suave à cette mention, « et de vous mettre à notre disposition si un impératif l'exige. »

La loi n'avait jamais été appliquée, elle ne flattait plus que l'égo des nazes du MIT, pensa l'inspectrice. Mais malgré tout, il pouvait la faire chier. Elle ravala ses répliques acerbes et décapantes et lui sourit en battant des cils.

« Oh, bien sûr, et je suis sûre que vous allez débrouiller cette affaire au plus vite, inspecteur. Pour ma part, je vais préparer le café. »

L'inspecteur Malcom sourit en cachant mal sa fierté, il remit en place sa cravate noire avec un air inspiré et jeta un coup d'œil conquérant sur la zone sécurisée.

« Oui, c'est une bonne initiative, inspectrice, vous me semblez un bon élément. » Son regard la toisa de nouveau, la déshabillant des yeux. « Tu vois Billy, l'important dans le travail d'équipe, c'est que tout le monde soit en place au bon endroit et au bon moment. Il y a besoin d'un bon café, toi tu vas prendre les notes, et l'inspecteur Malcom va débrouiller tout ça... Et tout le monde s'en portera bien. »

Il s'avança d'un pas sûr en direction des techniciens qui travaillaient encore sur les lieux, suivit par l'inspecteur Billy, béat, qui trottinait derrière lui avec son calepin en main.

« Ici une bouche d'égout, notez mon petit, car ça sera essentiel pour la suite. L'inspecteur averti ne néglige aucun détail, aucun. Tiens, que fout cette vielle ici, bordel ? Elle ne pouvait pas poser sa chaise ailleurs, nom de dieu ? »

L'inspectrice Mc Carty se détourna avec un haussement d'épaule.

Plus que con, la perle rare, lui murmura sa petite voix.

Dans la tente, Lisa l'attendait.

« Alors, c'est qui ce débile ?

– Des gars du MIT. Pas franchement des concurrents, tu vois le genre... »

Lisa rit de bon cœur, elle riait toujours de bon cœur.

« Bah... Au fait, tu es convoquée chez Max Manus, un truc officiel qui ne peut pas attendre. C'est cette après-midi, à partir de treize heures et jusqu'à la fin de la journée.

– Hein ? Et j'enquête quand et comment, moi ? Le soir, de huit à neuf ? »

Max Manus était l'inspecteur chef de la SIN. Un Noir aux épaules aussi larges qu'une porte, mais qui était surtout un fin politicien. C'était lui qui soutenait les équipes à bout de bras et les protégeait de la pression nouvelle dans laquelle ils devaient tous travailler.

Lisa haussa les épaules.

« Je te jure que je n'en sais pas plus. Il m'a juste dit qu'il n'avait pas le choix, c'est tout. Je lui ai dit, que ça nuirait à l'enquête... »

– Pfff... Fait chier. Bon je vais y aller avant que les deux cons reviennent me baver dessus... Je prendrai mon café dans un bistrot quelconque. »

Mais elle n'eut pas le temps de se retourner, que la voix, puis l'inspecteur Malcom lui-même, franchirent l'entrée, suivit par un Billy agrippé à son calepin.

« Alors, inspectrice, ce café ? », annonça-t-il en la voyant.

Elle ne répondit pas, il reprit.

« Eh bien, c'est réglé. Nous avons là un cas classique. Un homme, une femme. L'homme est amoureux, la femme l'éconduit, l'affaire se termine mal. »

Les techniciens présents se regardèrent entre eux, éberlués. Lisa réprima un rire, et l'inspectrice Mc Carty parvint tout juste à garder son sérieux.

« Une femme, et d'où vient cette femme ? Personne ne m'avait parlé de femme, jusque-là. »

L'inspecteur Malcom jeta un regard impérieux à son acolyte, lequel brandit une paire d'escarpins usagés, dont l'un était troué.

« Nous avons trouvé cela près d'une poubelle, à deux pas d'ici. Vous manquez d'expérience, inspectrice, la rabroua-t-il. Il n'y a aucune affaire miraculeuse, comme on voudrait nous le faire croire. Juste un crime de passion. »

Incroyable...

« Et vous avez interrogé la témoin ? »

– Hein ? La criminelle, vous voulez dire ? Non, vous pensez bien qu'elle n'a pas laissé d'adresse. Mais ce n'est qu'une question de temps pour qu'elle soit entièrement en mon pouvoir. » Il jeta un regard prédateur à l'inspectrice. « Billy, passez-moi la note de mission. »

Le jeune homme lui tendit un papier chiffonné.

« Cas classique, reprit-il, rue des rosiers, un couple aperçu sortant d'un bar, une rame de transport en panne...

– Rue des rosiers ? s'amusa Lisa, ne masquant plus son hilarité. On est rue des Cannes, et il se rendait rue des Sens ! »

Les techniciens échangèrent de nouveau des regards, franchement hilares cette fois. L'inspecteur spécial Malcom jeta un regard sur sa feuille, fronça les sourcils, puis tourna les talons et sortit de la tente, imité par l'inspectrice Mc Carty. Il s'arrêta au centre de la rue.

« Vous voyez, lui dit-elle, c'est écrit là : rue des Cannes »

Elle articula lentement chaque mot, en lui montrant du doigt la plaque de rue, visible d'ici.

« Bordel, Billy, qu'est-ce que t'as encore branlé ?! Passe-moi cette putain de chemise ! »

Il se saisit de la pochette que lui tendit son associé et farfouilla dedans un instant.

« Là, bordel, Billy, là, rue des Cannes, affaire douze ! cracha-t-il avec colère en brandissant un papier sous le nez de son collègue qui balbutiait quelque chose d'inintelligible. C'est quand même pas compliqué, si ? Putain, je le crois pas ! Comment on peut bosser dans ces conditions ? Hein ?! »

Le pauvre Billy ne savait plus sur quel pied reposer, il se balançait gauchement de l'un à l'autre.

« Mais... Mais... Inspecteur, chef... Mais... Mais c'est vous qui avez...

– Silence ! Silence et écoute ceux qui ont l’expérience, petit morveux ! Tu nous as fait perdre vingt bonnes minutes, sachant que les vingt premières minutes d’une enquête sont la colonne vertébrale des investigations ! Tu es fier ? »

Billy regarda ses chaussures d’un air contrit.

« Pardon, chef, j’ai pas fait assez attention...

– Ah, là, là ! pesta l’agent spécial Malcom. Heureusement que c’est moi qui suis ici avec toi, je vais rattraper tes conneries, encore une fois ! »

L’inspectrice Mc Carty regardait les deux agents avec des yeux ronds, accompagnée par tous les techniciens et Lisa. Elle revint à elle un instant plus tard et se racla la gorge.

« Hum... Je vais chercher du café, donc, je vous laisse reprendre vos... investigations. »

Il la toisa d’un air autoritaire et colérique.

« Oui, mais soyez là dans dix minutes au plus tard, ma petite, car j’ai des questions à vous poser sur la manière dont sont gérées les choses ici. Ça sent le relâchement à plein nez. »

Mais l’inspectrice partait déjà, un peu désolée de laisser Lisa et les autres en prise avec ces deux abrutis. S’ils n’étaient pas une vraie source d’inquiétude, il allait leur falloir du courage et des nerfs pour les supporter dix minutes de plus.

*

Le bureau de Max Manus était terriblement encombré. Il n'avait jamais été très méthodique, ni très maniaque du classement, mais ces derniers temps avaient eu raison de son faible penchant pour l'organisation. Il surfait d'urgence en urgence.

« Merde, merde, merde ! Ce putain de dossier était là, ce matin même ! Je l'ai regardé, je l'ai posé... Je l'ai posé... Ici ! Non, ou là. Aah, putain, on va être à la bourre, et l'autre con ne supporte pas ça ! »

L'inspectrice Mc Carty, impeccablement habillée et avec son air le plus sérieux, se tenait debout devant la porte. La rencontre avec John Gain était imprévue, et l'inspecteur chef n'avait rien voulu savoir, il fallait qu'elle soit là. Et il était d'humeur exécration, d'autant plus maintenant qu'il ne retrouvait plus ses papiers.

« Et il nous voulait quoi, le gugusse, déjà, vous avez dit ? »

Max leva les mains au ciel.

« Raah ! Mais je te l'ai dit dix fois, Maggy ! C'est juste un point de routine. L'autre con a entendu parler des affaires récentes et il vient nous emmerder. Les élus se sentent toujours obligés de venir fourrer leur nez par-ci par-là, pour justifier leur paie, leur fonction ou je ne sais quoi. La plaie !

– Je confirme, la plaie ! Je devrais être sur le terrain. Lisa a fini de mettre au point son outil statistique, on va pouvoir anticiper un peu, idéalement, où aura probablement lieu les prochains enlèvements. Il faut beaucoup de temps pour palper le terrain, étudier et tenter de les choper sur le coup...

– Aha ! Le voilà, saloperie de dossier ! »

Il brandit une petite pochette jaune, légèrement écornée et la glissa dans son porte-document.

« Allez, c'est parti », annonça-t-il en passant en trombe devant l'inspectrice.

Celle-ci n'eut pas de mal à le suivre, à moitié en courant, elle était entraînée physiquement à des situations bien plus extrêmes. Mais elle n'était pas entraînée à faire face à des politiques emmerdants. Tout cela l'ennuyait au plus haut point, elle avait peur que cela se reproduise, qu'on lui demande de faire la potiche en réunion toutes les semaines, dorénavant.

« C'est vraiment juste pour cette fois-ci, vous avez été très clair sur ce point ? insista-t-elle.

– Merde, oui j'ai été clair, Maggy, très clair ! Mais ces putains de politiques n'entendent que ce qu'ils veulent, quand ils veulent. Et ils comprennent rarement. Je fais ce que je peux, mais je ne peux pas transformer une vache en cheval de course ! »

Voilà qui n'était pas engageant...

La salle de réunion était une grande salle qui résonnait beaucoup. Autour de la table ovale, outre Max Manus et elle-même, il y avait cinq autres personnes. John Gain lui-même, son conseiller spécial Louis je-ne-sais-quoi, un petit brun tout frêle au nez fin et long, une conseillère de communication, drapée dans un chemisier rouge vif, plus tape à l'œil qu'un papillon tropical et deux secrétaires gris et inexistantes, un homme et une femme.

« Ah, voici les boissons ! Je commande toujours des boissons ! »

John Gain était un homme qui se pensait important, cela se voyait. Dans son costume impeccable, il ordonnait son petit monde de manière détachée, il lâchait des ordres de-ci, de-là, comme s'il distribuait des bonbons à la menthe.

« Bon, bon, nous allons débiter ? Monsieur Gain ? »

Le conseiller spécial était lèche-botte comme il se devait, pensa l'inspectrice. Elle languissait la fin de la réunion alors que celle-ci n'avait pas encore commencé. John Gain tapota sur la table de sa main, le silence se fit.

« Bon, Manus, c'est préoccupant, très préoccupant. Les gars du service criminel sont aux fraises, je ne te le cache pas, ils m'ont beaucoup déçu... Il ne reste que vous. Ça devient critique, on a eu... On a eu des dizaines de... Combien, Louis ?

– Douze questions à l'ordre du jour du dernier conseil, monsieur.

– Douze questions ! DOUZE ! Bordel, vous vous rendez compte, Manus, vous vous rendez compte ?! »

John Gain semblait s'animer soudain. L'indignation l'emplissait d'un coup, comme une drogue à effet immédiat. Max Manus répondit de sa voix grave et calme.

« Oui, c'est préoccupant. Une affaire difficile. On est sur le coup, nous avons non pas une mais des inspectrices et inspecteurs sur le terrain. Voici d'ailleurs l'inspectrice Mc Carty, qui... »

John Gain coupa la parole à l'inspecteur chef, fixant la jeune femme aux cheveux bleus.

« Alors, où en est l'enquête, on aura les premiers procès quand ? Dans moins d'une semaine, j'espère, des comparutions immédiates ? »

L'inspectrice haussa les sourcils, surprise par le manque de réalisme de son interlocuteur. Elle jeta un regard noir à Max. Que leur avait-il encore promis ?

« C'est plus compliqué... commença-t-elle.

– C’est compliqué, j’en suis sûr, la culpa le conseiller spécial, mais c’est votre travail de gérer des affaires compliquées, c’est pour cela que l’on vous paie. Mais nous avons toute confiance en des résultats rapides et efficaces. »

John Gain se redressa soudain.

« Oui ! J’exige des résultats sous quarante-huit heures, vous entendez, Manus ? Il en va de la sauvegarde de la nation !

– Et nous devons être en mesure de communiquer aux médias des éléments immédiats, cette après-midi même », renchérit la conseillère en communication.

L’inspectrice voulut parler, totalement déboussolée par autant de propos irréalistes et irresponsables, mais son supérieur fut plus rapide.

« Oui, des résultats immédiats, nous en avons. » Il sortit une fiche de sa pochette jaune et la tendit à la conseillère de communication. « Tout est ici, c’est bien noté, je vous laisse regarder. »

« Bien, c’est une bonne chose, le complimenta John Gain. Vous êtes toujours réactif, vous au moins. On a pas à attendre des jours entiers pour un rapport sérieux sur la situation et des éléments concrets.

– Et quant à l’intervention, nous avançons à grand pas. Mais vous comprenez, le système est mû par des dizaines d’acteurs et remonter toute la filière est fastidieux. Mais nous avons déjà commencé... Une analyse statistique en cours a permis des résultats fulgurants, d’ores et déjà, et... »

L’inspectrice Mc Carty le regarda, les yeux ronds, puis le foudroya du regard. Elle venait de lui annoncer la nouvelle et elle n’avait aucune certitude encore. Comment pouvait-il prendre le risque de s’avancer ainsi ? Il continua son discours, un

emmêlement de promesses sans queue ni tête, salué à intervalle régulier par John Gain et ses conseillers. Il était évident pour l'inspectrice que le politicien ne maîtrisait absolument pas son sujet, il redemanda trois fois ce que voulait dire l'acronyme de la SIN, s'emmêla les pinceaux entre présomption d'innocence et principe de précaution. Ses conseillers parlaient à sa place, dans ces cas-là. Il s'agita particulièrement à l'évocation d'un des derniers enlèvements, un certain Curtiss.

« C'était un fonctionnaire reconnu, nom de dieu ! Un gars qui travaillait pour les égouts...

– Les transports, lui souffla son conseiller.

– Oui, les transports... Un mec essentiel, je l'avais déjà rencontré trois fois...

– Une fois, lui glissa la conseillère en communication, en mars dernier.

– Oui, enfin... C'était un ami, et je suis vraiment déterminé à faire payer ces salopards. Ils attaquent la force publique, ils attaquent la puissance démocratique ! En portant un coup crucial aux égouts de la ville, c'est déstabiliser tout le tissu de notre civilisation qu'ils...

– Les transports, lui rappela Max Manus avec bienveillance, les transports...

– Oui... C'est encore pire ! Si on ne peut plus se déplacer, que fera-t-on ? Hein ? Et une fois les transports mis KO, ce sera les égouts, croyez-moi ! Non, ça ne peut plus durer ! »

Les transports, pensa l'inspectrice en son fore intérieur, *quelle blague*. Elle avait compris qu'il ne servait à rien de parler avec ces gens, de tenter de les ramener à la réalité. Ils étaient dans un autre monde, il n'y avait rien qu'elle puisse faire ici et

maintenant. Mais une chose était certaine, c'est que les transports de la ville, il y avait matière à en parler. Pas une ligne qui soit fiable. Que ce soit le tramway à chenille, ou les lignes de millepattes, ces bus aux dizaines de pattes articulées, qui passaient partout. Ils fonctionnaient, bien-sûr, desservait bien des lieux, mais il était impossible de savoir où ils vous emmenaient. Les lignes étaient à jour une fois sur deux. Pas plus tard que ce début de semaine même, elle croyait rentrer à son hôtel et le bus l'avait déposée devant un centre commercial ! Les bus n'étaient pas les seuls en cause, le plan d'urbanisme était de plus en plus chaotique, ils n'arrivaient pas à suivre, les pauvres gars, les bâtiments changeaient de place ou de quartier à tort et à travers.

« La cité-alpha mérite le meilleur, Manus », s'exclama John Gain, sortant Maggy de ses pensées. « Le système est en crise, tout part en couille, nous devons préserver les citoyens et notre ville ! »

Tous parlèrent en même temps à nouveau, tous sauf l'inspectrice Mc Carty, qui planifiait déjà ses prochains déplacements et la suite de son enquête de terrain, loin de ces figures indignées et de ces jacassements vides de sens. Lorsque qu'enfin Max Manus la tira par la manche, se penchant vers elle, elle fut cueillie d'un soulagement soudain.

« C'est fini, lui souffla-t-il. On y va. »

Une fois dans le couloir, elle attendit d'être hors de portée de voix, avant de tomber à bras raccourcis sur son supérieur.

« Bon dieu, Max, c'est quoi cette fumisterie ? Et c'est quoi toutes ces conneries que tu as dites ?! »

Il leva les mains en guise de reddition.

« Holà ! Holà ! On se calme, Maggy. C'est impensable ce que les gens de terrain sont naïfs ! C'est ça la politique, c'est comme ça qu'on obtient des budgets, qu'on maintient le fonctionnement quotidien. C'est les rouages en coulisse qui permettent ton travail, ma grande !

– Hein ? Mais tu crois qu'il va dire quoi, le mec, quand il va voir que tu lui as raconté des conneries, hein ? Depuis quand on est sur le point d'avoir des résultats, et le coup de l'analyse statistique très probante, c'est vraiment gonflé !

– Arh ! Mais il faut donner bonne impression, c'est tout. Ce mec ne se rappelle de rien, il gère trois cents dossiers en même temps, il aura tout oublié dans une heure ! C'est les conseillers qui font tout le boulot et ils se foutent de nous, ils veulent juste rester en place, eux aussi... »

La jeune femme n'en croyait pas ses oreilles. Elle était dégoûtée.

« C'est aberrant. Ça ne m'étonne pas si rien ne tient debout, quand on voit comment ça se passe chez les décideurs ! »

Il haussa les épaules.

« Ben, ça aussi, c'est le système. On est censé enquêter là-dessus, tu te souviens ? John Gain est peut-être un des suspects qu'on aura à traiter sous peu...

– Eh ben, il y aura de quoi faire, vraiment. D'où il sort, ce mec, avec ces formules magiques et ses ordres à la con ?

– Il sort des milieux politiques, ceux-là même qu'on est tenu de surveiller. Le système, on enquête dessus tout en nageant dedans, Maggy. Et mon rôle, c'est de faire tampon pour vous permettre de travailler sans être dérangés par ce fonctionnement-là. Donc, oui, je raconte n'importe quoi, oui je dis ce qu'ils attendent que je dise, je fais tout

comme il faut là-haut. Mais ça ne change rien à ton travail. Toi, tu es libre d'investiguer en attendant et d'obtenir des vrais résultats ! »

L'inspectrice Mc Carty eut une moue mi-convaincue, mi-colérique. Cette réunion avait joué avec ses nerfs, elle avait besoin d'air frais.

*

Elle avait rendez-vous avec sa technicienne attitrée, Lisa Donolore, dans un café non loin d'ici. Chaque inspecteur avait un technicien affilié, pour l'assister dans ses recherches. Dans certaines enquêtes, ils étaient un rouage essentiel des investigations, et cette affaire en faisait clairement partie. Elle traversa le parc du Tribunal du Commerce et déboucha sur l'avenue où devait l'attendre Lisa. Plusieurs chenilles circulaient, ces véhicules aux nombreuses pattes, qui évoluaient sur la chaussée et grimpaient de-ci, de-là, sur les rampes de transports. La cité planaire était aussi verticale qu'horizontale, et il était même parfois difficile de faire la différence entre les deux. Elle laissa passer une petite chenille de quatre places, puis traversa la chaussée jusqu'au trottoir d'en face. Là, un tableau d'ardoise indiquait le plat du jour, la bouillabaisse à l'ancienne, pour quinze unités de la monnaie alimentaire, et au-dessus, une grande plaque de bois présentait le nom du bistrot, le Bouge du Chenal. Elle poussa la porte.

Lisa était assise, à moitié assoupie, à une table placée près de la fenêtre et ne l'avait visiblement pas vu venir. L'inspectrice s'en voulut de l'avoir fait tant attendre, mais c'était ainsi, elle n'avait pas eu le choix. Lorsque sa collègue la vit enfin, elle se redressa et lui sourit, ses yeux en amande brillants sous l'éclat des lampes à huile.

« Ah ! Bon sang, quelle heure est-il ? Il fait nuit ? »

L'inspectrice Mc Carty s'assit en face d'elle.

« Non, mais j'ai cru qu'on en sortirait jamais. Ces politiciens sont affreux ! »

Lisa se recala au centre de son siège, sa corpulence rendait plus difficile le fait de s'asseoir sur des chaises en bois aussi frêles.

« Les chaises n'ont pas l'air très confortables, je suis désolée de t'avoir fait attendre ainsi, s'excusa l'inspectrice.

– Passons à autre chose. Les politiques, tu disais ? »

Lisa était toujours indulgente avec elle, et l'inspectrice Mc Carty la soupçonnait d'être un peu amoureuse d'elle, ou alors seulement très attachée. Toujours est-il qu'elle la couvait parfois du regard de manière presque dérangeante. Elle lui lança l'un de ces regards, en l'écoutant raconter le déroulement de la réunion qui venait d'avoir lieu. Lisa hocha la tête, soupira parfois avec réprobation, mais ne la coupa pas. Lorsque l'inspectrice eut terminé, en reportant consciencieusement les propos de Max Manus sur le système et les politiques, Lisa rit doucement.

« Le pire, c'est que je suis convaincue qu'il a raison. C'est tellement typique ! Tout le monde le sait, tout le monde sait que c'est aberrant, une bonne partie des politiques le sait sûrement, ils se le disent entre eux avec le même air désolé...

– Pas John Gain, en tout cas, la coupa l'inspectrice.

– Non, peut-être pas. Encore que... On est toujours surprise d'à quel point les gens supportent et à quel point ils ont conscience de ce qui se passe. Tous ces gens dans les bureaux, tous ces gens dans les services, tous ces citoyens, tous savent, tous pestent entre eux, tous sont dégoûtés.

– Ces gens sont tous des esclaves, Lisa, même si on leur a donné un semblant de liberté pour leur retirer leur instinct de révolte. Ils sont tous esclaves du monstre social qu'ils ont créé. C'est effarant.

– Tu parles de la société en général ?

– Oui, et ces organisations qui échappent à l'humain.

– Moi je dis toujours qu'on est comme des fourmis, quoi, c'est trop grand pour nous. La fourmi fait son travail mais n'y comprend rien. » Lisa montra du geste tout ce qui l'entourait. « Tout ça, c'est la ruche qui l'a produit, la ruche, pas l'individu, ni l'humain. C'est vrai que des fois, je me demande ce qui nous différencie d'une fourmi, tant on est dépendants socialement et perdus.

– Le pire, c'est que même les mecs du haut de la pyramide, ils n'y comprennent rien. Tu crois qu'ils maîtrisent d'une main de fer, qu'ils pensent la chose, que c'est eux qui ont construit tout cela. Mais c'est une hydre à mille têtes, à tel point que c'est comme s'il n'y avait pas de tête du tout !

– Ouais, comme ton gars, là, John Gain. Il décide, mais on se demande à partir de quoi. C'est un rouage, un mécanisme, le groupe produit plus que la somme des parties. C'est passionnant, mais ça me fait flipper, parfois.

– Et pour notre affaire, là, c'est pareil. Ça nous dépasse, il doit y avoir un imbroglio de liens et de ramifications derrière ces disparitions. Les intimidations des hommes politiques sont sûrement liées. Tout est lié dans ce putain de sac de nœud.

– Je ne sais pas si c'est possible, ce qu'on cherche à faire. Je me pose toujours la question, dit Lisa, pensive.

– Moi pas. J’essaie, possible ou pas, il n’y a qu’une manière de savoir, c’est d’essayer. Je crois au moins que c’est possible de découvrir des choses, que notre quête n’est pas inutile. Si on ne le faisait pas, quel espoir il resterait ?

– Je ne sais pas. Peut-être qu’on râle contre la ruche, la fourmilière, ou je ne sais quoi, mais qu’on devrait déjà être contentes que ça tienne seulement debout. On est peut-être assises là, au sein d’un miracle du vivant, à critiquer bêtement.

– Ouais, je ne dis pas, la société humaine est ingénieuse, elle produit des choses fabuleuses. Mais pourquoi devrait-on s’interdire d’en voir les faiblesses, les limites, les injustices ? Pourquoi ne pas rêver de la voir en mieux ? Franchement, l’espoir est nécessaire, peut-être plus que jamais. »

Lisa partit d’un rire cristallin.

« Ah, ton politicien, là, il t’a remontée comme un coucou ! Bah, c’est un effet positif, ça, au moins. Ça faisait longtemps que je ne t’avais pas vu un tel mordant. Et du mordant, il va y en avoir besoin, dans les jours qui viennent. Mon analyse statistique est prête pour une première tentative, on va voir ce que ça donne... »

Elles discutèrent une bonne demi-heure du travail de Lisa pour tenter de regrouper tous les enlèvements et agissements assimilés, pour en extraire un modèle statistique capable de prévoir avec une certaine fiabilité le lieu, ou au moins le quartier où pouvaient avoir lieu, probablement, les prochains agissements de la nébuleuse mystérieuse.

« C’est incroyable qu’une telle organisation puisse passer encore entre les mailles du filet. Plus de mille enlèvements ! s’exclama l’inspectrice.

– Ils ont clairement des moyens que les groupes criminels classiques n’ont pas. Et c’est tout le pourquoi nous intervenons... »

Lorsque les deux femmes se quittèrent, l'inspectrice Mc Carty avait des informations et du travail à revendre pour le lendemain. Il allait falloir investiguer et jouer contre la montre. Le but était d'anticiper le prochain enlèvement, pour intervenir à l'instant même de sa survenue. Mais la journée était finie, et Maggy voulait surtout rentrer à son hôtel et tirer enfin un trait sur sa journée épuisante.

La chenille des transports publics avait eu cinq minutes de retard, ce qui n'était rien comparé à d'autres jours. Elle grimpait maintenant le long de la rampe de transport, puis sur le toit d'un grand entrepôt. La jeune femme regardait le paysage défiler d'un regard morne, éteint. Un homme, assis devant elle, la regardait fixement, sans ciller. Par réflexe, elle sentit dans sa poche son poing américain, qu'elle fit glisser entre ses doigts. Elle avait toujours des armes de contact à portée de main, en cas de défaillance de son Magik-gun. C'était Lisa qui était chargée de la conseiller et de lui trouver ses armes, des outils professionnels essentiels au quotidien. Si la cité planaire n'était pas violente dans tous les quartiers, ces derniers temps la prudence s'imposait, et le danger pouvait surgir de n'importe où.

La chenille dépassa l'arrêt du parc des Fondries, elle allait descendre juste après. Elle se leva et s'avança vers la porte de descente, l'homme la suivant des yeux. Lorsqu'elle plongea son propre regard dans le sien, le soutenant, il détourna enfin les yeux, tandis que la chenille s'arrêtait dans le cliquetis métallique de ses pattes de fer. Elle salua le chauffeur et descendit dans la rue sombre. Elle constata avec soulagement que tous les bâtiments dont elle se souvenait étaient encore là. Son propre hôtel l'attendait patiemment, un bâtiment de quatre étages, en briques rougeâtres, aux hautes fenêtres étroites. À l'intérieur, le hall faisait très ancien style, mais soigné. Les bois étaient cirés, l'escalier impeccablement brossé. Elle salua le guichetier.

Une fois la porte de sa chambre refermée, elle s'assit dans le fauteuil de cuir, aux accoudoirs moelleux. Une petite table ronde, avec un unique pied central, la côtoyait, sur laquelle reposaient des feuilles diverses, des stylos et une petite horloge de vingt centimètres de haut, tout au plus, toute de bois, munie d'un cadran aux aiguilles noires et fines, et dont le cliquetis rassurant berçait la pièce. Une petite trappe se tenait sous son sommet en forme de toit, en bois également. C'était son horloge, son coucou hérité de ses parents et de ses grands-parents avant eux.

« Salut », lui dit-elle machinalement.

Elle défit ses chaussures, des bottes neuves trop serrées qu'elle avait achetées en urgence pour la réunion de cette après-midi. Elle poussa un soupir de soulagement.

« S'lut ! », lui répondit une voix, qui venait de la petite table.

« Hum... Journée de merde, marmonna-t-elle.

– Une journée de plus. »

L'horloge parlante était un héritage familial bien plus que symbolique. Pour Maggy, cette petite machine était son passé et une amie fidèle, puisqu'elle avait connu ses parents, puis ses grands-parents avant elle et leur avait servi de confidente, tout comme elle le faisait aujourd'hui pour elle à son tour.

« Facile à dire quand tu es restée là, tranquille dans cette chambre ! reprit l'inspectrice.

– Je supporte l'ennui, nous supportons tous quelque chose. Inutile de jouer à celui qui endure le plus. Je ne doute pas que ta journée ait été merdique. Certaines journées le sont, c'est inévitable. Ton grand-père disait qu'il n'avait jamais croisé personne qui n'avait pas connu ses journées de merde. »

Le grand-père de Maggy était un homme de science qui avait été éminent, en son temps.

L'horloge le citait souvent.

« Bon, et que m'aurait-il conseillé, après une journée comme ça ? dit-elle d'une voix distraite.

– De dormir.

– Hum... Pas con. Je vais me laver rapidement, et dodo, c'est d'accord. De toute façon, je suis trop fatiguée pour lire.

– La sagesse vient en dormant, ajouta le coucou parlant.

– Tu m'expliqueras alors d'où viennent tous ces cons, lui répondit-elle d'un ton cinglant. À moins qu'ils ne fassent que semblant de dormir... »

Une fois dans son lit, elle éteignit la lumière, le volet ayant été fermé par la femme de chambre, puis elle se laissa aller dans une somnolence ouatée. La trappe de son horloge s'ouvrit, laissant une petite tête d'oiseau au bec entrouvert en sortir, plantée au bout d'une fine tige de bois.

« Coucou ! » piailla l'horloge.

Puis le silence revint, et le sommeil l'emporta.

Chapitre deux

Angelo et Silver

La boutique était miteuse, c'est le moins que l'on pouvait dire. Un intérieur tout en bois, usé, rayé, branlant par endroit. Ils n'étaient pas derrière le comptoir, cependant, mais dans l'arrière-boutique. Trois hommes. L'un était ventru, portait un tablier blanc troué, noirci par des traces de brûlures ou de suie, il était assis, ou plutôt vautré sur une chaise, un air apeuré sur le visage. Il semblait glisser sans cesse de sa chaise jusqu'au sol, se redressant mollement de temps à autre. Il passait sa main tremblante et boudinée sur son menton et sa bouche, dans un geste compulsif qui trahissait sa nervosité. À côté de lui, il épiait un homme immense, avec une peau blême, laiteuse un peu bleutée et qui brillait de cet éclat argenté. Il était debout, et sa tête frôlait le plafond. Ses cheveux blonds et courts étaient coiffés en pointes, ce qui lui donnait l'air d'un drôle de hérisson, mais ses yeux bleu pâle n'avaient rien de sympathique. Ils étaient comme des billes de glace, ne trahissaient rien, pas la moindre émotion, tout comme son visage lisse à la mâchoire carrée. Il fit tourner sa tête sur son cou de taureau, faisant craquer une de ses vertèbres. Le petit homme au tablier sursauta. Il tourna sa tête vers une troisième silhouette, moins haute, un homme jeune qui se tenait en appui contre la table.

« Je vous assure, c'est en cours. Tout sera payé, c'est certain. Je ne triche jamais, jamais ! On peut me faire confiance... »

Sa voix chevrotait, la sueur perlait sur son front. Angelo le regarda froidement. C'était un jeune homme que l'on pourrait qualifier de beau gosse, en tout cas les prostituées l'appelaient souvent ainsi. Il n'était pas, à l'instar de son compagnon, un colosse tout en muscle, mais il avait un corps moyen, un peu musclé, mais pas trop, un corps banal. Ses cheveux châtain étaient coiffés sur le côté et cirés, et ses yeux en amande d'un marron foncé rappelaient une beauté enfouie sous son air de mauvais garçon. Il s'avança, approchant son visage de celui du commerçant apeuré.

« Ouais, on sait, tu vas payer. Tu l'as déjà dit, et on s'en fout. Ce qu'on te dit, nous, c'est que t'aurais déjà dû payer, d'accord ? Alors, moi, je suis un cool, je suis un peu comme le bon percepteur des impôts, tu vois, je récolte le miel sur la fleur, avec douceur. Mais mon copain, là, il est un peu comme mon employeur, il n'est pas patient du tout, tu comprends ? »

La main du bonhomme passa sur sa bouche frénétiquement, comme pour enlever une pellicule invisible qui le rendait muet.

« Je... Je... Mais je vais payer, je vous l'ai dit ! J'ai compris, il y a eu une période difficile, vous savez, très difficile pour nous autres, commerçants. Tout le quartier a souffert depuis le départ du centre des voiries, beaucoup moins de clients... »

Angelo soupira.

« Merde, mon petit Bertrand, moi je veux t'aider, et tu me parles, tu me parles sans cesse, tu m'échauffes les oreilles. Et ça me crispe, et je deviens moins patient à chaque phrase de plus... Pourquoi tu t'obstines comme ça ? Tu payes, et hop, plus d'ennuis, pouf, un dernier message d'avertissement, et on s'en va ! Tu comprends ? Tu vas être raisonnable, hein ? Pour me faire plaisir ?

– Tu fermes ta gueule et tu payes. »

Silver avait prononcé la phrase sans que ses yeux froids ne montrent le moindre changement, le moindre signe de vie. Le petit homme se mit à trembler, ça faisait toujours cet effet-là.

« Est-ce que je peux donner une partie de la somme, hein ? Une belle partie, avec une commission pour vous, les gars. Une petite bouteille rare, peut-être, hein ? C'est sympa, ça, une bouteille de bon vin !

– Franchement, non, lui répondit Angelo. Notre patron n'est pas du genre à aimer se faire couillonner, et si on rentre sans l'argent que tu lui dois, il saura qu'on l'a couillonné. On sait que tu l'as, le pognon. Alors soit on va le chercher nous, et tu risques d'avoir un peu moins de dents qu'avant, soit tu le déballes là maintenant, et on arrête de perdre notre temps, OK ? »

Le sang commençait à monter, il le sentait. Il n'aimait pas ce genre de boulot de merde. Ça le gonflait. Il savait que le commerçant avait le pognon, mais qu'il était trop avare pour le passer. Il savait qu'il fallait, comme à chaque fois, s'énerver un peu, faire jouer les muscles, pour faire sortir les billets, qui miraculeusement prenaient forme, là où un instant plus tôt le gugusse jurait qu'il ne possédait rien d'autre que son slip. Bertrand respirait laborieusement, on pouvait lire sur son visage les pensées qui le traversaient. Il l'aimait, son beau pognon, et il ne voulait pas le lâcher, et son regard passa au grand colosse à l'air de psychopathe, avec son flingue gros comme un canon dans la main, et il se dit qu'il aimait aussi la vie. Et son esprit passait de l'un à l'autre, son beau pognon au tueur froid, celui qu'il avait gagné par son travail, par son ingéniosité, et ce gros flingue dans ces mains de criminel, des mains grosses comme des assiettes.

« On sait que t'as grugé le fisc, déclara Angelo, pour l'aider à franchir le pas.

– Hein ? Quoi ? Moi ? Jamais, jamais, je le jure sur la tête de toute ma famille, je ne...

– Jure pas et fais péter le pognon, j’en ai assez. »

Silver avait parlé, il en avait assez. Angelo le voyait, il fallait que le mec paye maintenant. Le commerçant renifla bruyamment, puis sa main plongea dans son tablier, comme ça, sans prévenir. Angelo voulu gueuler pour l’arrêter, il comprit trop tard ce qui allait se passer. La main disparut, un mouvement vif fusa à la périphérie de son champ de vision, l’éclat du flingue de Silver. La main réapparut, avec une lenteur effroyable. Il pensa “merde”, ses lèvres s’ouvrirent pour prononcer le mot et le vacarme assourdissant, le chaos s’effondra dans la petite pièce, l’emplissant toute entière.

« BAOOM ! »

Un geyser de sang et d’os brisés fusa en tout sens, tartinant jusqu’au plafond de bois, les poutres, la table, les murs, la porte d’entrée, le visage d’Angelo, son pantalon, sa chemise, ses cheveux. Il n’y avait pas une partie de la pièce qui n’était pas piquetée de sang et d’os. L’homme fut projeté, sa chaise se renversant sous la poussée, sur sa poitrine un vaste trou béant se tenait là où un cœur, un foie et des poumons devaient vivre leurs vies un instant plus tôt. Puis le silence retomba, aussi brutal qu’avait été le vacarme, et Angelo regarda ses mains tachetées, couvertes de sang et de l’éclat blanc des sucs corporels et bris d’os. Dans la main du cadavre du commerçant, dans son poing encore serré, tout juste sorti de son tablier, on voyait un mouchoir chargé de sang rouge vif, qui s’étalait par capillarité, comme des coquelicots des champs.

« MERDE ! MERDE ! Putain, la vache, merde Silver ! » Il regarda l’état de ses vêtements, n’osant rien toucher avec ses mains. Silver avait reçu, lui aussi, mais dans une bien moindre mesure. « La vache, putain, la vache ! Qu’est-ce qui t’a pris, bordel ? Tu peux pas prévenir ? Tu peux pas prévenir ?! Que je m’écarte au moins ! » Il aurait eu l’envie, s’il avait eu la stature pour, de prendre la tête du grand colosse impassible et de

la taper par terre pour la faire péter sous son talon, comme une noix. « Enfoiré de demeuré !

– J’ai cru qu’il sortait une arme »

Pas le moindre signe d’animation sur son visage, Silver était calme. Calme et désintéressé.

« C’est un mouchoir, ducon ! Un mouchoir ! Tu pensais qu’il allait faire quoi, avec ? Merde de merde ! »

Il tentait maintenant de trouver un chiffon, quoi que ce soit qui ne fut pas atteint par l’effusion de sang, pour enlever une partie au moins de cette souillure qui dégoulinait bêtement sur sa peau et sa chemise blanche qu’il aimait bien.

« Putain de con de golem détraqué, débile de dégénéré, espèce de crapaud bouffeur de mouches ! »

Silver nettoyait son arme, impassible. C’était un ancien golem de sécurité, une version qui avait eu plein de rappels et d’indisponibilités, suite à de graves problèmes de fonctionnement. Lui, il s’était carrément barré, et il avait une tare impensable pour un golem de sécurité : il se contrefoutait des ordres. Il semblait se contrefoutre de tout, en vérité, et c’était ce qui énervait le plus Angelo à cet instant.

« Et tu dis pas pardon, tu ré pares rien, tu t’en branles ! T’es vraiment le déchet de notre société de merde, le fond de décantation du caca social dans lequel on baigne. T’es de l’huile essentielle de connerie et d’inutilité, putain de merde ! »

Angelo ne décolérait pas, mais son esprit lui revenait peu à peu, l’effet de surprise passant un peu. Le bruit allait attirer les voisins et les unités de sécurité. Il fallait faire vite... Et Moloss, leur patron qui allait les étripier s’ils revenaient sans l’argent, sans

parler qu'ils avaient buté un de ses "contribuables". Il allait falloir lui trouver une excuse, l'esprit d'Angelo bouillonnait de nouveau, les idées s'enchaînaient sans interruption, dans un grand maelstrom au milieu du sang et de l'odeur de poudre.

« Cherche le pognon, au lieu de rester là à me regarder avec tes yeux de morue crevée », cracha-t-il à Silver, qui le fixait sans bouger.

Ce dernier entreprit de vider consciencieusement les tiroirs un par un, vidant leur contenu par terre, brisant les fonds de meubles à la recherche de caches d'objets de valeur. Au moins, il était doué pour ça, détruire et piller, pensa Angelo. Mais la diplomatie et la psychologie, ça ne faisait pas partie de son monde, ça non. Il se regarda dans un petit miroir posé là sur un meuble, à côté d'une vieille photographie qui montrait un couple entouré de bouquets de fleurs. Il enleva quelques éclats sanglants de ses cheveux, avant de renoncer. Il y en avait beaucoup trop, et il ne pouvait rien y faire pour l'instant. Il aida Silver dans sa recherche. Ils trouvèrent un beau paquet d'argent caché dans l'escalier menant à la chambre du commerçant, juste au-dessus. Sous une marche grossièrement amovible, un casier était aménagé, dans lequel reposait toutes ses économies.

« Merde, ces mecs sont toujours archi-prévisibles dans leur façon de cacher leur pognon », râla Angelo. Puis, il prit une voix volontairement traînante qui lui donnait un air idiot. « Ils se disent tous "tiens, je vais trouver un endroit original, comme ça personne n'y pensera, ils chercheront tous là où c'est évident." Et tous ces cons réfléchissent et ils en déduisent tous la même chose, de la même manière. Et ils planquent leur pognon comme tous les autres, en ayant l'impression qu'ils sont uniques et intelligents, putains de moutons de merde ! J'ai horreur de ces cons fabriqués comme des sardines en conserve, à penser tous pareil... »

Silver ne répondit pas. Ils descendirent, ouvrirent la porte qui donnait sur la rue, plissèrent les yeux sous la lumière du jour. Un gosse qui jouait à vélo s'arrêta et les regarda avec la bouche ouverte, les yeux ronds.

« Qu'est-ce que tu veux, morveux ? T'as jamais croisé un de tes congénères ou quoi ? cracha Angelo dans sa direction.

– Barre-toi », trancha simplement Silver.

Le gosse fila sans demander son reste, Angelo se rappelant enfin qu'ils étaient couverts de sang. Il pressa le pas jusqu'à la rue tortueuse où ils avaient garé la vieille chenille que Moloss avait bien voulu leur prêter. Une fois arrivés, Angelo monta à la place du conducteur.

« Le boss veut pas que tu la conduises, lui dit Silver d'une voix atone. Si on se fait arrêter, tu n'as plus ton permis. »

Angelo le regarda fixement, d'un air noir.

« Et dis-moi, espèce de couillon consanguin, si on se fait arrêter et que les agents de sécurité voient tout ce joli sang sur ma chemise, à cause de tes conneries de dégénéré, ils vont penser quoi ? Hein ? T'as pas une idée, dans ton crâne de piaf ? Ils vont se dire "oh, celui-là n'a sûrement pas son permis", c'est sûr, tête de con ! »

Silver ne dit rien, mais fit le tour pour monter côté passager. *Au moins, il ne me fait pas chier avec ça*, pensa Angelo, soulagé. Il glissa la clef de sûreté dans le trou au centre du guidon, une longue clef forgée, pleine de courbes et de creux, et tourna le barillet. La mécanique s'ébranla, le cliquetis des pattes résonna alors que la chenille se propulsait en avant par à-coups. Le balancement de la vieille chenille était particulièrement inconfortable, elle était trop vieille pour être correctement réglée, et Angelo prenait garde à passer dans des endroits peu fréquentés. Ils mirent un long moment pour

parvenir jusqu'à la cour intérieure du Soleil de Minuit, une boîte un peu pourrie qui servait en ce moment de bureau à leur supérieur. Le moteur de la chenille s'éteignit, sous le regard maussade de Tigger, le videur. Autour d'eux, des poubelles pleines, des pièces mécaniques et toutes sortes de débarras traînaient dans l'espace clos de la cour intérieure. Le soleil perçait toutefois entre les toits, ses rayons étaient clairement visibles, de longues traînées de lumière qui venaient s'écraser au centre de l'espace exigü, sur le sol poussiéreux. Les portières claquèrent.

Avant que Silver n'ait pu s'avancer vers la petite porte qui menait aux arrière-salles de la boîte de nuit, Angelo vint se camper devant lui, lui barrant le passage. Le colosse le dépassait de plus d'une tête. Il baissa son regard froid et vide sur lui, le visage lisse.

« OK, le principe, c'est que je vais essayer de débrouiller tes conneries, lui dit Angelo à mi-voix. Et pour ça, j'ai besoin que tu la fermes, c'est compris ? Tu la boucles, tu verrouilles le clapet à conneries, tu tiens ton flingue bien sage, tu bouges pas, tu fais comme si tu n'existais pas. Enfin, autant que possible, puisque par malheur on peut difficilement t'oublier. »

Le grand colosse ne répondit pas, mais Angelo ne s'en formalisa pas, le grand golem ne parlait que lorsqu'il lui en prenait l'envie, rarement, où lorsqu'il était très en colère, ce qui était mauvais signe pour son interlocuteur.

Angelo s'arrêta devant Tigger, lequel était toujours planté devant la porte.

« C'est pour ? leur demanda-t-il avec un air blasé.

– Une récolte. On ramène une p'tite contribution.

– Hmm... »

Angelo sentit la colère monter tandis que le videur ne semblait pas vouloir bouger ses fesses de là. Puis, enfin, il se décala, libérant la porte. Le jeune truand lui jeta un regard noir tout en passant, suivi comme une ombre par Silver. Une fois à l'intérieur, il n'était pas facile d'accéder au bureau de Moloss. Déjà, il fallait déposer ses armes aux deux gorilles de l'entrée. Ensuite, il fallait attendre, attendre des putains de minutes durant laquelle les phrases pré-construites patiemment par Angelo pendant tout le trajet s'emmêlaient toutes en un gros amas d'excuses mal ficelées. Puis, lorsque Anna, la "secrétaire" du boss les invita à entrer, il ne savait tout simplement plus ce qu'il allait dire. La fille était belle, on disait qu'elle avait été mannequin, avant de tomber dans la drogue. Son décolleté rappelait la vraie nature des services qu'elle fournissait à son patron. Angelo plongea ses yeux entre ces deux seins ronds et soyeux, l'esprit soudain vide et avec une fumeuse sensation de planer dans un autre monde.

« Bon, les gars, on fait vite, j'ai pas trop le temps, là... »

Il reconnut la voix de Moloss. C'était un cadre de la pègre du quartier, un gros type trapu, les épaules larges, presque sans cou, son crâne chauve et son nez cassé à de multiples endroits luisaient d'un éclat pâlot, et ses bajoues et lèvres épaisses lui donnaient l'air d'un bulldog croisé avec une carpe.

Angelo se tint là, mutique, Silver s'arrêta derrière, lui, immobile.

« Bon, vous l'avez, ce pognon ? »

Angelo tourna la tête vers Silver, qui sortit de sa poche une liasse de billets, qu'il posa sur le bureau. Moloss haussa les sourcils.

« J'avais demandé tant que ça ? »

Angelo n'était pas dupe, il savait que son patron avait très bonne mémoire, et c'était un rancunier qui plus est. Pas le genre à oublier ce genre de détail.

« On a tout pris. Il y a eu un blême. »

Moloss fixa les billets un long instant, avant de remonter son regard lentement et le plonger dans celui du jeune homme.

« Un blême ? Tu ne vas pas me dire que c'était une mission compliquée, mon petit Angelo. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? »

Angelo déglutit. Il sentait la chaleur l'envahir. Il avait tout oublié de ses excuses finement ciselées.

« Pas compliquée, pas compliquée... Tu sais bien que dans notre métier, on est jamais sûrs de rien. Une mission simple peut mal tourner. C'est le cas. Le mec a complètement craqué. »

Moloss prit un air gentiment curieux, comme s'il était à un dîner d'amis et qu'Angelo lui racontait son dernier week-end en détail.

« Il est mort, c'est cela ? »

Sa voix était dangereusement suave. Angelo sentit l'adrénaline se déverser dans ses veines. Son cœur accéléra follement.

« Putain, ce mec était fou. Il tenait à son pognon, je ne sais pas ce qu'il lui est passé par la tête. Il nous a sorti un flingue gros comme ça », il écarta les mains d'un bon mètre, « c'était un fou-furieux. Silver l'a buté, j'ai cru que j'y passais ! Je ne sais pas s'il n'avait pas pris des produits, il avait un regard de bête enragée. »

Angelo revit mentalement les images du petit homme terrifié, son corps inerte avec la cage thoracique percée d'un trou béant, et le mouchoir tenu fermement dans sa main. Moloss lui aussi semblait avoir vu les mêmes images, en tout cas il regardait Angelo avec un air d'incrédulité polie.

« On parle bien de Bertrand Lepoint, les gars ? Le petit gros avec l'air d'une souris obèse ? »

Angelo se balança d'un pied sur l'autre, il détourna les yeux.

« Ben...

– Eh, je vais vous proposer une autre version, moi », reprit Moloss, toujours avec sa voix suave. « En admettant que ton gros copain, là, le golem, se soit montré un peu instable, et qu'en intimidant le petit camarade Bertrand, il soit allé trop loin, vous l'ayez gentiment buté, ça vous parle comme histoire ?

– Euh, je t'assure, enfin... Je ne sais pas, on peut pas savoir ce qui leur passe par la tête. Il faut se méfier de l'eau qui dort comme on dit...

– Ouais, l'eau qui dort. Je pense que le petit Bertrand doit faire de beaux rêves à l'heure qu'il est, hein ? Et son arme, là, celle aussi longue que mon bras, elle est où ? Vous ne l'avez pas laissée là-bas, j'espère ?

– Euh... » Angelo se maudit d'avoir été si con. Il détestait ces situations qui dérapaient n'importe comment. « Enfin, on s'en est débarrassé. Je veux dire... C'était le mieux à faire, si on était arrêté, il ne fallait pas qu'on fasse le lien.

– Quel dommage... »

Angelo suait maintenant à grosses gouttes, ce qui, outre le sang qu'il avait de partout, ne faisait qu'aggraver son cas. Silver, lui, était toujours impassible, presque désintéressé de

l'échange en cours. Silver s'en foutait toujours, pensa Angelo avec amertume, et c'est lui qui devait ramer pour réparer ses conneries. Moloss ouvrit un tiroir de son bureau, et Angelo se tendit. Mais il en sortit un gros cigare, qu'il alluma tout en regardant les deux acolytes d'un œil sombre.

« Bon... Vous me décevez, en temps normal j'aurais vraiment pas apprécié, mais il se trouve que justement, justement j'ai besoin de deux gros bourrins à la gâchette facile, là maintenant. Une mission dans vos cordes, les deux comiques. »

Angelo l'aurait bien embrassé, tant il était surpris et heureux par ce changement brutal de ton. Pourtant, il restait méfiant. On ne leur avait pas confié de mission sérieuse depuis longtemps, on ne les considérait pas comme suffisamment fiables. Ils n'avaient jamais été considérés autrement que comme des bras cassés... Moloss haussa un sourcil, il attendait une réponse.

« Euh... Une mission, vous dites ? Ben, on est toujours partant, nous, on fera au mieux et...

– Ouais, ouais, ouais... Au mieux, hein ? Je ne sais vraiment pas ce qui me prend de vous confier ça, enfin si, j'ai personne d'autre là sous la main. Alors la cinquième roue du carrosse, ça sert à ça hein ? C'est ce qu'on dit, les gars, non ? Vous en pensez quoi ? »

Angelo se racla la gorge, cherchant frénétiquement une réponse crédible.

« ... »

Rien ne sortit.

« Bah, reprit Moloss, je vous briefe, inutile de pérorer pendant des lustres... Ton copain, là, il est muet ? Bon, tant qu'il sait tirer...

– Oh ça, il sait tirer, ça oui ! dit Angelo en hochant vigoureusement la tête.

– Bon, c'est bien. Je cherche un objet, voyez ? Un objet, c'est tout. Un disque de verre, un truc transparent, du genre gros comme ça », il leur montra en faisant un cercle de ses deux mains, d'environ dix centimètres de diamètre. « Juste un petit disque, mais je veux qu'il soit posé là sur mon bureau, voilà, c'est tout. Vous comprenez ?

– Euh, oui, on comprend. Et il est où ce disque ?

– Dans les mains de mauvaises personnes, bien sûr, sinon je n'aurais pas besoin des services de deux bras cassés dans votre genre. Des personnes un peu comme vous, d'ailleurs... C'est bien, ça fait ton sur ton.

– Ah ? »

Moloss sourit à sa blague, sans se préoccuper des deux autres.

« Bon, on connaît la fille qui détient l'objet, vous voyez, et on a une petite idée de là où on peut la trouver. Le coin pue un peu, mais je vois que vous n'êtes pas très à cheval sur l'hygiène, les deux cocos, hein ? »

Angelo essaya de broser sa chemise souillée pour se donner une contenance. Il fit une grimace en sentant sur sa main des débris de sang et d'os. Il jura en essayant de s'essuyer la main dans son dos. Moloss riait des yeux.

« Bon, vous prenez une bonne douche, Roberto va vous parler de la nana en question, un petit descriptif et tout ça, le topo habituel, et vous allez directement dans les égouts, petits chanceux ! Parce que c'est là que tout va se jouer, les égouts. Bon, et inutile de vous dire que je n'apprécierai pas que vous merdiez de nouveau. On va dire que c'est une seconde chance que vous avez là, une de plus, que c'est la dernière, que c'est déjà trop bon pour ce que vous méritez. C'est assez clair comme notion ? »

Angelo mit un petit temps avant de répondre, il était soudain inquiet. Ce revirement de situation n'était peut-être pas si merveilleux que cela...

« Oui, vous pouvez compter sur nous. Ce disque, vous l'aurez sans soucis ! Au fait, c'est pas dangereux ce truc ?

– Le disque ? » Moloss lui renvoya un grand sourire. « Non, bien sûr que non, quelle idée ! »

Mais Angelo ne vit que trop bien le ton ironique de son patron, et son air malsain qui n'augurait rien de bon. Il maudit encore une fois Silver pour la merde dans laquelle il les avait foutus. Ils ressortirent du bureau, en direction des douches. Angelo pesta contre son compagnon silencieux.

« C'est une chance unique, alors tu ne merdes plus, c'est compris ? Cette mission, c'est moi qui la mène, tu te cantonnes à faire ce que je te dis. Dès que tu prends des initiatives, c'est pour nous mettre dans la merde ! Tu n'y comprends rien, à ces choses-là. Toi, t'es les jambes, moi la tête. »

Dans le regard de Silver, Angelo lut une pointe de moquerie, un regard ironique qui lui déplut. Il jura en faisant couler l'eau chaude sur son corps puant le mélange de sueur et de sang. L'eau qui s'évacuait par la bonde était rouge écarlate.

*

Ils reprirent la vieille chenille que Moloss leur laissait, le temps de leur mission. Ils avaient un peu de pognon, sans plus, et des espoirs d'en avoir davantage une fois le disque ramené. Roberto, le bras droit du boss, les avait sermonnés longuement, avait

répété vingt fois chaque directive, chaque description, pour s'assurer qu'ils avaient bien compris. Angelo avait la franche impression qu'ils les prenaient tous les deux pour des débiles profonds. Bon, dans le cas de Silver, on pouvait comprendre parfois, mais lui n'était pas idiot. On pouvait être un loser sans être un idiot. Angelo se tourna vers son partenaire, alors qu'ils s'arrêtaient devant le Brouillard des Songes, le petit paradis de la prostitution. Il éteignit le moteur.

« Tu vois, je ne crois pas trop aux contes de fées, mon gars. Cette mission, c'est suspect, ça pue le truc tordu. Va falloir être prudents et malins. Je sens ces choses-là d'habitude... Et là, je le sens pas. »

Silver se tourna lentement vers lui et lui répondit de sa voix monocorde.

« Tu réfléchis trop. La mort vient quand elle vient, ça sert à rien de chercher à fuir. »

Angelo haussa les épaules.

« Bon, tu fais chier, mais raison de plus pour aller voir nos petites copines... On n'aura peut-être plus l'occasion après ça. Et on l'a bien mérité. »

Ils descendirent. Le lieu était assez similaire à celui qu'ils venaient de quitter, si ce n'était qu'il était un peu plus grand. C'était un bordel bien plus qu'une boîte de nuit, on y baisait plus qu'on y dansait, pour sûr. Les agents de sécurité du quartier venaient régulièrement se joindre à la fête, et à part quelques rares descentes liées à l'arrivée d'un chef pointilleux, le lieu était tranquille. On y trouvait sa drogue, la pute qui allait bien, on pouvait jouer son argent, bref... Le lieu idéal pour passer son temps bêtement et s'abrutir pour ne pas réfléchir à la vacuité de sa vie. Et Angelo en avait besoin plus que jamais, ce soir-là.

Ici au moins, ils étaient connus et relativement respectés. On ne les emmerdait pas, quoi, surtout Silver. Ils avaient leurs habitudes, quelques potes ici et là, unis dans la

dépravation. Ils saluèrent quelques têtes dans la grande salle, puis s'avancèrent vers l'arrière-boutique : c'était là que les choses devenaient intéressantes. La Banquière était derrière son petit comptoir, c'était une femme d'âge mûr, avec un regard d'acier et une poigne capable de vous étrangler un client emmerdant vite fait bien fait.

« Laurie est là ? demanda Angelo.

« Hum ? Ouais, elle est là. Vous connaissez la règle, on paye d'avance mes bichons. »

Angelo n'aimait pas se faire appeler "bichon", mais il laissa filer. Il était las. Laurie était sa préférée, il ne savait pas pourquoi, mais il la choisissait presque tout le temps, ces derniers mois. Quand elle lui en avait parlé, elle lui avait dit en riant que c'était fréquent et que c'était une régression infantile de sa part, qu'elle lui rappelait la sécurité de sa mère. Ça ne lui avait pas trop plu... Enfin, au moins, il la trouvait moins conne que les autres, ça la rendait plus touchante. Elle l'attendait devant sa chambre.

« À tout à l'heure », lâcha-t-il à Silver, avant d'entrer dans le petit box.

Le Golem, lui, prenait les filles sans même regarder qui elles étaient. Il changeait plus où moins à chaque fois, de ça aussi, il s'en foutait... Angelo s'assit sur le lit, qui emplissait presque tout l'espace de la petite pièce. Laurie ferma la porte.

« T'as payé pour la nuit ?

– Ouais... »

Elle soupira.

« Eh bien, j'aurais cru que tu serais un peu contente de travailler, au moins. Ça fait plaisir d'être accueilli comme ça... »

Elle le regarda et sourit, un sourire un peu faux, un peu forcé.

« Putain de vie », soupira Angelo.

Elle s'assit près de lui, sa nuisette transparente laissait voir toutes ses formes. Il défit sa ceinture.

« Tu ne pètes pas la forme, toi non plus. »

Il la regarda, s'interrompant dans ses gestes un instant.

« Bah, c'est comme ça... La destinée, ou je ne sais quoi... répondit-il.

– Et moi, tu crois que je suis ici pourquoi ? La vie est mal foutue...

– C'est un système, ma chérie, un système. Quand t'es là-dedans, il n'y a pas de sortie, pas d'échappatoire. Franchement, il faut baiser, boire, rire quand on peut. Le reste, se lamenter parce que ce n'est pas bien, ça ne mène à rien. Le système s'en fout. Pour lui, on est que des pions, des petits insectes insignifiants. Tu préférerais pas être là, moi aussi, mais la vie sans baiser, ça serait la même en pire, et toi t'as besoin de fric, comme nous tous. Essaie de voir le bon côté des choses, baiser, c'est pas la mort... »

Elle rit, c'était sincère cette fois.

« T'as une mentalité de looser, mais je t'aime bien comme client, Angelo. »

Elle plaqua sa poitrine pleine et douce contre son torse et se frotta en commençant à lui mordiller le lobe de l'oreille.

« Aaah... Je vois que tu reprends du poil de la bête, dit-il. Personne ne résiste au charme d'Angelo Murton, l'esthète du plumard.

– Le bavard du plumard, oui, tu parles beaucoup, voilà ce qu'on peut en dire. »

Il l'attrapa fougueusement, la poussant sous lui.

« Ah, ouais ? Alors d'accord, on va zapper les préliminaires... »

Angelo se noya dans le corps doux de la jeune femme. Il oubliait ses emmerdes, ses échecs, toutes ces merdes qui lui collaient à la peau. Bien sûr, quand ça finissait, il rendossait tout d'un bloc, mais c'était mieux que la drogue. La drogue vous rappelait ensuite, elle vous poignardait dans le dos. Les femmes pas toujours... C'était au moins ça de gagné. Dans la chambre d'à côté, le lit craquait, Silver avait toujours vu le sexe comme un sport de combat. C'était comme d'essayer d'expliquer l'amour à un pitbull, l'affaire était perdue d'avance. Les prostituées avaient toutes fini par abandonner avec lui, elles écartaient les cuisses et s'armaient de patience. Il n'y avait rien d'autre à faire... Elles ne poussaient même plus de cris simulés, il s'en foutait, il ne restait que le lit qui tapait contre le mur, bang, bang, bang, sexy comme un métronome bien réglé.

L'heure était bien avancée quand Angelo tomba de sommeil, Laurie à ses côtés. Même cette nuit-là, au côté d'une jolie fille, lui avait paru un peu amère, un peu vaine. Dans son sommeil, le corps d'un petit commerçant couvert de sang, un trou béant dans la cage thoracique, s'invita insidieusement. Angelo lui répétait que ce n'était pas lui, qu'il n'avait pas voulu, le cadavre ne voulait rien savoir. Il l'avait frappé, lui avait tiré une balle dans la tête, percé de coups de couteaux, mais rien n'y faisait, il ne voulait pas crever. Lorsqu'il se réveilla le lendemain, il fut surpris de voir que Laurie était toujours à ses côtés. À la vue de la lumière qui perçait sous les volets, il se dit que la matinée devait-être bien entamée. Voilà bien une journée qu'il ne voulait pas voir débiter, pensa-t-il en la secouant de l'épaule. Elle marmonna.

« Ouais ? »

– Eh ! Tu es encore là ? Tu ne devrais pas être partie ? »

Elle le regarda d'un air éteint, les yeux encore lourds. Il y avait une tristesse en elle qu'il ne lui avait encore jamais vue.

« Si, je devrais être partie, j'ai des choses à faire, beaucoup de choses à faire. Je vais me faire engueuler salement, comme d'habitude... »

– Hein ? Et pourquoi t'es là, alors ? »

Elle soupira, il vit des larmes au bord de ses yeux. Sans comprendre pourquoi, ça le mit en colère. Elle répondit toutefois, d'une voix éteinte.

« Je ne sais pas, je n'y arrive plus, c'est tout... Je n'ai plus envie de me lever, ni de m'occuper de moi. »

– C'est la charge du quotidien, c'est pénible pour tout le monde, ça va passer.

– Non, ça ne va pas passer, Angelo. Pas cette fois, je le sens. Je perds pied.

– Accroche-toi à l'essentiel, putain ! Il y a deux règles, deux : la répartition de la charge et la régularité. Avec ça, tu fais face à tout.

– Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu te fous de moi ? »

Laurie avait l'air peinée, et Angelo soupira, mécontent.

« Ah, la vache ! Je paye pour tirer un coup, pas pour te servir de psychologue, nom d'une pipe ! Enfin bref... » Il se tourna pour prendre une rasade de bière, saisissant la bouteille posée sur la table de chevet. « La répartition de la charge, c'est la meilleure manière de porter un fardeau, n'importe quel fardeau. C'est comme l'armure des chevaliers, son poids est soutenable parce qu'il est réparti équitablement sur toute la surface du corps. Si on te donne deux semaines pour faire un travail, découpe-le de manière à en avoir un petit bout chaque jour. C'est la base. »

– Ouais, mais même découpé, j'ai la flemme, j'ai plus l'envie !

– Ah, merde, ne m’interrompe pas ! T’arrives bien encore à écarter les cuisses, alors tu devrais pouvoir faire dix minutes d’effort dans la journée, il n’y a pas besoin de plus, juste ça. L’autre truc, c’est la régularité. La volonté, c’est comme un muscle, et c’est comme quand je me suis remis au sport, il faut en faire chaque jour.

– J’essaie de me reposer, je suis crevée, Angelo. Mais cette connasse de maquerelle ne veut rien entendre.

– Le repos, c’est le piège à con. La volonté perd de son tonus si tu ne l’utilises pas, ça va très vite ! Tu te reposes quelques jours et bam, tu te retrouves au fond du trou, et la pente n’est que plus rude à remonter ! Tu deviens molle, Laurie, c’est ça la vérité. »

La jeune femme ne répondit pas, mais se mit à pleurer en silence. Angelo soupira et se passa une main sur le visage.

« Ah, merde... Pourquoi il n’y a personne qui tienne encore debout dans cette putain de ville ? »

Il passa sa main dans les cheveux de la jeune femme.

« Bon, tu te poses trop de questions... Essaie de faire des petits pas, comme je t’ai dit, et tu verras que tu peux y arriver. On se pose toujours des questions, on anticipe le pire, on se dit qu’on ne va pas y arriver, on en frissonne d’avance. Je ne pense pas au futur, c’est comme ça que je fais pour vivre. Si je pense au futur, à tous ces connards de demain, tous ces cons encore à naître, et toutes les emmerdes qui s’accumuleront, je finis écrasé. On est tous bancals, on tient tous de travers et on finira tous par se casser la gueule. La vie, la mort, quelle importance ? La vie, c’est quelques moments de bonheur dans une mare de merde, c’est tout juste un équilibre, et la mort, c’est neutre, c’est l’équilibre aussi. Silver dit qu’on ne perd rien au passage. Bah, qu’on soit pute ou gouverneur, on rame dans le même merdier, on fait juste ce qu’on peut au milieu du bordel ambiant. » Il

marqua une pause, les yeux perdus, fixant le plafond. « Allez, j’y vais », dit-il en se levant, encore nu. Il se saisit de sa bouteille de bière, dont il finit le fond restant d’un trait. « Et te rends pas la vie plus difficile qu’elle n’est, Laurie. Cherche pas mille ans la bonne voie, il n’y en a pas. »

Sur ce, il enfila son pantalon, sa chemise, ses armes puis son manteau et sortit silencieusement.

Dehors, au bar, Silver buvait sa bière du matin. Il avait l’air détendu, comme si le sport de la veille avait mis en veilleuse un instant son agressivité naturelle. Son regard était froid, mais apaisé. Angelo s’assit à sa table.

« Et ? C’était bien, tu t’es dépensé ?

– Hum ? »

Il lui jeta un regard vague, qui le traversait sans le voir. Bon, c’était Silver, pas très causant.

« Bon, moi je suis resté sur ma faim et je voudrais pas finir sur une mauvaise note avec les femmes. Donc il va falloir qu’on se sorte de ce merdier. J’ai la niaque. »

Et c’était vrai, il s’était réveillé dans un bon jour. Il voulait vivre, il se sentait d’attaque à payer le prix qu’il fallait, à commettre les saloperies habituelles que la vie attendait de lui. Être un criminel était un métier, avec des risques psychologiques associés, on avait vite fait de culpabiliser.

« J’ai rêvé de l’autre pauvre gars que t’as refroidi, hier... reprit-il. Tu vois, je ne sais pas comment tu fais pour ne rien ressentir. »

Silver posa son regard lent sur lui, il se sentit soudain petit, comme une mouche ou un moustique.

« Je ne ressens pas rien. Je vis la vie que j'ai, c'est tout. Je n'avais rien contre ce type. Il était vivant, il est mort. Demain ça sera mon tour, qui sait ? On croit tous qu'on fait des choix, mais les choix se font pour nous. Moi, ça me va bien. »

Angelo secoua la tête avec incrédulité.

« T'es vraiment le taré le plus bizarre que je connaisse. Enfin bref, moi la mort, je ne suis pas pressé d'y aller. La vie est déjà merdique, ça m'inspire pas confiance, la mort. Ça pourrait être mieux, ça pourrait être pire. J'aime pas ne pas savoir, c'est un jeu de pile ou face morbide.

– C'est là toute la différence entre nous, Angelo. Jouer ma vie à pile ou face, c'est comme ça que ça me plaît. Toi, tu as peur de la mort, tu as peur de toi, tu as peur de tout.

– On vit dans un monde où les lâches ont tendance à vivre vieux et pas les téméraires, Silver... Tu comprendras jamais ça ?

– J'ai compris, mais je cherche pas à échapper à mon sort, comme toi. Maintenant, j'ai trop parlé. On devrait déjà être là-bas. »

Il avait raison, Angelo bu son café rapidement, puis ils se levèrent. Le jeune homme passa sa main dans sa chevelure châtain, lissant ses cheveux sur le côté pour bien dégager son front. Il regarda autour de lui une dernière fois, avant de sortir dans la rue grisâtre, derrière Silver. Il regretta de ne pas avoir une vie tranquille, avec une femme, des gosses, un métier de merde, mais avec des revenus sûrs, comme tous les autres. Le moteur de la chenille gronda alors qu'il refermait la portière, et Silver écrasa la pédale d'accélération, faisant grincer les articulations des pattes motrices, qui les propulsèrent en avant d'une manière saccadée, projetant leurs corps d'avant en arrière sans douceur.

« Putain de vieille carcasse de merde, jura Angelo. On se demande comment elle parvient encore à avancer.

– Elle se pose pas la question, lui répondit laconiquement Silver. Et je lui demande pas son avis non plus. »

Angelo lui jeta un coup d'œil, mais il était impossible de savoir si c'était de l'ironie ou du premier degré borné.

Chapitre trois

L'inspectrice à l'action

L'inspectrice Mc Carty sortait de son hôtel, il était tôt le matin. Elle avait reçu un message urgent de Lisa dès son réveil. Elle regarda autour d'elle, reconnaissant au loin les entrepôts du plannoport. *Merde*, se dit-elle. Elle était dans le quartier des Voyageurs, l'hôtel avait bougé pendant la nuit... Elle pesta tout en cherchant la ligne de bus la plus proche. Elle interpella un passant, qui lui indiqua la direction d'un doigt noueux. Elle courut. Il était important qu'elle arrive sur les lieux la première.

La chenille de la ligne quarante-huit était lente et un brin désuète, un vieux modèle avec deux échappements qui dépassaient de la cabine du conducteur, projetant une fumée grise et épaisse. Les vitres étaient teintées, un peu mates, usées par l'âge. Tout tremblait à l'intérieur. Elle traversa le quartier résidentiel du Quadricorne, puis vit arriver avec une lenteur exaspérante les grands immeubles du quartier Centre. La chenille s'arrêta à hauteur du sol, après une longue descente en pente assez raide, qui mettait fin à la rampe de transport aérienne. Elle descendit. Elle compta, à mesure qu'elle les franchissait, les embranchements, sa carte de la ville dans la main. C'était un objet rare et coûteux, car il se synchronisait régulièrement avec le plan de l'urbanisme en cours. Et ce plan changeait presque tous les jours, même d'un peu.

« Rue du Tribunal, lut-elle à voix haute. Putain, ça y est ! »

Elle ralentit, reprenant son souffle. Un officier de sécurité se tenait plus loin, devant la porte d'un grand bâtiment. Le numéro treize, celui-là même. Elle vint se camper devant l'agent.

« Bonjour, Inspectrice Mc Carty, de la SIN », dit-elle en agitant son badge, un objet rond et immédiatement reconnaissable.

Les badges des agents de la SIN étaient faits d'un métal traité qui donnait des reflets difficilement imitables. Son visage était affiché au centre, en dessous, son grade et sa fonction. Si on tournait le badge pour le regarder de côté, on voyait son visage de profil. Idem pour l'autre profil.

« Ben, c'est au troisième », lui dit-il après avoir inspecté l'objet longuement.

Elle monta les escaliers tout en réfléchissant furieusement. Elle avait entendu parler vaguement de Longtar Maupertuis, un politicien qui avait tendance à changer souvent de casaque, en fonction du sens du vent. Lisa, dans son message, lui en avait dit un peu plus, mais rien qui explique sa soudaine disparition. Elle relut la note de service.

« Disparition inquiétante, lut-elle. Impossible qu'il y ait à ce point des coïncidences. »

La porte de l'appartement était ouverte, un autre agent de sécurité placé devant. De nouveau, elle tendit son badge, tout en jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule du bonhomme. L'appartement avait été fouillé, grossièrement et dans la précipitation, c'était évident.

« Des inspecteurs sont venus ici avant moi ? demanda-t-elle.

– Non, Madame. » Il se décala pour la laisser entrer. « Vous êtes la première depuis qu'on a donné l'ordre d'établir un périmètre de sûreté.

– OK... »

Intéressant, pensa-t-elle. Tout ça sentait la fébrilité, comme si les personnes qui avaient agi ici l'avaient fait sans vraie préparation, dans l'urgence. Et dans l'urgence, on laissait plus de traces, on commettait des erreurs... Elle fouilla minutieusement, d'une main experte, les différentes pièces, à la recherche d'éléments signifiants. Elle insista sur le bureau.

C'était un bureau spacieux, richement meublé, des belles pièces de mobilier, dans aucun doute. Posé sur le bureau, en vrac, se trouvait le contenu des tiroirs, qui avaient été forcés.

Ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient, pensa-t-elle soudain.

Ça sentait la panique, ici, ils avaient brisé plein d'objets, une armoire était renversée, le fond crevé à la recherche d'une cache. Mais ils étaient partis en laissant leurs outils, preuve qu'ils avaient été dérangés et n'avaient pas pu terminer leur travail. Un pied de biche était posé au sol, au milieu des éclats de bois. Elle revint vers l'agent de sécurité.

« Les personnes qui sont venues ici ont été interrompues ? Des témoignages des voisins ? demanda-t-elle.

« Les agents de sécurité sont intervenus, oui, mais les mecs ont filé. Pas d'échange de coups de feu, par contre. Ils ne les ont pas vus...

– Hmm... »

Elle revint au bureau. Que pouvaient-ils chercher ? Sur la table, elle trouva ce qu'elle voulait, sous divers autres objets. Un agenda épais, plein à craquer de notes griffonnées. Des feuilles par dizaines étaient intercalées entre les pages, ici et là. Elle regarda la date du jour et commença à lire. Le bruit d'une chenille s'arrêtant en bas, dans la rue, et des

voix masculines fortes lui firent tourner la tête. Elle s'approcha de la fenêtre, il lui avait semblé reconnaître...

Elle les vit de justesse et resta un instant incrédule, son esprit tournant à vide. Comment était-ce possible ? Mais il était difficile de ne pas reconnaître les agents Malcom et Billy dans leurs tenues de gros bras. Elle enfourna l'agenda sous son manteau, dans la large poche intérieure, et se précipita vers la sortie, elle salua à peine l'agent de faction, qui la regarda courir d'un air stupéfait. Dans l'escalier, elle se déplaça silencieusement, comme un chat, et au palier du deuxième, elle s'enfonça dans l'un des couloirs latéraux, qui menait à deux portes d'appartement fermées. Il faisait sombre ici, elle se tapit contre le mur, immobile. Elle les entendit monter, surtout l'agent Malcom, qui parlait sans discontinuer.

« L'effet de surprise, Billy, l'effet de surprise. Avec les femmes, c'est imparable. Mais nous-mêmes nous pouvons être un jour pris de court, ne l'oublie jamais. C'est pour cela qu'on prévoit tout, on pense tout, lorsqu'on est en mission. »

Ils étaient maintenant arrivés à son niveau. Elle retint sa respiration. Comme elle l'avait prévu, ils passèrent sans jeter un regard dans le renforcement obscur où elle était tapie : ils ne s'intéressaient qu'au troisième.

« Il ne faudrait pas qu'elle nous file encore entre les doigts, hein, inspecteur chef ? » dit Billy.

L'agent Malcom rit de bon cœur, un rire assuré, conquérant.

« Allons, mon petit Billy, tu fais équipe avec l'agent Malcom, pas avec le premier troufion venu. Elle va vite regretter son impolitesse, tu vas voir, cette petite... »

L'inspectrice n'attendit pas qu'ils atteignent le troisième étage, les gens regardaient rarement derrière eux quand ils montaient les escaliers... Elle courut en prenant garde de ne pas provoquer trop de bruit. Une fois en bas, elle salua l'officier de sécurité en passant, puis courut à en perdre haleine. Elle prit la première à droite, encore une autre rue, puis ralentit enfin. Elle devait les avoir semés. Elle se réfugia derrière une grosse poubelle en fer et attendit : rien... Elle cherchait à comprendre. Lisa lui avait dit qu'ils étaient seuls sur le coup, il était impossible que le MIT puisse avoir été mis au courant, pas si tôt. De plus, l'agent Malcom s'attendait à la trouver, donc il savait que c'était elle qui venait ici... Son instinct prit le dessus, elle fonça vers le premier arrêt de bus qu'elle put trouver. Retourner à l'hôtel, récupérer ses affaires, puis enfin foncer se fondre dans la ville. Ensuite : chercher d'où venait la fuite. On la pistait, c'était la seule explication possible.

Dans la chenille des transports publics, il lui sembla que tous les visages l'épiaient, la regardaient avec trop d'insistance. Le bonhomme un peu rougeaud, avec la moustache ébouriffée, une jeune femme aux yeux lourds et aux cernes bleutées, tous semblaient laisser traîner leur regard sur elle avec trop d'insistance. Elle se força à respirer calmement. Sous son manteau, elle sentait son arme de service et l'agenda qui faisait une bosse contre sa poitrine. Elle passa en revue les personnes de la SIN qui auraient pu commettre un impair, être à l'origine de la fuite. Il fallait qu'elle voie Lisa, pour lui demander si elle en avait parlé à quiconque.

La ligne quarante-huit, la déposa de nouveau non loin de son hôtel. Elle descendit de la chenille fumante et grinçante, et pressa le pas, son col de manteau relevé. Elle fit jouer

son arme de service dans son étui et prit une munition dans chacun des deux sacs qui se trouvaient dans ses poches intérieures. La première était une sphère froide et bleue comme de la glace, de deux centimètres de diamètre, on voyait à l'intérieur comme une île, quelque chose qui rappelait ces objets-souvenirs en forme de bulle, plein d'eau, et qu'on agitait pour brasser des paillettes. L'autre munition était faite de filins, une pelote de filins, très fins. Elle les tint dans le creux de sa main droite, à l'affût. Mais une fois à l'hôtel, le guichetier lui assura que personne ne s'était présenté ce matin même. Elle pénétra dans sa chambre, avec son arme chargée et tenue en joue, mais la pièce était vide, totalement identique à celle qu'elle avait quittée le matin-même. Elle soupira de soulagement.

Sa petite valise était facile à refaire, et elle mit son horloge et ses papiers dans le porte-document qu'elle transportait d'hôtel en hôtel.

« Un souci ? lui demanda cette-dernière. Tu m'as l'air bien étrange, ce matin.

– Plus tard », dit-elle simplement.

Cinq minutes après son entrée, elle marchait de nouveau dans la rue.

*

Elle épluchait l'agenda avec minutie, notant mentalement les noms, les heures et tout ce qui lui paraissait significatif. Le soleil chauffait le banc public où elle était assise, et illuminait le parc du Centaure, le plus grand de la cité. Il s'étendait sur plusieurs hectares. Son horloge était placée à côté d'elle, ainsi qu'une feuille de note et un stylo, son porte-document était au sol, contre ses pieds.

« Hum... Il a un emploi du temps chargé, le bougre. Celui-là, il l'a déjà vu la semaine dernière... »

Elle regarda ses notes et ajouta un trait à côté du nom qu'elle avait marqué.

« Qu'est-ce que tu cherches ? lui demanda son horloge. Une piste ? »

Maggy tourna la tête et sembla perdue dans ses pensées un bref instant.

« Ils ont fouillé, ils cherchaient quelque chose. Ils agissaient dans l'urgence, c'était le vrai boxon. Or, jusqu'ici, ils étaient très organisés dans toutes leurs actions. Donc, j'en déduis qu'il s'est passé un événement récent, qui a tout bousculé. Je cherche cet événement, où sa trace possible dans son agenda. Voilà.

– Hum... Oui, pas con. Et ça donne rien ?

– Il va falloir investiguer, mais ça va être trop long, j'en ai peur. On risque d'arriver après la bataille.

– Est-ce qu'il y a quelque chose qui sort de l'ordinaire, un truc qui attire l'œil ?

– Pas dans l'emploi du temps lui-même, non. Des visites, des réunions, des trucs ordinaires pour un gars comme lui. Il y a deux plages rapprochées, où il a noté "privé", peu de temps avant sa disparition supposée.

– Hum... »

Elle continua à éplucher les noms et les lieux, mais elle sentait que ça ne menait à rien. C'était chercher une aiguille dans une meule de foin. Dans chaque réunion, il devait y avoir au moins cinq personnes, certains conseils auxquels il participait en comptait le triple, au minimum. Tous ces gens pouvaient être impliqués, ou non.

« Merde... Fait chier, jura-t-elle. On patine encore, là... »

Le coucou de son horloge sortit soudain, poussant un piaillage vif et gai.

« Oui ? dit-elle en le regardant du coin de l'œil.

– Tu me tiens au jus ? Je peux aider ? »

Il n'était pas rare que son horloge l'aide lors des enquêtes. Elle soupira.

« Ben, en gros, il y a ces deux plages notées privées et qui sortent clairement de ses habitudes. Il a même annulé un rendez-vous hebdomadaire dans un club où il se rend sans coup férir depuis six mois. C'est trop gros pour être une coïncidence. Mais d'un autre côté, "privé", c'est pas très causant, et ça ne me mène nulle part...

– Hum... C'est un point départ. Et l'analyse graphologique, ça donne quoi ?

– Hein ? Ben, c'était son agenda personnel, il était le seul à y noter des choses. Je n'ai pas noté d'autres écritures. Il a une écriture ronde et déliée qui est assez reconnaissable, et par chance, lisible. Parfois, il écrivait vite, comme s'il était pressé, ou notait un rendez-vous en coup de vent. On le sent fébrile pour ces deux plages privées, voilà, je ne peux pas en dire plus...

– Hmm... »

Elles restèrent ainsi pendant de longues minutes, silencieuses. L'inspectrice Mc Carty regarda ses notes à plusieurs reprises, à la recherche du fameux élément qui lui avait échappé. Il y avait toujours un foutu élément qui lui échappait, c'était de le trouver qui faisait l'art du métier d'enquêtrice. Elle jetait de temps à autre des regards autour d'elle, pour vérifier que personne ne s'approchait. Mais elle connaissait le lieu pour être totalement déserté à cette heure-ci, et cette matinée n'y faisait pas exception. Elle poussa un gros soupir et bailla.

« Bon... Je n'ai plus qu'à aller voir Lisa et aviser selon ce qu'elle peut me dire. Sur l'agenda et sur la présence de l'agent Malcom.

– Attends... Il utilisait différents stylos, ton gugusse ? »

Le père de Maggy avait été enquêteur lui-même, et l'horloge était de ce fait souvent de bon conseil sur ces questions.

« Eh bien, oui, je crois. Certains, comme celui à l'encre violette, sont assez reconnaissables.

– C'était en violet, le privé ?

– Non.

– Ah, merde... »

Le silence retomba. L'inspectrice était à moitié levée de son banc, hésita puis se rassit finalement, ouvrant une dernière fois l'agenda.

« On ne sait jamais... »

Oui, elle reconnut divers stylos. Elle s'était intéressée à l'écriture, à ce qu'elle dégageait, mais pas au stylo employé. Les deux rendez-vous privés étaient écrits avec le même. Son cœur battit quand elle se rendit compte que ce n'était pas le même stylo que d'habitude, et qu'elle ne le retrouvait pas dans les rendez-vous immédiatement précédents. Elle se mit à chercher, sortant une loupe d'une des poches de son manteau. Dans les deux semaines précédant ces deux plages, seuls deux autres rendez-vous étaient pris avec celui-ci. L'un pour une visite d'une entreprise sous-traitante, auprès d'un dénommé Nicolson, l'autre pour décaler une réunion, une commission quelconque.

« Mince, voilà qui est pas con. Merci cocotte !

– Hein, de quoi ? Que se passe-t-il ? On ne m'informe jamais de rien, moi... »

L'inspectrice Mc Carty se leva et enfourna ses affaires dans son porte-document.

« Je t'expliquerai », dit-elle à l'horloge avant de l'emballer dans son bagage.

Elle se pressa, car elle voulait rencontrer Lisa avant de se rendre sur les lieux. Tout s'emballait, ce qui n'était pas pour lui déplaire, un peu d'adrénaline était bienvenue, mais il restait une ombre au tableau : ces fuites inexplicables l'inquiétaient fortement. Elle n'avait jamais rencontré jusque-là une enquête aussi ramifiée et nébuleuse, elle se sentait marcher sur des œufs.

*

Elle avait mangé avec Lisa dans un petit restaurant discret de sa connaissance, mais à son grand désarroi, la jeune technicienne ne lui avait pas fourni beaucoup plus d'informations qu'elle n'en possédait déjà. Elle s'était inquiétée de la présence de l'agent Malcom, mais n'avait pu l'expliquer, et avait seulement pu lui promettre d'être vigilante et de tenter de découvrir des éléments nouveaux. Maintenant, il était deux heures, et l'inspectrice Mc Carty faisait face à un grand bonhomme aux cheveux poivre et sel, avec un nez long à l'arête saillante, des yeux marron sous des sourcils broussailleux, et engoncé dans un costume austère. Et ils parlaient de l'employé Nicolson.

« C'est un élément d'une grande efficacité », lui répétait-il pour la troisième fois, au moins. « Une excellente recrue. Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris la raison de votre venue, toutefois... »

– Je vous l’ai dit, je veux lui poser quelques questions. Rassurez-vous, il n’est soupçonné de rien, il intervient en tant que témoin involontaire d’une affaire que je suis. Rien de préoccupant de votre point de vue, je vous l’assure. »

L’homme se détendit un peu, comme les deux fois précédentes.

« Oh, l’inverse m’eut étonné, vraiment, je veux dire... C’est un agent...

– Très efficace et professionnel, sur lequel on peut compter, le coupa-t-elle. Oui, je sais, et je n’en doute pas un instant. C’est bien pourquoi son témoignage n’aura que plus de valeur pour moi.

– Hum. Eh bien, je ne vois pas d’inconvénient à ce que vous l’interrogiez ici, si cela vous convient.

– Ce sera parfait. »

Ils sortirent du bureau vitré et s’élancèrent dans le dédale de couloirs du grand bâtiment. À l’autre bout de l’un de ces longs boyaux flanqués de bureaux, derrière une porte fermée, un employé se tenait assis derrière un grand plan de travail noyé sous des piles de dossiers bien classés.

*

Nicolson était un employé modèle et il avait toujours mis un point d’honneur à justifier chaque centime de son salaire. Il était comme ça, Nicolson, franc et carré sur le plan professionnel, rigoureux. Et c’est pour cela qu’il était à l’instant occupé consciencieusement à faire semblant de travailler. Il vidait pour la troisième fois le contenu du dossier Casabianca sur son bureau. Sur celui-ci régnait un désordre mesuré,

finement calculé, car Nicolson savait qu'un bureau de travailleur actif ne pouvait être trop bien rangé, ce qui aurait signifié qu'il avait bien trop de temps pour cela, ni trop bordélique, ce qui aurait marqué un manque d'organisation. Non, le bureau de Nicolson était impeccablement mi-rangé, mi-foisonnant. Les dossiers actifs étaient disposés en ayant l'air d'être en cours à l'instant même, tandis que les autres étaient empilés soigneusement. Une feuille devant lui, un stylo à la main, Nicolson était paré. Quiconque entrerait dans son bureau à l'instant même le trouverait en pleine prise de note, le dossier Casabianca sous les yeux, le regard hanté par le sérieux de la situation.

Il tapotait sa tasse à tisane du bout de son stylo, son regard se perdant en direction de la fenêtre, qui donnait sur la rue, lorsque des bruits de pas et de conversation lui indiquèrent que deux personnes allaient entrer. La porte s'ouvrit, et aussitôt des réflexes bien ancrés prirent le dessus et se déroulèrent avec fluidité en une action mûrement pesée. Il se saisit d'une main ferme de la note de provision de fin de trimestre, y lut deux phrases auxquelles il ne comprit rien, puis se pencha, comme pour vérifier quelque chose sur le bilan technique, de l'autre côté de sa feuille de note. Sur cette dernière, dans le tableau qu'il avait préalablement tracé, il inscrivit les chiffres cinq, trois et huit, dans cet ordre précis. Enfin, il s'interrompit avec une mine surprise qu'il jugea convaincante, et leva les yeux sur les deux arrivants, feignant avec un talent certain de ne pas les avoir entendus entrer, concentré qu'il était sur son travail. Nicolson n'était pas un vantard, mais honnêtement, un tel degré de maîtrise et de perfection frisait le génie. Il gratifia ses deux invités d'un sourire satisfait.

L'un d'entre eux était son patron, Mr le directeur, et l'autre était une jeune femme aux cheveux bleus et aux yeux si pâles qu'on les aurait crus gris.

« Bonjour Nicolson, en plein travail, je vois, s'annonça le directeur.

– Oh, je suis en plein dans le dossier Casabianca, monsieur.

– Rien d'anormal ?

– Oh, non, non... Quelques imprécisions, je prépare une note de synthèse, je vous la ferai parvenir sitôt qu'elle sera prête, si vous le souhaitez. Cela vous permettra de vous tenir au courant de l'avancement du dossier. »

Les notes de synthèse étaient une spécialité de Nicolson. Il était capable de parler de tout et de rien sous forme d'une note de synthèse, et de faire en sorte que ça paraisse à la fois cohérent et suintant la compétence et la rigueur.

« Euh, oui, c'est une très bonne initiative, Nicolson. J'attends votre note, donc. Euh... Hum... Voici l'inspectrice Mc Carty, de la SIN. » Il se décala pour permettre à la jeune femme de s'approcher bien en vue. « Elle vient pour vous poser quelques questions, apparemment rien de sérieux. Bref, je vous laisse. »

Il jeta un dernier regard appuyé et un peu suspicieux sur l'inspectrice, puis sortit en repoussant la porte. L'inspectrice se pencha pour saisir une chaise en face du fauteuil de l'employé Nicolson.

« Bien le bonjour, donc.

– Je vous en prie, installez-vous. Bonjour également. Mais... Que puis-je pour vous ?

– En quoi consiste votre travail, Mr Brégnant ? »

Ce dernier haussa un sourcil, et l'inspectrice sentit une soudaine anxiété s'emparer du jeune homme. Il était de taille moyenne, assez fin, ses cheveux blonds étaient coiffés de

manière un peu ébouriffée, formant des mèches pointues bien ordonnées. Son regard était avenant, presque doux, et sa tenue était stricte et propre. Un employé modèle, en effet...

« Euh, mon travail, donc... Eh bien, c'est assez simple, je contrôle la gestion de projets prioritaires, qui sont clés pour notre activité, je mesure les risques, j'anticipe les points de blocage, et je suis un peu les yeux et les oreilles de ma hiérarchie sur ces dossiers qui sont... Sont... Euh, très techniques, oui, c'est assez technique, un peu imbuvable pour le néophyte, osons le dire ! »

Il partit d'un éclat de rire un peu faux, et l'inspectrice se tendit imperceptiblement. Il se crispa en retour, son rire mourant soudain, et il se passa la langue sur les lèvres d'un geste nerveux.

Ce type scrute mes réactions, murmura une petite voix dans la tête de l'inspectrice.

Ils se regardèrent pendant une bonne minute, chacun plus souriant l'un que l'autre, s'évaluant, se jugeant du regard. L'inspectrice Mc Carty joignit ses mains devant elle, le bout de ses doigts se touchant en formant un V inversé.

« Je vais être claire, je m'intéresse au dossier Casabianca. »

Elle en avait parlé avec le directeur, c'était ce dossier qu'était venu contrôler l'élé disparu. Le jeune homme pâlit.

« Oh, je... Je travaillais justement dessus, vous voyez... »

– Parfait ! », dit-elle d'une voix joyeuse, avec un sourire carnassier. Des gouttes de sueur perlaient sur le front innocent du jeune employé modèle. « Je vais m'installer à côté de vous, et vous allez tout m'expliquer. »

Il lui montrait des liasses entières de papiers. Son discours était à la fois bien ronflant, bien mesuré, mais quand l'inspectrice creusait un peu, il s'emmêlait un peu dans ses explications. Il n'y avait que deux solutions, soit il la prenait pour une dinde, soit il ne maîtrisait pas son sujet.

« La note de provision, que vous avez ici, elle décrit les besoins prévisionnels du projet, c'est cela ?

– Oh, oui et non. C'est une estimation, c'est un peu complexe, mais c'est l'idée générale, oui.

– Et ce chiffre, là, préparation pour passage à commission, cela signifie quoi ?

– Hein ? Euh, oh... Enfin, c'est qu'il y a tout un tas de contrôles, de validations administratives à obtenir pour un projet comme celui-ci. C'est le système qui veut ça, c'est un peu lourd, un peu idiot parfois, mais on est obligé de budgéter là-dessus aussi, car ça demande du travail, vous comprenez.

– Et vous dites que ce projet concerne le réseau d'égouts de la ville ?

– Oui, le CRAM est un service de l'urbanisme, ça fait intervenir toute une nébuleuse de services officiels, vous voyez ?

– Oui, oui. Et le SPITUL, c'est quoi ?

– Hein ? Oh... Euh, il est placé ici, ça doit être un truc qui concerne la taille réglementaire des tubulures... Non ! Non, c'est pas ça... C'est un machin qui s'occupe des trous, enfin de tout ce qu'on creuse, quoi. Ça régleme la profondeur... Ou l'humidité ? Enfin, c'est mes collègues de la gestion réglementaire qui sont sur le coup, voyez...

– Bon, et lorsque Mr Maupertuis est venu vous voir, vous avez parlé de ça ?

– Euh... Enfin, non.

– Vous avez parlé de quoi ? »

Elle le perça de son regard gris comme l'acier, tandis qu'il cherchait péniblement ses mots.

« C'est un politique, pas un technicien, vous voyez ? On a pris un café, il m'a demandé si tout allait bien, on a échangé un peu sur le cours du dossier...

– Oui, oui... Mais vous avez dit quoi ? Quelle information lui avez-vous donnée, par exemple ? »

L'inspectrice commençait à s'impatienter.

« Euh, ben, juste que ça avançait, que c'était bien parti, que les voyants étaient au vert. Je lui ai montré la courbe.

– La courbe, quelle courbe ?

– Ben là... »

Il lui sortit une feuille qui montrait une courbe qui grimpait régulièrement, quoique un peu mollement.

« Et ?

– Quoi et ?

– Eh bien, ça signifie quoi, cette courbe ? »

Il était vraiment sur le point d'étouffer, se dit l'inspectrice. Il parvint cependant à prendre une respiration pour lui répondre.

« Euh, ça veut dire que tout va bien. Ça monte, vous voyez...

– Oui, ça monte. D’un autre côté, ça pourrait descendre, je n’y verrais pas d’inconvénient, pour ce qui me concerne. »

Il partit d’un rire nerveux.

« Allons, madame. Enfin... Soyons sérieux. Je veux dire, si ça descend c’est mauvais signe, tout le monde le sait...

– Bon. Et votre élu, là, ça lui a paru convainquant ?

– Oh, oui. C’était un truc de routine, enfin, juste pour marquer le coup, quoi. »

L’inspectrice, durant son interrogatoire, n’était pas restée inactive, cependant. Elle avait noté chaque élément du bureau, et un élément en particulier lui avait tapé l’œil immédiatement.

« Bien, Nicolson, pourriez-vous s’il vous plaît aller me chercher la note de synthèse du projet dont vous m’avez parlé, et m’en faire une copie ? Cela ne vous dérangerait pas ? »

Le jeune homme lui fit un grand sourire, visiblement infiniment soulagé. Dès qu’on parlait de notes de synthèse, Nicolson était dans son élément, contrairement à ces foutues questions pointues dont l’inspectrice l’avait bombardé depuis dix minutes. Il sortit du bureau presque en courant, épuisé par l’effort fait pour essayer de garder la main face à cette terrible jeune femme implacable. Jamais il n’avait connu quelqu’un qui insistait autant sur les détails. Pendant ce temps, l’inspectrice, une fois qu’elle eut discrètement vérifiée que le jeune homme était bien parti, se leva et fit le tour du bureau. Elle sortit sa loupe et regarda la feuille de notes, puis sortit l’agenda et compara les écritures.

« Bingo ! murmura-t-elle. C'est le même stylo. Le mec a dû l'emprunter pour placer ses deux rendez-vous privés. »

Elle traça quelques lignes pour confirmer, en imitant l'écriture de l'élue, et fut satisfaite. Le tracé laissait les mêmes marques de bavures par endroit, et une texture un peu sèche qui laissait de temps à autre un aspect effacé à la ligne. Elle fouilla dans les papiers du dossier, mais malheureusement, elle fut interrompue par les bruits de pas de l'employé Nicolson qui revenait, sa note de synthèse à la main. Elle s'était tout juste rassise à sa place, prenant un air d'attente polie, quand il entra. Encore un peu essoufflée, elle lui sourit.

« La voilà ! lui dit-il fièrement. Avec ça, vous aurez tous les éléments en main ! C'est du condensé, bien sûr, mais vous aurez là-dedans tout ce qui a marqué ce projet durant les six derniers mois. »

Son sourire était de nouveau conquérant et franc. Elle se leva et lui tendit la main.

« Je lirai tout cela avec le plus grand intérêt, merci beaucoup. Vous ne verriez pas d'inconvénient à ce que je repasse vous voir si nécessaire ? Il y a peu de chance que ce soit le cas, mais...

– Oh... » Le jeune homme n'avait pas l'air démesurément enthousiaste à cette idée, mais il retrouva sa mine enjouée, bien qu'un peu forcée. « Je vous en prie. C'est un plaisir pour moi si cela vous aide. Mais, à propos... De quel type d'enquête s'agit-il ? L'entreprise est-elle impliquée dans une affaire quelconque ? »

Il semblait soucieux, tout à coup. L'employé modèle était de retour, pensa l'inspectrice.

« C'est malheureusement confidentiel. Mais je peux vous rassurer, rien de grave pour vous et l'entreprise.

– Ah... »

Ils se quittèrent cordialement, l'inspectrice pressant le pas, car elle rechignait à rester trop longtemps, au risque d'attirer l'attention. Nicolson, lui, s'effondra dans son fauteuil. Il avait la drôle d'impression qu'il n'avait pas réussi à convaincre son interlocutrice avec ses phrases creuses habituelles. Mais était-ce de sa faute, si c'était ce qu'on lui demandait, des notes de synthèse et du bla-bla vague et creux ? Il se reprit cependant, son directeur attendait une note de synthèse, une de plus, et Nicolson se sentit rassuré de retomber en terrain connu. Il prit son stylo, et commença à écrire.

Le projet Casabianca, qui a fêté son premier anniversaire depuis peu, entre dans une phase opérationnelle qui modifie en profondeur les enjeux, ainsi que la nature des obstacles auxquels vont être confrontées les équipes déployées, et ce dans un cadre réglementaire toujours plus mouvant et incertain. La gestion adaptative du risque externe et la prise en compte de la part d'aléas irréductibles inhérente à la nature du projet lui-même devient par là même...

Et pendant ce temps, le soleil baissait déjà à l'horizon.

*

Il venait de sortir du bâtiment, il s'était arrêté quelques instants pour discuter avec une collègue, puis était reparti. Toujours bien habillé, marchant d'une allure confiante, Nicolson rentrait chez lui avec joie. La journée avait été éprouvante, et il n'avait pas

l'habitude d'être bousculé ainsi dans sa routine confortable. Il se conforta en se rappelant que le salaire tomberait le surlendemain, et qu'il pourrait se payer un bon restaurant pour faire passer tout cela. Le soleil se couchait déjà, il était parti un peu tard du bureau, pris dans sa note de synthèse. Cela lui avait fait du bien, toutefois, d'écrire cette note. C'était du connu, et c'était toujours payant. Une bonne note de synthèse pouvait remplacer des jours de travail fastidieux et rébarbatif. Le dossier Casabianca avançait tout seul, il ne voyait pas trop de raison de s'en préoccuper davantage. Il n'y avait que peu de risque qu'un collègue jaloux le piège sur un aspect technique, ses collègues n'en comprenaient pas plus que lui, les notes de synthèse en moins. Le soleil couchant avait laissé un panache de nuages illuminés d'une couleur rose, comme si le ciel était en flamme. Mais l'obscurité gagnait sa lutte, l'air chaud fraîchissait peu à peu. Il marchait en sifflotant, heureux de sa vie, heureux d'être là. Dans sa main, son petit porte-document contenait le dossier Casabianca, sur lequel il avait prétendu qu'il travaillerait ce soir. En réalité, l'analyse qu'il devait rendre pour demain était déjà prête depuis longtemps, mais il était toujours bon de montrer qu'on emportait du travail chez soi, et ça ne mangeait pas de pain. Il s'arrêta un instant pour regarder une petite fleur qui poussait entre les dalles du trottoir et contempla le ciel, un sourire sur les lèvres, puis prit la ruelle de droite. Ici, les immeubles étaient bas, c'était un quartier résidentiel, des petites rues pavées, des jardinières fleuries, des petits buissons taillés, regroupés en petits bosquets.

Les rues étaient étroites, peu fréquentées à cette heure, semblait-il, et idéalement tortueuses, pensa l'inspectrice Mc Carty. Elle suivait le jeune homme à bonne distance, quoique ne s'éloignant jamais trop, il fallait qu'elle puisse intervenir rapidement. Le crépuscule était tombé, les deux immeubles qui jouxtaient la ruelle étaient noirs et la rue

éclairée par de simples lampadaires, toujours aussi fâcheusement inefficaces. Nicolson marchait la tête haute, détendu, lorsque la lumière d'un des réverbères flancha, puis s'éteignit, comme une bougie qu'on aurait soufflée. L'inspectrice Mc Carty se figea, sa main droite plongeant sous son manteau.

« Allons bon, fit Nicolson à voix haute. Qu'est-ce qu'il t'arrive, petit lampadaire ? C'est la grève aujourd'hui ? »

Il était de bonne humeur. Le bruit lui fit tourner la tête. Devant lui, à la place du mur, un trou béant s'était ouvert, comme une énorme bouche d'un noir parfait, dégueulant ce qui ressemblait à des petits serpents d'obscurité. Il entendit un cri et un bruit de course, mais il était captivé par la scène, qu'il regardait avec la bouche ouverte et des yeux ronds. L'incompréhension teintait encore son visage lorsque les tentacules noirâtres s'agrippèrent à ses mollets, le faisant chuter. Deux silhouettes sortirent également de la bouche sombre.

« AAAAAH ! À MOI !

– Halte ou je fais feu, les mains en l'air ! » beugla une voix féminine sur sa droite.

Les tentacules le traînaient au sol quand soudain, un BANG tonitruant retentit dans la rue, se répercutant en un écho assourdissant. Le sol se pencha, se tordit, et Nicolson se sentit glisser, il lâcha sa mallette, qui tomba comme une pierre vers le mur du bâtiment opposé. La rue était maintenant sens dessus dessous. Il hurlait, suspendu par les pieds, les tentacules bataillant encore pour le faire entrer dans la bouche. Le sol semblait être maintenant le mur d'en face, il reposait contre la chaussée qui était maintenant verticale, et la bouche était au plafond. Il paniqua totalement.

L'inspectrice Mc Carty rechargeait son arme, les deux pieds solidement campés contre le mur de l'immeuble, qui faisait maintenant office de sol. Elle chargea une munition d'entravement. Les deux silhouettes noires avaient été surprises comme elle l'avait espéré, et elles s'étaient écrasées violemment contre le mur opposé, tombant comme des pierres lorsqu'elle avait tiré sa bulle de gravité. Elle visa et tira sur la première.

« BANG ! »

Raté ! Le filin s'était enroulé un peu plus loin contre la base d'un lampadaire. Elle rechargea. L'une des deux silhouettes s'était remise sur pied et commença à fuir en courant, ne pouvant plus s'échapper par la bouche sombre, située trop haut. Nicolson, quant à lui, n'était plus en vue. Ses cris semblaient étouffés, ils venaient des profondeurs du trou béant. Elle visa l'autre silhouette, et tira de nouveau.

« BANG ! »

Cette fois, l'homme qui crapahutait à quatre pattes, totalement déboussolé, fut frappé de plein fouet, et la boule de filins l'enserra tout entier. Il couina en se débattant, mais c'était en vain, les innombrables fils l'immobilisèrent bientôt. L'inspectrice s'élança, l'enjamba d'un bond souple. Devant elle, le fuyard courait follement, lui aussi. Elle aperçut son mouvement, puis l'éclat de l'acier, et elle se jeta à terre.

« BAOUM ! »

La balle lui était passée au-dessus de la tête. Elle se releva péniblement, mais l'autre était déjà loin, il avait franchi la limite de la distorsion gravitationnelle et courait de nouveau sur la chaussée. Elle hésita, mais revint vers le premier homme. La bouche d'ombre béante s'était maintenant refermée, les lampadaires se rallumèrent aussitôt, seule la gravité restait ainsi étrangement distordue. L'inspectrice attendit, alors que des

passants s'agglutinaient autour de la scène, certains terrorisés, qui fuyaient aussitôt, mais d'autres regardaient le spectacle avec une joie évidente.

« C'est une intervention officielle ! cria un jeune homme à un autre qui s'approchait. Génial ! C'est super cool, viens voir ! »

Cinq minutes plus tard, la gravité se tordit de nouveau, et l'inspectrice se rétablit avec l'agilité et la force de l'habitude, les deux pieds campés maintenant sur le trottoir.

« Vous êtes de quelle agence, madame ? », lui demanda une femme jeune, un peu ronde et qui semblait passionnée par la scène.

« Appelez des agents de sécurité, tempêta-t-elle. Ce n'est pas un jeu, nom de dieu ! »

Elle s'approcha de son prisonnier. Il était encagoulé, portait des gants totalement noirs, comme toute sa tenue. Le pourtour de ses yeux et ses paupières était même teinté de noir, seul le blanc de l'œil tranchait par sa couleur claire pâle. Il râlait en essayant de se libérer, mais à chaque effort, il enserrait davantage le piège dans lequel il était pris. L'inspectrice ramassa le porte-document que le jeune employé avait laissé derrière lui, en poussant un soupir las.

Il fallut un bon quart d'heure pour qu'une poignée d'agents de la sûreté civile maintienne un périmètre de sécurité. L'inspectrice en profita pour s'éclipser. Elle se dirigea vers une cabine messagère qu'elle avait repérée en venant. Le temps d'écrire un message pour Lisa, et elle repartait déjà en direction de son hôtel. Son instinct lui disait qu'elle avait tout intérêt à garder la mallette avec elle et d'y jeter un coup d'œil au préalable. Elle déposa le porte-document avec ses autres bagages, puis elle s'en fut rapidement, n'ayant malheureusement pas le temps pour l'ouvrir immédiatement. Elle prit les transports publics une fois encore et se dirigea vers les bâtiments de la SIN, pour

rencontrer son supérieur. Il l'attendait effectivement, elle était descendue de la chenille depuis deux minutes seulement, et à peine avait-elle atteint la grande porte d'entrée qu'il lui était tombé dessus.

« Bon sang, Maggy, bien joué ! Nous sommes les premiers à avoir interceptés l'un des agresseurs ! »

Il posa une main imposante sur son épaule.

« Le prisonnier est déjà là ? lui demanda-t-elle avec un ton un peu sec.

– Hein ? Oh... Enfin, tu comprends, c'est une affaire primordiale, et malheureusement, je ne suis pas seul à bord.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que c'est une affaire éminemment politique, et que, disons... Ce sont des affaires qui se règlent en direct avec les hauts responsables, tu comprends...

– Il est où, le gugusse ? Je voulais l'interroger. Je me tape de ces cons de politicards, je veux avancer dans mon enquête. »

Elle avait son air buté des mauvais jours. Max Manus parla d'une voix pesée, cherchant ses mots avec soin.

« Le président de l'Assemblée s'est emparé de l'affaire, Maggy. Il était impossible qu'il ne soit pas mis au courant, quand je l'ai contacté, il le savait déjà...

– Ces temps-ci, je trouve qu'un peu trop de monde est au courant de nos enquêtes », dit Maggy avec les yeux durs comme de l'acier.

« Hum... Enfin... L'Assemblée a souhaité que le prisonnier soit envoyé au CSC, pour y être interrogé. »

L'inspectrice Mc Carty se figea.

« Quoi ? »

Max Manus leva ses mains en signe d'apaisement.

« Non, non, non ! L'enquête ne nous est pas retirée, nous avons eu beaucoup de crédit sur cette capture, au contraire, on sera tenus informés de tous les éléments de l'interrogatoire ! »

La jeune femme était estomaquée, elle voulut parler, ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit.

« Je comprends, reprit-il, c'est un sale coup. J'étais devant l'Assemblée il y a moins d'une demi-heure, tu sais. Je leur ai dit qu'il fallait nous faire confiance, nous aider dans nos enquêtes en n'interférant pas trop, et je les avais convaincus, je crois. Mais tu sais comment c'est... »

L'inspectrice retrouva sa voix, bien que sa bouche soit un peu sèche.

« Non, je ne sais pas.

– Eh bien... Enfin, j'ai parlé, ils étaient convaincus, la plupart, je l'ai bien vu. Puis c'est parti comme d'habitude en des débats interminables, et un clou chasse l'autre, ce qui avait été dit aussitôt été oublié, et des nouvelles idées plus alléchantes ont remplacé les anciennes. Une commission a été décrétée, pour être présente lors de l'interrogatoire, et la tenue de l'interrogatoire a été confiée au CSC. »

L'inspectrice Mc Carty tremblait de rage.

« J'ai arrêté cet homme au péril de ma vie, et ces connards me l'enlèvent ! Je ne le crois pas... Et tu n'as rien dit de plus ?

– Dire quoi ? tempêta Max Manus. Ils avaient voté, une majorité a été obtenue. On ne peut rien faire contre ça !

– La majorité, hein ? C’est ça, alors, le système, la dictature d’une majorité de cons ! » cracha-t-elle d’un air venimeux.

Max se détendit et soupira lourdement.

« Tu es en colère, je le savais...

– Si tu le savais, tu aurais pu faire en sorte que ça ne se produise pas !

– Non, je ne pouvais pas, Maggy ! Ce que tu dis a du vrai, en un sens. La dictature de la majorité ne vaut pas mieux que celle de l’autocrate. Bon, maintenant aucun de nous n’a de bouton magique pour refaire le monde. Il ne faut rien lâcher et persévérer, Maggy ! »

L’inspectrice croisa ses bras sur sa poitrine, l’air butée. Ils étaient arrivés dans le bureau de Max Manus.

« Bon, des découvertes, en dehors de ça, ça s’est passé comment ? » demanda-t-il.

Elle lui raconta l’essentiel, mais se garda bien de lui parler de la mallette. Elle avait appris à ses dépens à ne pas trop la jouer réglo, puisqu’on la plumait aussitôt. En elle, elle sentait une détermination dure, un peu rigide, qui la poussait à l’insurrection. C’était une faute professionnelle que de cacher des éléments à sa hiérarchie, mais contrairement à la plupart, elle croyait en ce qu’elle faisait, et elle ne se laisserait pas manipuler par ce système déconnant qu’elle était censée combattre. En cette soirée, elle se rêvait en héroïne incorruptible, son dégoût pour toutes ces magouilles, tous ces rouages bien huilés de la mécanique sociale lui sortaient par les pores de la peau.

La soirée se passa sans grande nouvelle, les équipes techniques étaient sur place, mais Maggy doutait qu'ils trouvent quoi que ce soit de plus. Elle piaffait de rentrer pour ausculter le contenu du porte-document, et dès qu'elle le put, elle affirma qu'elle était épuisée et devait rentrer dormir un peu. Max Manus le lui accorda de bonne grâce, après tout, l'enquête reprenait dès demain à l'aurore. Le trajet dans les vieilles chenilles du réseau de transport public lui parut interminable, elle essaya de regarder le paysage défiler, mais les idées se bouscuaient tant dans sa tête qu'il était vain d'essayer de les chasser. Une fois à l'hôtel, elle entra dans sa chambre, non sans avoir préalablement armé son Magik-gun, une précaution qu'elle prenait maintenant de plus en plus naturellement. Enfin à l'intérieur, assurée d'être bien seule, elle s'assit, la mallette sur la table à côté d'elle, son horloge disposée sur le large accoudoir de son fauteuil.

« Là ma cocotte, c'est le moment décisif !

– Hé ! Ça en est où cette histoire ? râla l'horloge parlante. On ne me tient jamais au courant, moi ! Je t'ai entendue partir, revenir, et repartir encore, en coup de vent. Il s'est passé quelque chose ? »

Maggy la regarda en fronçant les sourcils.

« C'est vrai que tu ne vois rien, toi. Il faut tout te dire !

– Ah, bah, bravo, tu remues le couteau dans la plaie ! »

Elle lui raconta toutefois rapidement les événements de sa folle journée, cela lui laissa le temps de se calmer elle-même. L'horloge écouta, mutique, jusqu'à la fin de son discours. La jeune femme parlait de manière rapide et hachée, tant elle avait envie de passer à la suite.

« Honnêtement, tu as l'air crevée et stressée comme je l'ai rarement senti, lui dit l'horloge. Je serais toi, je dormirais, et j'ouvrerais cette malheureuse mallette que demain matin, à l'aube. »

Maggy tapota nerveusement de ses doigts sur le bois de la table. Sa confidente avait raison, mais d'un autre côté, la curiosité la rongait.

« Je ne pourrais pas dormir, de toute façon, trancha-t-elle. C'est peine perdue, je dois absolument savoir si j'ai risqué tout cela pour quelque chose.

– Il est tout à fait probable que c'était l'homme qu'ils voulaient, pas le porte-document. Tu n'auras peut-être rien d'intéressant à l'intérieur. La déception ne sera que plus grande...

– Oui, oui, je sais tout cela. Allez ! Trêve de bavardage, et je vois ! »

Le petit coucou sortit soudain de sa cache, poussant un cri mi-figue, mi-raisin. Elle déclipa les deux fermetures du porte-document et passa un doigt tout autour de la jointure. Elle colla son oreille sur la surface, à l'écoute. Puis, elle prit un petit appareil bleu, en forme de disque d'une quinzaine de centimètres, gravé de veinures turquoises blanchâtres, qui bourdonnait légèrement. Elle le passa sur le porte-document, lentement. Enfin, elle rangea l'appareil puis posa la mallette sur ses genoux, et l'ouvrit.

Sa première réaction fut la déception. Des papiers, des dizaines de papiers, qui ressemblaient tous à la note de synthèse que lui avait remise le jeune homme. Elle l'avait lue dans les transports, et c'était là du même acabit, du discours ronflant et sans intérêt. Le nom du dossier Casabianca ressortait fréquemment. Elle prit les documents un à un, les regarda par transparence, lut en diagonale, juste pour avoir une idée du type d'informations contenues, et passait au suivant.

« Alors ? » lui demandait son horloge-confidente à intervalles réguliers.

Elle soupirait seulement en guise de réponse. Puis, vers la toute fin des documents, dans une pochette en papier qui semblait si lisse qu'il était peu probable qu'on ne l'eut jamais ouverte, elle trouva cette lettre. Griffonnée en bas, une annotation de l'écriture reconnaissable de Longtar Maupertuis, mentionnait "Descabar S., coordonateur". La lettre en elle-même était la suivante, qu'elle lut à voix haute, dans un murmure :

Mon cher L.M.

Je pense que tout sera prêt pour bientôt, mais la prudence s'impose. Nous avons été un peu trop brutaux dans nos actions sur le plan de l'urbanisme. Certains s'en inquiètent. Le réseau souterrain d'égouts est à notre main, désormais, le Cerveau lui-même s'occupe de cette affaire, et nous avons besoin de votre action discrète mais rapide pour nous appuyer. La commission de l'urbanisme va rendre sa décision, et nous sommes encore inquiets quant à sa bonne volonté. Si vous le pouvez, convainquez les élus récalcitrants, autrement donnez-nous les noms des incorruptibles, nous nous chargerons de les éclipser, il n'est pas encore trop tard. Les disparitions ont bon cours, ces temps-ci, cela passera inaperçu, comme Il l'avait anticipé.

J'attends votre réponse sous peu, et n'oubliez pas vos engagements. Ne tentez pas d'en parler autour de vous, ni aux enquêteurs, il en va de votre salut...

Exécutant R.B.

Maggy regarda de nouveau la note griffonnée en bas de page. Descabar S. n'était pas un nom qui lui était connu. Il fallait qu'elle voie Lisa au plus vite.

Chapitre quatre

Dans la puanteur des égouts

« Putain, j'étouffe ! »

L'endroit dégoulinait d'humidité, les parois d'acier ou de pierre étaient couvertes d'algues ou de dépôts gris sombre, gluants. L'odeur était tenace, les corps étaient poisseux. Devant eux, le marché souterrain occupait tout l'espace de la grande galerie. Des planches de bois permettaient de passer par-dessus les canaux, il y en avait ici trois, deux affluents et un confluent. Tous puaien. Des tentures colorées servaient de toits à des étales de toutes sortes, des marchandises volées, des biens de contrebande, c'était ici le règne de la pègre. À chaque orage violent, les égouts balayaient tout ce gourbi, il ne restait plus rien. Mais quelques heures seulement après la déferlante, les premiers étales étaient de nouveau là. On pouvait en dire tout autant de l'action des forces de sécurité.

« Tu parles, personne de sain d'esprit ne viendrait ici, pesta Angelo.

– Il a dit qu'il fallait attendre. C'est un affût », lui répondit Silver.

Ils étaient accroupis sous un coin de tenture et scrutaient les passants d'un œil las.

« Le pire, c'est les connards qui viennent masqués, pour ne pas qu'on les reconnaisse !

Et il faut se taper d'aller voir...

– Bah, tiens, en v'là un, lui répondit Silver en indiquant la direction d'un coup de menton.

– Oh, merde... »

Angelo l’aperçut. Hélas, ça pouvait être une femme, la taille correspondait. Il se releva péniblement et se dirigea vers l’inconnu avec un air passablement contrarié. Il le suivit d’abord, puis, alors qu’il ou elle s’arrêtait devant un étale, la dépassa. Il jeta un coup d’œil insistant sous la capuche. C’était un homme, il voyait son gros nez verruqueux. Sans doute un de ces commerçants véreux qui venaient s’approvisionner sur le marché noir. Il repensa un instant à Bertrand Lepoint et à son torse déchiqueté. Une vague de haine le prit à la gorge, mais il se détourna pour retourner près de son collègue.

« Un connard, lui annonça-t-il froidement. Des putes et des connards, voilà de quoi est peuplé ce monde de tarés. Des gros cons gluants, comme des glaviots encore frais. Qu’ils aillent tous crever ! »

Mais personne ne crevait, et le marché grouillait toujours.

« On ne devrait pas faire le tour ? Aussi bien, elle ne passera pas par là », argumenta Silver, pour la troisième fois.

« Eh ben, vas-y, toi, si tu veux, pesta le jeune homme. Moi j’en ai déjà plein le cul, si en plus il faut se taper de déambuler comme des cons dans ce nid à rat, c’est pas la peine, merde ! »

Il était en colère, Angelo, très en colère même. Six heures d’attente, lui qui était un homme d’action ! Et il s’emmerdait à crever, à regarder tous ces gens un par un, pour vérifier si la personne en question n’était pas une femme brune, d’environ un mètre soixante-dix, vêtue de noir avec potentiellement un symbole autour du cou, un masque dont la face droite était blanche, la face gauche noire. Devant lui, un homme d’âge mûr baissait son pantalon et son slip, penché au-dessus d’un des affluents.

« Il va quand même pas chier là, ce con ?, s'exclama Angelo, incrédule.

– Ben si... »

En effet, le bruit d'éclaboussure indiqua aux deux hommes que les égouts étaient porteurs de quelques excréments de plus. L'homme se releva péniblement, son gros ventre le gênant, s'agrippant à un sac de jute contenant dieu savait quoi. Il remonta son froque et serra sa ceinture.

« Eh ben voilà, y se fait pas chier, ce gros porc !

– D'un autre côté, ça tombe bien au bon endroit, lui fit remarquer Silver.

– Non mais vas-y, t'as entendu parler du respect ? Moi quand je vois des trucs comme ça, ça me donne envie de... De... »

Il ne trouva pas ses mots.

« Bah, c'est quoi le problème ?

– T'es con, ou tu fais semblant ? Il pourrait y avoir, je ne sais pas moi, des gosses, des jeunes filles qui regardent ! »

Silver rit doucement. Un rire sans joie.

« T'as vu des gosses ici ? Ou des jeunes filles ? Et depuis quand tu t'intéresses aux gosses ou aux jeunes filles ?

– Ah, merde, fais pas chier ! Je m'en tape des gosses... Mais c'est juste que... Que... Oh, laisse tomber ! Je vais faire un tour. »

Il se leva et se dirigea vers l'autre bout de la grande cavité souterraine, de l'autre côté du marché. Il marchait à grandes enjambées, bousculant plusieurs personnes qui jurèrent sur son passage. Une petite dame replète le frappa avec sa canne.

« Dis donc, petit con, tu vas faire attention, oui ? »

Il la regarda avec un air assassin.

« Qu'est-ce que tu fous là, la vieille ? Tu crois que c'est un centre de toilettage pour caniche, ici ? Tu devrais rester chez toi à compter tes secondes de vie, pour être sûre de pas en rater avant ta mort. Vieille croûte ! »

La vieille dame enfonça sa main dans son manteau et sortit vivement un petit pistolet à canon court, qu'elle pointa d'une main tremblante sur Angelo.

« Dis donc, le puceau, tu vas me parler correctement, sinon je vais te montrer ce que j'en fais, moi, de tes saloperies de caniches. »

Angelo s'était tendu, mais ses réflexes avaient été inhibés par la surprise. Il regardait bêtement la vieille dame vacillante, ses cheveux gras collés sur son front et son cou décharné. Un commerçant la héla, à deux pas d'ici.

« Rangez ça madame ! Pas de rigolade ici, vous allez vous faire trucider. »

La vieille femme lui jeta un coup d'œil dédaigneux, puis rangea son flingue. Angelo eut un rictus nerveux et hésita à abattre la vieille carne dans le dos. Mais les videurs n'étaient pas des gentils ici, la règle était "pas de coup de feu", et comme la plupart, son arme ne tirait qu'un coup à la fois. Une fois vidée, elle ne serait plus d'aucune utilité. Il pesta, Silver n'était jamais là quand on avait besoin de lui.

Connasse de mamie. Monde de taré, pensa-t-il amèrement.

Soudain sa bouche s'ouvrit et il resta horrifié, debout, immobile, au milieu de la foule qui le poussait du coude. Il l'avait vue ! Elle était là, sous sa capuche, son manteau noir, il avait vu son visage. C'était une femme, cheveux noirs, un mètre et pas mal de centimètres, grande comme il fallait quoi, et habillée également tout en noir.

« Bordel ! murmura-t-il. Et cet enculé de Silver qui n'est pas là. »

Dans sa tête, une lutte furieuse prit place, retourner voir Silver, gérer seul l'affaire, ou...

Ou ?

Du calme, connard, du calme. Merde pas tout encore une fois. Réfléchis, putain de con de dégénéré, sers-toi de la vase que t'as dans le cerveau.

Il inspira plusieurs fois. Il chercha du regard des videurs, mais ceux-ci n'étaient pas étiquetés, et ne se promenaient pas non plus avec un badge. Il évalua le temps de retourner jusqu'à Silver : trop long, estima-t-il, il risquait de la perdre. Tirer, se planquer vite dans la cohue ? Mais aussi bien, pensa-t-il, ce n'était même pas la bonne gourdasse. Le pendentif, il avait oublié le pendentif ! Il serra les poings en s'approchant d'elle. Elle discutait avec un vendeur, un stand vraiment bizarre, plus que d'habitude quoi, avec plein de bocaux, des petits sachets. Ça puait la drogue à plein nez...

Parfait, si elle est droguée, elle sera plus simple à buter, pensa-t-il. Mais si elle n'a pas le pendentif, je fais quoi, bordel de merde ?

Étonnamment, ils ne s'étaient même pas posés la question jusque-là, le marché grouillait de monde, les femmes constituaient une bonne moitié de l'engeance humaine, les vêtements noirs étaient à la mode, et il était difficile de sortir une toise pour vérifier les un mètre soixante-dix. Une bouffée de colère monta contre son boss, mais il attendit patiemment que la fille finisse. Elle allait bien finir... Et il la verrait passer.

Mais cette conne prenait son temps, à tel point qu'il fut obligé de brasser un peu tout autour, pour ne pas avoir l'air de l'attendre. Il observait les étales sans rien voir, alors que le stress montait et que l'envie de sortir son flingue et d'en finir se faisait chaque seconde plus pressante. Elle se détourna enfin, il marcha avec un air qu'il espéra

détaché, la croisa, regarda son cou... Putain, le pendentif était là. Il ne l'avait pas bien vu, mais c'était moitié noir moitié blanc, c'était sûr, et assez allongé pour être un masque. Il sentit une joie profonde l'envahir, suivit d'une bouffée de stress retorse, qui le prit par surprise.

Putain, je fais quoi, maintenant ? Silver, pas Silver ?

La plupart des types devaient avoir des flingues, ici, se dit-il, même les mamies en avaient. Il y avait plusieurs gros types pas loin de là. S'il lui tirait dans le dos, chacun allait se croire attaqué, ils allaient chercher le connard qui avait tiré et il finirait criblé de balles. La fille serait morte, lui aussi, ça servait à quoi ? Non, il fallait la suivre, et la flinguer plus loin. Et sans Silver, c'était plus risqué. Il se décida brusquement, ce n'était pas pensé, peut-être juste la trouille de merder seul, avec Silver, il pouvait toujours dire que c'était ce gros con qui avait tout planté. Il s'éclipsa en regardant une dernière fois où elle allait. Il courut, marcha sur les pieds de n'importe qui, bouscula à tort et à travers, il s'en foutait, une image fixe était dans sa tête, le dos de la fille, et la récompense derrière.

« Eh ! Non, mais dis donc, petit con ! Mais... »

Putain, encore cette mamie de merde ! Il esquiva vivement un coup de canne, se baissa à tout hasard pour éviter une balle perdue et continua comme un dératé. La tenture, enfin.

« OH, OH ! »

Il fit de grands signes. Pas de Silver.

« Putain je le crois pas. Où est passé ce gros con ? »

Il tourna la tête dans tous les sens, la panique montait. Il voulut repartir vers la fille, mais il se força in extremis à se calmer. Il fit un effort surhumain pour réfléchir, c'était

toujours dans ces moments-là qu'il ne réfléchissait jamais. Il n'y avait pas trente-six mille endroits où il pouvait être, il avait dû aller pisser. Il s'élança vers l'autre aile du marché.

Au bout de très longues secondes, il repéra la silhouette trop grande de Silver. Il se rua sur lui.

« Espèce d'abruti, c'était bien le moment, tu pouvais pas la boire, ta pisse ?! »

Le géant remontait sa braguette et le regarda d'un air légèrement surpris. Son calme énerva encore davantage Angelo, mais il n'avait pas le temps pour le couvrir d'insultes. Heureusement, les quelques neurones dont avait été doté le golem semblèrent fonctionner, et il ne posa pas de question et courut après lui. Ils retrouvèrent la foule.

« Passe devant, ordonna Angelo. Je te guide, elle est à droite. »

Il était plus facile de suivre Silver, les gens s'écartaient. Ils gueulaient un peu, mais ils s'écartaient. Et pour ceux qui ne s'écartaient pas, ils gueulaient beaucoup, mais ils avaient alors de bonnes raisons. Ils s'arrêtèrent à l'endroit où il l'avait perdue de vue.

« Elle était là, elle ne peut pas être bien loin », murmura Angelo.

Silver hocha la tête.

« Elle correspond à la description ? demanda-t-il.

– Oui, bien sûr, elle... » Il s'arrêta soudain, frappé par la stupidité de la question.

« Évidemment, ducon, sinon j'aurais fait comment pour la reconnaître ? Les mecs qui t'ont conçu devaient être d'un autre plan, il faut être sadique au-delà du possible pour mettre au monde un gland pareil. Tu vas par là, moi ici, on ne se perd pas de vue. »

En effet, il y avait des étales avec des tentures, il était difficile de voir les personnes à l'intérieur. Ils commencèrent à fouiller méthodiquement, tente après tente. Angelo sursautait à chaque bruit, il tournait la tête à en avoir les vertèbres qui craquent, une inquiétude diffuse commençait à grimper le long de son échine, et elle arriverait bientôt jusqu'au cerveau.

Non, c'est pas possible, non c'est pas possible...

Mais cinq minutes plus tard, le constat était inévitable.

« Comment ça, pas vue ?! Mais tu crois que j'ai des visions ? Par toutes les putes du monde, j'ai fait quoi pour mériter ça ? Hein ? »

Sa voix forte attira des regards.

« Ta gueule, siffla Silver. Elle s'est barrée, on la trouvera peut-être de l'autre côté. »

Mais non, de l'autre côté, ils ne virent personne qui corresponde non plus. Angelo marchait comme un type défoncé, il avait la bouche sèche. Il ne put s'empêcher de penser que si ce connard de Silver n'était pas allé pisser, ils auraient pu l'avoir. Mais maintenant, ça n'avait plus d'importance, elle s'était belle et bien barrée.

« Bon, trancha Silver de sa voix grave, on sait qu'elle vient ici. Elle reviendra, Roberto nous a indiqué qu'elle était cliente régulière. »

Angelo donnait l'impression d'avoir avalé un bol entier de merde et d'en redemander encore. Rester ici, potentiellement des jours entiers, voilà ce que ça voulait dire. Tout ça en espérant que la prochaine fois, ils ne la loupent pas comme des cons. Ils repartirent le long du boyau, en direction de la surface. Elle ne reviendrait pas aujourd'hui...

« On va changer de stratégie, dit-il. Les méthodes de pingouins prépubères, c'est fini ! On va la jouer professionnel, ça va être du grand art. Je me suis fait surprendre, OK. La

vie pense peut-être qu'il suffit d'une pichenette pour ébranler Angelo Murton, je vais la baiser par tous les trous ! En parlant de baiser... »

La soirée se déroula dans la salle enfumée du Brouillard des Songes, à jouer au poker, à perdre de l'argent en alcool, puis ils passèrent la nuit dans les box, avec les filles. Laurie était d'humeur plus taquine, Angelo s'en réjouit, et il essaya d'oublier l'humiliation de la journée, se jurant de faire payer double à cette connasse sapée en noire dès que possible.

*

Trois jours dans les égouts, c'était long. On avait le temps de gamberger, de répéter les mêmes mots, les mêmes phrases. Il avait briefé Silver dix fois au moins, et n'était toujours pas sûr que cet abruti avait pigé bien correctement l'essentiel. Par un bonheur inattendu, ce fut de nouveau lui qui la vit, il la reconnut sans difficulté, son image l'avait hanté pendant des jours, il en avait fait des rêves et des cauchemars. Cette salope était devant le même étale, qui plus est. Pendant un instant, le stress monta, et il se remit à bouillonner d'idées et de doutes, avant que son esprit lui revienne.

Le sifflet, pauvre con ! Il expira doucement, par le nez. Professionnel, carré, précis et surtout, de la finesse, se répéta-t-il mentalement.

Il se glissa entre deux tentes, dans un endroit qu'il avait repéré bien longtemps à l'avance. Tout était paramétré, il connaissait son rôle par cœur, c'était comme une partition bien réglée. Il se glissa entre les deux toiles de tente et sortit l'appeau à oiseau

qu'il avait acheté. Silver en avait un également. Il n'avait aucune idée de quel putain de piaf le truc était censé imiter le cri, mais c'était assez fort pour jouer le rôle qu'on lui demandait, à savoir rameuter Silver. Sauf qu'un type était planqué lui aussi entre les deux tentes...

Ils se regardèrent pendant un instant, c'était un jeune, presque encore un adolescent, boutonneux au possible. Il était accolé contre la toile de tente, tourné vers la paroi du gigantesque boyau des égouts, et il avait son froque défait. Sa main farfouillait dedans. Il se redressa en rougissant, et lança un regard défiant et agressif au nouveau venu. Dans la tente d'à côté, ils vendaient des tenues volées, tous types de vêtements chics, soit égarés par le transporteur, soit contrefaits. Et il y avait des espaces pour essayer les tenues, dans les coins, au fond du chapiteau. Angelo savait tout cela pour avoir minutieusement cartographié la zone d'action dans sa tête. Et là où était placé le jeune homme, ça donnait sur l'alcôve d'essayage réservée aux femmes. Un sourire méprisant se dessina sur les lèvres d'Angelo. Le jeune homme essaya de se donner une contenance, et sortit un joint de sa poche, éteint depuis longtemps. Angelo hésita, foutre le gamin dehors était risqué, ça pourrait faire du tapage... Mais le temps pressait, et un sentiment d'urgence le hantait. Il y avait aussi sa fierté, il lui en restait encore un peu, et elle tapait furieusement contre les parois de son crâne, indignée par les idées qui s'y tramaient. Mais c'était peine perdue, l'enjeu était trop important. La main lourde, Angelo sortit son appeau de sa poche. Le jeune boutonneux regarda le petit objet en bois d'un air suspicieux, sa main plongeant dans sa propre poche. Il devait sans doute avoir un couteau, ou un poing américain, pensa Angelo. Puis il souffla, et un hululement, ou plutôt une espèce de roucoulement en sortit, devant les yeux ronds du jeune voyeur incrédule.

Salope de vie, pensa Angelo avec amertume.

Enfin bon, c'était ça, d'être un professionnel, il fallait faire le nécessaire. Il souffla dans l'horrible petit flûtiau quatre ou cinq fois encore, puis se détourna avec toute la dignité qu'il trouva encore en lui, laissant derrière ses épaules le jeune ado qui le fixait encore, avec l'air d'avoir l'esprit bloqué sur pause, et une incapacité profonde à enregistrer ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Mais les jeunes puceaux pervers n'étaient pas la préoccupation immédiate d'Angelo, et il contrôla tout d'abord que la proie était encore là. Elle discutait encore, prenant son temps, comme la veille. Puis, il se retourna pour chercher des yeux Silver. Celui-ci dépassait toujours de la foule, aussi s'il était là, il le verrait aussitôt. Mais il ne vit rien. Dans son esprit, une série d'insultes montait, mais la réalité le rattrapa aussitôt : ne pas la perdre de vue ! Il jeta un coup d'œil vers l'étale du dealer, vit sa silhouette noire qui se découpait et poussa un soupir de soulagement. Il allait de nouveau chercher des insultes originales pour dire tout le bien qu'il pensait de son collègue lorsqu'il le vit enfin s'approcher. Ce con se traînait tranquillement, comme s'il marchait pour aller faire ses courses, ce qui mit Angelo hors de lui. Quelqu'un le poussa du coude, et il se retourna vivement, en furie.

« Qui c'est le connard qui me pousse, là ? Il veut que je lui... »

Il s'arrêta, mutique. Devant lui, un gros malabar tatoué, une sorte d'outre sur pattes avec un air encore moins avenant, le fixait agressivement.

« De quoi ? Il a un problème, le petit ouistiti bien peigné ? C'est quoi ton problème ? »

Plusieurs images se succédèrent dans sa tête, d'abord son arme, et la tête de l'autre enfoiré éclatée par l'impact de la balle qu'il allait lui mettre dans la tronche, puis il vit le

chaos, la gonzesse qui se barrait, et sa propre poitrine exploser sous les impacts. Le gros mec semblait mécontent de son mutisme.

« Tu sais pas parler, ducon ? T'as pas compris ce que j'ai dit ? »

Il le poussa de la main, et Angelo eut l'impression brusque de reconnaître ce gars-là. Il fut tellement frappé par ce sentiment et par l'effort de mémoire qu'il fournissait, qu'il en oublia un instant son sang qui bouillait, et il n'eut pas le temps de sortir son arme, que Silver était là.

« Salut, je crois pas que je te connaisse », dit-il à la grosse outre tatouée. Sa voix était froide comme la mort, ses yeux le fixaient, vides et terriblement calmes. « J'aime pas les gens que je connais pas, barre-toi ! »

Le gros bras fit jouer ses muscles, regarda Silver dans les yeux, ce qui le fit lever la tête, observa la largeur de ses épaules, jeta un bref coup d'œil à Angelo, qui avait sa main enfoncée dans son manteau, crispée sur la crosse de son arme, et il déglutit difficilement, avant de s'écarter sans un mot. On sentait qu'il partait à regret, déçu de ne pas avoir cassé les dents à ce petit con trop bien peigné.

« C'est quoi ce bordel ? » demanda Silver aussitôt.

Angelo fut comme frappé, retournant brutalement à la raison.

« Mais elle est là, cette garce, elle est là ! Qu'est-ce que tu foutais nom de nom ?

– Où ? »

Angelo la pointa d'un geste du menton, discret. Silver s'avança sans un mot.

« Eh ! »

Le géant s'approcha sans aucune précaution, droit vers les deux silhouettes, celle de la grande femme et celle du petit commerçant aux yeux de fouine avec qui elle discutait.

Angelo voulut retenir son collègue, mais il était impossible d'arrêter Silver quand il avait une idée fixe. Il craignit que ce dernier n'ait tout oublié du plan et dégomme la fille ici-même. Mais il s'arrêta à trois mètres d'eux, fixant stupidement la fille sans aucune discrétion. Angelo hurla intérieurement. À sa grande horreur, le petit commerçant, se sentant scruté par ce géant à l'air peu avenant s'arrêta de parler, et la fille se retourna. Elle croisa le regard du colosse et celui d'Angelo, la suspicion se lisant sur ses traits, malgré l'ombre de la capuche. Silver se détourna enfin, mais Angelo était certain que le mal était fait. Il le saisit par la manche.

« Viens ! » cracha-t-il à mi-voix, plein de fureur contenue. Quelques mètres plus loin, ils s'arrêtèrent. « Bordel de dieu, mais qu'est-ce qui te prends, ducon ? Tu veux lui demander son portrait, tant que t'y es ?

– Je voulais être sûr. Elle a le pendentif...

– Mais oui, elle l'a ! Je te l'ai dit qu'elle l'avait, t'es con ou t'es sourd ? Maintenant, il y a une chance sur deux qu'elle soit informée qu'on la suit ou j'en sais rien ! Tu ne fais plus rien sauf si je te le dis, c'est compris ?

– Non. Je fais ce que je veux, et je m'en fous qu'elle m'ait repéré ou pas. Ça n'empêche pas de mourir, de repérer. Elle est seule. »

Angelo agrippa son visage de ses mains, se retenant de hausser le ton avec Silver en plus du reste, ça aurait été pire que tout.

« On attend qu'elle finisse, on la suit. On applique le plan », dit-il finalement.

Silver ne répondit pas, mais il resta tranquille, tandis qu'ils faisaient semblant d'inspecter les marchandises des étales adjacents. Ils n'eurent pas à attendre plus de deux minutes, cependant, la fille avait terminé, et empocha quelque chose discrètement. Rien que de très banal dans ce marché, les poches se vidaient et se remplissaient

discrètement d'on ne savait quoi. Elle partit d'un pas vif. Angelo n'eut pas besoin d'appeler Silver, celui-ci fonçait déjà en ligne droite, écartant tous les passants sur son passage. Ce manque total de finesse fit bouillir Angelo, mais il ne put que suivre. Le boyau des égouts était ici d'un diamètre de plus de cinq mètres, et la fine plateforme qui servait de trottoir était large d'un mètre cinquante, au plus. Les passants remontaient le boyau sur une cinquantaine de mètres, puis ils prenaient l'échelle qui les menait à la surface. C'était l'une des entrées. Mais la fille n'avait pas fait dix mètres qu'elle s'éclipsa sur le côté, derrière le dernier des stands. Silver s'arrêta, Angelo le rejoignit. Ce ne fut pas une, mais trois silhouettes totalement vêtues de noir qui ressortirent de derrière la tenture. Trois femmes, et elles les fixaient sans aucun doute. Elles venaient dans leur direction, les deux nouvelles en première ligne, leurs mains glissées sous leurs capes amples. Angelo voulut hurler à Silver d'agir maintenant, puis se ravisa soudain. Elles étaient trois, ils étaient deux. Mais le mouvement de Silver ne lui laissa pas le temps de réfléchir, il plongea, en même temps qu'une des deux nouvelles femmes, laquelle attrapa leur proie pour la jeter de côté, comme l'aurait fait une garde du corps. Le tir fut répercuté par les parois des égouts, le flingue de Silver était comme le sien, à un coup, mais de beaucoup plus grand diamètre. Il propulsait à grande vitesse des boulets de quatre bons centimètres de diamètre. Il l'avait anticipé, mais le chaos qui se répandit comme une traînée de poudre dans tout le marché fut cataclysmique. Angelo était au sol, il entrevit l'une des deux gardiennes à terre également, le torse éclaboussé de sang frais, la grande fille au pendentif était hébétée, derrière le corps. De partout, des flingues sortirent des manteaux, des couteaux papillons, des crans d'arrêt, des armes de partout, des gens qui couraient. Les égouts étaient un piège mortel dans ces cas-là, l'écho ne permettait pas de savoir d'où venait le coup de feu, ni d'en estimer la distance, tous les malfrats du coin se pensaient visés. Et à partir de là, dès qu'ils voyaient un mec

armé en face d'eux, ils tiraient, et réciproquement. Ce qui se produisit sans coup férir. Les coups de feu partirent, un premier, un second, un troisième, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les discerner les uns des autres. Silver n'était plus là, il était debout un instant auparavant, et il n'était plus là. Angelo le chercha du regard, toujours à quatre pattes. Le grand colosse n'était pas mort, en tout cas son corps n'était pas au sol. La pensée de sa mission lui revint brièvement, et il jeta un coup d'œil vers les deux femmes restantes, sortant sa propre arme. Un homme s'écoula devant lui, le front percé d'un trou rond et noir de sang. Une balle siffla au-dessus de sa tête, il vit une des filles en noir qui se tenaient à quatre mètres de lui, son arme encore fumante. Silver était là, il avait son poignard, une lame acérée et solide, assez trapue, courte, et sa poignée n'était autre qu'un poing américain, la lame dépassant au-dessus, une arme de mêlée dévastatrice entre les mains d'un tel colosse. La lame perça la tempe de la fille, sa bouche s'ouvrit, mais ses yeux étaient déjà morts. Angelo vit la proie, la grande fille au pendentif, qui courait, il visa, tira. Elle tomba comme une pierre. Un type se prit un coup de couteau, juste à côté de lui, des dizaines de mecs et de femmes fuyaient vers la sortie. Il sortit rapidement son couteau à cran d'arrêt, qui se déplia aussitôt lorsqu'il appuya sur le mécanisme. Il plongea la lame fine dans les côtes d'un gars qui passait là. Il ne savait pas ce qu'il faisait, mais il défendait sa vie. Il vit un mouvement flou, puis quelque chose lui explosa sur la base du cou, il eut l'image d'une batte ou d'une matraque, puis sombra. Les tirs, les hurlements, les râles. Il rouvrit les yeux péniblement, il était sur le flanc, il ne savait combien de temps s'était écoulé depuis sa perte de conscience. Il avait la lèvre pétéée, le sang coulait. Il sortit son flingue et sa poire à poudre. Il fallait recharger...

Il se réfugia dans une tente proche et attendit. Il avait tassé la poudre et remettait une balle. Il arma le mécanisme, c'était un pistolet classique, on le chargeait par le canon. Il s'avança à quatre pattes, il n'entendait rien, en partie à cause de la douleur, en partie à cause des tirs et de l'écho, qui saturaient l'ambiance sonore jusqu'à broyer les tympans. Il essaya d'y voir clair, ça bougeait encore là-devant. Il reconnut Silver, et un mec qui lui abattait une matraque sur le dos. Ils étaient plusieurs. Fuir, pensa Angelo. Mais alors qu'il sortait, plié en deux, sa tête tournant follement quand il essayait de se relever, il se trouva nez à nez avec le gros type, le même que tout à l'heure. Il avait une arme en main et visait en direction de Silver. Leur regard se croisèrent, le gros malabar avait les tatouages luisants, son crâne aussi brillait, et son fin bandeau de barbe qui partait de l'oreille jusqu'à la pointe du menton était facilement reconnaissable. Son flingue se détourna en direction d'Angelo, celui-ci n'eut pas le temps de comprendre, son arme tira, il en sentit le recul puis l'odeur de poudre. Le gros tatoué eut un soubresaut, il vacilla, sa poitrine tâchée de sang, et il tomba lourdement, touché en plein cœur. De l'autre côté, le mec à la matraque était au sol, les os brisés par le poing américain de Silver, et percé en plusieurs endroits par sa lame. Angelo se lança à quatre patte, en direction du centre du marché. Il y avait encore des combats. Il prit la décision de s'enfoncer entre deux tentes, là-même où il avait rencontré le voyeur, reconnut-il, et il rechargea son arme péniblement. Ensuite, il rampa derrière les tentes, plaqué contre le mur puant et gluant de l'égout. Il remonta toute l'allée centrale, au moins cinq étales. Il n'y avait personne, seulement des corps par-ci, par-là. Il vomit en essayant de se relever, puis ressortit de l'autre côté du marché. Il y avait une sortie non loin, se rappela-t-il. Deux ou trois gugusses aussi hagards que lui se dirigeaient aussi vers l'échappatoire. Certains avaient des flingues en main, mais personne ne tirait plus, tous voulaient se barrer. En titubant, il atteint la grande porte, celle qui donnait dans le sous-sol d'une

baraque miteuse, une espèce de bar de fortune qui servait d'entrée. Il rangea son arme dans son étui, sous les pans de son manteau taché de sang et de vase, et il s'agrippa à la rambarde pour monter une à une les marches de pierre. Le bar était vide, tous avaient déserté les lieux. Une fille sortit en courant au moment même où il arrivait dans l'espace clos et enfumé du bouge. La lumière du jour lui fit cligner les yeux, il y avait bien une lumière artificielle en bas, mais bien moins puissante. Il poussa enfin la porte, enjambant les chaises renversées, et sentit une bouffée d'air frais sur son visage. Il tituba dehors, trotinant comme il le pouvait. Il était vivant, pensa-t-il, c'était assez surprenant, mais il s'en était tiré.

« La chenille », marmonna-t-il.

Il tourna à l'angle du bâtiment, reconnaissant les rues qu'il avait arpentées depuis trois jours, et s'approcha de la vieille chenille rouillée qu'on avait bien voulu leur laisser. De l'autre côté de la rue, une silhouette immense s'avavançait elle aussi vers la vieille bécane, courbée et tenant son bras ensanglanté. Angelo reconnut son coéquipier, Silver.

*

Sans un mot, ce dernier avait démarré la vieille mécanique, et ils remontaient la rue en direction d'une rampe qui les mènerait loin d'ici, passant au-dessus des entrepôts qui jonchaient le quartier. Angelo était encore en état de choc, même s'il reprenait péniblement le dessus, peu à peu. L'analyse de ce qu'il avait vu lui parue soudain claire : ils avaient tout foiré ! Il y avait eu des morts en quantité astronomique, mais le disque était on ne savait où, le cadavre de la fille était encore en bas, ils n'avaient même pas pensé à le fouiller...

« On est mal », dit-il à Silver. Il connaissait Moloss, il était évident qu'il le prendrait vilain. Ça allait salement tourner pour eux. « On a foutu un bordel monstre, on risque d'avoir les agences d'enquête sur le dos, une partie de la pègre aussi, pour ce qu'on en sait... Super, c'était vraiment une super mission... Ah putain, j'en ai assez !

– Arrête de te plaindre, dit Silver avec sa voix calme et désincarnée habituelle.

– Arrête de te plaindre ? » répéta Angelo, halluciné. « Mais oui, c'est sûr, il y a de quoi péter de joie. Je me suis fait défoncer la gueule, j'ai cru mourir, tout ça pour rien du tout à part des emmerdes encore pires à venir, mais c'est sûr, il faut rester philosophe ! Putain, t'es barré au-delà du raisonnable, mec ! »

Silencieux, Silver plongeait sa main dans les poches de son manteau. Angelo craignait qu'il n'en sorte son flingue ou son poignard et décide de l'achever, mais il en ressortit un petit objet rond, un disque plat, d'une dizaine de centimètres tout au plus. Il était transparent, ou plutôt translucide, d'une couleur argentée un peu laiteuse, et on pouvait voir par transparence tout un petit réseau, comme des circuits ou des connexions, des veinures qui s'entrecoupaient, parfois à angle droit, plus rarement courbes. Ça faisait penser un peu à un plan urbain. Angelo resta mutique un instant, se demandant s'il n'était pas encore évanoui dans la tente, sur le marché, et qu'il allait se réveiller pour se faire flinguer. Mais non, il était bien là, et Silver rangeait le disque dans sa poche. Il sentit que son équipier était tendu, lui aussi.

« Putain, t'es un génie, gros ! Bien joué ! »

Le géant ne sourit même pas, c'est tout juste s'il laissa l'impression d'avoir entendu.

« Tu voudrais me faire plaisir, là ? » lui répondit-il finalement.

Angelo arborait maintenant un large sourire. Voilà que la vie, qui était une pute selon son avis, écartait les cuisses sans prévenir. C'était une petite fête pour lui, à cet instant.

« Tout ce que tu voudras, gars, tu l'as bien mérité !

– Ferme-là. »

Le sourire d'Angelo s'évanouit soudain, rappelé à sa réalité quotidienne par la douleur, son mal de crâne et les derniers mots de Silver.

*

Ils s'arrêtèrent devant le Brouillard des Songes, ils n'en avaient pas parlé, mais c'était venu comme une évidence. Depuis quelque temps déjà, c'était leur camp de base, le lieu où ils tuaient le temps, où ils venaient récupérer, décompresser. Sans un mot, ils descendirent de la vieille chenille aux cheminées d'échappement encore fumantes et traversèrent la petite cour de l'établissement. Angelo aurait bien voulu récupérer le disque pour lui-même, ne serait-ce que pour savoir en permanence où celui-ci se trouvait, mais il savait que ça ne passerait pas auprès de Silver. Et il fallait bien reconnaître que sans le grand golem, aussi détraqué qu'il était, ils n'auraient rien eu à présenter à Moloss hormis des cadavres et un fiasco légendaire. Angelo suivit son collègue le long de la grande salle enfumée, ils s'engouffrèrent directement dans l'arrière-salle, tout d'abord pour prendre une douche et se changer. À leur sortie, la Banquière trônait toujours sur son tabouret haut, derrière son comptoir. Elle s'était fardée comme pour un grand jour, recouverte de tant de couches de maquillage qu'on ne savait plus s'il y avait quelqu'un dessous. Ils payèrent d'avance, les filles les rejoignirent, et ils disparurent chacun dans leur box.

Laurie avait coiffé ses cheveux auburn, sûrement le matin même, bien qu'elle ait maintenant une allure un peu ébouriffée. Angelo pesta intérieurement, il n'aimait pas passer en second, qu'un autre client vienne lui rappeler le côté tarifé de leur drôle de relation. Silver lui avait dit qu'il était malsain de s'attacher à une pute, c'était peut-être vrai, mais la jeune femme le regardait avec des yeux tendres, et ça lui faisait du bien.

« Tu n'as pas l'air d'aller fort... Et c'est quoi, la marque, là ? »

Elle désignait le coup de batte qu'il avait reçu à la base du cou et jusqu'à l'arrière du crâne.

« Ça ? Ah, c'est un souvenir ma chérie. Mais je suis entier et j'ai toujours envie de baiser, donc c'est que j'ai sauvé l'essentiel... »

Elle soupira.

« Tu vas finir par te faire buter, avec ta grosse brute de copain, là. C'est dommage, tu pourrais faire un boulot bien, t'es intelligent, qu'est-ce que tu fais encore là, hein ?

– Et toi ? Je pourrais en dire autant », dit-il, vexé. « Si on est là, c'est parce qu'il y a des raisons, il y a toujours des raisons. Je ne me suis pas levé un matin en me disant “tiens, je vais jouer au loser, je vais m'asseoir sur une belle carrière et plutôt choisir de risquer ma vie, de faire des missions à la con, de gâcher ma jeunesse.” C'est clair, ça me fait tripper. Autant que d'être prostituée. »

La jeune femme laissa tomber sa robe fine et transparente au pied du lit et vint s'allonger auprès de lui, qui défaisait sa chemise avec difficulté, son cou le cuisant et sa tête le martelant furieusement. Elle lui répondit avec une certaine mélancolie dans le regard.

« Je me demande toujours ce qui différencie les mecs et les gonzesses qui réussissent de nous, franchement. Pourquoi je suis là ? Je l'ai pas choisi, t'as raison, mais bon, je me dis que ça aurait pu être autrement...

– On réussit chacun avec les armes qu'on a, avec la manière qu'on trouve à sa portée. On fait pas vraiment des choix. Tiens, aide-moi. »

Elle tira sur sa manche, le libérant. Il s'affaissa en arrière en soupirant. Les mains de la jeune femme se glissèrent sur sa ceinture, pour la déboucler.

« Ben moi j'ai l'impression que si, j'ai fait des choix, j'ai fait les mauvais choix.

– Pfff... Est-ce que tu peux parler de choix, hein ? Un choix, c'est quand vraiment tu peux faire deux choses, que tu peux peser le pour et le contre. Là, ce dont tu parles, c'est pas un choix, c'est un engrenage. Y en a qui deviennent putains, y en a qui deviennent truands, d'autres trafiquants, bref. Et t'as bien des politiques véreux, des haut fonctionnaires corrompus. La pourriture ne touche pas que le bas de ce monde. »

Elle fit jouer son doigt sur son torse, puis descendit pour le passer sur le sexe raidit du jeune homme.

« Bon, on peut toujours jouer un peu. Je suis une fille de mauvaise vie, mais tu es un mauvais garçon, donc j'imagine que ça s'annule un peu...

– Un pion en vaut un autre. Je suis pas plus mauvais garçon que les autres, j'ai juste pris le rôle du méchant dans le grand film de merde.

– Hummm... Et il va faire quoi le grand méchant avec la fille de mauvaise vie ? Hein ? »

Soudain, les murs du box se mirent à trembler. BANG, BANG, BANG...

« Silver... » murmura Angelo.

Laurie commença à lui masser le sexe d'une main experte, tandis que lui-même la caressait, comme elle lui avait appris à le faire.

« Ça lui arrive de ressentir des trucs, à ton copain ?

– C'est Silver... Je l'ai toujours connu comme ça. Il a une façon bien à lui d'extérioriser le stress, ta copine doit prendre cher... »

Ils firent l'amour longtemps, bercés par les coups sourds du box d'à côté. Angelo était fatigué, non pas physiquement, car contre cela il suffisait d'une bonne nuit de sommeil, mais de l'intérieur. Une sorte de lassitude, d'écœurement, de dégoût durable. Laurie n'avait pas tort, il aurait pu avoir un boulot tranquille, une bonne petite place dans le système. Mais il était là, comme un con, trop amoché pour entrer dans les cases bien moulées des petits cadres supérieurs, des employés de bureau. Alors il lui fallait faire le boulot qui restait, le sale boulot... Il s'endormit enfin, bien que son sommeil soit hanté d'images violentes, des morts et des vivants, de toute la haine qui restait encore à affronter. Le lendemain ne serait pas plus reposant que la veille, il y avait une fatalité qui pesait sur sa vie, les emmerdes n'en finissaient jamais, il les enchaînait seulement. Il en réglait seulement une pour rentrer dans la suivante. Il n'avait même plus l'espoir que ce cycle sans fin cesse comme ça, sans prévenir. C'était une règle trop établie. Dans son rêve, il vit aussi le gros malabar, le mec tatoué avec son bandeau de barbe et son crâne rasé, luisant. Il le vit, et il le reconnut, dix fois de suite. Mais il ne savait pas d'où il le connaissait. Il ne trouvait pas, et cela le hantait. Il tournait dans le lit, il bataillait avec ses souvenirs. Mais ça ne remontait pas. Connasse de mémoire !

Le lendemain matin, Laurie était partie, mais il sentait encore son odeur douce, ce parfum qu'elle mettait toujours avec lui. Il l'aimait bien, comme ça, même quand elle était partie, il se rappelait de leur nuit. Pourtant, il n'eut pas le temps de seulement s'habiller, grognant en mettant sa chemise, que les souvenirs se bousculèrent. C'était comme ça. Ça ne venait pas pendant un long moment, et d'un coup, ça lui pétait à la gueule. Le mec tatoué, il l'avait vu, il l'avait vu en rentrant d'une mission de récolte des contributions, une mission conne de racket. Il l'avait vu avec Roberto. Les idées s'enchaînèrent, elles se heurtaient, et ça l'empêchait de réfléchir clairement. Il se dit d'abord, bon, tant pis, et alors, qu'est-ce que ça peut foutre ? Puis, il se demanda, mais qu'est-ce qu'il foutait là, le gars, justement là ? Une coïncidence ? Mon cul ! Puis il comprit, il sentit le froid descendre le long de son échine. Il se leva, manqua de se casser la gueule, son pantalon encore sur ses chevilles.

« Merde, merde de merde, les enfoirés ! »

Il s'habilla en vrac, comme ça venait, et sortit, pieds nus, tambouriner à la porte de Silver.

Le grand géant avait dû se dépenser, car il ronflait encore comme un sonneur. Il brassa un moment de l'autre côté de la porte, au point qu'Angelo envisage de la défoncer. Mais avec Silver, c'était trop risqué, il l'aurait sans doute tué avant de le reconnaître.

« Putain de merde, c'est quoi ce boucan », beugla-t-il d'une voix pâteuse, sa hargne d'être réveillé ainsi perçant dans sa voix.

« C'est moi ! Bouge-toi, il y a un problème ! »

La porte s'ouvrit, et le grand colosse l'observa, le canon de son arme pointé sur lui. Angelo recula.

« Eh, oh ! Fais pas le con, il y a une couille dans le potage.

– De quoi ? Il se passe quoi ? »

Silver tourna la tête d'un côté et de l'autre du couloir, à la recherche d'une menace.

« Non, non, mais il faut faire vite ! Le mec tatoué, il était avec eux, avec Roberto !

– Quel mec tatoué, bordel ? Si t'es encore défoncé et que tu me réveilles pour rien, je te dégomme la moitié des dents, connard !

– Le mec au marché, celui qui m'a défoncé le cou, là », il montra la marque. « Ce gars était un agent de Moloss, où au moins de Roberto. Ils étaient sur place, c'est eux qui t'ont attaqué aussi. »

Silver resta un instant immobile, comme si ces informations s'étaient définitivement coincées dans son cerveau embrumé, et qu'elles bloquaient toute réflexion. Il resta un terriblement long moment à regarder bêtement Angelo. Finalement, une lueur atteignit ses yeux.

« Ils veulent nous doubler, ces enculés ? »

Angelo jeta un regard par-dessus son épaule, craignant de voir débouler des gros bras à chaque instant.

« Je n'en sais rien. En tout cas, ils ne nous faisaient pas confiance. Je pense qu'ils savaient qu'elle n'était pas seule, la fille, et je pense qu'ils nous ont envoyés devant pour essayer les plâtres. En gros, nous on meurt, eux ils récupèrent le disque. Et si on y arrive par hasard, ils récupèrent le disque de toute façon.

– Ah les bâtards. Je vais le trucider, ce connard !

– Du calme, nom d'un chien, c'est pas le moment de merder. Mets ton froque, on ne va pas buter qui que ce soit en slip, et on reste prudents, on est deux, OK, ils sont des dizaines et ils nous attendent peut-être dehors, pour ce que j'en sais. »

La porte du box claqua, et Angelo retourna finir de s'habiller correctement et contrôler ses armes. Il était fin prêt quand Silver lui-même sortit.

« Il est où ? lui demanda Angelo.

– Hein ?

– Il est où le disque ? »

Silver palpa sa poche, et Angelo vit comme une couche de glace se glisser sous ses yeux bleus électriques. Il plongea sa main dans une poche, puis deux, il les essaya toutes une à une. Il dégaina soudain son flingue et le pointa sur la poitrine d'Angelo.

« C'est quoi, cette arnaque ? Il est où ? »

Angelo perçut la colère froide de Silver se répandre sur lui. Il ne savait pas ce qui était la plus mauvaise nouvelle, le flingue de Silver contre sa poitrine, son humeur meurtrière du moment, son doigt si près de presser la gâchette, ou bien l'annonce de la perte du disque.

« Comment ça, il est où ? Tu l'avais hier, tu me l'as montré...

– C'est toi ? Réponds, c'est toi qui l'as pris ? »

Le ton de la voix était désincarné, brûlant d'une rage sans chaleur. Il fallait répondre, sinon il le buterait, pensa Angelo.

« Non, non gars, c'est pas moi... Je viendrais pas ici, sinon, je serais déjà loin, OK ? »

Silver baissa son flingue.

« La pute, cette salope ! »

Angelo sortit son propre flingue et suivit le grand colosse qui s'élançait vers le comptoir de la maquerelle. Mais l'endroit était désert, la Banquière n'était nulle part en vue, pas davantage que les filles. Ils n'entendaient aucun bruit venant de la grande salle, ils poussèrent la porte à double battant et se trouvèrent nez à nez avec quatre costauds armés, qui visiblement les attendaient depuis quelque temps dans la grande salle déserte. L'un d'eux était Roberto.

Les deux hommes se figèrent. Silver debout, le regard de mort et inexpressif, et Angelo avec ses cheveux châtons coiffés rapidement sur le côté, certaines mèches tombant sur son front.

« Eh bien, les deux rigolos, vous ne vous pressez pas pour rapporter la marchandise à la maison, on dirait ? Moloss nous envoie pour vous rappeler à votre sens du devoir. »

C'était Roberto qui les avait interpellés. Il était maintenant debout, les trois autres gars autour de lui, tous avaient la main dans leurs blousons. Angelo devinait d'ici les armes chargées qu'ils masquaient.

« Vous vous foutez de nous ? » commença Angelo, mais il ne put terminer sa phrase.

Un BANG assourdissant les cueillit sans prévenir, et Roberto explosa littéralement, sa poitrine se disloquant sous l'impact. Les trois autres gars furent surpris, mais alors qu'Angelo se couchait, il entendit les balles siffler. Silver avait déjà franchi la porte, cependant, se mettant à l'abri. Angelo le suivit à quatre pattes, la peur au ventre. Il se redressa et courut après lui, sans comprendre, son cerveau refusait de se mettre en ordre, plus rien n'avait de sens. Ils coururent jusqu'à la porte arrière. Avant d'ouvrir, le grand géant s'arrêta pour recharger son arme. Par réflexe, Angelo l'imita. Il entendait les cris des hommes, à l'intérieur. Il leur fallut une bonne minute et demie tout bien pesé,

nettoyer le canon, placer la poudre, loger la balle dans le canon, sertir et armer le chien. Même avec de l'expérience, cette tâche prenait toujours un temps infini et tombait toujours au moment où on était le moins serein, Angelo avait les doigts gourds, fébriles. Mais les autres devaient recharger aussi, se rassura-t-il. Seul Silver semblait calme comme si rien ne s'était passé, seule une lueur dans ses yeux bleus trahissait sa rage sourde, que le regard affiné d'Angelo sur son coéquipier pouvait déceler. Ce dernier avait terminé de recharger avant le jeune homme et il sortit dans la cour, l'arme prête à tirer.

« Attends-moi, bordel », gémit Angelo.

Tout allait trop vite, rien n'avait de sens. Il rangea sa tige de rechargement sans les replis de son manteau, avant de courir derrière Silver, qui avait déjà traversé la moitié de la petite arrière cour. Il crut sentir à plusieurs reprises, pendant ces longues secondes, le canon d'une arme pointé sur son dos, devinant le doigt qui pressait la gâchette, et sa mort arriver. Mais il parvint jusqu'à la ruelle.

« Putain, mais qu'est-ce que t'as fait, Silver, qu'est-ce que t'as encore foutu », murmura-t-il pour lui-même, les yeux fixés sur le dos du grand golem.

Ils ne pouvaient prendre le risque de retourner à la chenille, aussi ils coururent dans les rues, s'enfonçant dans la ville, essayant de mettre le plus de distance entre eux et leurs poursuivants. Ils rangèrent leurs armes dans leurs étuis, fuyant le regard des passants et rasant les murs à la recherche de l'ombre. Enfin, Silver s'arrêta.

« Nom de dieu, c'était quoi, ça ? » lui demanda Angelo.

Il hésitait à l'engueuler, d'une part parce que son collègue, lorsqu'il était dans cet état de colère froide, était aussi dangereux qu'une grenade dégoupillée, mais aussi parce qu'il

ne savait pas s'il avait fait une connerie monumentale, ou s'il les avait sauvés. Silver ne répondit rien.

« Qu'est-ce qu'ils foutaient là ? »

Silver semblait réfléchir, lui aussi.

« Ils étaient là pour nous buter. Point.

– Hein ? » Angelo cherchait à recoller les morceaux. « Mais, ça n'a pas de sens, Silver. Ce con de Roberto aurait pu nous tuer dans notre sommeil, et il aurait pris le disque... Et il aurait tiré de toute façon tout de suite, il ne nous aurait pas parlé tranquillement, pour nous laisser le temps de le dégommer. »

Silver grogna. Les paroles d'Angelo semblaient toutefois l'avoir ébranlé.

« Qui a pris le disque, alors ? La pute ? C'est elle qui a foutu un truc dans ma bière, je me suis endormi bizarre, d'un coup, et ça c'est pas mon genre. Et je l'aurais entendue partir, j'ai le sommeil léger, je les entends toujours partir...

– La pute, sûrement, répondit Angelo. Mais pas pour elle-même. Soit Roberto est à son compte, et n'agit plus pour Moloss. Soit Moloss joue au con, et je ne comprends rien, soit il y a un quatrième larron dans le jeu, et ça devient un beau merdier.

– C'est un beau merdier, trancha Silver. Mais je vais épurer tout ça, moi, je vais élaguer, je vais réduire la sauce. Il y a trop de monde, et surtout on m'a volé, et ça, il ne fallait pas !

– Bon, OK... On se détend, il ne s'agit pas de foncer tête baissée comme des furieux, mon gars ! » tempéra Angelo. Si Silver était le plus doué pour réfléchir au milieu du chaos, il manquait d'organisation et ne voyait pas à long terme. Ça, c'était le boulot d'Angelo. « On a plusieurs pistes. On a Moloss, mais on ne sait pas de quel côté il est.

On a ce putain de disque, dont on ne sait pas où ni avec qui il est. Et on a Roberto, enfin lui il est un peu hors course, du coup. Je suis d'avis de chercher le disque, c'est le plus important.

– Pour quoi faire ? Moloss veut nous buter, de toute façon, et je suis d'avis d'aller lui faire péter la tronche. »

Silver voulait tuer, et ça, ça ne convenait pas à Angelo. Parce qu'il fallait justement tempérer, différer, chercher à comprendre dans quoi ils s'étaient fourrés avant d'agir.

« On bouge de là », trancha le jeune homme en lissant ses cheveux pour les faire retomber sur le côté, dans sa coupe habituelle.

Bouger, ça occuperait le grand golem, ça lui laisserait le temps, à lui, de préparer un plan, ou un truc qui y ressemble, et de reprendre la main sur les événements. Parce qu'au demeurant, ils étaient devenus autant des proies que des prédateurs, au milieu d'un grand sac de nœuds.

Chapitre cinq

Dolorine Patrouchka

La salle des bains était sombre, comme d'habitude, éclairée seulement par quelques appliques murales, dont la lumière orangée se reflétait sur l'eau et nimbait les nuages de brume d'un pâle éclat. Une grande femme aux cheveux aussi noirs que ses yeux était entourée de plusieurs filles plus jeunes, aussi nues qu'elle. Elle n'avait que trente ans, sa peau soyeuse ruisselait d'eau, et les femmes qui l'entouraient semblaient la choyer. L'une d'elle lui brossait les cheveux avec douceur.

« Vous devriez nous écouter, Grande Bergère », lui dit l'une des accompagnantes parmi les plus âgées.

Avait-elle vingt-cinq ans ? Peut-être même pas.

« Mais je vous écoute, mes chéries. La question n'est pas là. Vous m'écoutez aussi, tout le monde s'écoute. Et appelez-moi Dolorine, au moins ici... »

Elle s'agaçait toujours de la déférence que lui portait ses filles, même dans les lieux d'intimité.

« Vous êtes la Grande Bergère, ici comme ailleurs. Vous êtes notre guide.

– Allons, Luilla, je te tutoie, tu peux en faire autant. Je ne suis qu’une bergère, comme vous le dites toutes. Rien de plus, rien de moins. Et je déconne plus souvent qu’à mon tour.

– C’est ce qui vous rend belle, mais nous devons vous protéger.

– Ah, là, là, mes belles. Je ne sais pas pourquoi vous perdez votre temps avec moi, parfois. Je suis nulle.

– Tu es notre joyau à toutes », dit une jeune fille, une adolescente tout au plus. « Tu as construit tout cela », elle montra la salle de la main, et au-delà. « Et nous n’aurions rien sans toi. Ici nous sommes heureuses, nous sommes nous-mêmes, et nous avons une guide pour nos vies. »

La fille aux longs cheveux noirs soupira.

« Pfff... Je parle bien, mais voilà tout. C’est du flan !

– Non ! s’insurgea la jeune fille. Ce n’est pas du flan, c’est tout ça, c’est tout ce que nous avons construit avec toi !

– Elle a raison, poursuivit la plus âgée des accompagnantes, tu as construit plus que nous ne l’aurions pu par nous-mêmes. Beaucoup plus. Mais comme tous les joyaux, tu es fragile, mère. Nous devons te protéger de toi-même. Ta beauté fait ta faiblesse, tes failles naissent de ce qui te rend si unique.

– Je suis juste une belle parleuse, et j’ai la langue de bois, une fois encore ! Je me suis bourrée la gueule, comme d’habitude. Elle est belle, la Grande Bergère, tiens !

– Oui, elle est belle. Nous ne te demandons pas d’être parfaite, car tu ne serais plus la même. Nous pratiquons l’accueil de l’autre comme tu nous l’as appris, Grande Bergère. »

La grande fille regarda d'un œil sombre ses compagnes, un sourire éclaira son visage finalement, sa peau était dorée, marquée par des tatouages ésotériques, et semblait chaude comme l'eau fumante qui l'entourait.

« Je crois qu'il est simplement impossible pour un être humain d'être en cohérence parfaite avec ses valeurs et ses idéaux », dit-elle finalement, avec une pointe de tristesse dans la voix.

« C'est pour cela que tu as cessé d'essayer, Grande Bergère ? Parce que tu sais que c'est impossible ?

– Oh, non. Dans mon cas, c'est un précepte de vie. Être toujours en accord avec ses valeurs, c'est horriblement fastidieux. Il faut un brin d'incohérence pour être belle. Ce qui me nourrit chaque jour, c'est la tension qu'il y a entre ce que je devrais être, et ce que je suis.

– Voilà ce pourquoi nous avons besoin de toi, mère, lui répondit la plus âgée. Pour ton enseignement. Pour ta sagesse. Pour tes mots qui guérissent. »

La Grande Bergère partit d'un rire sans joie.

« Oh ! Ça pour en parler, de la sagesse, je suis douée ! Quant à ce qu'il est de l'appliquer, je laisse ce soin à d'autres, mon cas est incurable. »

La plus jeune de ses suivantes la regarda de ses jolis yeux de biche, d'une couleur marron châtaigne.

« Je ne crois pas qu'il soit incurable, Grande Bergère. Votre intelligence, votre sensibilité vous rend plus fragile, c'est plus dur pour vous que pour nous, voilà tout.

– Allons, c'est quoi cette nouveauté ? Qui vous a mis ça dans le crâne, hein ? Vous me trouverez donc toujours des excuses, sans blague ? Quoi que je fasse... Méfiez-vous, il

n'existe pas un philosophe au monde qui soit à la hauteur de ses propos. L'idéal est une belle construction mentale, mais rien de plus. »

Les filles hochèrent la tête, et la Grande Bergère soupira. Elle savait que ses propos allaient se retrouver consignés et se répandre dans la communauté sous peu, comme une traînée de poudre.

« Allons, ça suffit pour le bain, ce n'est pas raisonnable, trancha-t-elle.

– Ce n'est pas raisonnable », ânonnèrent les suivantes d'une seule et même voix.

La Grande Bergère était élégamment habillée d'une robe de soie, échancrée dans le dos et qui laissait voir ses formes pleines. Le ton turquoise pâle de sa robe faisait ressortir sa peau dorée, parfaitement lisse. Ses cheveux noirs tombaient sur ses épaules en une masse lourde et soyeuse. Elle regardait les trois suivantes, qui présentaient l'ordre du jour.

« Je vous apporte une très triste nouvelle, Grande Bergère », dit l'une d'elle.

Dans leurs robes grises, elles étaient dans leur élément dans la grande salle d'audience. C'était une pièce spacieuse, haute de trois mètres, avec une estrade où se trouvait Dolorine Patrouchka, Grande Bergère de la communauté, et deux greffières de séance. Les plaignantes pouvaient monter la rejoindre également, selon leur nombre. Le front de la Grande Bergère se plissa.

« Une mauvaise nouvelle ? Voilà qui tombe mal, ça tombe toujours mal. Une nouvelle contrariante, ou pire ?

– Pire, Grande Bergère. C'est au sujet de Salvora. »

La jeune femme se redressa, décroisant les jambes, posant ses pieds nus à plat sur le sol.

« Salvora », souffla-t-elle.

C'était l'une de ses favorites du moment.

« Oui... Elle, elle... » la suivante jeta un regard à ses deux compagnes, qui restèrent muettes et détournèrent les yeux.

« Allons, ne m'épargne pas, la rabroua Dolorine, je ne suis pas en sucre. Que lui est-il arrivé ?

– Elle...

– C'est une grande perte, Mère », dit la suivante de droite.

Dolorine avait les yeux dans le vague, elle semblait ne pas entendre. La nouvelle était si saugrenue.

« Salvora ? C'était la plus débrouillarde de nous toutes !

– Hélas...

– Mais qu'on fait ses gardiennes ?

– Mortes, toutes les deux, également. »

Un silence pesant tomba sur la pièce. La petite dizaine de spectatrices, en retrait, avaient les yeux baissés, la mine sombre. Certaines pleuraient. Toutes étaient de très jeunes femmes.

Dolorine s'ébroua, se forçant à tenir son rôle. Elle était la guide, ici, c'était à elle de mener la communauté.

« Comment ?

– Une mort violente, mais probablement brève. Par balle.

– Par balle... Puis-je voir le corps ?

– Euh... Grande Bergère, il y a un problème...

– Enfin, on ne sait pas si... reprit la suivante du milieu.

– Elle agissait sur votre commande ? demanda timidement la troisième.

– Bon sang, parlez, mais ne laissez pas autant de sous-entendus, je vais devenir folle ! »

Des larmes coulaient sur les joues de la jeune femme. « Où est le corps ?

– Il y a une enquête, Grande Bergère. C'était dans les égouts, il y a eu une fusillade terrible. Cependant... »

La suivante se tut, encadrée par ses deux acolytes.

« Grande Bergère, c'était un lieu mal famé ! Que pouvait-elle bien faire là ? Était-ce vous qui... »

Dolorine détourna la tête. Même à elle-même, la vérité était violente. À cause d'elle, tout à cause d'elle. Si elle n'avait pas souhaité cette drogue, elle serait encore là, avec elle. Mais il y avait d'autres préoccupations, le deuil était une chose, le devoir envers la communauté une autre.

« Vous avez pu accéder aux corps, au moins ? Qui les a récupérés ?

– Les forces de sécurité, Mère.

– Il me faut des informations. C'est vital. Qu'ont-ils trouvé, où en est l'enquête ?

– Bien, Grande Bergère, on enverra du monde », dit l'une des greffières de séance en griffonnant quelques lignes sur son carnet de notes.

« Pourquoi était-elle là-bas, Grande Bergère ? Cette information nous sera utile pour l'enquête », ajouta l'autre greffière.

Dolorine soupira et ferma les yeux, ses paupières chassèrent des larmes qui coulèrent sur ses joues déjà humides.

« C'est de ma faute. Elle était là sur mon ordre.

– C'était une adepte de la mère noire, n'est-ce pas ? » murmura la suivante de droite, la plus téméraire.

« Oui, sans doute. Elle achetait de la drogue. »

La suivante soupira avec tristesse.

« Ce n'est pas de votre faute, mais de la sienne toute entière. Vous ne devez pas porter cette responsabilité. Son devoir en tant qu'adepte était de vous protéger, au lieu de quoi, elle a voulu vous aider à réaliser vos pulsions... »

« Ne dites pas cela ! » gronda Dolorine. Aussitôt, les filles dans la pièce se blottirent les unes contre les autres, et toutes baissèrent les yeux, comme des enfants qui venaient d'être grondées par leur mère. « C'était une jeune femme, comme vous. Je porte cette responsabilité, c'est mon choix, c'est mon droit. Je ne veux pas qu'on ternisse son image, surtout maintenant qu'elle n'est plus là pour en répondre... »

– Bien Grande Bergère », répondirent en cœur les femmes présentes.

Les plumes des greffières s'agitèrent, notant scrupuleusement les dires et gestes de la Grande Bergère. Tous ces mots seraient en leur temps répétés à la communauté. Dolorine s'affaissa contre le dossier de son siège. C'était une nouvelle terrible, bien plus que ses sœurs ne pouvaient le comprendre. Lorsque la suite des affaires quotidiennes défila, Dolorine était ailleurs, elle trouvait ces problèmes vains et ridicules. Elle se força toutefois à faire bonne figure, pour le bien de ses fidèles.

Dolorine Patrouchka était la Mère, la meneuse d'une communauté de jeunes femmes, toutes des filles un peu perdues qui s'étaient retrouvées sous son aile. Elle était partagée entre la fierté de leur avoir accordé ainsi un refuge, et un sentiment d'imposture qui la rongeaient aujourd'hui plus que jamais. Elle avait tué une de ses sœurs, une de ses filles, belle et pleine de vie, tout cela pour se vautrer dans le stupre, alors même qu'elle prêchait au quotidien une vie d'harmonie et de vertu. Enfin dans sa chambre, elle ruminait sans fin ces sombres pensées, nue sur son immense lit rond, entourée par deux de ses servantes. Les servantes étaient élues semaine après semaine et elles s'occupaient de l'accompagner dans sa vie quotidienne. C'était pour elles une source de grande fierté, et pour Dolorine une honte de plus. Elle avait beau tenir de grands discours, faire briller les yeux de ses jeunes suivantes, elle n'en restait pas moins une infirme, incapable de vivre par elle-même. L'aurait-on laissée seule, elle aurait sombré aussi vite dans une vie de débauche et de misère. Elle s'était appuyée sur ses filles pour s'en sortir bien plus qu'elle leur avait donné de la force. Minéola était entrée, belle, ses formes opulentes attirantes et réconfortantes. Dolorine aimait les femmes comme les hommes, surtout lorsqu'ils avaient quelque chose qui la touchait. C'était le cas de Minéola, comme ça le fut pour Salvora.

« Tu n'es pas responsable », chuchota la belle femme blonde.

Elle avait vingt-huit ans, était plus petite que sa Mère et Grande Bergère, mais ses seins lourds et ses hanches larges faisaient brûler la flamme du désir chez bien des hommes, et Dolorine les comprenait, pour une fois. Elle n'avait pas la force de se lever pour l'accueillir, cependant. Elle regardait les motifs verts-bleutés luminescents qui marquaient le plafond et les murs noirs de la pièce ronde. C'était comme un réseau de toiles d'araignée, des veines lumineuses, brillantes, qui virevoltaient en inondant la pièce d'une lueur froide et pâle. Autour du lit, qui épousait la forme de la pièce, un

espace d'un mètre permettait d'en faire le tour, et un meuble bas à tiroir faisait face à la porte, coupant ce chemin de pourtour en deux.

« Je suis responsable autant qu'on peut l'être. Vous êtes toutes ridicules à prétendre le contraire. »

Les deux servantes s'éclipsèrent silencieusement, sans un mot, la laissant seule avec Minéola.

« Elle savait ce qu'elle faisait, et pourquoi. Elle connaissait les risques. Elle n'a pas été trompée. Moi non plus. »

Minéola chuchotait à son oreille, allongée à côté d'elle. Elles savaient toutes les deux que les servantes pouvaient écouter aux portes. Protéger la Grande Bergère de tout ce qui la menaçait, y compris d'elle-même, était leur mission. Et elles s'en chargeaient avec un zèle remarquable, que Dolorine trouvait fréquemment excessif. Mais rien de ce qu'elle pouvait leur dire n'y changeait quoi que ce soit : elles ne l'écoutaient pas sur ce sujet-là.

« Je me demande si je vous apporte quelque chose, où si je suis juste un poids...

– Les deux, Mère », lui susurra Minéola à son oreille. Dolorine prit un de ses seins dans sa main, et en ressentit la chaleur. « La communauté que tu as créée est un lieu d'entraide, tu le sais bien. Comme les piliers d'une voûte, nous nous soutenons les unes les autres. Si l'une tombe, elle entraîne toutes ses suivantes. Et toi, tu es la clé de voûte.

– Tu répètes mes propres mots », lui reprocha Dolorine.

Sa jeune compagne sourit.

« Oui, parce qu'ils sont justes, comme souvent. Salvora a agi pour la gloire de la Mère Noire, et je suis prête à faire de même. La question est : que vais-je donc faire ce soir pour son service ? »

L'offre était tentante, mais Dolorine se demandait si elle avait bien le droit de se laisser aller ainsi, alors qu'elle venait de provoquer la mort d'un de ses plus beaux bijoux. Salvora avait été non seulement belle à s'en crever les yeux, mais elle avait eu l'esprit aiguë, la langue agile, et toute la complexité en elle dont on aurait pu rêver. Généralement, les favorites de Dolorine étaient des adeptes de la Mère Noire, et les rares qui ne l'étaient pas encore le devenaient souvent à cette occasion. Ces femmes-là la comprenaient, alors que les autres l'aimaient simplement. C'était différent.

Minéloa, même si elle n'en avait rien dit, savait que sa maîtresse était triste, en colère contre elle-même, et se sentait humiliée. On l'avait privée d'une de ses favorites, qu'elle n'avait pas réussi à protéger. Toutes les adeptes de la Mère Noire savaient que leur maîtresse avait le plus besoin de leur service dans les moments difficiles. C'était l'un des nombreux paradoxes de Dolorine Patrouchka, à savoir qu'elle ne déconnaît jamais autant que lorsqu'il lui aurait fallu le plus fortement se raccrocher à la vertu. La mémoire de Salvora aurait dû la pousser vers la raison, vers la sagesse, mais au lieu de cela, elle ne pouvait faire autrement que de célébrer leur adieu à sa façon habituelle. Dolorine ne luttait pas contre ses penchants, elle ne savait que trop bien qu'elle perdait la lutte à chaque fois, elle s'y pliait donc sans discuter. Et lorsqu'elle parla, seulement une douce tristesse teintait sa voix, qui rappelait son duel interne et sa culpabilité.

« J'irai au club ce soir. Je sais, c'est mal.

– C’est ainsi. C’est mal, c’est bien, hummm... » Minéola plissa ses yeux bleus, la regardant sous ses paupières mi-closes, comme une chatte ronronnante. « La juste mesure, c’est d’avoir un peu de salissure dans sa vie. Il n’est pas bon d’être une jeune femme trop sage, trop parfaite. Nous en avons toutes raz-le-bol de la petite vertu bourgeoise, des jeunes vierges qui rougissent. Le mal, ce n’est pas d’aimer baiser avec n’importe qui, c’est autre chose... »

Dolorine se tourna pour la regarder dans les yeux.

« La vérité, c’est que le mal, ça n’existe pas, ma douce... C’est un des nombreux concepts de faignants, une rationalisation de gens qui veulent jouir d’une bonne conscience à moindres frais. La définition officielle du bien et du mal, ça devrait être celle-ci : le bien c’est tout ce que je fais, le mal, tout ce qui me déplaît. Tu parles d’une idée neuve ! Je suis d’accord avec moi-même, et mes contradicteurs sont tous des méchants. C’est sûr que ça vole haut... De la grande philosophie ! »

Minéola rit doucement.

« Salvora va vous manquer, Mère. »

Elle caressa la joue de la belle jeune femme aux cheveux noirs comme la nuit.

« Bon, allez, fais les préparatifs et réjouis-toi, tu as réussi à me convaincre de t’accompagner dans la luxure. »

Minéola rit doucement, et les deux femmes gloussèrent un instant ensemble.

« Vous êtes dans un grand jour, Mère Noire, susurra-t-elle. Me faire porter la responsabilité toute entière, c’est très vilain de votre part.

– Rassure-toi, je n’aurai pas besoin d’aide pour écarter les cuisses... Et essaie de savoir qui il y aura. »

Elle la gratifia d'un clin d'œil.

« Soit. »

La jeune femme blonde se leva, lissa sa robe fine de ses mains et sortit sans un bruit, ses pieds nus silencieux comme les pattes d'une chatte.

*

Le club était ouvert, comme toujours. Dolorine n'était pas ici en tant que prostituée, ni encore comme une courtisane. Elle avait un statut à part. Elle et ses filles étaient très convoitées, mais elles ne s'offraient qu'à celles et ceux qui leur plaisaient. Seule ou en groupe, les orgies qui avaient lieu ici désolaient les adeptes de la Grande Bergère, mais faisaient la joie des adeptes de la Mère Noire. La Mère aux deux faces, voilà comment on appelait aussi Dolorine Patrouchka. Ses pratiques sexuelles libérées, son ingéniosité ludique, le talent de ses accompagnantes, tout cela était reconnu par tous ceux qui avaient eu la chance d'y goûter. Et cela avait un prix. La communauté avait toujours besoin d'argent, aussi Dolorine avait trouvé ingénieux de monnayer ses errements sexuels et ces soirées de drogue et de folie. On ne trouvait pas ici des petits fonctionnaires, ni des traîne-la-patte, non, ici on trouvait le gratin de la cité, des gens qui venaient chercher tout ce qu'ils n'avaient pas dans leurs vies bien réglées : le stupre, la folie, la décadence jouissive, tout ce qu'on n'osait pas faire, tout en en rêvant chaque nuit. Ils avaient du pognon, Dolorine et ses filles avaient la jeunesse, l'esprit et l'intelligence, l'art de divertir ce petit monde en même temps qu'elles-mêmes. Et elles n'étaient pas rougissantes, elles n'avaient pas peur pour leur réputation. Tout ce qui manquait à la bourgeoise moyenne, la témérité, ce désir d'orgasme débridé, l'absence

totale de crainte quant au regard des autres, elles le déployaient ici, et les hommes et les femmes de bonne famille étaient fascinés.

Il y avait une grande salle enfumée, par laquelle elles passaient, sans s'arrêter pour autant. Cela permettait à tous et toutes de les admirer, ces fameuses adeptes de la Mère Noire dont tous le monde parlait, et que les louanges des rares chanceux qui avaient été invités à leurs agapes ne rendaient que plus désirables. Dolorine était douée, très douée même, pour générer de la fascination sur ses contemporains. Elle répétait volontiers à qui le lui demandait, que son seul talent était celui-ci : fasciner. Elle se voyait comme la reine des illusionnistes. Oh, elle ne volait pas les gens, mais elle provoquait chez eux un désir démesuré, elle était une usurpatrice de génie.

Dans la salle, on buvait, des courtisanes trouvaient leurs clients, des rencontres d'un soir se nouaient, des couples ou de petits groupes montaient les deux grands escaliers qui menaient jusqu'à la galerie, pour se répartir dans les arrière-salles. Car les réjouissances se tenaient là, dans ces alcôves feutrées richement décorées de scènes érotiques et de divers accessoires propres à stimuler le désir. Dolorine s'approcha d'un des majordomes de l'établissement. Il se pencha en un salut profond, la Mère Noire était ici reçue comme une reine. L'établissement lui appartenait en partie, et sa présence faisait briller de mille feux la réputation de l'endroit.

« Madame... Que souhaitez-vous ?

– Oh, j'ai appris que mes petits compagnons de la faculté étaient ici, n'est-ce pas ? Je pense qu'on va se faire une soirée tranquille, mes filles et moi. Intime, vous voyez ? »

Une dizaine de jeunes femmes, toutes sublimes dans leurs tenues de soirée, se tenaient derrière elle. Des dizaines de regards les dévorèrent depuis la salle, en contre-bas.

« Oh. Bien madame. Je vais prévenir ces messieurs qu'ils sont invités à vous rejoindre... »

Dolorine sourit en battant un peu des cils. Ici, elle ne pouvait pas s'empêcher d'en rajouter toujours un peu. Ce n'était pas nécessaire, mais amusant, sans aucun doute. Au fond d'elle, une pointe de tristesse restait, mais les souvenirs des temps passés avec Salvora, ici même, les orgies subtiles, les jeux de rôle fous auxquels elles s'étaient livrées lui restaient en tête. C'était de bons souvenirs, sulfureux, mais qu'elle ne regrettait pas.

Il y avait une salle commune, une grande pièce décorée comme dans l'ancien temps. Un bassin était placé au centre, avec une fontaine qui projetait son eau sur des statues d'hommes-bêtes, de sirènes et d'autres créatures prises dans l'intimité de leurs ébats. Ici, il n'était question que de sexe et de drogue. Des canapés étaient placés le long des murs, il y avait de quoi attacher ses partenaires, de quoi se déguiser, de quoi jouer en aveugle, avec des bandeaux sur les yeux, il y avait une armoire complète de jeux érotiques, des jeux de société sexuels les plus inventifs. Mais la Mère Noire n'avait pas besoin de ces jeux établis, elle aimait inventer les siens et était sûrement très douée pour cela, tous s'accordaient sur ce point. Les hommes de la faculté, car elle ne voulut que des garçons pour cette fois-ci, étaient de tous âges, tous érudits et cherchant à se défouler d'une longue semaine d'études, de cours et de recherches fastidieuses. Et ils aimaient jouer.

Ils débutèrent par des jeux d'équipe, où il était question d'un donjon, d'astucieux chevaliers et de vicieuses démons et succubes, de gages sexuels et de combats épiques

à coup de jets d'eau, de coups bas et de luttes au corps à corps. Les princesses prisonnières, elles, tâchaient de récompenser avec zèle tout chevalier qui parvenait jusqu'à elles, mais attention, les succubes étaient à l'affût, et certains chevaliers finissaient dans leur antre, à subir des abus indescriptibles. La drogue des clairvoyants coulait à flot. C'était un produit bleuté que l'on avalait, qui venait d'un plan lointain et coûtait une fortune. C'était les hommes qui payaient, ces chers chevaliers... Le produit vous donnait une exacerbation des sens, ainsi qu'une fine distorsion qui donnait l'impression de tout voir avec des yeux différents, d'entendre avec d'autres oreilles et de sentir de nouvelles effluves jusqu'alors inexplorées. C'était une drogue renommée pour renouveler les sensations sexuelles. Les joueurs commençaient par baiser sans la drogue, puis en prenaient peu à peu, renouvelant tout un panel de sensations. Dolorine elle-même en prenait, mais c'était par pur amusement. Elle-même trouvait que le désir sexuel s'attisait mieux par l'esprit, les jeux retors, la privation qui faisait monter la tension érotique. Elle avait une force magique, un talent rare pour faire brûler de désir ses invités et leur donner leur récompense juste au bon moment, lorsqu'ils n'en pouvaient plus, et que l'attente devenait soudainement douloureuse. Et à peine avaient-ils satisfait leurs désirs charnels encore brûlants qu'elle les en privait aussitôt, jusqu'à la prochaine extase. Alternier les moments de frustration et les moments de jouissance débridée, avec le plus de contraste possible entre les deux, voilà quel était son secret. Elle regardait un des jeunes hommes de la faculté, Titian, qui était tombé dans l'antre des succubes. Il léchait les cuisses d'une de ses filles, tandis qu'une autre lui caressait le sexe avec adresse. Dès qu'il commençait à râler de plaisir, elle arrêtait et lui flanquait des coups de martinet sur les épaules.

« Méchant chien ! C'est très vilain, ça, de rompre tous ses vœux pour tomber dans le vice ! Coquin de chevalier déchu ! »

Elle prit aussitôt son gland dans sa bouche et lécha celui-ci d'une façon qu'elle avait longuement peaufinée aux cours de ces innombrables soirées et avec les innombrables partenaires qu'elles avaient toutes rencontrées ici. Deux coups de langue plus tard, elle le frappait de nouveau.

« Je suis le chevalier des Roses, s'écria Titian. Rien ne peut atteindre ma vertu, mes coquines ! Vous ne m'aurez pas ! »

Le jeune homme avait les yeux fous que la drogue donnait à tous ceux qui la consommaient. Dolorine tourna la tête. Elle était une princesse, celle qui était dans la plus haute tour. Elle vit qu'un des chevaliers avait passé la première étape et s'apprêtait à monter les escaliers jusqu'à la fontaine. Elle le regarda dans les yeux et susurra.

« Le premier chevalier qui montera pourra me réclamer ! Et s'il parvient à me ramener saine et sauve jusqu'à ses amis, je ne serai pas ingrate, je le jure ! »

L'homme grogna, tandis qu'une des gardiennes-dragons l'attrapait par les parties génitales. Ainsi se passait la fête des sens. Ils inventaient tous ensemble des nouvelles règles, de nouvelles situations à explorer, mais Dolorine était la maîtresse du jeu. C'était elle qui arbitrait tout cela d'une main de fer. Des chevaliers qui attendaient leur tour pour monter à l'assaut du donjon, criaient pour encourager leurs camarades qui livraient un âpre combat. L'un d'entre eux troussait vigoureusement l'une des mages-gardiennes, après avoir résolu l'une de ses énigmes tordues dont elle avait le secret. Les défis étaient toujours récompensés, ici.

Le temps passait lentement, ou bien parfois très rapidement, lors de ces soirées. Cette fois-ci, ce fut pour Dolorine une façon de s'oublier, de s'absenter de ses soucis, et elle ne vit pas le temps couler. Le donjon fut finalement conquis, les trois princesses

prisonnières passèrent de main en main, gratifiant les chevaliers de leurs corps purs, tandis que les méchantes gardiennes étaient punies et humiliées pour avoir ainsi bravé l'ordre des chevaliers. Le tout se termina dans une grosse orgie. Le bouquet final, c'était important...

Finalement, les unes et les autres se retirèrent par couple, ou par trois ou quatre, dans les alcôves secondaires. Dolorine emmena son preux chevalier, le jeune Titian. Tous deux portés par la drogue, ils s'embrassèrent, firent l'amour, jeu auquel le jeune prince était honorable, ayant été correctement éduqué au plaisir féminin par sa jeune servante elle-même. Dolorine formait toujours ses favoris, car cela lui garantissait qu'ils savaient ce qu'ils faisaient. Finalement, ils se tinrent l'un contre l'autre, se caressant doucement, la peau du jeune homme soyeuse sous les doigts étrangement sensibles de sa compagne.

« On dirait de l'herbe fraîche qui me chatouille la main, lui dit-elle.

– Oui, moi je ressens une chaleur froide, c'est marrant. Comme un métal lissé qui serait brûlant, mais froid comme du métal à la fois. Tu comprends ?

– Oui... »

Elle posa ses lèvres sur les siennes.

« J'aime ça, tu sais. Le sexe, les jeux, la baise furieuse, la frustration qui lâche soudain, les couilles qui se vident dans un effort violent, brutal, de purger ce désir qui donne envie de bouffer son partenaire tout entier.

– Ah... J'aime les étoiles, mais elles ont beau briller, aucune ne me donne autant de plaisir que ma douce mère noire... »

Il la regarda avec tendresse. C'était un homme doux. Il avait un corps fin, athlétique, élancé, ses mains sensibles étaient aussi délicates que son esprit. Il touchait Dolorine, pinçant chez elle une corde sensible. Coucher avec un tel homme était un moment toujours magique, il était imprévisible, tantôt la fougue de sa jeunesse se ruait sur elle, tantôt sa tendresse l'enveloppait comme un cocon. Et c'était doux. Elle plongea ses yeux noirs dans les siens.

« Je me demande, tu vois, si les planètes, les systèmes solaires, les galaxies, ne seraient pas les atomes, les molécules, les cellules d'un immense organisme vivant. Il serait plus vieux, plus lent que nous, nos vies seraient moins qu'un battement de cils pour lui. Toutes les trépidations de nos existences ne seraient qu'un infime mouvement moléculaire qui participe à son métabolisme antédiluvien.

– On peut toujours se demander, en tout cas.

– Ça ne te rend pas curieux ?

– Non. Ça me fait me sentir petit, et con.

– Et ça te sert à quoi d'être un scientifique, alors, si tu ne sais pas répondre à ça ?

– Ça me donne les moyens d'inviter et de baiser des jolies filles. Ça a permis de fabriquer le grille-pain automatique. Je ne sais pas. S'il y a une finalité, je ne la connais pas. »

Leur voix se turent, et il vint la pénétrer de son sexe, doucement, tendrement. Ce n'était pas un rut de mâle enflammé, mais plus le murmure sexuel d'un amant. Les sensations, modifiées par la drogue, la firent rire. Ils gloussèrent ensemble, jusqu'à ce qu'il se retire, avec un soupir de contentement.

« Hier avec des collègues, sur le gros télescope, on a été témoins d'une collision entre étoiles...

– Et ?

– Ben, d'après ta théorie, c'est peut-être le géant interstellaire dont on est tous les atomes qui remontait son caleçon, et ça créerait des frictions... Va savoir.

– T'es con ! » Elle lui jeta un regard faussement indigné. « On est peu de choses, je te le dis. J'ai perdu une fille, Salvora, tu la connaissais ? »

Il réfléchit un instant, le cerveau embrumé par la drogue et le sexe.

« Oui, je vois laquelle. Une belle plante, pour sûr, quel dommage. Il s'est passé quoi ?

– Ça s'est passé, voilà tout. Putain de système. Vous y connaissez quelque chose, vous, les scientifiques, à ce putain de système ?

– Hein ? Oh, non ! On ne peut pas vraiment bien observer quelque chose quand on baigne dedans. On voit mieux les autres galaxies que la nôtre, parce qu'on les voit entières. Nous, la nôtre, on la voit de manière morcelée, éclatée, jamais dans sa globalité. Je crois que c'est pareil, non ?

– Ouais... T'as sûrement raison. Je vais devenir vieille et moche, mais je ne connaîtrais toujours pas la nature du système... Et il survivra après ma mort, hein ?

– Je ne sais pas... Nous aussi, à la faculté, on est pris dans l'étau. Et on râle. »

Dolorine prit un peu de drogue et en proposa à son compagnon. Elle regardait le plafond de l'alcôve, sur lequel était peint une scène où un serpent à multiple queues prenait deux jeunes vierges par tous les orifices naturellement possibles. Elle se tourna vers lui, observant son drôle de profil, son visage métamorphosé par l'effet de la drogue.

« À l'époque où on était plus croyants, on l'appelait Dieu. Maintenant, on appelle ça le système. Mais ce qui ne change pas, c'est que les voies du Seigneur comme celles du système sont impénétrables. Nous sommes les cellules d'un grand organisme, on voit bien que tout ça c'est organisé en un ensemble, on sent bien qu'il y a une main invisible, là au-dessus de nous, un truc qui nous dépasse et nous domine. Cet organisme ne serait rien sans nous, pourtant on a pas de prise sur lui. Le monstre échappe toujours à son créateur, c'est comme ça qu'on fait des histoires intéressantes. Les anciens se sont dits "tiens, construisons une société à notre image", mais le rêve a tourné court, et aujourd'hui, on est tous ses pions, des marionnettes entre ses mains.

– Ben les astronomes, on se pose aussi ce genre de questions, tu vois. Qu'est-ce qui régit l'univers, qu'est-ce qui le fait tourner comme cela et pas autrement ? On est aussi confronté à ce sentiment qu'il nous manque quelque chose, qu'on a pas la réponse à un truc fondamental. On est dépassé par quelque chose, un truc si gros qu'on ne le voit même plus.

– Ouais. Si gros qu'on ne le voit même plus, c'est ça, mon chou... J'ai la même sensation, on a tous la même. »

Il était immobile auprès d'elle, et ils restèrent un instant en silence, à écouter leurs respirations.

« Le serpent la pénètre même par les oreilles, tu te rends compte ? » lui souffla-t-il.

Elle se tourna, il regardait la peinture du plafond, ses yeux doux étaient fixes et vagues. Elle lui saisit le sexe de sa main, le caressant doucement, ses doigts avaient la douceur d'une plume.

La soirée touchait à sa fin, et les filles se retrouvèrent entre elles enfin, comme elles en avaient l'habitude. C'était un lieu où elles pouvaient parler librement, loin des oreilles des adeptes de la Grande Bergère. Si Dolorine voulait parler aux adeptes de la mère noire, c'est qu'elles étaient les seules à même de mener à bien les tâches qu'elle avait en tête. Toutes étaient réunies dans la salle principale, les hommes s'étaient déjà éclipsés vers les vestiaires, pour repartir satisfaits dans leurs appartements luxueux.

« Mère, ils sont partis, et personne ne nous entend, annonça l'une de ses filles.

– Tu en es certaine ?

– Oui, j'ai vérifié soigneusement. »

Les visages étaient graves, il ne restait plus rien de festif hormis les tenues légères des filles.

« Bon. » Dolorine les regarda chacune dans les yeux, s'assurant d'être bien écoutée.

« J'ai besoin de plusieurs choses, ce sont des missions vitales. Salvora est morte, je veux connaître où en est l'enquête. Ça veut dire qu'il va falloir emmener dans nos lits douilletts des hommes bien informés. Je peux compter sur vous ? » Un concert de hochements de tête et de murmures d'assentiment lui répondit. « D'autre part, nos sœurs tombées méritent vengeance, je serais intransigente sur ce point. Nous ne sommes pas de petites poupées gonflables bien agréables à baiser. Nous ne sommes pas des putes ou des connes soumises, les connards qui se sont permis de faire cela vont le comprendre bientôt. Et nous ferons tout pour. » Une fois encore, les filles saluèrent ses propos de hochements de tête volontaires. La colère se lisait sur leurs visages. « Enfin, je veux savoir si quelques-unes d'entre vous ont entendu parler de ce disque, celui que possédait Salvora. Elle a été tuée pour cela. C'était un disque d'une grande valeur pour nous, d'une dizaine de centimètres, guère plus, translucide comme du verre, avec des motifs

gravés qui font penser à un plan de ville. C'est bien compris ? On cherche toutes maintenant ce disque, je veux savoir où il est passé, qui le veut, qui l'a. Des gens tuent pour l'obtenir, donc ce n'est pas de la rigolade. Je veux que vous fassiez montre de la plus grande prudence, mes chéries, je suis très sérieuse, là. On ne joue pas. On sort les griffes. »

Les filles étaient attentives, buvaient ses paroles avec un air concentré, un pli barrant le front de celle-ci, une lueur froide dans les yeux de celle-là. Car les filles de Dolorine n'étaient pas des pimbêches qui se limitaient à écarter les cuisses devant des preux chevaliers, elles étaient toutes habiles et formées à faire parler les hommes comme les femmes, à porter, entretenir et surtout utiliser des armes à feu, tout comme toutes sortes d'armes blanches. Il y avait ce que le monde voyait de cette communauté de jeunes femmes, il y avait cette réputation de filles libertines, de reines du sexe et des jeux érotiques, mais derrière se cachait la vraie nature de l'organisation que Dolorine avait désirée. Une organisation où les femmes n'étaient pas des seconds couteaux, ni des plantes d'intérieur, mais des actrices mortellement dangereuses. Le monde était dur, Dolorine ne le savait que trop bien. Ici, avec ses filles, elles luttaient ensemble, elles combattaient les unes pour les autres, fidèles de la Grande Bergère ou bien fidèles de la Mère Noire, toutes étaient au service de la même cause, leur communauté. Même l'animosité que nourrissaient les adeptes de la vertu envers les adeptes de la luxure ne fissurait pas les liens communs.

Minéola parla la première. Elle repoussa ses lourds cheveux blonds cendrés d'un geste et posa ses questions de sa voix chaude et suave.

« Salvora ne nous avait pas parlé de ce disque, où seulement vaguement, c'était sur votre ordre ? Et que peut bien représenter ce disque pour que l'on tue ainsi pour l'avoir ? »

Dolorine la toisa d'un air sombre.

« C'était sur mon ordre. Et ce disque représente le pouvoir.

– Ne devrions-nous pas nous tenir éloignées de cet objet et des gens dangereux qui l'entourent, mère ? » demanda l'une des autres fidèles.

La mère noire resta silencieuse un instant, avant de lui répondre, pesant minutieusement ses mots.

« Nous n'avons guère le choix. Le système nous contrôle même si l'on souhaite s'en tenir à l'écart. Le pouvoir, c'est le moyen de se défendre, d'agir sur nos destinées, c'est la liberté. Fuir la lutte n'est pas toujours possible. On s'en tient à l'écart, oui, tant que cela nous est permis. Je n'avais pas l'intention d'utiliser cet objet à tort et à travers, si ce n'est pour protéger notre communauté. Qui n'aimerait pas ne pas combattre, se tenir éloignée de tous ces coups bas, de toutes ces saloperies ? On essaie toutes de ne pas traîner dans la merde, mais on y est attirée tôt ou tard. Le monde ne nous laissera pas vivre à côté, l'autarcie protectrice est un rêve vain, mes filles. Non, j'aurai cet objet, et à l'aide de sa force nous nous protégerons. On échappe pas au système, mais on joue avec lui. Et quand je joue, j'aime gagner. »

*

La Grande Bergère se tenait devant ses filles et les deux jeunes novices postulantes. La nuit passée avait purgé la drogue de ses veines, même si les souvenirs de la soirée restaient bien vivaces. Les deux jeunes filles, des adolescentes, se tenaient agenouillées devant elle. Autour d'elle, comblant la salle d'audience aux colonages de pierre gris sombre, les fidèles s'entassaient, curieuses de découvrir leurs nouvelles sœurs. La mère gratifiait toujours les nouvelles arrivantes d'un discours sur le sens et la valeur de la communauté. C'était une règle à laquelle elle ne pouvait plus échapper, ses fidèles le réclamaient. Elle était debout, sur l'estrade, dans une robe noire simple et lisse, sa peau dorée chauffée par les deux foyers aux braises encore brûlantes. Et la présence de toutes ses filles échauffait l'air d'une tiédeur douce.

« Longtemps nous avons lutté contre le système, je veux dire bien avant notre naissance, des gens de tous horizons, des pauvres gens, des personnes critiques, des personnes qui voulaient que ça change. Et le système les a tous dévorés. Soit ceux qui s'en sortaient, qui avaient enfin le pouvoir de faire changer les choses, n'en voyaient plus l'intérêt, car après tout, n'étaient-ils pas du clan des gagnants, maintenant ? Soit les luttes se brisaient, rongées peu à peu par le mal, bouffées par les règles immuables, trahies par leurs chefs, dévoyées et absorbées par le mal qu'ils combattaient. Et parmi eux, des femmes. Non, nous avons échoué. Ici, j'ai eu un rêve, j'ai eu le rêve d'une communauté, qui à défaut de changer le système, tout le système, vivrait en s'en défendant, créerait un nid, un trou dans son cœur, un endroit avec nos propres règles, un état dans l'état, un espace qui serait à nous et rien qu'à nous. Nous n'avons pas combattu le système, nous l'avons ignoré, nous avons construit à côté et l'avons laissé derrière nous. En entrant ici, mes filles, vous êtes un peu cassées, sûrement perdues, petites et frêles, vous luttiez avec les autres pour un peu de soleil, comme c'est l'habitude dans notre monde. Ici, ce que vous connaissez n'a plus lieu. Mes sœurs et

moi-même, nous remplaçons une aide sociale qui n'existe pas, nous insufflons une chaleur qui manque, en quelques mots, nous rendons la vie supportable. »

Elle se pencha pour boire une gorgée du verre d'eau qui était posé sur la table, près des greffières de séance. Elle posa son regard sur les deux filles, tremblantes, qu'elle devinait pleines d'espoir d'un peu de répit dans des vies trop rudes. Elle soupira, son regard se faisant doux. Elle aimait ses sœurs, ces êtres un peu bancals, un peu cassés, mais unis dans la volonté de vivre. Elle reprit sa respiration.

« Dehors, ils ont les yeux rivés sur des chiffres. L'économie n'est plus au service des humains, mais les humains sont ses esclaves. Les aides sociales pensent à court terme, il s'agit de flatter tel politique en montrant de beaux résultats chiffrés. Qui se préoccupe encore de l'humain ? Personne. On balance les gens dans l'emploi, on se fout de construire du pérenne, on se fout de la valeur sociale du travail, on se fout des valeurs qui sont les nôtres ici. Moi, je vous propose une société dans la société, qui repose sur d'autres règles. C'est un contrat nouveau, que j'ai voulu plus équitable. Vous, mes deux filles, mes nouvelles sœurs, vous vous engagerez à avancer, à construire vos vies, à servir votre communauté. Moi, mais quand je dis "moi", c'est nous toutes, nous nous engagerons à vous laisser le temps. Ce dont on vous a toujours privé, à l'extérieur, là où on vous poussait toujours, le temps de bâtir une vie sur des fondations solides. Je vous laisserai ce temps. Ils travaillent tous dans l'urgence, là dehors, ils vouent un culte à la performance. Pourtant, travailler dans l'urgence, vouloir faire vite, c'est se condamner à la lenteur et à l'échec. Laissons-les s'agiter vainement, brasser du vent et servir un maître inhumain, et construisons notre monde, mes sœurs ! »

Son silence indiqua la fin du discours d'accueil. En vérité, les filles savaient tout cela, car elles n'avaient pas été choisies sur un coup de tête, par un hasard heureux, non, la communauté prenait son temps pour tout, le temps de construire. Cette cérémonie avait

un but avant tout symbolique, les filles étaient connues depuis plus d'un an, la communauté travaillait toujours avec soin, prenant le temps d'évaluer chaque candidate longuement, laissant mûrir en elles la décision, et se construire un choix pérenne. L'une des greffières se leva.

« La communauté attend le meilleur de vous-mêmes, rien de moins, dit-elle. En échange, elle prendra soin de vous. Vous avez été choisies alors que beaucoup d'autres n'ont pas été acceptées. Non que nous ne les aimions pas, nous n'aimons pas rejeter des âmes, mais l'amour de la communauté dépasse les autres ! Sachez, toutefois, qu'à titre exceptionnel, une fille peut-être bannie, en cas de manquements graves ou répétés, de manque de fidélité, de mise en péril de notre grande famille. Nous sommes plus de trois cents femmes, ici, nous vivons en bonne entente, nous sommes toutes plus heureuses qu'à notre arrivée. C'est ce qui nous relie, malgré nos passés divers. Jamais, jamais nous ne tolérerons que l'une de nous casse cela. Gardez-le en tête, et méditez sur ces paroles. »

Les deux jeunes filles se relevèrent alors, souriantes bien qu'un peu timides, et vint le temps du repas. Dolorine aimait particulièrement accueillir ses nouvelles sœurs par elle-même, manger et parler avec elles. Il fut un temps où elle sélectionnait les filles une à une, elle-même, des années auparavant. Mais la communauté avait grossi et lui échappait maintenant pour beaucoup. C'était la communauté de chacune d'elles, son statut à part ne lui garantissait pas un pouvoir absolu, loin de là. Toutes l'estimaient et la reconnaissaient comme la créatrice, et la communauté était son œuvre, toutes le concevaient et l'en remerciaient. Mais parfois, ses sœurs pouvaient être oppressantes, la gardant jalousement, voulant la prémunir contre ses propres démons. Personne ici ne lui voulait du mal, mais même les meilleurs sentiments pouvaient étouffer, un jour où l'autre. Et c'était ainsi qu'à mesure que la communauté grossissait, et lui échappait

d'autant alors qu'elle déléguait de plus en plus de tâches, elle s'était rapprochée de certaines favorites, celles qui allaient devenir les adeptes de la Mère Noire, la communauté dans la communauté, tout comme elles avaient fondé une société dans la société. Il y avait la cité planaire et sa folie, il y avait la communauté, dont elle était la Grande Bergère, un titre surtout honorifique, un titre qui reflétait l'amour qu'on lui portait ici, et il y avait le cercle des adeptes de la Mère Noire, son refuge à elle. Dolorine Patrouchka fabriquait des nids, et des nids dans les nids, et ainsi jusqu'à ce qu'elle se sente bien. Ses sœurs l'appelaient parfois affectueusement la bâtisseuse. Pendant le repas, Dolorine écouta beaucoup, fit son possible pour mettre à l'aise ses deux nouvelles sœurs, se demandant si elles feraient partie un jour de ses favorites.

La communauté mettait un point d'honneur à l'intimité, au toucher, aux liens. Il fallait nourrir ces liens entre les sœurs pour ne jamais qu'ils se distendent. Après le repas d'accueil, les nouvelles novices, la Grande Bergère et quelques chanceuses désignées au hasard se retrouvèrent dans la salle des bains. Une des nombreuses salles communes. Ici, elles prenaient soin les unes des autres, elles s'observaient, apprenaient à partager des moments intimes. Les deux jeunes filles étaient assez différentes de corps comme d'esprit. L'une était de taille moyenne, mais avec des courbes voluptueuses, elle avait clairement tendance à la rondeur, mais son esprit était plus flamboyant, plus acéré aussi. Dolorine pouvait lire des lueurs de désir dans ses yeux lorsqu'elle regardait le corps des autres femmes. La seconde était grande, fine, avec une poitrine et des formes moins marquées, mais son esprit était doux, chaleureux, un peu plus ennuyeux aussi, et disons-le, très sage. Elle rougissait souvent lorsque Dolorine la touchait, baissant timidement les yeux, alors que la première la regardait fièrement, soutenant son regard de ses yeux marron, comme une invitation ou un défi. La Grande Bergère nota tout cela

scrupuleusement dans un coin de son esprit. L'accueil des nouvelles était un excellent moyen de connaître sa communauté, qui était qui, et ce dont on pouvait parler avec l'une mais pas avec l'autre. L'eau tiède, la vapeur qui gouttait sur les carreaux turquoise de la salle, les senteurs des sels de bain et des crèmes, tout cela se mêlait avec les conversations feutrées, les gloussements, les rires et les babillages les plus anodins de ses sœurs. Et dehors, régnait la loi du plus fort, à quelques pas d'ici, et un disque circulait de main en main, semant des cadavres dans son sillage. Dans la nuit qui tombait à cette heure, les silhouettes encapuchonnées de ses sœurs noires devaient chercher leurs proies, tour à tour glaciales tueuses ou envoûteuses de charme.

Chapitre six

L'exécutant R.B.

« Oui, j'ai épluché l'agenda, suite à la lecture de la lettre, annonça l'inspectrice Mc Carty. Je veux connaître les liens entre ces deux hommes. »

Lisa jeta un coup d'œil à l'agenda.

« Tu sais, pour les égouts, je me demande... Enfin, c'est normal qu'ils passent par là, c'est le plus logique. Ton politicard était lié à la commission de l'urbanisme, ça se tient, et Descabar Sandro, le mec mentionné en bas de la lettre comme coordinateur, c'était un de ses collègues, il a été enlevé aussi... Mais ton Nicolson, là, c'est autre chose. Je ne comprends pas trop ce qu'il vient faire là-dedans. »

La jeune femme ronde était habillée avec des vêtements pastel et une dizaine de rubans aux couleurs vives. Elle ressemblait à une fleur exotique dans la chambre d'hôtel marron-grise, plutôt vieux style. L'inspectrice Mc Carty grommela.

« Justement, moi non plus je ne vois pas. Il y a pourtant forcément un lien, un truc qui les relie. Qu'est-ce que foutait cette lettre dans l'attaché-case de ce gugusse ? J'ai passé l'âge de croire aux miracles, encore moins au hasard. »

Lisa rit doucement.

« Moi non plus, je n’y crois pas. Il faut que tu ailles dans son appart, je ne vois pas d’autre solution. Mon enquête ne montre rien sur ce gars, un employé modèle, un mec sans problème, avec une petite vie bien rangée.

– Ouais, ouais, j’ai entendu le topo... Mais un mec bien rangé n’a rien à foutre avec ce genre de documents compromettants dans sa mallette.

– Et l’autre problème que nous avons, c’est pourquoi ils l’ont enlevé, ajouta Lisa. Ça n’a pas vraiment de sens s’il travaillait pour eux, non ?

– Je ne sais pas, ils craignaient peut-être que je découvre le document, alors ils l’ont enlevé ?

– Ils auraient récupéré la mallette, pas lui... Ça ne tient pas la route, ma grande. »

Mc Carty était bien obligée d’avouer que ça ne tenait pas. Rien ne tenait, tout était bancal et vaporeux.

« Je crois que c’est un gros sac de nœuds, conclut-elle.

– Le système, c’est un gros sac de nœuds, lui répondit Lisa. C’est sa force, c’est sa puissance. Il n’y a aucune enquête qui ne se termine pas dans une impasse comme celle-là, ou presque. Toutes nos collègues en disent autant. Plus tu cherches, plus tu trouves, plus t’as de mystères à élucider. Au bout d’un moment, tu finis noyée dans ton enquête. Certains dossiers de la SIN, des grosses enquêtes qui ont mobilisé des dizaines de personnes, tu vois, eh bien on a des liasses de documents qui remplissent des armoires entières, et rien que les noms des personnes impliquées, ça ferait une liste de trente pages. »

L’inspectrice soupira.

« Ah, ne me décourage pas ! Pour l'instant, on a pas tant de monde que cela... Et on a cette lettre.

– Bon, je t'ai mis l'adresse, on prévoira ça en dernière minute, demain matin, comme tu le souhaites. Ton objectif, une fois dans l'appart de Nicolson, c'est de découvrir le lien avec Longtar Maupertuis, notre politicard véreux. Un autre truc qui serait bon d'élucider, mais je ne sais pas si ce n'est pas un peu ambitieux là, c'est de savoir si les mecs qui ont enlevé notre bon Nicolson étaient ses employeurs ou pas.

– Faut peut-être pas rêver quand même, mais j'essaierai », promet Maggy en levant les yeux au ciel.

Lisa lui jeta un regard étrange, et l'inspectrice eut la drôle d'impression que la jeune femme lisait dans ses méninges, ou que son visage la trahissait.

« Tu sais, beaucoup de gens rêvent de tout changer, d'être ceux qui parviendront à mettre le système à bas, à tout balayer d'un revers de main. En vrai, ils sont encore plus nombreux à renoncer, écrasés par la tâche, démoralisés par la putain de résilience de l'adversaire. Moi je crois qu'il faut un travail patient, et qu'on ne fait jamais tout péter d'un coup, mais qu'on le fissure peu à peu. C'est un travail d'endurance, comme de construire une cathédrale, tu vois. De notre vivant, on ne verra pas le fruit final de notre travail, c'est un peu triste, mais je trouve aussi que ça lui donne une valeur particulière. Ça demande une forme de courage, je trouve, de travailler main dans la main avec nos prédécesseurs et de refiler le témoin à nos futurs collègues. » La jeune femme fit une pause, lissant l'un de ses rubans, d'un rouge sang immaculé. « Pichet, tu vois qui c'est ? Il est le doyen de nos enquêteurs, il travaille à la SIN depuis quarante ans ! Il va passer le relais, comme d'autres le lui ont passé quarante ans auparavant. Ça fout un peu le

tournevis, mais je crois qu'on construit des trucs quand même, je veux dire, tout ça, c'est pas inutile, c'est juste un travail de titan. »

Mc Carty sourit à son amie, se leva, et lui posa un baiser sur la joue.

« Allez, tu me remontes le moral, je vais aller dormir, et demain, boum ! L'appart de Nicolson. C'est parti ! »

La jeune technicienne se leva également, tout sourire et les joues un peu rosées, et elle se dirigea vers la porte de la chambre d'hôtel. Avant de sortir, accompagnée par l'inspectrice, elle lui jeta un dernier regard.

« Au fait, c'est étrange comme quartier... T'es sûre que tu veux pas changer d'hôtel ? »

L'hôtel était en effet tombé dans un quartier bien moins sympathique, près des docks et du port planaire. L'inspectrice jeta un regard à sa chambre.

« Je suis habituée à l'endroit, tu vois. Je suis comme les chats, j'aime pas être déplacée... Enfin, je verrai bien, j'y réfléchirai au besoin. »

Elles se quittèrent, et l'inspectrice referma la porte derrière son amie, retournant vers son lit. Son horloge était posée sur la table de chevet, son tic-tac régulier résonnant dans la petite pièce calfeutrée. Maggy commença à se déshabiller lorsque le coucou sortit de sa boîte et poussa son cri de guerre habituel. Il était en forme, ce soir.

« Oh, ça va... Je suis pas d'humeur », répondit l'inspectrice, avant de se glisser sous les draps.

Elle éteignit la lumière, mais resta un instant les yeux ouverts, à fixer le plafond tout juste visible sous la pâle lueur orangée qui filtrait des volets de bois.

« Dis, pourquoi tu fais tout ça ? lui demanda l'horloge. Je veux dire, pourquoi tu vis pas ta petite vie tranquille, sans t'occuper de tout ce tralala ? »

L'inspectrice ne bougea pas et accueillit la question avec un rire intérieur. En effet, pourquoi ?

« Je ne sais pas... »

– Comment tu veux appréhender et comprendre le système si tu ne te connais pas déjà toi-même ? »

La question résonna dans son esprit pendant son endormissement, puis dans un de ses rêves, où elle passait devant une commission disciplinaire et où un président de séance lui ordonnait d'expliquer ses motivations aux jurés, poliment d'abord, puis en criant et vociférant à grand renfort de gestes obscènes ensuite, tandis que Maggy balbutiait des excuses toutes aussi creuses les unes que les autres. Elle se débattit dans ses draps au moment où elle essayait de prononcer une justification crédible auprès des jurés de son rêve :

« Je veux seulement plus de justice, quoi. Vous savez, poser ma pierre, améliorer le monde, tout ça. Ça compte pour moi ! Le système, tout le monde gueule dessus, ça nous emmerde tous, et il faut bien qu'il y en ait parmi nous qui se dressent pour s'attaquer au problème ! »

Le président de séance, qui était habillé comme un croque-mort, à l'exception d'un chapeau haut-de-forme rouge écarlate, ricana d'un air dédaigneux.

« En gros, vous cherchez juste à vous mettre en avant, à vous la péter, quoi. Genre, “regardez, je sauve le monde, je suis une fille bien, moi, je fais des choses pour faire avancer l'humanité”. Derrière votre fausse allure d'altruiste, vous êtes une fumiste et une enflure. Grosse salope ! »

Et alors que les jurés répétaient “grosse salope” en boucle, en la regardant avec des yeux globuleux et injectés de sang, elle reprit une respiration et ouvrit les yeux, les vrais. Elle

était dans sa chambre, toujours à fixer le plafond, et elle aurait juré avoir entendu des chuchotements. Elle se figea et glissa sa main sous son oreiller, se saisissant de son poing américain. Plusieurs minutes plus tard, alors que le silence régnait, elle se décida à se rendormir, se forçant à ne pas allumer la lampe. Sa peur était infantile, décida-t-elle en refermant les yeux.

L'aube était à peine levée. Un message avait été glissé sous sa porte, comme elle s'y attendait. Elle s'en saisit tout en enfilant ses vêtements à la hâte. C'était l'écriture de Lisa. Un agent de sécurité serait présent avec un maître-serrurier pour ouvrir l'appartement, et ils l'attendraient tôt dans la matinée. Elle s'empressa de prendre son petit déjeuner, qu'une femme de chambre lui apporta. Il n'y avait guère de temps à perdre, le soleil n'était pas encore levé, mais elle voulait gagner tout le temps possible sur la journée à venir, qui serait bien remplie si seulement la chance lui souriait. Les chenilles des transports publics étant toujours aussi vétustes, elle pesta lorsque il devint évident que celle de sept heures ne viendrait pas. Il lui fallut attendre sept heures et quart pour qu'une machine fumante et grinçante fasse son apparition, comme une araignée percluse d'arthrose, et que la porte s'ouvre avec un bruit de gaz se décompressant, accompagné d'un petit nuage de fumée blanche. Lorsqu'elle fit la remarque que la chenille précédente n'était pas passée, le chauffeur haussa les épaules.

« Bah, les gens râlent, mais ils n'ont qu'à voter pour les candidats soutenus par les transports publics, et pis c'est tout ! Et pis j'y suis pour rien, moi, et c'est moi qu'y me fait engueuler... »

L'inspectrice ne fit pas la remarque que le prosélytisme politique était normalement prohibé dans les services publics, c'était peine perdue. Ces temps-ci, chaque service

avait son candidat officiel, les transports, les postes et télécommunications, la voirie et le réseau de passerelles, même l'urbanisme était représenté politiquement. Des gros pots-de-vin circulaient d'une manche à l'autre, certains des collègues de la SIN travaillaient sur ce sujet... Elle s'assit finalement, la mine maussade, sur un des sièges donnant sur une fenêtre à peu près translucide. Une très vieille femme se tenait devant elle. Elle avait la peau d'un noir brillant et des cheveux d'un blanc pâle.

« Oh, vous savez, les chenilles ça va, ça vient, il ne faut pas vous en faire, madame. En vérité, c'est peut-être même un signe du destin, car comme ça vous êtes tombée dans la même chenille que moi, et c'est une belle rencontre. » L'inspectrice se força à faire un sourire convainquant, mais ne dit rien. La vieille femme pencha sa tête de côté. « Si vous avez du mal à vivre, à vous sentir bien, si vous êtes tout le temps pressée, c'est à cause des ondes, madame. Oui, des ondes ! Et il se trouve que je suis spécialiste de tout cela. Vous voyez ça ? » Elle sortit de sa poche un petit sac transparent contenant une poudre grise. « Eh bien, ça, c'est de l'os de Bringabèche pur, mélangé avec un peu de fiel élémentaire. C'est un produit naturel et sain, et qui replace les ondes en bon ordre, madame.

– Et ça fait arriver les chenilles à l'heure ? répondit l'inspectrice laconiquement.

– Non, dit la vieille femme en souriant, mais ça vous enlève le souci de. Après cela, qu'il y ait encore des chenilles ou pas, ça n'aura plus d'importance, vous verrez, vous serez dans le monde de la sagesse. Aussi sage que moi, à mon âge, vous comprenez ? »

L'inspectrice Mc Carty regarda la vieille femme sans prononcer un mot. Elle doutait que ce soit de la drogue, elle n'allait pas l'arrêter de toute façon, elle avait autre chose à faire. C'était sans doute une mamie qui manquait d'argent pour boucler ses fins de mois. Une de plus. Et les produits naturels étaient en vogue, on vendait tout et n'importe quoi

en la matière. Le reste du voyage se fit en silence, alors que la mamie faisait le tour des sièges occupés, pour tenter de vendre sa camelote. Elle avait sans doute glissé un billet au chauffeur pour que celui-ci ferme les yeux, pensa Maggy avec amertume...

Lorsque la chenille s'immobilisa au sol, à cent mètres de l'immeuble de l'ex-employé Nicolson, Mc Carty descendit d'un bond, heureuse de quitter la mécanique grinçante de la vieille chenille. Devant elle se trouvait une rue large et propre, avec des trottoirs spacieux et dégagés. Des chenilles étaient garées ça-et-là. Alors qu'elle regardait son plan, afin de définir la bonne direction, elle s'engagea sur le trottoir, remontant la rue. Elle n'avait pas fait dix mètres, passant devant une chenille aux vitres teintées, que quelqu'un la héla, une voix masculine arrogante, pleine d'assurance et d'auto-satisfaction.

« Alors, ma petite, on ne dit pas bonjour à l'agent Malcom ? » L'inspectrice se figea et le regarda qui descendait de la chenille d'un bond souple et conquérant. « Ah, ah ! En voilà une tête ! Allons, quoi, je suis désolé de blesser votre petite fierté féminine, hein, mais on échappe pas à l'inspecteur spécial Malcom, surtout lorsqu'on est une proie jeune et élégante. »

Sur ce, il retira ses lunettes de soleil, tandis que l'inspectrice notait la présence de l'agent spécial Billy à l'intérieur de la chenille, tout sourire. La jeune femme à la chevelure bleutée leva les yeux au ciel.

« Bon, eh bien je suis heureuse que vous ayez eu votre moment de gloire masculine, agent Malcom, mais je suis très occupée, aussi je vais vous laisser à votre propre travail. »

Il lui sourit avec condescendance.

« Allons, ne boudez pas, et je vous propose de monter avec nous. Pourquoi y aller à pied, puisqu'on y sera avant vous.

– Allez où ? » demanda l'inspectrice en plissant les yeux d'un air mauvais.

Elle avait un sale pressentiment.

« Mais au trente-quatre rue des Batiflores, voyons, chez notre bon ami Nicolson. »

L'inspectrice Mc Carty encaissa le coup, mais son visage dû trahir quelque chose, car l'agent Malcom partit d'un grand éclat de rire.

Comment ce connard a-t-il fait pour savoir ? enragea-t-elle intérieurement.

« Allez, montez, ma belle, je vous emmène en promenade. »

Elle grimpa dans le véhicule, non sans insulter mentalement son interlocuteur. Ainsi, elle allait devoir supporter les deux zigotos pendant ses investigations, voilà qui était bien fâcheux...

La chenille, conduite par un agent Billy toujours aussi boutonneux, avec son air d'adolescent attardé, s'ébranla en douceur, sa mécanique bien huilée vibrant silencieusement, seules les pointes des pattes de la machine tapaient régulièrement sur le sol, produisant un cliquetis rassurant. Ils se garèrent devant l'immeuble, l'agent Billy s'apprêtait à sortir, lorsque que l'agent Malcom le retint par la manche.

« Hop, hop, hop, mon petit, pas si vite ! Allons, un peu de sérieux, on ne sort pas en intervention bêtement, sans prendre garde. On ne sait pas où on met les pieds, et il faut repérer les lieux... Je vais descendre le premier, puis je vais faire un tour de reconnaissance. Enfin, et s'il n'y a pas de danger... »

L'inspectrice fut frappée par une idée soudaine. Elle sourit d'un air charmeur.

« Oh, vous pourriez y aller avec l'agent Billy, moi je resterais au chaud dans la cabine, en attendant que tout soit sécurisé, non ? »

Il la regarda en haussant les sourcils.

« Humf... Vous croyez vraiment que j'ai besoin d'un garde-chiourme pour faire une sécurisation basique ? Je suis un professionnel, je vous le rappelle, jeune fille. »

Elle ravala sa réplique acide et se força à sourire.

« Oui, enfin d'un autre côté, il ne sera pas très utile ici, je pense... Autant qu'il contribue, même un peu. »

L'agent Malcom réfléchit à la question, puis hocha la tête.

« Tu veux venir, Billy, pour voir un peu comment on fait ces choses-là ?

– Oh oui, chef, si c'est possible. Ça serait super !

– Bon, et vous, vous attendez ici tranquillement, je prends les clés, et Billy vous gardera en vue, je vous préviens, alors pas de sottises », fit l'agent Malcom.

Ils descendirent, et l'inspectrice les regarda s'éloigner en direction de l'immeuble, l'agent Malcom donnant des indications à l'agent Billy, qui hochait la tête bêtement, approuvant à qui-mieux-mieux. Une fois qu'ils eurent le dos tourné, elle se glissa vers la portière de l'autre côté de la chenille, contre le trottoir. Elle descendit sans faire un bruit. Elle repéra la trappe droite du moteur, dont elle avait tiré préalablement la manette de verrouillage, sur le tableau de bord. Les mains un peu fébriles, elle repéra le compresseur à vérins qu'elle cherchait, les tubulures en partaient jusqu'à chacune des trois pattes droites de l'appareil. Elle n'avait pas de clé, mais elle se saisit de son poing américain, et s'aidant de l'acier, força sur la molette de réglage du flux. Elle manqua de se couper violemment la main, alors qu'elle cédait d'un coup, mais l'acier encaissa le

coup, et elle tourna la molette tant qu'elle put. Un instant plus tard, elle refermait la trappe, puis remontait dans la cabine. L'agent Billy, posté non loin, la cherchait du regard, et elle lui fit un petit coucou de la main, un petit coucou très féminin, très innocent, et l'agent Billy parut satisfait. Elle attendit cinq bonnes minutes, puis l'agent Malcom réapparut. Il s'avança vers la chenille, l'agent Billy bientôt sur ses talons.

« Voilà, dit-il en montant dans la cabine, c'est fait. Vous ne risquez plus rien. Par contre, l'entrée est de l'autre côté, on va faire le tour avec la machine, j'aime pouvoir garder un œil dessus... »

L'inspectrice paniqua un instant et mit sa main sur la manche de l'agent Billy, qui s'apprêtait à insérer la clé de démarrage.

« Attendez, ça ne serait pas plus judicieux qu'on monte tous les deux, agent Malcom, pendant que Billy gare la chenille ? »

Il sourit avec un haussement de sourcil appréciateur.

« Ah, ah ! Je vois que vous êtes plus raisonnable, vous voulez déjà vous retrouver seule avec moi... Cela dit, nous n'avons pas de quoi ouvrir la porte d'entrée, n'y avez-vous pas pensé ? Le serrurier va arriver, je l'ai appelé ce matin en partant, une affaire d'une petite demi-heure. En attendant, on pourra rester dans la cabine, et j'enverrai l'agent Billy en surveillance », ajouta-t-il en lui faisant un clin d'œil conquérant.

Quel con !, pensa-t-elle. *Par contre, il n'est pas au courant pour le serrurier ?*

Elle se ressaisit, et hocha la tête avec résignation.

« Très bien, agent Malcom, faisons comme ça... »

Elle le gratifia une fois encore d'un sourire typiquement féminin, avec battement de cil en bonus, et l'agent spécial Malcom se tourna, fier comme un roi, vers son collègue.

« Allez, Billy, fait tourner la mécanique ! »

Au début, il ne se passa rien, si bien que l'inspectrice craignit un instant de s'être trompée. Puis, un léger sifflement la rassura, émanant du moteur et clairement audible, qui montait, montait. Son sourire s'élargit. La machine se mit à siffler et vira de bord, sur la gauche, alors que les bras articulés de droite se déplaçaient avec une violence désordonnée. Ils furent projetés les uns sur les autres, et l'agent Malcom beugla.

« Bordel, mais arrête, mais arrête-moi ça, nom de dieu ! Mais quel con, de la belle mécanique, il me saccage tout ce con ! »

Ils étaient posés au milieu de la rue, le moteur coupé, l'agent Billy traumatisé qui n'osait parler, et de la fumée qui sortait du moteur. L'inspectrice Mc Carty se tenait pour ne pas mourir de rire.

« Ça va, mon petit ? » lui demanda l'agent Malcom en voulant lui mettre la main sur l'épaule. Elle le chassa d'un revers de main.

« Ne vous occupez pas de moi et allez réparer cette chenille, lâcha-t-elle sèchement.

– Bon, Billy, tu passes à côté de l'inspectrice, et je vais te montrer comment on manie ces grosses cylindrées. »

Il se mit au volant, alors que l'inspectrice hésitait à le retenir. Mais c'était trop drôle, aussi elle préférait vivre un accident que de rater cela. Il tourna la clé, et la machine se mit à siffler derechef.

« Bordel, faut la tenir, cette machine, pas un truc de gonzesse, c'est sûr », s'exclama l'agent Malcom.

Mais la machine fit une embardée de nouveau et finit dans un bosquet d'arbrisseaux, les pattes arrière toujours dans la rue.

« Putain, Billy, tu nous as foutu quoi, sacré nom ! C'est quoi ce bordel, hein, c'est quoi ça ? Putain, qu'est-ce que t'as encore branlé ? »

L'agent Billy balbutia des excuses inaudibles, tandis que l'agent Malcom descendait, furieux, de la machine. Derrière eux, sur la route bloquée, un conducteur de chenille les hélait.

« Hé ! Vous allez libérer la rue, oui ? J'ai pas que ça à foutre, merde ! »

L'agent Malcom se dressa de toute sa prestance, de toute son arrogance, tandis que l'inspectrice descendait à son tour.

« Hein, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, zigoto ? » Le torse bombé, il sortit son badge d'agent spécial, qu'il secoua frénétiquement. « Vous croyez que je suis le glandu de passage, péquenot ! Je suis du MIT, tête de nœud, du MIT ! Barre-toi et va tirer ta bobonne, minus ! »

Il se retourna encore fumant, sous les insultes du conducteur. Une fenêtre de l'immeuble juste au-dessus s'ouvrit.

« Ma-la-la ! Eh ben nom d'une pucelle, vous l'avez bien dégommé, la haie ! Vous avez bu, jeune homme ? »

C'était un vieil homme avec une longue barbe blanche. L'agent Malcom le transperça des yeux, tandis que l'inspectrice s'éloignait discrètement, saisissant sa chance.

« Hein, de quoi, de quoi ? Qu'est-ce que vous voulez, vous, le père Noël ? Je m'en tape, des buissons, je m'en tape ! Je suis agent spécial, moi, OK ? Faut pas m'énerver, moi, OK ? »

– Ben vous êtes spécial, ça je vois bien, répondit le vieillard. Il y a de plus en plus de gens spéciaux dans cette cité... Mais c'est pas une raison, ils ne vous ont rien fait, les arbres ! »

L'inspectrice n'entendit pas l'insulte que l'agent Malcom éructa, mais elle l'entendit appeler l'agent Billy.

« La fumée vient de par là, ouvre-moi la trappe », lui dit-il.

L'inspectrice était arrivée à l'angle du bâtiment. Elle hésita à continuer, mais une curiosité un brin sadique la poussa à se cacher dans l'angle de l'immeuble et à observer la scène.

« Et bordel, tu nous as niqué un compresseur, petit con !, pesta l'agent Malcom. Tu vois, là, c'est clairement mal mis, ça. Je ne sais pas quel est le connard qui a entretenu cette machine, mais je vais trouver son nom et lui apprendre le métier, moi, je te le dis. Connard de mécano, non mais vraiment, je vous jure. Y a pas de pression, là-dedans, c'est de la chique molle, vingt dieux ! »

BANG !

Un bruit assourdissant, suivit d'un nuage de fumée blanche gros comme la chenille sortit du capot. Le couvercle du compresseur retomba, dix mètres plus loin. L'inspectrice espéra que l'agent Malcom n'avait pas perdu sa main, tout de même, c'était certes un con, mais il fallait rester humaine... Mais il semblait bien entier, et se remit à gueuler sitôt la fumée un peu désépaissie. Il était tombé sur les fesses et se releva, le costard plein de suie.

« BILLY ! », beugla-t-il à s'en arracher les cordes vocales. « BORDEL BILLY, PUTAIN, TU FOUS QUOI ? IL ÉTAIT PAS EN SURPRESSION, CE COMPRESSEUR, PUTAIN, IL ÉTAIT PAS EN SURPRESSION ?! »

Le pauvre Billy se tenait les bras ballants, courant bêtement d'un côté puis de l'autre.

« C'est pas moi, c'est pas moi, m'sieur ! J'y ai pas touché !

– Pas touché, pas touché ! Pauvre andouille, on ne te demande pas d'y toucher ! Je te dis que c'était en surpression, et toi, tu n'as rien dit ! Putain, un coéquipier ça regarde des trucs comme ça, t'es un branquignol, y a pas moyen ! Je travaille avec un rigolo pas fiable, avec un amateur de puceau, voilà ce qu'il y a ! On regarde toujours qu'il n'y a pas surpression quand le chef s'apprête à passer à l'action, putain. Moi, je dois gérer plein de paramètres, je suis pris dans le jus, je suis dans l'action, sur le fil du rasoir. Toi, t'as rien à faire, rien, si ce n'est vérifier deux ou trois conneries de base, et même ça, je peux pas compter sur toi ! »

L'inspectrice se passa la main sur le visage, incrédule, puis se détourna de la scène. Elle avait un appartement à visiter...

Elle passa la porte d'entrée, en prenant note de ce qu'elle voyait. Une petite copropriété comme il y en avait bien d'autres, avec sa rangée de boîtes-aux-lettres. Au second étage, comme le lui avait annoncé Lisa, elle trouva l'agent de sécurité devant la porte, qui avait bien été ouverte.

« Bonjour », la salua-t-il.

Il semblait s'ennuyer ferme et ne pas être mécontent de son arrivée.

« Bonjour. Le serrurier est encore là ? »

Elle se passa une main dans les cheveux, les lissant machinalement.

« Non, il est reparti il y a peu. Oh, vous vous êtes ratés d'un cheveu ! Pourquoi vous vouliez le voir ? Et je peux voir votre badge ? »

Tandis qu'elle sortait son badge rond de la SIN, elle jeta un regard à la serrure.

« Il n'a pas noté de traces d'effraction, ou quoi que ce soit d'inhabituel sur la porte ?

– Hein ? Oui, c'est bien vous. Ah ? Eh non, il n'a rien dit de particulier. Il a juste ouvert...

– Hmm... Bien.

– Au fait, vous en avez pour combien de temps ? », lui demanda-t-il avec une pointe d'appréhension.

Elle lui sourit et regarda sa montre. Huit heures et quart.

« Pas pour plus d'un quart d'heure, rassurez-vous. »

Elle repensa à l'agent Malcom et à l'agent Billy, dans la rue, avec une pointe de satisfaction sauvage. L'appartement était inoccupé, comme il était prévu, et bien rangé. Il n'y avait aucune trace apparente de fouille ou d'effraction. Elle fit le tour, une cuisine, un salon, une chambre et un petit cellier. L'espace était réduit, mais confortable, bien équipé et bien agencé. Dans le salon, elle repéra le bureau du jeune homme, qui était ce qu'elle cherchait en premier lieu. Une fois encore, elle fouilla à la recherche des calendriers, agendas, et tout autre indice de son emploi du temps. L'agenda trônait gentiment sur le bureau, à portée de main. Le reste de la fouille fut bien moins probante, cependant, et à part des piles de vêtements un peu loufoques dans la chambre à coucher, il n'y avait rien que de très ordinaire. Les casseroles ressemblaient à des casseroles, les plantes vertes étaient bien propres sur elles, les quelques magazines posés sur la table basse ne tranchaient en rien de l'ordinaire, et un roman était posé sur la table de chevet, "Rencontre d'un soir" lisait-on sur la couverture, une connerie à l'eau de rose, probablement. Mais même avec si peu de résultats, elle constata que le temps fuyait et elle fut surprise, vingt minutes après son arrivée, de ne pas avoir vu débarquer l'agent

Malcom. Elle décida qu'il était temps de partir, et qu'il était inutile de s'infliger de nouveau la présence du grand con mal-luné qu'était l'agent spécial Malcom. Elle se glissa dans l'escalier, saluant l'agent de sécurité.

« Et posez le scellé avant de partir ! » lui rappela-t-elle.

Le serrurier allait repasser sous peu, pour poser une nouvelle serrure, et les équipes techniques interviendraient dans la foulée. Elle n'avait plus rien à faire ici. Devant le hall de l'immeuble, elle hésita, mais elle entendit des voix masculines de l'autre côté de l'immeuble, aussi se décida-t-elle à contrôler où en était les deux rigolos. Elle les trouva couverts de suie, devant une machine en partie démontée, en sueur.

« Putain, j'en reviens pas, regarde ce que tu as fait ! tempêtait l'agent Malcom. Comment on fait pour péter une machine pareille en deux secondes, hein, comment on fait ? J'en reviens pas... » Il se tenait debout, essoufflé, entouré par des pièces mécaniques démontées. « En temps normal, j'aurais pu réparer, mais t'as dû péter un truc ou je ne sais quoi...

– On remonte ça comment, agent Malcom ? demanda Billy avec un air de chiot battu.

– Ben tiens ! Parce que j'imagine que tu n'as rien retenu de comment on remontait ce merdier, hein ? Pfff... Qu'est-ce qu'on va faire de toi, mon pauvre Billy, tu penses que je vais toujours sauver la mise, hein ? »

Il secoua la tête avec désapprobation, tandis que l'inspectrice se détournait avec dégoût.

« Vous allez remonter la machine, chef ? » entendit-elle Billy répondre de sa voix immature.

– Je pourrais, Billy, je pourrais, j'ai un talent particulier pour la mécanique, ça ne m'impressionne pas... Mais non, j'ai pas que ça à foutre de réparer tes conneries, donc

tu vas appeler un réparateur, puisque c'est normal que ce soit toi qui gères ça. Et puis voilà, tu nous auras gagné un bon contre-temps... »

L'inspectrice Mc Carty n'entendit pas la suite, elle était de nouveau dans la rue, de l'autre côté de l'immeuble, et s'avancait vers le prochain arrêt de chenille de transport public. Elle avait un agenda à éplucher et une belle grande journée de travail devant elle. Le soleil pointait déjà, franc et chaud dans le ciel matinal, et une visite au parc s'imposait, elle avait dans sa mallette tout ce qu'il fallait pour travailler.

Elle s'arrêta devant le parc du Centaure, pour acheter un pain aux raisins dans une petite échoppe en bois, entourée par des arbres aux troncs larges et droits, des cèdres, et une petite clairière verdoyante d'herbe rase, où bourdonnaient les abeilles qui butinaient les fleurs de trèfles. Elle tendit trois pièces de la monnaie agricole, celles sur lesquelles étaient gravés des épis de blé. Dans la cité planaire, il y avait plus d'une dizaine de monnaies en cours officiellement, et trois fois plus acceptées officieusement. Chaque type de produits ou services avait sa propre monnaie, gérée par des guildes professionnelles associées. Quand on n'avait plus de monnaie d'un type donné, on troquait avec ce qu'on avait, mais les plus utilisées étaient la monnaie agricole, la monnaie des industries associées et celle des services et prestations. C'était à l'image de la cité elle-même, compliqué, brouillon et foisonnant.

« Profitez du soleil », lui dit le commerçant en prenant l'argent, un homme moustachu engoncé dans son tablier blanc.

Elle suivit les sentiers de gravillons jusqu'à l'un de ses bancs favoris, s'assurant d'être seule. Elle s'assit et sortit les deux agendas de son porte-document, celui de Longtar Maupertuis et celui de Nicolson. L'un était en cuir épais, avec un papier dense et de

bonne qualité, l'autre chiffonné, en papier bon marché. L'intérieur non plus, ne se ressemblait en rien, Longtar avait un emploi du temps de ministre, là où Nicolson notait surtout ses loisirs, quelques rendez-vous chez le médecin, mais presque rien sur le cœur de la journée, sauf le week-end. Elle commença son long travail d'épluchage, un travail fastidieux mais nécessaire, et qu'elle ne voulait pas confier à quelqu'un d'autre. La présence de l'agent Malcom ce matin la mettait franchement mal à l'aise, tant il était improbable que ce branquignol ait pu la retrouver de lui-même. Quelqu'un, visiblement, le renseignait...

Pendant plus d'une demi-heure, elle nota, griffonna, relut, tourna des pages et des pages, sans autre résultat que d'avoir la tête débordante de noms, de lieux et d'horaires divers. Les deux hommes auraient pu se rencontrer professionnellement sans qu'elle le sache, pensa-t-elle, car Nicolson ne notait rien sur son travail. Il lui aurait fallu son agenda professionnel... Mais elle n'avait que cela, il faudrait s'en contenter. Les premiers résultats apparurent sous la forme de rendez-vous réguliers le même jour, à des heures proches, en soirée. Elle remonta les semaines, et sur l'agenda de Maupertuis, elle trouva le nom d'un club auquel il se rendait à intervalle régulier, le club des bouquinistes. Aux mêmes horaires et aux mêmes jours, Nicolson avait lui aussi noté une plage, mentionnée "club". L'employé n'avait pas mentionné le nom du club, mais en remontant dans l'agenda de Maupertuis, elle trouva le nom du lieu, lors de sa première venue : le Lion d'Or. Elle savait qu'il s'agissait d'une boîte de nuit, qui organisait en soirée des réceptions privées. Les deux heures suivantes ne lui apprirent rien de plus. L'emploi du temps de Maupertuis était tellement dense, les informations tellement disparates, qu'il lui était difficile de suivre, et de recouper toutes les pistes possibles. Lorsqu'il lui apparut clairement qu'elle avait fait ce qu'elle pouvait, elle décida de rencontrer Lisa et

se trouver une entrée pour la prochaine soirée du club des bouquinistes. Comme le lui avait dit la technicienne, pour chaque pas accompli, il en fallait deux de plus et ainsi de suite. Mais l'inspectrice Mc Carty était tenace, certains auraient dit têtue, et ne lâchait pas ses affaires sauf si on la contraignait. Elle rangea les deux agendas et se leva, les jambes engourdis par sa position assise pendant plus de deux heures sur le banc en bois trop dur. Elle décida de rendre visite à la technicienne sans prévenir, passer en coup de vent, prendre des infos, et repartir à la quête d'un membre du club à draguer, soudoyer ou intimider. Tous les coups étaient permis, mais il fallait entrer là-dedans, c'était là que tout se jouait.

Un trajet en chenille plus tard, et elle se trouvait dans les locaux de la SIN. Lisa était là et elle regardait l'agenda avec l'inspectrice, prenant des notes.

« Je pense que je peux trouver des noms de personnes qui connaissent le club, ou même qui y vont, lui dit-elle. On devrait pouvoir te trouver une invitation. Tu n'as besoin de rien de plus ?

– Non, pas pour le moment. Je ne sais pas ce que je vais trouver, mais il n'y a pas d'autres moyens de le savoir que d'y aller. D'autres politiques sont connus pour fréquenter ce club ? L'endroit est connu de la maison ?

– Pas à ma connaissance, non. Je suis surprise par l'ampleur que prend notre enquête... Enfin, pas surprise vraiment, mais curieuse. Le lien commun, ça semble être les égouts et l'urbanisme, mais à la fois, il y a toute une nébuleuse autour qui paraît dépasser cette seule question. Je ne sais plus trop ce qu'on cherche exactement, là.

– Il y a un réseau au sein de l'urbanisme, qui leur permet d'avoir accès aux égouts. Bon, c'est en lien direct et évident avec les enlèvements récurrents des derniers mois. Après,

il y a trop d'enlèvements, on ne peut pas enquêter sur tous, je ne sais pas s'ils sont tous liés, s'ils s'attaquent à n'importe qui ou pas, bref... On a un type, ou une gonze pour ce que j'en sais, qu'ils mentionnent dans la lettre comme étant le "Cerveau". Franchement, je ne sais pas du tout son rôle, ni son degré d'implication, mais faute de mieux, il s'agit pour nous de le trouver, c'est la seule façon d'avancer, non ?

– Hum... Oui, j'imagine. Maintenant, même si c'est vrai qu'ils disent "il" dans la lettre, on a pas plus d'info, c'est peu. Un cerveau, ça fait penser à un type qui manigance tout, mais l'expérience aidant, je ne suis plus une grosse naïve, et toi non plus. Tu sais bien comment ça fonctionne, ces réseaux, Maggy, ils ne se connaissent pas les uns les autres, un ou deux maillons en lien direct, tout au plus. Aussi bien, le mec qui a écrit la lettre connaît le Cerveau de nom, ne l'a jamais rencontré, ne sait pas plus qui c'est que toi ou moi. Et donc notre fameux Cerveau, soit n'existe simplement pas autrement que symboliquement, soit c'est un groupe de décideurs, soit plusieurs personnes distinctes et sans lien que notre bonhomme n'arrive pas à distinguer les unes des autres, puisqu'il ne les rencontre jamais. »

L'inspectrice Mc Carty se pencha sur le dossier de son siège, les yeux fixes.

« Oui, c'est sûr, il ne faut pas trop s'accrocher à cette lettre, c'est pas forcément fiable à cent pour cent. Mais bon, c'est une piste sérieuse, quoi. Moi, c'est ça qui m'importe. On a trouvé plusieurs causes d'enlèvements, les politicards, là, et un gars, Nicolson. On sait pourquoi ils se sont faits gicler du paysage, au moins partiellement. On a arrêté un mec, aussi. C'est pas rien.

– Je ne dis pas que c'est rien, je dis qu'on ne sait pas où on va. C'est différent. On avance toujours à l'aveugle. Moi, qui suis une planificatrice, ça m'énerve, c'est tout.

– Eh bien à nous deux, on se compense, moi je vis au fil de l'eau, ma belle. Et au fait, des nouvelles sur le mec qu'on a arrêté ? Ces cons du CSC en ont tiré quelque chose ?

– Ah... Bof, non, le mec était un inconnu notoire, il connaissait deux autres membres du réseau supposé, mais qui ont tous les deux été enlevés depuis. Il ne connaissait pas l'identité du mec avec qui il menait l'enlèvement. Il dit qu'il était cagoulé et qu'il n'a pas reconnu sa voix.

– Un mec ordinaire ?

– Ben comme ton Nicolson. On ne sait pas d'où ils sortent, ceux-là. Là, c'est pareil. Mais franchement, notre piste est plus prometteuse, les seconds couteaux, ça ne donne jamais rien... Les politicards sont ravis, bien sûr, on a arrêté un des criminels, mais bon, la moitié d'entre eux sont corrompus, visiblement.

– Bon, OK, le truc c'est de trouver une entrée pour ce club à la noix. Voyons ce qu'on peut faire... »

La technicienne lui renvoya un sourire en se levant de son siège, lequel grinça un peu une fois libéré de son poids. À côté d'elle, l'inspectrice paraissait maigre, tant elle était svelte. Elles formaient un duo détonnant, l'une grande et fine, l'autre plus petite et ronde. Les cheveux bleus cyan et les yeux bleus gris de l'une contrastaient d'autant avec la chevelure et les yeux brun foncé de l'autre. Les couloirs de la SIN étaient calmes, dignes d'une journée ordinaire.

*

L'inspectrice marchait dans la rue, s'avançant vers le petit café où elle avait rendez-vous. Sa montre indiquait huit heures et quart, la soirée était chaude et calme, et il leur avait fallu avec Lisa toute la journée pour trouver une proie idéale, un homme de la cinquantaine, reconnu pour être un coureur de jupons et qui fréquentait le club depuis trois ans, soit presque depuis sa création. Lorsqu'elle l'avait rencontré, il avait tout de suite noté ses formes et ses courbes, son visage avenant, sa jeunesse, et bien peu écouté ce qu'elle avait à dire. Mais il avait accepté de l'emmener en invitée au club, lors de la prochaine rencontre, le lendemain soir. Habillée en talons, avec une robe serrée et révélatrice, un décolleté sérieux en guise d'argument, elle ne doutait pas qu'elle convaincrat le bonhomme, il n'en fallait pas plus. Ils burent un café, son compagnon la buvant tout autant du regard, et lorsque l'heure arriva, ils se dirigèrent ensemble vers le Lion d'Or. La boîte de nuit était un bâtiment ancien, en pierre de taille, avec des murs enduits à la chaux d'un ocre jaune orangé, avec une entrée entourée de deux voûtes ombragées, embellie de nombreux grands pots en terre cuite d'où foisonnaient des fleurs et autres plantes grasses aux couleurs vives. Les fenêtres de bois aux carreaux épais et les poutres apparentes dans la grande salle d'entrée donnaient un vrai cachet à l'ensemble. L'ambiance était familiale, et l'escalier aux marches de bois patinées qui menait jusqu'à la salle de réception sentait bon la cire. Dans la grande salle, une cinquantaine de personnes se retrouvaient chaque semaine, des gens bien habillés, des hommes en costumes coûteux, des femmes en robes élégantes, chacun voulant ici donner la meilleure impression. L'inspectrice Mc Carty n'était pas la mieux habillée, loin de là, mais la jeunesse et son corps palliait aisément à ce handicap. Les hommes, souvent plus âgés qu'elle, notèrent son arrivée avec des regards appréciateurs. L'inspectrice n'était pas déroutée et perdue dans ces environnements, ses enquêtes la menaient souvent dans de tels lieux, où la bourgeoisie venait traiter des affaires, où les

réseaux se renforçaient et se créaient. En petits groupes de quatre ou cinq personnes, répartis autour du buffet central, les invités discutaient, échangeaient, nouaient des partenariats, faisaient connaissance. Nicolson devait faire partie des moins bien lotis dans cette affaire, il avait dû lui aussi se faire pistonner pour entrer, remarqua-t-elle. Son cavalier, qui lui tenait le bras, lui fit faire le tour de la salle, fier comme un paon d'avoir une telle pouliche à exposer. L'inspectrice ne fut que trop heureuse de se prêter au jeu, notant les noms et les visages de chaque personne qu'il lui présentait, à grand renfort de sourires et de battements de cils. Ici, elle n'était qu'un corps, sa valeur, sa rareté, puisque c'est cela qui comptait ici, c'était son potentiel érotique. Elle nota une autre jeune femme, elle aussi habillée avec un décolleté profond, une robe toute en noire et des cheveux assortis. Une compagne aussi belle et désirable vint la rejoindre alors que l'inspectrice faisait le tour de la salle. Son compagnon les lui présenta comme étant des princesses noires, ce qu'elle nota mentalement. Les deux filles la jaugèrent du regard, un regard bien plus perçant que ceux des autres invités, qu'elle soutint en les évaluant elle-même.

« Voilà une belle beauté que tu nous apportes, Mike, le genre de chatte avec des griffes ou sans ? » demanda l'une des deux filles.

Son cavalier gloussa avec délectation, fier de l'attention qu'il recevait de toutes ces belles jeunes femmes.

« Ah, Lumina, je ne sais pas encore, mais je te le dirai sans faute. »

Il jeta un regard concupiscent à l'inspectrice, qui le couva du regard de ses yeux mi-clos.

« J'ai les pattes de velours avec mes amies, répondit-elle avec un demi-sourire, mais tout le monde ne peut pas recevoir mes faveurs... »

– En tout cas, je voudrais bien être l’amie d’une femme aux si beaux cheveux, ronronna la seconde beauté en robe noire, et ces yeux ! Je crois que nous ne pourrions pas être ennemies, pas avec des yeux pareils, ma douce. Si tu veux, on pourra faire plus ample connaissance... »

L’inspectrice sourit avec des yeux rieurs, un peu moqueurs. Elles se comprenaient, elles savaient toutes comment envoûter les hommes et les femmes de ces endroits, elles étaient trois chattes au milieu des souris.

« Je vais faire un peu le tour de tout ce petit monde, mais je retiens votre joli minois et votre invitation, mes belles. »

Ils s’éloignèrent ensuite, son compagnon l’introduisant dans un nouveau groupe, des jeunes gens qui gloussaient et riaient, un verre de vin à la main. Berthier et Catherine Lumon, Léonida Machas, Bergson Tarfand, les noms s’égrainaient, si bien que même sa mémoire d’éléphant finit par en être débordée. Elle nota tout de même certains noms et certains visages avec plus de précision, ceux qui portaient les initiales de l’exécutant R.B.. Il y avait une première femme, Régine de Boulard, et un homme, un certain Ralph Barth. Peu à peu, elle échangea avec les uns et les autres, lâchant le nom de Nicolson ici et là, si bien qu’ils pensèrent tous qu’elle le connaissait comme eux. Mais c’était surtout Ralph Barth qui l’intéressait. Elle parvint à s’isoler un peu à ses côtés, sous le regard perçant des deux princesses noires, qui semblaient ne rien manquer de ce qui se passait dans la soirée. Elle leur renvoya un petit clin d’œil coquin, une façon de leur montrer qu’elle aussi les observait. Ralph Barth, quant à lui, était un homme de cinquante ans, aux cheveux gris, habillé dans un complet sobre et un peu ennuyeux. Des cernes sous ses yeux lui donnaient un air morne, et des cicatrices d’acné donnaient à sa peau un aspect perlé. Par chance, il semblait lui aussi apprécier la chaire fraîche et les courbes féminines bien formées, et il ne se fit pas prier pour se retrouver avec elle en tête à tête,

la libérant de son cavalier mécontent, qui aurait bien aimé terminer la soirée avec elle et bien plus encore.

« Alors, ainsi vous êtes une jeune galeriste, c'est bien ça ?

– Oui, j'aime mieux le terme de passionnée d'art, ça me convient plus.

– Ah, l'art, l'art... C'est quelque chose d'essentiel. Moi, je suis plus dans le concret, mais l'industrie, les services et le business manquent de cette folie, de ce luxe que l'art procure. J'aime beaucoup ces choses-là. »

Ce qu'il y avait de bien avec les gens comme Barth, pensa l'inspectrice, c'est que non seulement ils ne connaissaient rien à l'art, mais qu'ils voulaient tellement ne pas le montrer, qu'ils étaient d'accord avec tout ce qu'on leur disait et pour peu que ce soit réciproque, ils ne cherchaient pas plus loin.

« Oui, c'est très vrai, dit-elle en papillonnant des yeux. Et vous, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

– Ah ! Moi, j'ai peur que ce soit moins romanesque, vraiment !

– Allons bon ! Je suis sûre que c'est passionnant, on ne peut être un homme charmant comme vous l'êtes sans bonnes raisons, n'est-ce pas ? »

Il bomba le torse et inspira une grande bouffée d'air, gonflant comme un ballon.

« Oh, c'est vrai que mon métier est passionnant. Je suis manager, mais pas manager dans le sens où on l'entend souvent maintenant, planqué, routinier. Non, je gère de l'humain, je gère des crises, je fais fonctionner ensemble des acteurs pour fabriquer un beau projet collectif, je suis un peu l'huile sur les rouages de mon entreprise.

– De quelle entreprise s'agit-il ?

– Oh, Gringbald & Co, vous connaissez sans doute ?

– Oui, le nom sonne à mon oreille, j’en ai entendu parler. Votre cœur d’activité, il me semble, c’est...

– Fournisseur de matériaux, construction, rénovation, équipement urbain, vous voyez...
Moi, je m’occupe de la logistique, du bâtiment des bureaux d’étude. Un poste de clé de voûte, vous comprenez, la structure s’appuie sur moi pour fonctionner.

– Oh ! C’est incroyable... Vous prenez des décisions vitales pour l’entreprise ? »

Elle papillonna des yeux une nouvelle fois, mais elle vit qu’il était un brin gêné, il se trémoussait dans son costume d’une manière ridicule.

« Enfin... Je... Non, pas vraiment. C’est un peu plus complexe. Une structure, ça a besoin d’un support, vous comprenez. Il faut manger le midi, pour les ingénieurs, il faut que les locaux soient propres, fonctionnels, sécurisés. Bien sûr, on peut se dire que tout cela, c’est très ingrat, mais en vérité, c’est vital. Rien ne se fait sans cela. Les décisions commerciales, je n’y participe pas dans le sens où je vote, je décide, non, mais je les rends possibles. Les salles de réunions... L’organisation des réceptions, tenez, par exemple. Vous savez qu’un contrat est deux fois plus souvent signé si l’accueil et les petits fours étaient au top ? » Il partit d’un rire léger devant l’air délicieusement surpris de l’inspectrice. « Oui, ça fait rire peut-être, ces détails-là, mais c’est énorme, énorme ! C’est en vérité une responsabilité monumentale vis-à-vis l’entreprise. Un travail de l’ombre, mais qui permet la réussite, qui décide de l’avenir d’une entreprise. C’est le travail de coulisse qui permet tout, si je peux oser dire cela.

– Mais vous pouvez, vous pouvez ! C’est vrai qu’on met souvent en avant des acteurs qui ne sont pas si décisifs que cela, mais qui sont simplement très visibles. C’est assez injuste. On a aussi ce penchant déplorable dans le monde d’art... Mais les vrais héros ne sont pas là où on les cherche, bien souvent. »

Elle minauda encore pour enfoncer le clou. Elle tenait sa proie, se satisfit-elle, elle avait cerné son bonhomme. C'était un petit manager à la con, sans grande importance, mais qui voulait passer pour un gros, un vrai bonhomme qui compte. À ce jeu-là, elle était toujours gagnante. Les bonnes proies étaient celles qu'on pouvait aisément flatter, et Ralph Barth était clairement de celles-ci. La soirée s'égraina, et si elle ne prit pas le risque de parler de Nicolson directement avec lui, elle fut de plus en plus convaincue qu'elle tenait son homme. Elle fit par conscience professionnelle le tour de la salle de nouveau, à la recherche des noms de potentiels invités absents, de membres du club qui auraient pu s'absenter ce jour-ci, mais les quelques noms qu'elle récupéra ainsi ne correspondaient pas aux initiales. Et pendant tout ce temps, les deux chattes noires avaient tourné dans la salle, comme elle-même, jouant plus où moins le même jeu, roucoulant, flattant, battant des cils, avec derrière la façade un peu cruche, le même profil cynique et manipulateur. L'inspectrice se demandait de qui il pouvait bien s'agir. Elle doutait que les noms qu'elles portaient ici soient les vrais, tout comme elle s'était fait connaître sous le nom de Bianca Guerlain. La fin de la soirée approchant, elle était assez épuisée, mais satisfaite toutefois d'avoir trouvé ce qu'elle était venue chercher. Il ne lui restait maintenant plus qu'à digérer les petits fours et se débarrasser de son cavalier trop collant, qui bien entendu allait vouloir la ramener chez lui ou dans un hôtel miteux pour la baiser. C'était la loi de ce genre d'escapade.

Elle prit soin de prendre les coordonnées de Ralph Barth, qu'elle comptait bien évidemment revoir, et prit le bras de son accompagnateur afin de retrouver l'ambiance nocturne des rues de la cité planaire. Mike était alcoolisé, s'aperçut-elle rapidement, il tenait debout, mais ses gestes étaient gauches, son haleine ne trompait pas, et il avait une brusquerie dans son attitude qu'il ne portait pas à son arrivée. Certains hommes

avaient besoin d'alcool pour coucher, savait-elle, leur lâcheté face à la peur d'être décevant était trop forte. Mais dans le cas présent, le pauvre homme repartirait chez lui seul et frustré...

« Alors, la soirée vous a plu, ma chérie ? dit-il avec la voix un peu pâteuse.

– Oui, oui, mais j'avoue que j'ai été beaucoup sollicitée et je suis fatiguée... Je vais prendre la prochaine chenille et rentrer chez moi. »

Il lui jeta un regard incrédule, comme si elle l'avait giflé. Ce genre de bonhomme ne comprenait pas qu'on puisse ne pas avoir envie de baiser avec eux...

« Hein ? Mais enfin, Bianca, je ne vais pas vous laisser rentrer comme ça chez vous, sans un dernier verre. On est à deux pas de chez moi... »

Il lui saisit la main et fit mine de l'entraîner avec lui. L'inspectrice retira sa main d'une torsion vive. Elle ne jouait plus.

« Non. C'était une formidable soirée, mais je ne suis pas ce genre de femme. Je vais rentrer simplement dormir et me reposer. »

Il s'approcha d'elle excessivement, ses yeux embrumés d'alcool plongèrent dans les siens, elle lut de l'agressivité, du désir, un désir puant, égoïste et con.

« Allons... La vraie et bonne fatigue, c'est après un peu d'exercice. Vous avez besoin de vous délasser, et je sais comment m'y prendre pour cela. Hein ? »

Il rit avec une assurance qui fit plisser les yeux à l'inspectrice. Elle n'aimait pas ces cons.

« Non, trancha-t-elle sèchement. Vous ne savez rien de ce dont j'ai besoin, vous êtes bourré et grotesque, vous allez repartir cuver chez vous tranquillement, et tout ira bien pour tout le monde. »

Là encore, il donna l'impression d'avoir été giflé.

« Bianca, Bianca... »

Il lui saisit le poignet de nouveau, la rue était sombre et déserte. Il se pencha soudain vers elle et avant qu'elle n'eût le réflexe de se détourner, posa ses lèvres sur les siennes. Elle le gifla en se libérant brutalement, rouge de colère. Lui aussi, paraissait en colère et agressif. Il se pencha vers elle, mais cette fois, il n'était plus ni souriant, ni avenant, ni tentateur, juste suintant d'un désir morbide, un désir froid, inhumain. Sur ses talons, l'inspectrice n'était pas aussi stable qu'elle l'aurait aimé, et lorsqu'il l'enlaça pour venir la plaquer contre le mur de la rue, elle ne tenta pas de résister. Une de ses mains vint se placer contre sa poitrine. Pour sa part, l'inspectrice avait le poing fermé dans sa poche, elle n'avait pas d'autre arme que son poing américain, son arme de service était dans son sac à main, hors de portée. Elle ne paniqua pas, c'était ça qui différenciait les proies des prédateurs, les derniers ne paniquaient pas. Il ne fallait pas se loucher, ça pouvait devenir dangereux, mais l'inspectrice n'était du genre à se loucher. Elle souffla, tandis qu'il s'affaissait contre elle, en râlant comme un porc en rut. Son autre main descendait vers la peau de ses cuisses. Mais il n'eut pas le temps d'en profiter davantage que le poing de l'inspectrice le frappa à la tempe, un coup sans force, gênée par sa posture, mais précis. Il tituba, sonné, et elle se glissa hors de sa prise, pour mieux lui asséner un coup en plein face, qui lui fit éclater le nez. Il s'affaissa au sol, contre le mur. L'inspectrice le toisait, le poing américain ensanglanté à la main. Elle n'était ni une petite chose jolie à regarder, ni une proie pour prédateur sexuel, mais une femme armée avec un regard d'acier. Il mit plus d'une minute avant de lever le regard sur elle. Il n'y avait plus d'agressivité en lui, mais juste une peur stupide, une peur de lâche. Ce genre de gars n'attaquait que des proies vulnérables, elle les méprisait.

« Écoute-moi bien, gros porc. Tu laisses tomber tes projets de viol et tu m'écoutes, si tu veux pas que je me défoule sur ta gueule de con, OK ? » Il hocha la tête avec empressement, incapable ni de se relever, ni de faire cesser les saignements de son nez. Il semblait terrorisé par la vue de son propre sang. « Tu ne vas parler à personne en mal de moi. Il ne s'est rien passé, je suis une amie charmante, OK ? Je suis inspectrice de la SIN, ducon, tu piges ? » Elle brandit son badge devant ses yeux incrédules. « Si par hasard il te prend l'idée de parler de ce qui s'est passé ici, où de me faire du tort dans mon enquête, si tu te mets en travers de mon chemin... » Elle sortit son arme de service, qui était chargée d'une munition d'entravement. Les yeux de Mike s'écarquillèrent et sa bouche pendit bêtement. Il était mort de trouille. « Franchement, fais-toi oublier, ne te mets pas en travers de mon chemin, connard, ou je t'élimine de l'échiquier, compris ?

– Ou... Ou... Oui, madame. Oui, j'ai compris, oui, oui. Je... Plus jamais... Je ne suis pas... Enfin...

– Ta gueule... », soupira l'inspectrice avant de se détourner et de reprendre son chemin. Ces mecs étaient rebutants, aussi lâches que cons. Mais la mission était remplie, elle pouvait retourner à l'hôtel et passer à la suite.

« Et une bonne chose de faite », dit-elle à voix haute à la rue déserte, un sourire aux lèvres.

Chapitre sept

Le messager

Lisa avait bien travaillé, elle avait trouvé qui était Ralph Barth, et surtout les liens entre son entreprise, Gringbald & Co et leur affaire en cours. L'entreprise produisait des matériaux de construction et travaillait en lien très étroit avec les services de l'urbanisme. Plusieurs gros projets ayant eu lieu dans les égouts de la ville avaient de plus sollicité l'entreprise. L'inspectrice était assise à côté de son horloge et confidente, et lui racontait le déroulement de l'enquête.

« Maintenant, je veux aller le voir sur son lieu de travail, pour me faire une idée plus précise de sa position, son rôle, son environnement. Je veux voir les lieux, également. Ensuite, on avisera, il serait peut-être une bonne chose de l'arrêter rapidement, sans quoi il risque de se faire enlever comme les autres...

« Oui, répondit la petite horloge de bois, c'est un risque, d'après ce que tu dis. Mais et toi ? Tu ne crains pas d'être menacée également ?

– Moi ? rit l'inspectrice. Oh, bien sûr, moi, Lisa, on est toutes potentiellement des cibles. Mais bon, on sait aussi se défendre, on est toutes armées et dangereuses. Une autre paire de manche que ces gogos de politicards, sans vouloir me vanter. Mais bon, je suis surveillée, c'est clair, et ça ne me rassure pas, non.

– Je te connais trop bien, ma petite, comme j’ai connu ton père, et ton grand-père avant lui. Je sais que tu ne lâches rien, tu as pris du caractère de ton géniteur sur ce point, c’est certain. Mais n’en fais-tu pas trop ? Je veux dire, oui, le système mérite d’être combattu, et je suis d’accord avec toi, il en faut, des battantes comme toi. Mais d’un autre côté, si le système isole les gens, s’il les rend individualistes et égoïstes, est-ce que ta vie ne vaut rien en regard des leurs ? Je veux dire, le sacrifice de soi pour la cause commune, est-ce que ce n’est pas aller trop loin ? Penses-tu encore à te protéger ? »

Elle soupira, se sentant un peu vidée dans cette chambre d’hôtel aux tapisseries vieux style et à la moquette marron.

« Tu sais, ce n’est pas si simple. Quand tu es prise dans l’engrenage, ce n’est pas comme si tu avais toujours le choix. Une fois là-dedans, c’est dur de savoir où tu vas. Évidemment que tu cherches à te protéger, mais tu n’es pas à l’abri. Je peux tomber sur un truc vraiment gros, vraiment crade, au cours de mon enquête, et ça pourrait devenir craignos. J’ai pas le choix, tu vois, je ne suis pas de celles qui renoncent, je ne peux pas vivre ma vie à l’abri, me cacher, hiberner dans mon terrier en attendant que d’autres fassent le sale boulot, qu’on vienne changer le monde pour moi. Tu vois, ce connard qui aurait voulu me sauter sans mon avis, il était lâche. Il s’en foutait de me violer, mais dès que je lui ai dégommé la gueule, il pleurnichait comme un moutard, il bégayait. C’est un truc, la lâcheté, qui je trouve, colle bien à notre monde, à notre système. Des grosses larves ventruées, avec un ego monstrueux, avec une avidité sans borne, pas de morale, pas d’empathie, et rien dans le ventre. Tu aboies deux fois, ils chient dans leurs froques. Et tu voudrais que je ressemble à ça ?

– Ah, là-là, non ! Je ne voudrais pas que tu sois autrement que tu ne l’es, je me suis habituée... Mais je disais juste que cette course folle dans laquelle tu es lancée, c’est risqué, c’est dangereux, c’est un peu insensé parfois, non ?

- Ouais, insensé, ça peut l’être. Bah, il y a beaucoup de choses insensées ici-bas.
- Ton père disait que le défi, c’était de ne pas renoncer, de ne pas se soumettre, mais tout en restant vivant. Ça te parle ?
- Pour l’instant, je suis vivante... C’est tout ce que je sais. »

Depuis que l’hôtel avait changé de quartier, la clientèle n’était plus la même. L’inspectrice eut la mauvaise surprise de constater par elle-même que le lieu tenait maintenant plus du bordel que de l’hôtel confortable. La nuit qui suivit, elle ne put presque pas fermer l’œil, car les cris des prostituées et des amants qui s’acharnaient sur les sommiers rendaient le sommeil impossible. Elle se jura de changer d’hôtel, non sans avoir tambouriné sans effet sur une dizaine de portes closes, d’où sortaient des gémissements, des gloussements et des rires gras. Elle pensa avec ironie que le lieu aurait plu à Mike, un endroit propice à la baise rapide et mal faite, pour mâles en rut avinés. Malgré tout, les cris de joie et d’orgasme lui rappelèrent des images de Timothée, un agent de la SIN très spécial, qu’elle appréciait surtout pour ses talents au lit, bien qu’elle reconnût qu’il était aussi un ami agréable et un collègue sérieux. Mais ainsi étaient les aléas de la cité planaie, avec son putain de plan d’urbanisme et ses réverbères foireux.

Le lendemain, elle prit l’ensemble de ses affaires, en direction de l’arrêt de chenille de la ligne 54, direction le centre-ville. Trouver un nouvel hôtel était un contretemps nécessaire, inévitable même, car elle avait encore les gémissements des amants plein la tête, ce qui faisait mauvais genre. Son horloge confidente avait passé une partie de la nuit à commenter les différents feulements de ses voisins de palier, ce qui n’avait rien

arrangé. Lorsqu'elle descendit de la chenille, au milieu des bâtiments officiels et des restaurants chics, elle n'avait qu'une envie, s'endormir n'importe où et hiberner pendant trois mois, jusqu'à la fin de son enquête.

*

Elle se tenait devant l'accueil, habillée de manière plus sobre que lors de sa soirée au club, mais elle avait tout de même coiffé ses cheveux de manière élégante et soignée. Elle était parvenue à obtenir un rendez-vous avec Ralph sur son lieu de travail, ce qui était déjà un exploit. Il avait fallu qu'elle se justifie d'une telle demande, disons, inhabituelle... Il était plutôt rare qu'une jeune femme séductrice cherche à rencontrer un homme sur son lieu de travail, un restaurant chic était plus opportun. Mais Ralph Barth ne semblait pas briller par son esprit, en tout cas il ne sembla pas remettre en question cette drôle de requête, trop heureux de rencontrer une jeune et jolie fille baisable. Par moment, l'inspectrice se demandait comment le monde pouvait porter autant d'imbéciles gouvernés par leurs couilles... Enfin bon, ça faisait partie du jeu, les hommes étaient réputés violents et jonchaient les prisons, les femmes séductrices et manipulatrices. Pour une fois que les préjugés faisaient avancer la bonne cause, il ne fallait pas se plaindre. Pour le moment, la jeune secrétaire de l'accueil farfouillait dans ses papiers. Elle avait des cheveux bruns et bouclés qui lui donnaient l'air d'être née dans une bourrasque de vent, tandis que ses yeux de biches minutieusement maquillés semblaient faits pour charmer l'innocent visiteur qui franchissait le hall.

« Je pense qu'il n'en a plus pour longtemps », lui assura-t-elle en balayant une mèche de cheveux qui s'aventurait sur son front.

L'inspectrice retourna s'asseoir sur les fauteuils bas et rembourrés du hall d'entrée. Son regard se posa sur une peinture en très grand format, presque aussi haute qu'elle, qui représentait un personnage plutôt horrible, aux couleurs rouges dégueulasses, sur un fond vert caca d'oie. Sans doute l'un de ces artistes héroïques dont la côte boursière était au plus haut, et le talent au plus bas. Sous cette peinture, un présentoir proposait des brochures. L'une d'elle clamait haut et fort : "Transcendez-vous grâce au pouvoir de la consommation !" La brochure promouvait des cours permettant de redevenir maître de sa vie grâce à l'acte d'acheter, à la puissance de la consommation. Elle affirmait que la vie avait perdu de son sens depuis que les gens ne savaient plus correctement consommer, que la puissance donnée par le pouvoir d'achat était un art qui, correctement manié, répondait à tous les besoins terrestres. Mais l'inspectrice fut dérangée dans sa lecture par l'arrivée d'un homme au costume gris, aussi éloigné d'elle et de ses cheveux flamboyants que le tableau accroché entre eux pouvait l'être du génie artistique. Il fit penser à l'inspectrice à une souris monotone, un peu dépressive. Elle se leva pourtant, un grand sourire aux lèvres.

« Ralph, quel plaisir de vous revoir ! »

Il sourit à son tour, ce qui n'eut pour effet que de le placer un peu plus haut dans les nuances de gris. Cet homme ne se colorait jamais, pensa l'inspectrice.

« Je vous prie de m'excuser pour cette attente, bianca », lui dit-il en se penchant pour lui déposer une bise un peu humide sur la joue.

L'inspectrice espéra qu'il ne ressente pas le frisson de dégoût qui la secoua de manière incontrôlable.

« Oh ! Ce n'est rien, vraiment ! » Il la regardait toujours avec son grand sourire triste.

« C'est donc là que vous travaillez ? »

– Oui, bien sûr, c’est grand, n’est-ce pas ?

– Oui, c’est impressionnant ! »

Et c’était un peu vrai. L’entreprise avait ses locaux dans un grand bâtiment, partagé avec d’autres structures, et placé non loin des services de l’urbanisme. C’était une structure haute de cinq étages, en forme de U gigantesque. Les couloirs à l’intérieur devaient bien faire un kilomètre de long. L’entreprise avait deux étages d’une aile entière pour elle toute seule, ce qui était beaucoup.

« C’est quatorze salles de réunion, dont une salle pour plus de cent personnes, c’est quarante-trois boîtes postales différentes, pour nos services respectifs, six cents bureaux et postes de travail, douze fontaines à eau, dix-sept toilettes mixtes et deux paires séparées, quatre cent vingt-trois marches d’escaliers pour mener à nos locaux. Que dire de plus ? Ah, oui, plus de cinq mille mètres carrés de lino, quatre cents de parquet, deux cents néons et autres ampoules d’applique... »

L’inspectrice n’écoutait plus, tandis que sa litanie n’en finissait pas, passant d’un chiffre loufoque à l’autre, le manager ne semblant pas se rendre compte qu’il avait perdu son interlocutrice. Mais l’inspectrice Mc Carty notait mentalement les lieux, évaluait, listait dans sa mémoire les noms et les fonctions sur les portes des bureaux. Ce qu’elle cherchait était au milieu de tout cela, éclairé par les deux cents néons et autres ampoules d’applique. Bientôt pourtant, elle dut reconnaître qu’elle aurait été bien en difficulté pour retrouver l’entrée du complexe, alors que le couloir central se divisait en deux branches, sur deux séries de bureaux. Lorsqu’ils atteignirent le bureau quatre cent quatre, la logorrhée de son hôte s’arrêta, tandis qu’il l’invitait d’une main à entrer.

« C’est mon bureau », dit-il inutilement.

L'inspectrice avait en effet bien noté son nom sur la porte, avant qu'il ne l'ouvre. L'intérieur était spacieux, propre, le sol de lino gris froid et les murs blancs sans traces ni marques. Une plante verte était placée au fond, contre la vitre basse, qui donnait sur le parc du bâtiment, en contre-bas. La table du bureau était elle-même large et spacieuse, le fauteuil de cuir sur roulettes trônait en face de deux chaises quelconques, réservées aux invités.

« Asseyez-vous, Bianca, je vous en prie. »

Deux hommes en costumes respectivement noirs et gris passèrent devant la porte. Ralph les héla d'un ton réjoui.

« Salut Bertier, salut Bertnon ! C'est la pause ?

– On fait un petit brunch, ouais, avant de repartir à la commission de gestion de communication de crise...

– Ah, ouais... »

Il referma la porte. Ses deux collègues en profitèrent pour jeter un regard curieux à la jeune femme, avant de reprendre leur discussion.

Ce matin, Ralph Barth avait de grosses cernes sous les yeux et un nez qui semblait couler sans discontinuer, ses petits reniflements incessants tentaient de juguler l'écoulement du mucus clair et liquide. Ses yeux étaient tristement marrons, son sourire avait l'air de lui être extorqué, et à l'instant, il semblait davantage baver devant l'inspectrice Mc Carty. Cette dernière se dit qu'elle avait bien fait de mettre ces imbéciles de chaussures à talons et cette jupe ridicule. Les hommes pouvaient être affreusement cons, et affreusement bavards, quand ils voulaient séduire. Et Ralph Barth

ne semblait pas faire exception. Il farfouilla dans le nœud de sa cravate marron cacad'oie dans une ultime tentative de se rendre désirable. *Raté*, susurra une pensée moqueuse à l'oreille de l'inspectrice.

« Je ne vais pouvoir vous recevoir qu'un bref instant, j'en ai peur, surtout hors contexte professionnel... Mais je peux faire cet effort pour vous, n'est-ce pas ?

– Oh, c'est tellement intéressant de découvrir un métier comme le vôtre. Je saisis ma chance, mais je comprends que vous soyez très pris... »

Il la regarda gravement, bombant un peu le torse, bien que le geste ne fut pas naturel. Le résultat était un peu mollasson, sa posture bravache ne masquait pas sa monotonie dominante.

« Vous savez, mon métier est passionnant, mais terriblement exigeant, il faut des nerfs solides, un grand sens des responsabilités. Ici, c'est surtout du micro-management de précision, outre les opérations mainstream du quotidien s'ajoute la gestion de crise permanente. Du travail dans l'urgence, des vies humaines à bout de bras...

– Mais c'est ce genre d'exigences qui rendent un métier passionnant, non ?

– Oh, oui... Bien que parfois, quand on est au bord de l'abîme, on doute, on se demande si l'on est assez fort. Manager, c'est travailler pour les autres, c'est soutenir des humains parfois sur le fil, c'est le pouvoir de rendre quelqu'un meilleur, ou de le faire sombrer. Et chaque jour apporte sa situation, son urgence, son drame humain. Il n'y a aucune journée qui se ressemble !

– Et vous vous occupez du bâtiment, donc ?

– Pas de la structure, mais du support, le ménage par exemple, c'est idiot mais affreusement nécessaire, qui viendrait signer des contrats dans des locaux sales ? Où

passerait la confiance indispensable ? C'est les réceptions, l'accueil du public, la sécurité incendie, le matériel qu'il faut sans cesse commander pour faire vivre cette structure... Oh, ça ne manque pas de variété, ni d'enjeux ! »

Soudain, sans prévenir, la porte s'ouvrit à la volée, alors qu'au même moment quelqu'un frappait à la porte. L'inspectrice sursauta, sa main plongeant par réflexe dans sa poche de chemise pour saisir son poing américain. Deux hommes en bleu de travail se tenaient devant l'embrasure, des gaillards d'un certain âge, le premier d'entre eux avait une barbe fournie et un air bourru. Le rouge monta le long du cou de Ralph Barth, tandis qu'il fulminait en les perçant du regard.

« Je vous ai déjà dit d'attendre ma réponse avant d'entrer, Lionel ! Il faut que je vous le dise en quelle langue ? »

L'homme barbu le toisa sans ciller.

« Oui, désolé... Mais là on a un problème, c'est plus possible, m'sieur Barth ! »

Ralph regarda l'inspectrice avec gêne, mais les deux hommes ne lui lancèrent qu'un regard vague et désintéressé, avant de poursuivre.

« On a un problème sur la répartition du travail, monsieur, affirma l'autre bonhomme avec un ton véhément. Lionel et moi on fait les toilettes du cinquième, et Bertrand et Robert, ils font le quatrième. Sauf qu'on y est pas, c'est pas équitable », déclama l'homme en bleu en brandissant un doigt vengeur. « On est au bout du rouleau, là ! »

Son camarade, le-dit Lionel, reprit à la volée.

« Au cinquième, c'est toujours dégueulasse, alors qu'au fond du quatrième, vers les salles de réunions d'appoint, il n'y a jamais personne ! Et je vous rappelle qu'on a

quand même un cinglé qui nous fout sa merde de partout, malgré l’affiche qu’on a mise comme quoi il fallait faire son caca proprement, tout ça...

– Ouais, renchérit le second, il nous chie toujours dans des endroits inaccessibles, par exemple derrière le tuyau d’évacuation... »

L’inspectrice déchiffra son prénom sur le badge qu’il portait sur sa poitrine : Vincent. Et Vincent tremblait de colère, tandis que Lionel semblait à bout de nerf également. Ralph Barth se redressa bien droit et passa son doigt dans son col soudain trop serré.

« OK, les gars, OK ! Je ne savais pas tout ça. Ce sont de nouveaux éléments, je vais aller les transmettre de ce pas, et je vous assure qu’on prend ça très au sérieux. On a des mecs qui sont en ce moment même dans la salle de réunion, pour la commission de gestion de communication de crise, et je peux vous dire que le problème des toilettes du cinquième est à l’ordre du jour ! C’est un des incidents prioritaires pour nous cette semaine ! »

Les deux hommes se trémoussèrent, l’éclat de la colère toujours dans leurs yeux.

« Oui, c’est bien beau, tout ça, dit Lionel, mais ça fait des semaines que ça dure ! Un mec pareil, on devrait envoyer l’armée, vous voyez, ou je ne sais pas qui. Ce sont des malades, des malades dangereux !

– Allons, Lionel », répliqua Ralph Barth, apaisant, « ça sent mauvais et c’est très incivil, mais on est pas non plus dans un risque vital...

– Parlez pour vous ! Pour nous, c’est insupportable !

– C’est même pas la propreté qui nous pose problème, renchérit Vincent, c’est le mépris !

– Ces salauds de hauts gradés, ils nous chient toujours dessus, voilà ce que ça veut dire !

– Lionel ! s'écria Ralph Barth. Tenez votre langage, nous ne sommes pas seuls. »

Il lui fit de gros yeux en direction de l'inspectrice, qui conservait un sourire poli sur ses lèvres, malgré son irrépressible envie d'éclater de rire. Lionel n'avait même pas tort, pensa-t-elle.

« Et de toute façon, même sans le fou, là, c'est pas équitable. »

Vincent croisa ses bras sur sa poitrine, buté. Lionel semblait lui aussi boudeur et vindicatif.

« Bon, on va procéder rigoureusement et dans le calme, répliqua Ralph. On ne va pas paniquer. » Pourtant, il semblait bien lui-même sur le point de paniquer, estima l'inspectrice, tant il était rouge du visage et la respiration haletante. Ses mains tremblaient sur la surface dégagée de son bureau. « Je vais prévoir une réunion de conciliation et d'évaluation des charges, on va prendre toutes les feuilles de suivi que vous remplissez depuis trois mois, et on va éplucher...

– Mais, m'sieur, ça fait des plombs qu'on ne les remplit plus, les fiches, fit Vincent.

– Hein ? Comment ça ? Comment ça ? Plus de fiches de suivi, vous rigolez ? C'est une blague, les gars ?

– Non, m'sieur » fit Lionel à son tour. « Vous croyez qu'on peut encore remplir toute la paperasse avec tout le cinquième à faire ? Et depuis que le chieur fanatique nous en met plein les murs ?

– Lionel ! Votre langage !

– Ben oui, m'sieur, mais le langage, c'est comme les feuilles de suivi, on en peut plus, là, trop de pression, trop de travail...'

– Nom de nom ! Comment on va faire pour objectiver, sans les feuilles de suivi, hein ? Comment je vais me justifier auprès de Bertrand et Robert, hein ? Sans analyses chiffrées, on ne peut rien faire de fiable, rien ! Nous ne sommes plus dans l'époque de mon prédécesseur, les gars, on est plus une entreprise familiale, je veux du professionnalisme jusqu'au bout des ongles !

– C'est de la merde qu'on a jusqu'au bout des ongles, grinça Lionel dans sa barbe touffue, sans vouloir vous offenser... »

Ralph Barth prit une grande inspiration, sembla sur le point de parler, puis se dégonfla comme un ballon de baudruche, et recommença ainsi trois fois de suite. Finalement, son regard se posa sur l'inspectrice, et un air de détermination s'afficha sur son visage.

« Bon, là dans l'instant, avant que vous ne nous interrompiez grossièrement en entrant sans frapper, j'étais en entretien, dit-il sèchement. Alors vous allez retourner à votre travail ce matin, et je vous verrai à midi moins quart ici, c'est entendu ? »

Les deux hommes grommelèrent avec cet air particulier que prenait la révolte couvant en sourdine chez les hommes du peuple. L'inspectrice se tenait toujours souriante et polie, comme si tout cela était du plus grand intérêt pour elle. Lorsque la porte se referma derrière les deux indignés, Ralph Barth se laissa aller à sa furie.

« Je suis désolé, vraiment ! Ah, c'est ce genre de choses dont j'ai horreur, ces imprévus, ces situations qui dégénèrent ! On est dans la difficulté, là ! Je ne vous cache pas que je vais devoir écourter notre entrevue, Bianca, même si ce n'est vraiment pas par plaisir, mais je vais devoir agir au plus vite.

– Lorsque le devoir nous appelle... » dit l'inspectrice avec une légère pointe de moquerie dans la voix.

De toute façon, elle en avait assez vu. Il n'y avait rien ici de notable.

« Enfin, ça vous aura permis de voir un peu la rudesse du quotidien, ces hommes et ces femmes qui viennent se heurter à leur manager, comme des naufragés après la tempête. Il est dur d'être le capitaine d'un tel navire quand tout part en folie...

– Ah oui... fit l'inspectrice, en papillonnant des yeux. Et je trouve qu'on retrouve bien le côté mainstream dont vous aviez parlé, effectivement ! »

Pfff... Comment peut-on passer ses journées de manière aussi vaine ?! s'indigna-t-elle intérieurement.

Le manager Barth eut au moins le bon goût de sembler un peu gêné, son visage rosit un bref instant, et il se racla la gorge, à la recherche d'une diversion ou d'une répartie fulgurante. Il ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit enfin. Finalement, la parole ne venant pas, il se leva, fit coulisser son nœud de cravate une fois encore et fit un signe de la main à l'inspectrice, en direction de la porte du bureau.

« Avant que nous ne nous quittions, je vous propose de faire un tour des salles de réunion, je pense qu'il y en a qui doivent être libres. »

Oh, quelle joie, des salles de réunions ! s'amusa-t-elle en son for intérieur. « C'est une idée excellente, mais je ne voudrais pas vous retarder. Vos hommes ont besoin de vous !

– Oh, mais ils attendront un peu, vous savez, il ne faut jamais céder à la panique, ni à l'urgence. J'ai l'habitude de gérer ce genre de crises, ne vous inquiétez pas. Venez, je vous emmène voir tout ça... »

Oh merde...

Elle ne put que lui sourire, un sourire un peu figé, mais il fallait encore le brosser un peu dans le sens du poil, encore un tout petit peu et plus pour très longtemps. Car il serait bientôt temps de changer de méthode et de braquet, pensa-t-elle avec une joie anticipée.

Le tour du bâtiment et des salles de réunion c'était avéré aussi ennuyant qu'elle avait pu l'anticiper, ils firent même un détour par l'une des toilettes du cinquième, l'un des lieux du crime, puis il raccompagna une inspectrice Mc Carty bouillonnante et prête à exploser.

« Je suis désolé de ne pas avoir pu vous montrer l'amphithéâtre, notre plus grande salle de réunion, mais la commission de gestion de communication de crise y siège en ce moment même. C'est dommage, ça vaut le coup d'œil ! »

L'inspectrice frissonna à la seule idée et bénit la commission de machin-chouette.

« Je suis déjà très heureuse d'avoir vu tout cela. Le monde artistique devrait s'inspirer davantage du monde de l'entreprise, vous savez, j'en suis convaincue, Ralph...

– Oh ! » Il rayonnait de plaisir, soudain flatté comme un enfant de trois ans après son premier caca sur le pot. « Je ne sais pas... C'est une idée, oui, c'est vrai que c'est un monde plein de richesses et d'inspiration. Si des artistes pouvaient en capturer toute la subtilité, toute la saveur, ça pourrait donner quelque chose d'extraordinaire, oui. Que diriez-vous de nous revoir ? Je suis frustré que nous ne puissions pas parler un peu plus ce matin... »

Mon dieu, mais qu'il est con !

« Évidemment, c'est une merveilleuse idée ! Que diriez-vous de ce soir ? Je vous donne rendez-vous sur la place des dômes, qu'en dites-vous ? »

Il rit.

« Bien sûr, j'accepte volontiers ! Vers quelle heure ?

– Vingt heures, malheureusement, je ne pourrais pas avant... »

Comme ça il fera nuit, et on pourra agir de suite, que je ne me retape pas deux heures de discussions creuses...

Ils se firent la bise, un moment toujours difficile à encaisser pour la jeune femme. Puis ils repartirent chacun dans leur direction, l'inspectrice à son enquête, et le manager à ses situations de crises et ses drames humains. Une fois dehors, l'inspectrice se passa les mains sur les tempes.

« La vache ! Plus je vieillis, moins je supporte ces conneries », pesta-t-elle à mi-voix.

Et il fallait maintenant préparer l'enlèvement pour le soir même... Elle ne se ferait pas avoir comme la dernière fois, cette fois-ci personne ne lui volerait sa prise, se jura-t-elle.

Chapitre huit

L'interrogatoire

Le néon clignotait avec un bourdonnement sourd, projetant des flashes de lumière sur les murs de béton gris.

« Arrêtez, mais arrêtez, je suis innocent ! Bon sang, mais qu'est-ce qui arrive Bianca ? C'est quoi tout ça ? Libère-moi ! »

Du sang sur le coin de la bouche, Ralph Barth avait des marques rouges au cou et sur le visage, il était assis dans la pièce sombre d'un sous-sol silencieux, attaché à sa chaise, sa chemise défaite, ses cheveux gris trempés de sueur et de poussière.

« Je ne m'appelle pas Bianca, ducon », cracha l'inspectrice, dont le visage n'était plus tout sourire. « Je suis une inspectrice de la SIN, tu piges ?! »

Lisa était à côté d'elle, en retrait. Elle s'approcha doucement et murmura à l'oreille de l'inspectrice.

« T'es sûre de ce que tu fais, là ? On est un peu en dehors de nos procédures... »

L'inspectrice avait conscience qu'elle franchissait des limites, qu'elle s'aventurait dans la zone grise de la légalité. Ce n'était pas inconnu au sein de la SIN, leur agence était même naturellement portée à cela de part sa mission, mais cela la troublait car c'était sa première fois. Elle sentait son sang qui courait dans ses veines, cette force qui pulsait

dans son corps, cette excitation de franchir les codes, de retrouver sa liberté d'agir loin du carcan codifié de sa profession. Ici, elle défiait le système.

« Je sais, Lisa... Mais tu sais bien qu'il le faut pour avancer. »

Ralph Barth entendit leurs chuchotements, il tenta de se défaire des liens qui tenaient ses mains attachées dans son dos.

« Eh, qu'est-ce que vous dites, oh ! Au secours ! Et oh ?

– Oh, la ferme, le coupa Lisa. Tu n'as pas encore compris que personne ne peut t'entendre ici ?

– Bianca, mon petit, qu'est-ce que c'est que tout ça, hein ? Ce n'est pas raisonnable, enfin ! Détache-moi, si c'est un jeu érotique, je t'assure que ce n'est pas drôle ! »

L'inspectrice saisit l'autre chaise présente dans la pièce nue, aux murs de béton brut. Elle s'assit en face de lui.

« Écoute, bordel ! Il n'y a pas de Bianca, il n'y a jamais eu de Bianca. Je suis agente de la SIN, je me fous de toi et de ton con de boulot, OK ? » Il sembla peiné et grimaça comme si on l'avait brûlé avec un objet chauffé au rouge. « Bon, on connaît plein de choses, sur toi, sur tes amis, sur ce que tu trafiques pour arrondir tes fins de mois.

– Mais je n'ai rien fait, rien, je vous le jure ! On vous a mal renseignées, je ne sais pas, je ne comprends pas...

– Et le service de l'urbanisme, ça ne te dit rien ? Tu nous prends pour des connes, des truffes ? », renchérit l'inspectrice avec hargne. Elle s'était changée et portait de nouveau son pantalon noir et ses rangers. À sa ceinture, son flingue pendait avec un air menaçant, Ralph y jetait des coups d'œil réguliers. « Mais la truffe c'est toi, mon coco, dans cette affaire ! Bon, le principe est simple, tu vas voir. Je te donne dix minutes pour

nous raconter tout ce que tu sais, t'auras du temps supplémentaire si t'es bien causant, t'en fais pas. Si par hasard tu nous racontes des conneries, et ça on le saura vite par recoupement avec ce qu'on sait déjà, alors on jouera à un autre jeu, moins marrant. Compris ? »

Il avait les larmes aux yeux, maintenant. Il pleurnichait en reniflant bruyamment.

« Bianca, Bianca, je suis désolé. Je n'ai pas été à la hauteur, mais je ne sais rien, je suis un second couteau, je n'ai pas trempé dans toutes ces affaires, juste servi de messenger, point barre !

– Et tu as touché ta commission, bien sûr, railla l'inspectrice avec un ton méprisant. Tu vois, les mecs comme toi font trop de dégâts par leur égoïsme pour qu'on puisse les prendre en pitié. Tu pleurniches, mais pourquoi devrais-je avoir de l'empathie pour toi, alors que tu n'en as eu aucune pour tes victimes ?

– Bianca... Bianca, ce n'est pas... »

L'inspectrice fit voler ses cheveux bleus cyans en se levant, se saisit de son couteau et pressa le bouton, la lame sortit. Elle hésita un instant, devant cet homme sans défense, attaché. Son air misérable la retint, puis elle se rappela ce pourquoi elle était ici, ce à quoi ce gars contribuait par son travail de l'ombre. Ce type travaillait pour un réseau, pour une clique de gens puissants qui opprimaient toute une population, et il ne le faisait que pour un vil appât du gain. Avec un rictus de colère, elle se pencha sur un Ralph terrorisé, qui n'osait plus faire un mouvement, même pour respirer, et elle posa la lame sur son entrejambe.

« Appelle-moi encore une fois Bianca, et je te les coupe, ça me fera un souvenir de toi », gronda-t-elle à voix basse, son nez contre le sien, et ses yeux bleus aciers plongés dans les siens, marrons et écarquillés.

« Vous n'avez pas le droit, couina-t-il d'une petite voix aiguë, vous n'avez pas le droit d'être violentes ! »

Ce fut comme un appel, cet interdit qui résonnait à ses oreilles lui fit bouillir les veines. Un bref instant, elle eut l'envie de hurler qu'elle avait tous les droits, parce que sa mission était juste, et qu'elle sentait son désir de liberté qui frappait contre sa poitrine pour la faire éclater. L'inspectrice Mc Carty se redressa soudainement et le gifla à la volée, faisant partir sa tête de côté, le son se répercuta en écho dans le sous-sol désert. Il la regarda, figé de stupéfaction, les yeux révulsés. L'inspectrice vit Lisa qui lui jeta un bref regard en coin, un regard à moitié apeuré, à moitié brûlant du même souffle qu'elle.

« Allez, parle, l'invita cette dernière. On s'intéresse aux gros poissons, toi tu n'es rien. Parle et c'est fini.

– On m'a dit de ne jamais rien dire, c'était la règle, sinon on m'enlèvera ! » glapit-il d'une traite.

L'inspectrice vit qu'une tache sombre s'était répandue sur son pantalon, à hauteur de l'entrejambe. L'odeur d'urine était forte.

« Tu as déjà été enlevé, mon mignon, lui rappela l'inspectrice. Et si on te laisse là à crever de faim et de soif, personne ne viendra te chercher...

– Non... Non, vous n'avez pas le droit, pas le droit !

– Tu vas répéter ça combien de fois, crétin ? On a le droit parce que personne n'en saura rien, et que quand personne n'en sait rien, on a TOUS les droits. Tout le monde croira que tu t'es fait enlevé, toi aussi, comme les autres. Personne ne pensera à la SIN.

– Non, non, non ! Lâchez-moi, lâchez-moi ! Vous serez condamnées, il y a des gens qui savent que je suis ici, avec vous.

– Je perds patience, fit l’inspectrice, alors tu causes ou tu restes là dans le noir jusqu’à ce que les rats viennent te bouffer vivant.

– Les rats ? »

Il tourna la tête frénétiquement, cherchant du regard les affreuses bestioles.

« Tant qu’il y a la lumière, ils ne viennent pas, murmura Lisa à son oreille. Mais dès qu’on sera parties... »

Elle aussi était armée et en tenue martiale, rangers à l’appui. L’inspectrice Mc Carty était prise de sentiments ambivalents. Elle voulait qu’il parle, pour que cela se termine, et pour que le désir cesse. Ce désir qui voulait qu’il leur tienne tête et qui les pousserait à aller plus loin. Elle vivait cet instant comme un défi à sa détermination, il y avait les moutons, ceux qui bêlaient dans le rang, sans ruer, sans se révolter, et il y avait ceux qui brisaient leurs chaînes. Elle voulait briser les siennes, et elle le ferait en brisant la mâchoire de cet homme. Elle le vit trembler devant son regard, sans doute pouvait-il lire son dilemme interne, sa peur face à son propre désir de violence.

« Bon tu écoutes et tu réponds aux questions ? Ou on passe à des méthodes plus persuasives ? J’en ai marre, là ! »

L’inspectrice appuya son propos en faisant jouer son couteau et piqua la poitrine de son prisonnier, faisant perler une goutte de sang. La transpiration coulait sur son visage, et il grimaça en gémissant. Une part d’elle-même pria pour qu’il cède, une petite voix qui perçait au milieu du désir de sang et de puissance.

« Je peux essayer de vous aider, mais je ne sais rien, je vous le jure !

– Ta gueule, tu réponds à nos questions, tu dis tout ce que tu sais. Point barre. Le reste, j'en ai rien à foutre. » Elle retira le couteau, repliant la lame. « Bon, tu es un messenger, ça on en sait déjà une partie, mais on va réentendre tout ça. Ne mens pas ! Tu portes des messages entre qui et qui ? »

Il déglutit, tourna la tête à droite et à gauche, comme pour chercher à échapper à son regard brûlant.

« Je... Je fais le lien avec un mec de l'Urbanisme.

– Qui ?

– Un politicard, un gars pas important...

– Le nom, le coupa Lisa. Crache le nom, on est toutes les deux en train de s'énerver, et je suis pas sûre que tu vas finir vivant, à ce rythme.

– Longtard Maupertuis. C'est son nom. »

Il baissa les yeux, comme terrifié. Il avait chuchoté le nom, mais les deux femmes l'avaient entendu distinctement. L'inspectrice sentit en elle un sentiment de soulagement mêlé d'une étrange déception, presque une frustration de le voir céder ainsi.

« Bien, l'encouragea-t-elle. Maintenant, tu le contactais comment Maupertuis ?

– Au club.

– Et tu lui disais quoi ? questionna Lisa.

– Euh, les ordres, quoi. Des lettres que je transférais telles quelles. On m'a dit qu'elles étaient signées de mon nom, mais que je ne devais jamais les ouvrir. Elles étaient scellées.

– Bon, combien de lettres ?

– Je ne sais pas, je ne me rappelle plus... »

Lisa, qui était debout devant lui, projeta son pied sur son torse, et il bascula en arrière en hurlant, sa tête frappant le sol avec un bruit mat. L'inspectrice observa Lisa avec surprise, et elle vit le même combat interne que le sien, elle vit les mains de sa collègue qui tremblaient d'une violence difficilement contenue, une violence qui désirait s'exprimer enfin. Elle soupira.

« Putain, mais tu es con ou quoi ? T'en as déjà trop dit, à quoi ça sert de te faire bastonner ? Viens Lisa, aide-moi à relever cet abruti. »

Elles attendirent qu'il reprenne ses esprits, entre deux flashes de néon, le silence était pesant. Un petit couinement provenant des tréfonds du sous-sol fit tourner la tête de Ralph, tandis qu'il retenait sa respiration.

« Si tu parles bien, on ne te laissera pas te faire bouffer par les rats, lui dit Lisa avec un air amical.

– Alors, le nombre de lettres ? répéta l'inspectrice.

– Il, il y en avait trois, c'est tout, je le jure. Toutes pour ce même gars, rien d'autre.

– OK. Et tu les recevais de qui ? »

Ralph sembla effrayé et roula des yeux. L'inspectrice pouvait lire sur son regard la lutte interne qui se tramait sous son crâne. Les deux filles dangereuses là, devant lui, et cet employeur absent mais non moins terrifiant. L'inspectrice le comprenait un peu, la fin de Nicolson n'avait pas été très charmante.

« Bon, tu as besoin d'un petit coup de pouce ? »

Il la regarda bêtement quand elle reprit son couteau, puis ouvrit la bouche. Aucun son n'en sortit. Il inspira et les paroles s'échappèrent de sa gorge en un croassement rauque.

« Ben, je recevais les lettres dans un autre club. Dans le hall en fait.

– Quel club ?

– Le club des Lunes Sœurs. »

L'inspectrice échangea un regard avec Lisa. Elles connaissaient ce club de nom. Des collègues leurs en avaient parlé. Un club connu dans la haute société, un de ces endroits où on venait pour faire des rencontres, nouer des accords, et bien d'autres choses encore.

« Et c'était qui ?

– C'est un peu compliqué, là... Je veux dire, les lettres venaient d'ailleurs ! » ajouta-t-il rapidement, percevant le regard noir que les deux femmes portèrent sur lui. « C'était le Cerveau qui dispatchait les ordres, nous on portait les colis. Point barre.

– Le Cerveau ?

– Ouais, on l'appelait comme ça quand on en parlait. Je n'en sais pas plus. Le gars qui me donnait les lettres en main propre, je le connais de visage, je veux dire, je savais le reconnaître. Mais je ne savais pas qui c'était. Son nom, je veux dire. J'ai jamais su.

– Humm... » L'inspectrice plissa les yeux. « Il n'y avait que lui ? Tu ne voyais personne d'autre ?

– Non, non... Je vous assure. Lui, il voyait d'autres mecs du conseil de l'urbanisme, qui venaient au club. »

L'inspectrice était surprise. Pourquoi ce gars lui aurait-il donné cette information dangereuse ? Lisa, elle aussi, avait perçu l'incohérence. Elle se pencha vers lui.

« Et c'est lui qui te l'as dit, ça ? C'est lui qui t'as dit qu'il voyait d'autres gars de l'urbanisme ?

– Hein ? Oh ! Non. Non, c’est Longtard. En fait, il lui avait proposé de venir au club, mais il a refusé. Du coup, on m’a recruté moi. Il parlait trop, Longtard, et il nous a tous foutus dans la merde...

– On te donnait de l’argent, en échange ? »

L’inspectrice s’attendait à la réponse.

« Oui, en même temps que la lettre, dans une autre enveloppe. »

L’inspectrice se pencha en arrière, sur le dossier de sa chaise, s’étirant. Ça avançait, mais le problème avec ces réseaux, c’était toujours pareil. On chopait de petites mains qui ne connaissaient pas grand-chose, et on ramait pour remonter jusqu’aux gros poissons. Et on perdait du temps, beaucoup de temps et d’énergie. Il ne restait plus qu’une chose à retirer à leur ami Ralph, elle le regarda dans les yeux, il tremblait.

« Bon, tu devais le revoir quand, le gugusse ?

– La semaine prochaine. Des fois, je recevais juste un mot dans ma boîte aux lettres, et il fallait que je vienne en urgence. Mais là, il m’a donné une date.

– Tu vas nous le décrire en détail, et Lisa va faire des croquis. Quand le portrait sera reconnaissable, on en aura fini avec toi et on va te remettre entre les mains de notre service. Tu ne retourneras pas chez toi, c’est compris ?

– Hein ? Et ma femme, mes enfants ? »

Une pointe de colère monta au nez de l’inspectrice. Parce que ce type était marié, elle le savait, Lisa lui avait donné le profil complet.

« Ils ne risquent rien, on les informera en temps voulu, répliqua-t-elle sèchement. Quant au fait qu’elles ont eu le malheur d’avoir pour conjoint et pour père un abruti qui trempe

dans des affaires auxquelles il ne comprend rien et qu'il ne sait pas gérer, je n'ai aucune solution. »

Lisa vint prendre sa place sur la chaise, un calepin à croquis sur les genoux.

« Allez, dit-elle, il ressemble à quoi, notre brave contact ? »

Leur homme était brun, grand, au visage assez marqué, une mâchoire carrée, un nez aigu, pointu, deux yeux sombres sous des sourcils broussailleux qui lui donnaient un air d'oiseau de proie. Ralph Barth était pressé d'en finir, visiblement, et il faisait de son mieux. Il leur donna le lieu exact, l'heure et les indications habituelles. Puis, leur indiqua la clé de sa boîte-aux-lettres sur le trousseau qu'il avait dans sa poche, au moment de sa capture. Des agents de la SIN vérifieraient qu'il n'y ait pas de changement de dernière minute et de petit mot imprévu. Mais l'inspectrice n'y croyait pas trop.

« Vous allez me détacher, maintenant ? » demanda-t-il avec espoir, alors que les deux femmes s'étaient levées.

« Bon, je reste avec lui tant que tu ailles chercher une chenille, dit Maggy à sa coéquipière. Prends une cagoule pour le couvrir, il ne faut pas qu'on le balade dans toute la ville à visage découvert.

– OK. »

Lisa effleura son avant-bras, avant de se détourner, plongeant dans le couloir sombre vers la sortie et la ville bruissante. Un bruit de goutte-à-goutte s'ajouta au bourdonnement du néon.

« Vous n'allez pas me laisser seul, hein ? » lui demanda Ralph Barth avec anxiété.

Il ressemblait maintenant à un petit enfant, incapable de maîtriser ses peurs.

« C'est pas prévu, sauf si tu me saoules à parler tout le temps », lui répondit-elle laconiquement.

Elle tira la chaise un peu plus loin de lui, hors de son champ de vision. L'attente allait être longue, et elle devait réfléchir.

Lorsque Lisa revint avec quatre agents armés de la SIN, l'inspectrice avait eu amplement le temps de réfléchir, de planifier, de replanifier et d'aborder tous les cas de figure que le monde pouvait porter. Et l'odeur d'urine de plus en plus forte émanant de Ralph Barth devenait de plus en plus insupportable. Le premier agent à entrer n'était autre que Timothée, son amoureux préféré.

« Mais qu'est-ce qui pue comme ça ici, ma parole ? »

Ralph Barth émit un couinement indistinct, et Maggy n'eut pas besoin de répondre. Elle sourit à son collègue, un sourire charmeur, elle ne savait pas faire autrement avec Timothée. Elle aimait l'idée qu'il la désire. Il était grand, fin, habile au lit, il avait des cheveux blonds comme les blés, toujours ébouriffés d'une magnifique manière, et ses yeux marron étaient joueurs. C'était une désolation que l'enquête lui prenait tout son temps, pensa l'inspectrice. Elle crut lire la même réflexion dans les yeux taquins du jeune homme, mais il ne dit rien. Ils embarquèrent un Ralph Barth qu'ils durent porter, tant celui-ci était incapable de tenir sur ses jambes. Lorsqu'ils furent partis, elle et Lisa ressortirent à leur tour sous le ciel nocturne.

Elles marchaient l'une à côté de l'autre, dans la rue déserte. Le ciel au-dessus d'elles était parsemé d'étoiles. Un silence gêné s'installa entre elles, jusqu'à ce que Maggy n'en puisse plus.

« Je crois qu'on avait pas le choix.

– Je n'en sais rien, c'est comme ça », lui répondit Lisa.

Pour la première fois depuis l'interrogatoire, elle croisa son regard.

« L'enquête se durcit, à un moment donné, il est impossible d'éviter toute violence. On avance, il n'y a pas trop de dégât, le type se remettra.

– Ou pas. En vérité, c'est toujours pareil. Les gars de la SIN qui ont déjà connu ça le disent tous. En fait, on choisit de foutre les mains dans le cambouis, de se salir les pattes parce qu'on croit en ce qu'on fait, et parce que les personnes qu'on peut sauver sont plus nombreuses que les œufs qu'on a cassés pour faire l'omelette. »

L'inspectrice soupira.

« Je sais tout ça, on se l'est dit mille fois. Le truc, c'est que tous les terroristes, tous les fanatiques que le monde ait jamais portés, tous sont convaincus, tous pensent œuvrer pour le bien. Je veux dire, c'est un argument délicat à manier...

– Si on était fanatiques, on ne douterait pas, Maggy. Franchement, le fanatisme c'est ça, c'est ça qui fait la différence, la possibilité du doute. Quand il n'y a plus de doute, c'est qu'on a franchi le voile.

– Ouais, ça me plaît ce que tu dis, et à la fois... On doute, mais on fait quand même. Tu vois ce que je veux dire ?

– Bien sûr. T'as ressenti la même chose que moi ? Le désir, le désir que ça avance, le désir de balayer l'obstacle du mutisme de ce gars à n'importe quel prix ? »

L'inspectrice sourit. Lisa et elle étaient faites du même bois, au fond d'elles-mêmes.

« Franchement, oui. C'était grisant. On subit depuis tant d'années, on rame, on pédale dans la semoule face à un adversaire intouchable. Là, par la violence, on pouvait reprendre la main, je me sentais capable de tout faire, de tout obtenir. Merde, la paix ce n'est pas à n'importe quel prix, il y a des combats qui méritent d'être portés ! »

Lisa ralentit le pas, elle semblait un peu abattue.

« Et à la fois, j'ai pris plaisir à l'envoyer s'écraser par terre. C'est une sorte d'ivresse, je ne me reconnais pas, et ça me fait peur, vraiment.

– Moi aussi. La violence, c'est tentateur, c'est un sentiment de puissance qui te drogue un peu, ça ne sert à rien de le nier. Enfin, je crois que ce que tu disais sur le doute, c'est ça. On est capables d'en parler, et tant qu'on en reste capables, on peut mettre de la distance, on peut contrôler. C'est ce que je me dis, là maintenant. Ouais, il y a une tentation, c'est inévitable. Tu peux pas toucher à ça, naviguer dans ce qui nous entoure, sans que ça arrive, je ne crois pas.

– Putain, il y a intérêt que tu aies raison, chuchota Lisa d'une voix presque suppliante. Moi, ça me stresse. Utiliser la violence parce qu'on a pas le choix, mais jamais savoir si on va trop loin, si on sera capables de s'arrêter ou pas quand il faut. Tu vois, les enquêtes qui n'avançaient pas, j'enrageais. Et maintenant je les regrette. Quand ça n'avançait pas, on était peinarde, notre salaire, notre petit boulot, tranquille. Là, c'est tout le contraire, ça s'emballe, on est prise dans les filins du truc, on est emportée, et tu ne sais pas où. Il n'y a plus de repère, je trouve. »

L'inspectrice resta silencieuse un long moment, à méditer pour elle-même. Finalement, elle chassa ses pensées de son esprit.

« La nuit porte conseil, j'ai besoin de dormir. Mais une chose est sûre, je ne suis pas allée jusque-là pour renoncer finalement parce que ça devient un peu difficile. »

Lisa rit doucement, avec un air un peu triste.

« Bah, pour rentrer dormir, il faudrait encore qu'il y ait une chenille, qu'elle soit à l'heure et qu'elle te pose à moins de quatre heures de marche de ton hôtel !

– Ah, au fait, tout à l'heure, le chauffeur de chenille m'a conseillé de voter pour le candidat des transports publics...

– Eh bien, s'ils sont aussi efficaces pour gouverner que pour transporter les gens au bon endroit, je dirais que c'est une mauvaise idée.

– Ou alors c'est nous qui sommes un peu connes, Lisa. Ce n'est pas à exclure. »

Lisa gloussa doucement.

« Il faut que tu le saches : les gens têtus sont tenaces, et réciproquement. Et on est forcément un peu conne quand on fait notre métier. Sinon, on est pas bonne. »

Maggy s'arrêta brusquement, Lisa se tourna vers elle avec un haussement de sourcil.

« C'est marrant, ça ! Mon horloge dit la même chose. C'est une qualité d'être conne maintenant ? Ça ébranle toute une dimension de mes représentations, vous en avez conscience, toutes les deux ? »

Lisa pencha la tête de côté, admirant les yeux bleus aciers de l'inspectrice qui passaient du noir bleuté au gris chaud sous les flashes de lumière poussifs du réverbère voisin.

« Franchement, je ne saurais pas dire. Le monde et la vie sont infiniment complexes, alors ça n'est pas exclu que la connerie puisse s'avérer parfois une qualité. Demande à ton horloge, elle a l'air d'en connaître un rayon. »

Elles reprirent leur marche, d'un pas plus lent, elles arrivaient à l'arrêt de chenille. Elles se quittèrent ici, Lisa prenant une autre ligne, et l'inspectrice resta seule à attendre la sienne, brassant des idées jusqu'à l'écœurement. Rien ne semblait simple dans cette enquête, même leurs propres actes semblaient flous, comme une remise en question permanente. Elle ne désirait rien d'autre que de s'affaler dans son lit et de fermer les yeux pour ne plus rien penser, enfin.

Chapitre neuf

Le vieil homme

La chenille arriva avec un quart d'heure de retard, ce qui était bon signe. Une demi-heure plus tard, elle déposait l'inspectrice à vue de son hôtel. Elle salua le chauffeur avec un grand sourire, un petit bonhomme noir à la mine morose, et descendit sur le trottoir d'asphalte.

« Comme quoi je suis une vraie langue de pute », s'amusa-t-elle en regardant la chenille redémarrer avec ses bruits mécaniques saccadés.

« Ah, les putes, madame, il ne faut pas en dire du mal », fit une voix dans son dos.

Elle se retourna vivement, ses doigts s'enfilèrent instinctivement dans les logements de son poing américain. Une silhouette voûtée s'avança. Un vieil homme, un très vieil homme. L'inspectrice soupira.

« Vous êtes encore debout à cette heure ? Moi qui pensais que j'étais la seule à prendre la chenille de nuit.

– Oh, je n'ai pas pris la chenille, mais j'aime me promener de nuit dans cette cité. Vous allez où ? »

L'inspectrice hésita, regardant le vieil homme de plus près. Il avait les mains visibles, pâles, la peau presque translucide, piquetée de taches brunes. Des mains squelettiques.

« Je vais à mon hôtel, juste là, dit l'inspectrice.

– Oh, vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vous accompagne ? »

Elle hocha la tête, comme une invitation. Elle ralentit le pas pour s'adapter à celui du vieil homme.

« Alors, comme ça vous aimez marcher la nuit en ville ? lui demanda-t-elle.

– Oui, c'est là qu'elle est la plus belle. Je ne saurais vous dire pourquoi.

– C'est plus calme ?

– Oh, certainement. Mais cette ville je la connais, vous savez, j'y ai passé toute ma vie. C'est un beau bordel, oui, vraiment. Un beau bordel. Et la nuit, ça s'apaise pour mieux redémarrer le lendemain. »

L'inspectrice sourit.

« Oui, c'est amusant, avec une amie on désespérait de voir tout ce merdier ambiant, pas plus tard que la veille. »

Il gloussa, petite chose secouée de soubresauts, appuyé sur sa canne.

« C'est un *beau* bordel, j'ai dit. » Il lui sourit de toutes les dents qui lui restaient. Quelques icebergs blancs dans une bouche noir d'encre. « C'est le bordel comme tout ce qui vit. Je suis hors-course, mais je m'en rends compte maintenant.

– Comme tout ce qui vit, vraiment ? répéta l'inspectrice, pensive.

– Oui. C'est pareil partout, le vivant ça foisonne, ça rampe, ça contourne, ça magouille. Ça pousse là où il ne faut pas, comme la mauvaise herbe. Et on y comprend rien, à ce

foisonnement de vie. On se dit “mais bordel, pourquoi ce n’est pas plus ordonné, plus logique, plus efficace”. C’est vrai madame, j’ai passé toute ma vie à me dire cela, moi aussi.

– Vous faisiez quoi ?

– Je m’appelle Hervé Louitton. Oh, vous ne me connaissez pas. Je sais, on m’a oublié. J’étais un politicien, assez bien placé d’ailleurs, mais c’est fini tout ça.

– Vraiment ? Et qu’est-ce qui vous a poussé dans cette voie ?

– L’envie de faire changer les choses, d’abord. Le sexe ensuite. J’aimais baiser plus que tout, je me sentais vivant. Honnêtement, je suis trop vieux pour ça, mais vous êtes sublime, le genre de fille que j’aurais tenté de séduire par tous les moyens que cette cité contient. J’étais plutôt beau gosse, pour de vrai. »

L’inspectrice lui jeta un regard en coin. C’était vrai qu’il était beau, même avec son âge. Il avait des yeux en amande, qui rappelaient ceux de Timothée, il avait un corps qui trahissait une ancienne carrure athlétique. Il était plus petit qu’elle uniquement parce qu’il était courbé.

« Le sexe, hein ? C’était ça qui vous motivait ? »

Elle soupira.

« Oh, je soupire aussi, vous savez, je suis conscient. J’ai magouillé toute ma vie, j’ai tapé dans la caisse, comme on dit, pour passer mes soirées dans des clubs de luxe, avec des dizaines de jeunes femmes qu’on pouvait baiser par tous les trous, faire des trucs qui me paraissaient fous. C’est une vie qui vous prend, je veux dire, je n’ai jamais pensé à ce que je faisais, je vous le jure. Et puis un jour, je suis devenu vieux. Et là, ça a été la douche froide.

– Vous regrettez ?

– Vous voulez parler de ma vie, ou bien d’être vieux ? Ah ! Ma vie, je ne la regrette pas, c’est ainsi. J’aurais aimé qu’on vienne me tirer de là quand il était temps, c’est sûr, mais ça n’a pas eu lieu, ça a rarement lieu. Et être vieux, c’est merveilleux. Je vis depuis cinq ans, alors que je n’ai fait que tuer le temps pendant toutes mes belles années. C’est con, hein ? »

Elle lui sourit, elle le trouvait touchant.

« C’est quoi la leçon de votre histoire, là ? »

Il siffla doucement d’un air perplexe.

« Oh ! La leçon ? Merde, je serais bien en mal, madame. Vraiment, la vie est une chose insaisissable, bordélique, belle quoi. Et dure aussi. J’ai fait ce que j’ai fait, comme les autres, personne ne comprend ce qui le motive, d’où il vient et où il va. On s’agite tous beaucoup parce qu’on pense devoir le faire, c’est tout.

– Et le sexe ne vous manque pas ?

– Si, mais différemment. Je voyais des femmes, enfin je les niquais, quoi. Mais justement je ne les voyais pas. C’était une non-rencontre, un rendez-vous raté. Elles, elles étaient là pour le pognon, ou parce qu’elles étaient séduites, je ne sais pas par quoi. Moi je baisais, on était jamais vraiment là les uns pour les autres. Maintenant, j’aime la rencontre, simplement. Je n’attends pas, je ne cherche pas, je rencontre et j’apprends, je découvre. Et c’est mieux.

– Hum... Vous voyez encore des prostituées ?

– Ah, non, j’ai plus les moyens. Je suis un ange déchu. Enfin, un démon déchu, plutôt. »

Il gloussa.

« Où est passé votre argent alors. Vous n'en avez pas gardé ?

– Non, et franchement tant mieux. C'est un acte manqué, je crois que j'avais besoin de ça pour vivre enfin. La pauvreté, je veux dire. Alors, ce qui est con, c'est que je n'ai jamais autant eu envie de vivre, mais je n'ai plus vraiment les moyens. C'est drôle, hein ? Avant, j'avais tout, je croyais vivre plein d'expériences, qui en fait remplissaient un seau percé, et maintenant je vis simplement de marcher dans la rue la nuit et parler avec une belle inconnue quand je peux. Vous regarder aura été une expérience plus délicieuse que vous ne pouvez l'imaginer, jeune femme. Vous parler et vous couvrir du regard. »

L'inspectrice plissa les yeux d'un air suspicieuse.

« Vous n'avez pas perdu votre talent pour la flatterie, je vois.

– Oh non, je vous assure, je serais triste que vous pensiez que je vous flatte. Vous êtes belle, comme cette ville l'est, comme je le suis aussi, comme toute cette putain de vie foireuse.

– Je vous crois, répondit simplement l'inspectrice.

L'air était frais, et étonnamment son désir de sommeil s'était envolé. Elle pensait à Timothée et sentit une vague de désir monter en elle. Il dut lire dans ses pensées, à moins que ce ne soit un simple hasard.

« Et vous avez un amoureux, ou plutôt des amoureux, une si belle femme comme vous ? »

Elle prit une moue joueuse. Ils étaient arrivés au pied de l'hôtel.

« Je répondrais uniquement si vous me répondez d'abord.

– Oh ? Et quelle est votre question ?

– Pourquoi vous me trouvez belle ? »

L'inspectrice avait peur de l'entendre répondre des banalités un peu creuses et d'être déçue.

« Parce que vous avez de magnifiques cheveux bleus, qui est ma couleur préférée. Mais ça ne serait rien, porté par n'importe qui. Non, vous vivez, vous êtes jeune, vous me ressemblez à la fois et vous avez toute la vie devant vous, là où moi je l'ai derrière moi. Vous êtes inconnue, et ça c'est délicieux, vous comprenez ? Enfin, vous marchez la nuit dans les rues de cette ville, vous suivez votre vie, comme moi. Et on est là, et je vous trouve belle. Voilà. »

L'inspectrice eut une moue approbatrice.

« Bien, très bien ! Alors je me plie volontiers à une petite introspection. Alors, des amoureux ? Des plans sexes, des bons plans, vous voyez ? Oui, sans doute, j'en ai. Des amoureux... En ce moment c'est le calme plat. Mon métier, ça par contre je ne vous dirais pas lequel, mais ça m'éloigne de l'amour, tout ça. Mais j'aime des personnes, oui. Et je suis un peu seule en ce moment, pour tout dire. »

Il plongea son regard dans le sien.

« Ce qui est triste, c'est que si je vous avais rencontrée jeune, j'aurais pu vous sauter, mais ça aurait été un énorme gâchis, vous vous seriez sentie aussi seule après qu'avant, tout comme moi. Et maintenant, je suis trop vieux pour pouvoir prétendre au sexe, je ne tiendrais même pas le coup physiquement, vous comprenez ? Mon corps a vécu sa vie à l'envers et mon esprit à l'endroit. On s'est croisé, et il part quand j'arrive. »

L'inspectrice trouvait cet homme très sympathique, elle avait comme une vague d'amour pour cet être étrange. Elle aimait les êtres étranges.

« Vous voulez monter ? Ma chambre est juste au-dessus. »

Une intuition soudaine, un caprice. C'était bon, de temps en temps. Il haussa un sourcil.

« Je devrais m'en sentir indigne, mais j'ai passé l'âge. Mais je vous préviens, question peine de cœur, je ne pourrais qu'être décevant. Pour beaucoup d'autres choses, d'ailleurs, je ne suis bon qu'à parler, en vérité.

– C'est un peu ce qui me plaît, là, ce soir. Vous ne voulez rien, vous prenez ce qu'on vous donne, j'aime cette façon d'être. »

Il la regarda avec une tendresse non feinte. L'inspectrice était habile pour jauger les gens qu'elle rencontrait, et si elle se trompait parfois, elle avait appris à suivre son instinct. Il était de bon conseil neuf fois sur dix. Elle glissa son bras sous le sien, et ils entrèrent dans le hall de l'hôtel. Le nouvel établissement était différent de l'ancien, elle avait jeté son dévolu sur une chambre spacieuse, au sol de carrelage blanc crème, avec au centre de petits carrés rouges peints à la main. Elle vint s'asseoir sur le canapé, à côté de son horloge. Celle-ci resta mutique, elle savait que l'inspectrice ne voulait pas qu'elle parle devant des inconnus sans son accord, elle ressemblait donc à une simple petite horloge de bois. Il vint s'asseoir auprès d'elle.

« Ouf ! Je fatigue rien que de monter ces escaliers, vous voyez ?

– Je ne vous jetterais pas la pierre, lui répondit-elle avec un sourire en coin, je suis heureuse également que la journée se termine.

– Je ne peux plus en dire autant à mon âge. Les dieux seuls savent s'il y aura un lendemain. Mais parlons d'autres choses. De sujets plus gais, peut-être ? »

L'inspectrice enleva ses chaussures. Elle plia et déplia ses orteils, contente de ne plus être enserrée dans ses épais rangers.

« Parlez-moi de vous, de votre vie... »

Ils discutèrent ainsi de politique, tandis que l'inspectrice lui proposait un verre d'eau.

« Je suis désolée, je n'ai rien d'autre sous la main, se justifia-t-elle.

– Mais c'est le meilleur pour la santé, le reste n'est que superflu. Lorsque je j'étais jeune, je buvais, je me droguais aussi, dans des clubs. Vous touchez à cela ?

– Peu, j'évite. Je ne crois pas trop à ces recherches de sensations nouvelles. J'essaie de vivre déjà convenablement ce qu'il y a à vivre sans drogue, c'est déjà bien assez dur ! »

Il rit.

« Vous êtes plus sage que je ne l'étais. Comme quoi, il ne faut jamais désespérer des jeunes gens.

– Et dans quel club alliez-vous ? Un club ou un bordel ? »

Il gloussa devant son franc-parler.

« J'allais dans pas mal de clubs, mais surtout les Lunes Sœurs, vous voyez ? »

L'inspectrice le regarda avec des yeux ronds. Pendant un instant, le silence régna. Puis, l'inspectrice émit un léger sifflement.

« Et oui, lui répondit-il. Pourquoi croyez-vous que je n'ai plus un rond aujourd'hui ? Je gagnais pas mal, mais tout partait si vite. Ce club est un enfer pour cela. Une machine à tenter et à faire dépenser.

– C'était il y a combien de temps, tout cela ?

– Plus d'une dizaine d'années pour la dernière occurrence. Le club regorgeait de riches bourgeois et bourgeoises, des gens comme moi, en tout point. Quand on était là-bas,

c'était un autre monde, on se retrouvait entre nous. Je veux dire, on savait, on se côtoyait et on savait qu'on était les mêmes. Bizarrement, c'était une sensation jouissive, alors même que c'était en vérité une catastrophe.

– Il y avait beaucoup de drogues, là-bas ?

– Oh, oui. Surtout pour le sexe. Je pense que ça n'a pas changé. Une nouvelle propriétaire a repris la main, elle a la moitié de l'établissement maintenant, et ça l'a rendu encore plus cher. Mais je ne pense pas que ça ait changé, elle n'était pas du genre à stopper le flot de drogue. On n'y venait pas que pour le sexe, cependant. C'était un microcosme fait d'arrangements, de magouilles, aller là-bas, c'était faire partie du club, c'était très bon pour sa carrière, vous comprenez ?

– Elle ressemblait à quoi, la nouvelle propriétaire ? Vous l'avez déjà vue ? demanda l'inspectrice avec un air soudain sérieux.

– Oh, ça vous rend curieuse, hein ? Ah ah ! Je vois. Eh bien, je l'ai très peu vue. Une très belle femme, désirable comme on peut en rêver. Enfin, un peu plus jeune que vous, mais vous tenez la comparaison, je vous assure. Elle portait des robes très suggestives, mais sans trop en montrer. Des robes noires, toujours noires.

– Des robes noires... », l'inspectrice se passa la paume de la main sur le menton, le regard soudain lointain.

« Les clients, et les clientes aussi à vrai dire, rêvaient toutes d'être invitées dans les soirées qu'elle organisait. Ce club était un lieu d'orgies, vous comprenez, dans tout ce que ça implique d'excès. Mais de ce qu'on en disait, avec elle, on était encore au-dessus. Mais bon, avec les gens comme nous, il faut se méfier. Enfin, celui que j'étais quand j'étais jeune, car aujourd'hui je n'arriverais plus à monter les seuls escaliers qui menaient aux arrières-salles. » Il partit d'un éclat de rire rauque, puis fronça les sourcils,

cherchant le fil de son histoire. Il reprit : « Ah, enfin, je disais les gens comme nous, on en veut toujours plus, comme je vous l'ai dit, on est des seaux percés, sans fond. Alors, dès qu'il y a quelque chose de nouveau, dès qu'on nous annonce qu'il y a mieux encore, on bande, on racle le plancher avec nos dents, on le veut, on le veut ce quelque chose de plus. Bah, ne foutez pas vos doigts là-dedans. Baisez bien, mais avec vos amoureux. La course à l'échalote perpétuelle qu'il y a dans ces clubs, j'y ai goûté toute ma vie, ça ne laisse rien d'autre que de l'amertume. Je n'aimerais pas vous voir amère et vous n'aimeriez pas non plus. »

Maggy l'écoutait et le regardait en silence. Il lui rendit son regard plus d'une fois, plongeant ses yeux dans les siens. Elle voyait aussi qu'il regardait son corps, mais ce n'était pas un regard qui la gênait. Il la trouvait belle, mais d'une manière respectable. C'était différent.

« Je suis d'accord avec vous. Il faudrait se tenir à l'écart. Mais parfois, on a pas le choix. Vous le savez bien.

– Oh, oui... Je le sais. Une fille comme vous, vous feriez fureur dans un club comme ça. Mais...

– Je ne veux pas faire fureur, s'amusa l'inspectrice, vous avez raison, c'est un puits sans fond. Mais vous parliez de carrière... Parfois, on est prise dans l'engrenage, parce qu'il y a une bonne raison ou une autre. C'est comme ça qu'on tombe dedans. On se dit toutes et tous qu'on ne veut pas y aller, j'imagine. Vous vouliez, vous ?

– Oh, au début, je culpabilisais de faire ces magouilles pour trouver le pognon. Puis, ça m'a rongé. J'étais des leurs, j'avais signé, j'avais commencé, il n'y avait plus qu'à continuer. Et puis on devient vieux, on bande mou puis plus du tout. Belle ironie de la vie. »

L'inspectrice eut l'envie soudaine de se déshabiller et de le laisser la toucher, pour voir si cela lui donnerait du plaisir. Une sorte de don, un don qui lui ferait du bien à lui et à elle. Elle aimait sa façon de la regarder. Il laissait notamment ses yeux tomber sur ses pieds nus, sur ses chevilles. Bizarrement, il avait un regard qui n'était pas rabaissant. Elle ne se sentait pas une chose baisable, elle se sentait juste belle sous ses yeux. Elle l'aurait sûrement fait dans d'autres circonstances, c'était le genre d'expériences qu'elle aimait, des choses différentes, bien mieux que la drogue. Mais elle était fatiguée, elle le sentait à nouveau, et l'enquête l'attendait le lendemain. Elle se leva. Il saisit sa canne.

« Je pense que je serais poli de vous laisser. Ce fut un moment merveilleux de discuter un peu avec une autre âme de la nuit, mais vous devez dormir, j'imagine que demain vous bondirez à droite à gauche comme il convient à votre âge. Profitez-en, c'est une chance. »

Elle lui prit la main et l'aida à se relever.

« Ce fut un bon moment pour moi également, lui dit-elle d'une voix douce. J'apprécie sincèrement les gens comme vous, un peu décalés, un peu hors-course, comme vous dites. C'est votre façon à vous d'être beau. »

Ses yeux la fixèrent un instant, intensément.

« Vous êtes une personne qui gagne à être connue. Vous êtes étrange également, une belle jeune femme, et sur ce point, ne changez pas. C'est parfait comme ça. »

Elle le raccompagna jusqu'au hall de la chambre.

« Je descendrai les escaliers seul, ça je peux encore. Je ne vais pas vous faire descendre pieds nus, lui dit-il.

– Bonne soirée, alors, et à bientôt peut-être, à l’occasion d’une autre promenade nocturne », lui répondit-elle avec un clin d’œil. « Je pense que ce ne sera pas la dernière pour moi non plus. »

Elle le regarda faire quelques pas en direction de l’escalier, bringuebalant de droite à gauche, sa canne tapant en rythme sur le plancher huilé. Puis elle referma la porte. C’était toujours au moment de dormir qu’il lui arrivait des trucs excitants, se dit-elle avec une sorte de résignation. Elle se saisit de son horloge et l’emmena dans la salle de bain.

« Sympathique ce monsieur... », fit cette dernière. La petite trappe s’ouvrit, et le petit oiseau de bois en sortit brièvement. « Coucou ! »

Maggy posa son amie sur le radiateur et se déshabilla devant la grande glace. Elle regarda ses seins, ses fesses arrondies, ses cheveux bleus qui cascadaient dans son dos, lui effleurant la peau. Tout cela allait se faner. Et elle passait son temps à travailler plutôt que d’en profiter. Son horloge dû l’entendre penser.

« Tu es fatiguée, ainsi donc. Ton enquête, toujours ton enquête. Ton grand-père disait que vivre, c’était apprendre à ne rien faire.

– Oh, je sais, tu me l’as dit vingt fois, et lui-même me l’a répété assez. »

Elle se tourna, regardant ses jambes.

« Qu’est-ce que tu fais ?

– Nous sommes dans la salle de bain, et je me mate toute nue, si ça t’intéresse vraiment.

– Oh... Quel dommage que je n’ai pas d’yeux. Et que vois-tu ?

– Un corps encore désirable. Baisable et désirable. Un peu les deux. C’est parfois cool d’être juste baisable, d’autres fois, c’est bien d’être désirable. Mais on vieillit et on finit par ne plus être ni l’un ni l’autre. Toi au moins, tu ne changes pas.

– Mon bois vieillit, et mon esprit. Que crois-tu ? Si mon corps est immuable, c’est la contre-partie de ne pas pouvoir m’admirer dans le miroir, ni avoir d’amant, ni de caresses sur ma peau. Chacun son fardeau.

– Bref, tu trouves que j’en fais trop ?

– Oh, non, je ne jugerais pas. Ton père, et même ton grand-père, ils en faisaient aussi trop, ils le disaient bien. Mais la sagesse, c’est l’équilibre. Il faut se méfier des engrenages qui n’ont pas de fin. Ton enquête, c’est une quête. Une quête qui ne termine pas, et tu le sais. Du coup, à partir de quand doit-on s’arrêter ?

– Oui, et je ne veux pas ne rien faire non plus, c’est mon éternelle ambivalence. Peut-être qu’il ne faut pas toujours réfléchir, mais juste suivre ses émotions.

– Oh, oh ! Tu dis ça ? Mais tu réfléchis bien en permanence dans ton boulot. Enfin bref, ce vieux avait raison, on a vite fait de pourrir sa vie à la recherche d’un idéal qui nous échappe toujours de peu.

– Hummm... Oui, enfin l’idéal mis à part, je n’avais jamais avancé autant et si loin. »

Elle commença à se laver sous la douche, laissant le rideau entre-ouvert. Ses mains sur sa peau lui firent regretter de ne pas avoir gardé le vieil homme avec elle un peu plus longtemps. Des mains sur sa peau, mêmes vieilles, elle en avait besoin.

« Au fait. Lisa m’a parlé de la connerie.

– Ah ? Vaste sujet, beaucoup plus intéressant qu’il n’y paraît.

– Bon, on se disait qu’on était bonnes pratiquantes, et que ça aidait dans notre métier.

- Et donc, c’est quoi la connerie ?
- Pfff... La connerie, c’est l’intelligence du pauvre. Et à ce compte-là on est toutes connes, parce qu’on est toutes pauvres quelque part. Ou alors j’ai rien compris.
- On en trouvera toujours qui seront plus cons que la moyenne, Maggy...
- Oui, il y en a qui se distinguent. Le malheur, c’est que dès que tu trouves un con plus atteint que toi, tu te trouves intelligente par comparaison... C’est une terrible erreur de jugement. Et puis, j’aime bien l’idée qu’on soit toutes connes. C’est pas élitiste, ça fait au moins un domaine où on donne sa chance à chacune.
- Pourquoi pas ? La connerie, c’est important, parce que c’est une conscience de ses limites, c’est ce que j’ai appris de ton grand-père et de ton père. Ton père n’arrêtait pas de se trouver con, ça l’aidait beaucoup, je crois.
- Les limites, oui, ça me parle... Je n’ai connu que deux types d’humains dans ma vie, les fausses-dures et les vraies fragiles. Ta vulnérabilité, tu la reconnais ou pas, mais ça ne change rien. Ça fait partie de toi, comme la connerie, c’est pas un truc auquel tu échappes. C’est juste qu’au-delà d’un certain degré d’imbécilité tu es dans le déni, mais t’as beau t’acharner, ça ne te grandit pas.
- Et où est-ce que toute cette réflexion te mène ?
- Ben, je pense à ce vieux. Jeune, il représentait tout ce contre quoi je lutte aujourd’hui. Et pourtant, c’est difficile de lui en vouloir. Il a été con comme je suis conne, je ne sais pas... On aime quand c’est simple, je veux dire le méchant est un salaud qui le fait exprès et qui mérite un châtement. Bon, là c’est le bordel ambiant, et au milieu du tas, certains partent en couille de manière dominante, d’autres de manière dominée. Les oppresseurs, les opprimés, dans un cas comme dans l’autre, il n’y en a pas un qui soit d’aplomb.

– Ah... C'est le genre de questions auxquelles il faut se confronter un jour, j'imagine. »

L'horloge avait une pointe d'ironie dans la voix, que Maggy reconnut tout de suite.

« Tu me trouves immature ? »

Elle était un peu anxieuse de la réponse, même si elle ne l'aurait avoué pour rien au monde. Elle se séchait rapidement, le froid lui mordant la peau cruellement.

« Ah ! L'immaturité, c'est comme la connerie, ma chère ! rit-elle. Bon, oui, tu es immature, je te l'accorde. Moins que d'autres, c'est certain. Enfin, là aussi, c'est un puits sans fond.

– Le vieux disait que cette cité est un bordel, parce que tout ce qui vit est bordélique. C'est ça, la maturité, la résignation heureuse ?

– Hou-là ! Mais je n'en sais rien, moi ! Au départ, je suis censée donner l'heure, couiner "coucou" de temps à autre en montrant mon petit oiseau, je n'ai pas de doctorat de philosophie... »

L'inspectrice rit en prenant l'horloge et en venant s'enfiler sous ses draps. Elle ne tirerait plus rien de cette journée, se dit-elle, mais peut-être que le monde des rêves allait apporter quelques réponses à ces questions sans fin. Elle n'y croyait pas trop.

« Allez, j'éteins, dit-elle.

– Bonne nuit. »

La pièce plongea dans l'obscurité, et seul le tic-tac régulier de l'horloge rompait le silence apaisant. Maggy sombra dans les bras d'un sommeil cotonneux.

Chapitre dix

Le club des Lunes Sœurs

Peter Clarke était assis sur son trône, un siège surélevé qui lui permettait de surplomber la foule de ses servantes. Il n'avait voulu que des femmes, ce soir-là. Le club était pour lui le moyen de profiter pleinement de ses pouvoirs, il était l'un des hommes les plus riches de cette cité, grand capitaine d'industrie, grand stratège, grand penseur, tout était grand chez lui, hormis sa stature, ce qui était rageant. Aussi se mettait-il en surplomb, pour rappeler à tout le monde qu'il avait gravi les échelons de la société un par un, qu'il avait dépassé tous ses concurrents et qu'il trônait maintenant au sommet, seul et magnifique. Deux jeunes adolescentes nues traversaient l'alcôve à intervalle régulier, portant sur leurs épaules une maquette de bateau en bois, avec des voiles bleues. C'était l'une de ses lubies de la soirée. Une autre allait arriver, comme il l'avait commandé, une courtisane, entièrement nue également, totalement en son pouvoir et couverte de crème chantilly montée de lait d'Ocovaque. Le lait d'Ocovaque était notoirement dégueulasse, mais il était si rare qu'il coûtait un pognon de dingue. N'étant d'aucune utilité connue, il était naturellement devenu l'objet de toutes les convoitises et le symbole du luxe le plus exquis. Et il était réputé impossible d'en faire de la chantilly, ce qui mettait un point final à ce raffinement digne des rois.

Peter prenait un plaisir immense à tourner la tête et regarder toutes ces esclaves qui s'acharnaient à satisfaire le moindre de ses désirs. Il n'y avait aucune borne à sa puissance. Tout ce qu'il voulait, il l'obtenait, il faisait faire presque n'importe quoi à presque n'importe qui. Combien de gens pouvaient en dire autant dans cette citée ? Ses demandes les plus incongrues étaient exécutées sans mot dire, tous s'abaissaient devant sa grandeur. C'était ça, le luxe du pouvoir : faire faire à d'autres imbéciles des trucs absurdes dont on ne comprenait pas soi-même le sens. Ce n'était pas l'utilité qui était jouissive, ni le besoin, ou même le plaisir que l'on en retirait. Ce qui provoquait l'extase, c'était de commander pour se voir obéir. C'était user de sa puissance terrible, c'était d'être l'égal d'un dieu dans les yeux de ses sujets.

Ici, au club, il était un habitué. Il venait pour asseoir sa notoriété, qui était pourtant déjà bien assise, mais surtout pour essayer d'obtenir une des rares choses qui lui manquait encore : la soumission de la reine noire, cette putain aussi exceptionnelle que les puissants de ce monde se battaient pour ses faveurs. Il ne l'avait que rarement vue, l'avait entre-aperçue, mais peu importait sa forme ou ses talents, il fallait qu'elle fût soumise, prosternée à ses pieds divins. C'était une obligation, une nécessité pressante. Pour apparaître sous son meilleur jour, il ne venait au club des Lunes Sœurs que lorsque qu'il était sûr d'être le plus riche de l'assemblée. Il avait encore en mémoire une humiliation dont le souvenir cuisant le brûlait encore. Il était venu un jour, à une époque où la grande mode parmi les siens, les gens de pouvoir, les grands de ce monde, était de voyager et déambuler toujours accompagné d'un cocotier, dans un grand bac de terre sur roulettes. À son arrivée, il avait toisé l'assemblée de ses semblables avec un regard condescendant, il avait jubilé de satisfaction et de contentement devant l'évidence criante, son cocotier était le plus gros, le plus grand, le plus brillant, en un mot : le plus

imposant. Il avait croisé le regard amer de chacun de ses malheureux concurrents, asseyant sur eux sa supériorité indéniable et ce jusqu'à ce qu'un invité surprise ne vienne tout détruire. Le Duc de Champogne était alors entré avec un cocotier dépassant le sien d'un bon mètre cinquante, frôlant le plafond peint de fresques érotiques. Depuis, il s'était vengé, rendant la pareille à l'outrecuidant, mais les deux hommes évitaient d'un accord tacite de se retrouver ensemble dans ce lieu. Aucun d'eux ne gagnait à être dans l'ombre de l'autre. Mais Peter doutait qu'il gagnerait les faveurs de la reine des putains aujourd'hui, ce n'était pas un jour pour de grandes conquêtes, c'était un jour de banalité un peu vulgaire, un jour où un autre homme que lui aurait pu se sentir ordinaire. Non, il allait chercher une courtisane à son goût et obtenir ses faveurs comme c'était toujours le cas, ou bien même quelque bourgeoise adultère, dont il ne dédaignait pas la fausse pudeur de temps à autre. Il consommait, il achetait, il régnait par l'argent. Une fille avec une robe de soirée rouge lui fit tourner la tête, son fessier était adéquat, mais son visage le déçut. Il fronça les sourcils et se frotta le dos contre son siège. Il fit un vague geste de la main et une servante, assise près de lui, se saisit d'une brosse et vint lui gratter le bas des reins. Son regard se fit perçant, il désirait du sexe, ses yeux criblèrent l'assemblée comme ceux d'un prédateur, à la recherche de la perle rare qui aurait l'honneur de réchauffer son lit ce soir.

« Beaucoup de putains, mais tout cela est très banal », pesta-t-il à haute voix.

Non loin d'ici, dans le hall, trois personnes se faufilaient parmi les groupes de convives bien habillés. Les femmes portaient toutes des tenues de soirée, les hommes leurs costards les plus chics. Presque méconnaissable, l'inspectrice Mc Carty portait une robe de soirée blanche crème, moulante et piquetée de rouge pastel, ses cheveux et ses yeux s'ajoutaient à sa peau pâle pour lui donner un air éthéré. Elle tenait pas le bras un

homme grand et fin, élégant dans son costard bien coupé, tout de noir avec des rehauts blancs sur le col et les manchettes. Mais ni l'une ni l'autre n'égalait la technicienne de la SIN, dont les robes et foulards brillaient de couleurs chaudes. Jaune ocre, rouge sanguin, orangé sombre, quelques petites touches de bleu venaient même contrebalancer ces teintes chaudes : des boutons situés en haut de son décolleté profond, et deux boucles d'oreille en forme de perle qui encadraient son visage souriant. L'inspectrice avait eu du mal à convaincre Timothée de venir, et le faire lâcher sa propre enquête.

« Bon, j'ai tout bien révisé », leur répéta-t-il.

Il était de nature très anxieuse lors des interventions, du genre à ne rien laisser au hasard et à apprendre par cœur les notes de mission.

« Oui, oui, mon grand. Mais nous ne sommes pas ici pour subir une interrogation écrite, le railla Lisa, mais pour butiner de jolies petites fleurs. »

Elle lui envoya un clin d'œil coquin, et le jeune homme eut le bon goût de rosir. Maggy aimait quand il rosissait, il était si mignon. Il faisait un bon mètre quatre-vingts, un peu plus haut qu'elle, mais à cet instant, il ressemblait davantage à un enfant.

« Bon, on rira après, si vous voulez bien. On se sépare et on repère notre bonhomme. Allez ! »

Les missions de ce genre étaient fastidieuses et parfois risquées, car pour se défendre l'inspectrice ne possédait que son seul poing américain, qu'elle avait réussi à glisser dans un repli de sa robe. Ici, les hommes lui jetaient des regards concupiscent sans s'en cacher, la règle était qu'une femme seule dans un tel endroit n'était pas là pour autre chose. Mais ce qui la gênait le plus était sans doute ses talons aiguilles, des saloperies de chaussures aussi immondes à porter que des sabots en bois. Mais soit les dieux la prirent en pitié, soit le hasard fit bien les choses, toujours est-il que le bonhomme se

présenta à l'heure prévue et au lieu prévu. Après avoir attendu dix longues minutes, au grand damne de l'inspectrice, il s'en retourna à l'intérieur du club, la mine maussade. Costume et cravate noir et bleue, un pantalon de feutre léger, noir également, il ne se démarquait pas par son originalité. Elle l'avait tout de suite identifié grâce au croquis de Lisa, à ses yeux, ses sourcils, cet air de faucon, son nez long et saillant. Elle n'eut plus qu'à le suivre dans les entrailles du club, en alertant d'un geste Timothée qui poireautait devant l'entrée sud, puis laissant son regard parcourir l'immense salle qui était le centre névralgique du club. Elle était constituée d'un immense plateau au plancher ciré, avec tables et chaises à foison, des bars occupaient les quatre coins de l'immense espace, tandis que des pylônes soutenaient la voûte du plafond, avec ses fresques coquines. Tout était luxueux, les lustres de verre poli, les colonnades qui entouraient la salle étaient gravés de bas reliefs finement ciselés et des balcons surplombaient tout cela. Des dizaines d'alcôves aux portes capitonnées entouraient ce centre grouillant de monde. Deux escaliers immenses menaient à la promenade supérieure et aux balcons les plus recherchés, réservés exclusivement à la clientèle la plus fameuse.

Ses deux collègues la rejoignirent alors qu'elle montait les escaliers, à la suite de leur homme. Il connaissait du monde ici, visiblement, car il s'arrêtait tous les deux pas pour saluer une convive ou l'autre d'un hochement de tête ou d'un signe de la main. Une jeune femme lui fit même la bise, pressant ses seins opulents contre sa veste de costard. Derrière l'inspectrice, Timothée râlait.

« On va se paumer, là-dedans.

– Si tu te fais kidnapper par une paire de belles dindes en robe de soirée, on viendra te récupérer en fin de soirée, lui lança l'inspectrice. En attendant on a intérêt à ne pas le

lâcher, parce qu’effectivement ça sera dur de remettre le grappin dessus si on le paume. »

Et c’était vrai qu’il devait y avoir au bas mot plusieurs centaines de personnes dans le club, dont une bonne centaine au moins rien que pour la grande salle. Des courtisanes et de jeunes serveurs en constituaient une partie, l’autre était faite de ce que la ville portait de riches entrepreneurs, de politiciens aux goûts raffinés, d’artistes en vogue, de bourgeoises bien dotées, bref du beau monde à s’en crever les yeux. Mais ce n’était rien comparé aux hauteurs, la promenade qui faisait le tour de la grande salle. Une fois en haut de l’escalier, l’inspectrice siffla doucement pour montrer sa stupéfaction.

« Les cocos du premier étage ne sont pas dans le besoin, mes bons amis. »

Lisa rit discrètement.

« Ça, le pognon, ça ne manque pas. On ne doit pas être les premiers de la SIN à venir par ici...

– Avancez, on va le perdre », les pressa Timothée.

En effet, l’homme se dirigeait vers la droite de la promenade, qui menait vers les hauteurs surplombant le hall d’entrée. Lorsqu’il s’arrêta pour parler à une jeune servante, ils s’immobilisèrent à leur tour. Leur homme emprunta les escaliers qui menaient à un riche balcon surplombant la promenade. En dessous d’eux, un autre balcon plus petit accueillait des convives pour un repas dont les effluves délicates leur chatouillaient les narines.

« Merde. Il va où ce con ? pesta l’inspectrice.

– C’est le problème, lui dit Lisa. Ici, la moitié des espaces sont privés. On est pas dans la rue.

– On peut s’approcher, pour voir qui sont les gusses à qui il parle », suggéra Timothée.

L’inspectrice hocha de la tête. Leur bonhomme discutait avec deux autres, bien sapés également. Une fois qu’ils furent tous les trois en bas de l’escalier qui menait au grand balcon, ils jetèrent des regards discrets aux trois hommes. L’un était petit, avec une moustache bien taillée et peignée, l’autre grand et blond, avec les cheveux coiffés de côté, si lisses qu’on pouvait y voir reluire les reflets des lustres suspendus. Mais leurs figures ne lui étaient pas connues.

« Vous reconnaissez quelqu’un ? » demanda-t-elle.

Ni Lisa ni Timothée ne les avait jamais vus, hélas. Par-dessus la rambarde du balcon, plusieurs personnes les observaient de temps à autre, une femme d’âge mûr au chapeau improbable et un petit homme aux cheveux poivre et sel, perché sur un fauteuil immense.

« Qu’est-ce qu’on fait ? demanda Lisa. On ne peut pas rester là indéfiniment, on va se faire remarquer.

– Il faudrait se faire inviter, lui répondit Timothée.

– Rêve toujours, trancha l’inspectrice. Ce n’est pas la peine, on va attendre un peu plus loin et aviser. Peut-être qu’on trouvera un moyen de connaître les noms des autres zozos et de notre client par la même occasion.

– Hum... »

Timothée ne semblait pas convaincu. Il n’aimait pas les soirées mondaines, elle non plus. Mais elle n’eut pas le temps de se retourner pour s’éloigner que la jeune servante qui faisait le pied de grue en bas de l’escalier l’interpella, suivit comme son ombre par une très jeune fille, en tenue de soubrette.

« Excusez-moi, messieurs dames, leur dit-elle timidement. Je souhaiterais vous parler seule à seule, ma demoiselle. »

Étant donné qu'elle regardait l'inspectrice fixement, cette dernière en déduit qu'elle était la destinataire du message. Surprise, elle chercha dans les plis de sa robe son poing américain, inquiète de ce revirement imprévu. Un coup d'œil à leur cible lui indiqua qu'il discutait toujours, son dos tourné vers elle.

« Oui ? parvint-elle à répondre avec un air détaché. Que puis-je pour vous ? »

La jeune femme lui indiqua de venir un peu à l'écart. La seconde les accompagna silencieusement.

« Je suis la gouvernante de Mr Clarke, Peter Clarke », ajouta cette dernière devant la mine interrogative de l'inspectrice, puis elle prit soin d'ajouter : « Peter Clarke, le grand industriel. L'un des hommes les plus riches et influents de cette cité.

– Ah...

– Eh bien, ma demoiselle, son attention est tombée sur vous », elle jeta un regard vers le balcon, l'inspectrice suivit le mouvement et elle vit le petit bonhomme un peu ridicule dans son trône de bois. Celui-ci lui fit un petit signe de la tête, ses deux petits yeux noirs fixés sur elle. « Il vous invite à partager un repas en sa compagnie », finit la jeune gouvernante.

L'inspectrice passa rapidement du désir de refuser en bloc, sentant le coup fourré, au sentiment d'avoir là une chance unique. Le petit bonhomme semblait la regarder avec convoitise, peut-être voulait-il seulement baiser ? Les deux jeunes femmes attendaient toutefois une réponse, aussi ne put-elle pas peser le pour et le contre comme elle l'aurait souhaité.

« Puis-je m’entretenir avec mes deux amis ? demanda-t-elle. Je ne vais pas les abandonner sans les avertir.

– Bien sûr. »

Les deux petites choses étaient délicieusement polies et très jeunes, peut-être seize ans pour la plus âgée, tout au plus. Lorsque l’inspectrice se glissa vers Timothée et Lisa, celui-ci jetait un regard suspicieux vers les deux servantes.

« Je suis invité par un gars, là-haut, chuchota-t-elle. J’y vais, mais vous ne me quittez pas du regard, les cocos, OK ? »

Ils hochèrent la tête, même si Timothée avait l’air aussi enthousiaste qu’un golem de sécurité devant un plateau de jeu d’échec. L’inspectrice fit un grand sourire aux deux filles.

« Je serais enchantée de discuter avec monsieur Clarke, leur dit-elle.

– Eh bien, si vous voulez bien me suivre », dit la gouvernante en la saluant avec déférence, « ce sera fait dans l’instant. »

L’escalier était une épreuve en elle-même avec ces chaussures, mais elle fit son possible pour garder son sourire niais. Le sourire niais était l’arme de base de la femme mondaine, se remémora-t-elle, et le talon aiguille vivait naturellement dans le même biotope, aussi on ne pouvait avoir l’un sans l’autre tout en restant crédible. Lorsqu’elle passa à portée d’oreille du groupe des trois hommes qui discutaient toujours, elle ne put cerner une brîbe de ce qui se disait, à sa grande frustration, mais elle se réconforta en se disant qu’elle pourrait sous peu obtenir leurs noms. Vu de près, Mr Clarke était petit, brun, assez commun, franchement pas folichon. Son complet gris parlait pour lui : très luxueux, mais sans aucune originalité, sans personnalité, le genre de costard à trois

mille galons qui ressemblait à un paillason repassé. Son sourire était fade également et l'inspectrice regretta d'un coup sa décision téméraire.

« Ma demoiselle, l'accueillit-il, je n'ai pas le plaisir de connaître votre nom, mais j'espère que vous ne prolongerez pas cette torture. Je suis d'une nature curieuse et j'aime les belles personnes. Et j'ai la certitude que vous en êtes une ! »

Son regard en direction de ses seins et ses jambes confirma son propos. L'inspectrice inspira pour trouver du courage et enfila son masque à co-conne.

« Je m'appelle Bianca. Vous êtes Peter Clarke, bien sûr, je suis émerveillée de vous rencontrer enfin », piailla-t-elle.

Il rosit de plaisir.

« Oh, vous savez, je suis un homme, guère plus. Les gens me voient comme un être étrange, presque surhumain. Mais avec vous je voudrais briser la glace, Bianca, et je vous en prie, appelez-moi Peter. »

Elle gloussa, ce qu'elle faisait toujours lorsque qu'aucune réponse intelligente ne parvenait à son cerveau. Mais dans le cas présent, son interlocuteur ne lui inspirait guère mieux.

« Puis-je vous demander avec qui j'aurai l'honneur de manger ce soir ? lui demanda-t-elle en jetant un regard alentour.

– Oh, bien sûr, très chère amie. Ici, vous avez la Duchesse de Pinpom, venez, n'ayez pas peur. »

Il s'approcha de la femme d'âge mûr qu'elle avait vue plus tôt, avec son chapeau aux formes absurdes.

« Ah, Peter, c'est votre nouvelle conquête ? » s'exclama la duchesse en voyant l'inspectrice, qu'elle toisa de la tête aux pieds avec un air appréciateur.

« Allons, allons, les vilains mots que voilà, dit Peter Clarke en se trémoussant. Bianca est une invitée que je désire connaître, il n'y a aucune autre vue de ma part... »

L'inspectrice sourit avec un air angélique, ce qu'elle faisait toujours quand on la prenait pour une conne. Les hommes qui voulaient baiser étaient encore moins regardants que d'habitude et un sourire béat endormait toutes les suspicions.

« Voici Mr Edmond Salador », poursuivit Peter.

Et pendant dix bonnes minutes, ils enfilèrent des propos navrants avec une dizaine de convives, sans jamais s'approcher des trois hommes qui l'intéressaient. L'inspectrice piaffait.

« Pardonnez-moi, Peter, mais j'ai cru reconnaître cet homme, là-bas », elle lui montra du doigt le petit homme à moustache qui discutait avec sa cible.

Peter Clarke se tendit.

« Le blondinet ?

– Oh non, l'autre homme, avec cette belle moustache. »

Peter se détendit. L'inspectrice était trop fine mouche pour choisir le bellâtre aux cheveux blonds, qui allait immanquablement rendre son hôte jaloux, elle avait choisi le second couteau qui physiquement le valait. Cela parut lui faire plaisir.

« Oh, Mr Ducox, un investisseur très en vu, un homme avisé, sûrement. Très galant, qui plus est.

– Je n'en doute pas. Et qui sont ses deux compagnons ?

– Ah, l’un est Mr Yves de la Ravière, le brun, un homme utile et appréciable. Le genre de personne sans patrimoine immense, mais avec un réseau, vous comprenez ? » Elle sourit bêtement, ce qui était une réponse adéquate. « Et le second est l’explorateur Émile Klin. Un peu trop sûr de lui parfois, limite superficiel, mais il faut lui reconnaître qu’il est imbattable quand il s’agit de raconter des histoires extraordinaires. Il est allé partout et sa famille est un investisseur important d’une de mes firmes. »

L’inspectrice nota tout cela mentalement, essayant de ne rien rater. Yves de la Ravière, l’homme au bras long, se répéta-t-elle mentalement. Voilà qui était intéressant, sûrement. Finalement, elle avait bien fait d’accepter cette invitation... Même si elle allait devoir se taper cet idiot de Peter Clarke jusqu’au bout, mais c’était les joies du métier, un classique lors des enquêtes. La phase séduction était parfois inévitable et les cons pullulaient, même ici, ou plutôt surtout ici, et elle voulait surtout avancer d’un grand pas dans ses investigations. Elle jeta tout de même un regard vers la promenade et aperçu Timothée qui discutait avec une jeune femme très dénudée, ce qui ennuya l’inspectrice. Lorsqu’il releva la tête, leurs regards se croisèrent.

Au moins, il ne m’oublie pas malgré sa pintade, pensa l’inspectrice.

Les tables, car il y en avait trois, une grande et deux petites, étaient en cours de dressage. Les servantes, toutes de très jeunes filles, mettaient couverts en argent et assiettes peintes à la main avec l’habileté et l’aisance de l’habitude. Les petits fours arrivèrent bien vite, encore fumants.

« Puis-je me permettre de vous guider, Bianca ? »

Peter Clarke mit son bras sous le sien, ce qui ne l’enchantait guère, puis ils avancèrent jusqu’à la plus grande des tables. Une lueur d’espoir de courte durée naquit dans l’esprit

de l'inspectrice, trop vite soufflée. En effet, tous les convives vinrent se mettre eux aussi à table, suivant comme un seul homme leur hôte, mais hélas, Yves de la Ravière vint s'installer à l'une des deux petites tables et la plus lointaine pour aggraver le tout. Elle le vit s'asseoir, résignée à ne rien pouvoir entendre de sa conversation et à subir celle de son hôte et de ses convives. Elle-même était à droite de Peter Clarke, une marque d'honneur, signe sans aucun doute qu'elle avait été désignée pour se faire sauter, Peter Clarke lui-même présidait la table, comme il se devait. En face d'elle Mr Ducox vint s'asseoir, La duchesse de Pinpom à ses côtés. À la droite de l'inspectrice, la place était libre et des plats étaient posés, mais la chaise au-delà était occupée par Émile Klin, l'explorateur. Derrière, Mme de Fuminon et Bertrand Kal discutaient, les autres convives étaient trop loin et n'intéressaient pas l'inspectrice. La soirée promettait d'être chiant à crever.

Au moins, les petits fours étaient à la hauteur et les convives aussi, à leur manière. La gouvernante s'occupait d'eux en personne et les filles bondissaient dès que le verre de l'un ou de l'autre était vide. Lorsque l'inspectrice voulut se servir d'un jus de fruit, la servante qui était dans son dos saisit la cruche juste avant qu'elle ne puisse la prendre.

« Oh, pardon, je vous en prie », dit l'inspectrice.

Voyant que la jeune fille restait bêtement à la regarder sans bouger ni ciller, elle commença à s'inquiéter.

« Mais vas-tu la servir, petite gourde ? » lâcha Peter Clarke avec mauvaise humeur.

L'inspectrice comprit. Elle perdait ses réflexes, à force de regarder Yves de la Ravière du coin de l'œil et d'essayer de suivre la conversation à sa table en même temps. Elle posa son verre devant elle et la jeune fille la servit.

« Vous ne prenez pas d'alcool, Bianca ? lui demanda Peter.

– J'évite en début de repas. Je ne voudrais pas me conduire de manière inappropriée.

– Oh oh ! rit-il avec une pointe de concupiscence. Mais nous en serions ravis, nous en serions ravis. Je suis sûr que vous êtes délicieuse même sous l'emprise de l'alcool. »

Mais l'inspectrice comprit qu'il aurait préféré la voir bourrée. Elle ne lui laisserait pas ce plaisir. La règle en mission, c'était de pouvoir envoyer son poing dans le pif du premier connard un peu trop emmerdant et ce sans s'y reprendre à trois fois. Et la règle était la règle.

« Vous savez, Bianca, que vous avez des cheveux magnifiques. J'ai tout de suite compris qu'ils n'étaient pas teintés, que c'était une beauté naturelle.

– Oh vous me flattez ! »

Elle ne pouvait se forcer à rougir, mais elle détourna gentiment la tête, ce qui lui évita un sourire niais de plus. Il en fut content. Ses cheveux étaient une arme de séduction massive, pratiques, mais qui engendraient les remarques et les techniques de drague les plus éculées que la cité pouvait porter. Elle était habituée. Mais à deux chaises de là, Mme de Fuminon, une bourgeoise qui fut sans doute belle étant jeune, parlait avec animation.

« Je vous le dis, Émile, c'est un coin remarquable. Pas facile d'accès, pas franchement donné non plus financièrement, remarquez. »

Émile Klin arborait un sourire condescendant.

« Je n'en doute pas, madame, je n'en doute pas. Mais certaines choses ne s'achètent pas, hélas. Ce n'est simplement pas à la portée de n'importe qui.

– Allons, lui répondit Bertrand Kal, nous ne sommes pas n'importe qui. J'ai voyagé non loin de là moi-même, aux îles de Kataboulou. Si certains font du tourisme de masse là-bas, ce n'était pas mon cas. Et je ne pense pas que ce soit le cas de Mme de Fumigon non plus.

– Mais qu'est-ce que vous entendez par là ? répliqua le bellâtre. Qu'est-ce que vous avez fait de différent d'eux, ces fameux touristes de masse ?

– Nous avons visité des endroits moins peuplés, plus reculés, connus de notre seul guide. Nous avons rencontré l'habitant, c'était incroyablement pittoresque, je plains tous ces moutons qui font la queue dans ces endroits bondés...

– Mais c'est du tourisme, ce que vous nous racontez là, non du voyage ! tempêta Mr Ducox. Les gens ne savent plus voyager, c'est un art qui se perd. Vivre chez l'habitant, l'hospitalité, le partage du repas commun... Ça se fait sans guide ! Ah, que ne manquez-vous pas avec vos expériences calibrées pour touristes de masse. Non, j'ai vécu une expérience incroyable l'année dernière, je parle bien d'expérience et pas de visite ou de tour. J'ai été accueilli chez les Moutouz, une tribu qui vit encore avec les modes de vie de leurs ancêtres, il n'y en a plus beaucoup ! Ah, les chamanes qui jouent à touche-pipi dans la baie de Coycoy, pendant la célébration de la lune montante ! Je m'en rappellerai toute ma vie !

– Oh, je l'ai fait aussi, s'exclama la duchesse de Pinpom, ils vous avaient attifé en quel animal ?

– Hein ? Oh, j'étais en poulet... Ainsi vous aussi ?

– Mais oui ! Moi j'étais en maquereau ! »

Mr Ducox sembla gêné et un peu contrarié, mais Émile Klin, l'aventurier leur vola la parole.

« Ah ah ! Mais tout ça, c'est encore du tourisme, de l'attrape-gogo ! Ce sont des figurants, il n'y a rien d'authentique chez ces populations, sauf le désir de récupérer un peu de votre argent ! Allons, moi, je ne jure que par l'exploration, là où les hommes de mon temps ne vont pas. Ma dernière sensation forte eut lieu dans la fosse de Tintouille...

– Oh, les calmars péteurs de la fosse de Tintouille ! s'exclama Peter Clarke. Je rêve de le faire également, tous ceux qui en reviennent me disent qu'on a pas vécu avant d'avoir vu ça.

– Oh, certainement, je ne regrette pas le voyage, mais croyez-moi, je ne le referai pas deux fois ! »

La duchesse de Pinpom se pencha en avant, intéressée.

« Votre vie était-elle en danger ? La descente dans les abysses océanes était-elle trop rude pour le corps ?

– Oh, non, rien de tout cela... »

Émile Klin semblait assailli par des souvenirs douloureux tandis qu'il caressait machinalement ses cheveux d'or impeccablement coiffés de côté.

« Était-ce les calmars et leurs pets qui vous ont effrayé ? le railla Peter.

– Non, mais malheureusement les calmars n'ont pas été les seuls à lâcher des caisses...

– Que voulez-vous dire par là ? s'étonna la duchesse.

– Quand vous vous retrouvez pour deux heures dans une cabine de submersible de moins de dix mètres cubes, avec un parterre de malotrus dont certains sentaient des pieds, et surtout cette grosse dame qui faisait de l'aérophagie, croyez-moi, c'est une expérience douloureuse ! »

Il y eut un silence pensif, les convives retournant un instant à leurs assiettes.

« Et vous, Bianca, qu'avez-vous vu d'extraordinaire, récemment ? lui demanda Peter Clarke, rompant le silence.

– Oh, j'ai aperçu la semaine dernière un homme déguisé en lapin qui courrait après deux filles nues en criant “revenez, mes lapines, j'ai une grosse carotte pour vous !”. Et en effet, il avait le sexe peint en orange. Tout autour, des gens tapaient des mains et des pieds pour les encourager. »

Tous la regardèrent avec stupéfaction. Puis Émile Klin se caressa le menton d'un air inspiré.

« Ça me fait penser à des scènes de Boggoti, lors du carnaval de la ville. Mais ce n'est pas la saison. Ils font des animations en hiver, maintenant ?

– Non, non, le corrigea Mr Ducox, ce sont des scènes typiques des îles Rakiki, c'est pour la fête du Père Forêt, comme ils l'appellent. Vous étiez là-bas, n'est-ce pas ?

– Allons, vous racontez n'importe quoi ! s'amusa la duchesse de Pinpom. Elle est allée faire une virée à Partoll, avec les fêtards du monde du spectacle, il y a toujours des trucs comme ça, là-bas, tout simplement. »

Elle leva les yeux au ciel pour signifier son accablement devant l'ignorance des deux autres.

« Alors, qui a raison, lui demanda Peter. Où étiez-vous ?

– Mais à deux pas de chez moi, en ville, dans le quartier du Quadriforne. C'était une scène d'enterrement de vie de garçon. »

Ils se regardèrent tous en silence, Peter se racla plusieurs fois la gorge, comme s'il s'entraînait à parler.

« Hum... Bien, parlons d'autre chose que de nos voyages ! Qui est allé à la dernière exposition de Chinpoutu ? »

La gêne se dissipa. La comtesse de Pinpom eut un sourire en coin et s'anima.

« Moi ! Et c'est formidable, cet homme est extraordinaire !

– Qui est Chinpoutu ? demanda l'inspectrice avec une pointe d'amusement.

– Ah ! Chinpoutu, lui répondit Mr Ducox, c'est un artiste, mais pas l'un de ceux qui sont gavés jusqu'aux bords de l'argent salissant des mécènes, non ma jeune demoiselle ! C'est un artiste libéré tant de l'argent que du travail !

– Ah oui, enchaîna la duchesse, il vit dans une maison simple, en bois brut, avec le minimum de commodités. C'est formidable qu'il puisse faire cela ! Il mange à ses repas des plats simples, ordinaires mêmes, et ce tous les jours. Une tranche de pain, une portion de viande, parfois du poisson, des légumes secs ou verts, qu'il cuisine lui-même ! Et de l'eau claire pour seule boisson !

– Vous savez, lui dit Peter, la richesse est d'un tel ennui parfois, c'est un terrible fardeau. Ceux qui parviennent à atteindre la sagesse ultime, ceux qui savent se passer même de la richesse pour dominer les foules de leur grandeur, voilà qui est l'accomplissement le plus abouti.

– Ainsi, vous qui avez tout, mon cher Peter, vous enviez en secret ceux qui vivent simplement ? » lui demanda l'inspectrice.

Il gloussa d'un air nerveux.

« J'envie leur grandeur d'âme, oui Bianca, sans aucun doute. Lorsqu'il sort de sa cabane saluer son public, toujours nombreux, qui attend impatiemment devant sa hutte pour le voir enfin, il est grand, il est magnifique. Il nous éblouit d'autant plus qu'il nous ignore,

nous ne sommes rien pour lui. Ni l'argent ni le succès ne parvient à toucher cet être si pur, si beau qu'il n'a même plus besoin de nous pour reluire, sa beauté est intrinsèque, il est un dieu plus qu'un humain dans sa cabane.

– Il venait ici souvent, avant sa retraite, se rappela Émile Klin.

– Il reviendra ! affirma Peter Clarke. Mais avoir tenu tout ce temps dans le dénuement, c'est déjà une force que la nature ne nous donne que rarement. J'étais un excellent ami de cet homme, savez-vous ?

– Oui et ses œuvres, parlons-en aussi ! les coupa Mr Ducox. Ce sont des œuvres incroyablement transgressives et qui parlent à tous. Devant de telles perles, il n'y a plus ni riche ni pauvre, mais des spectateurs émerveillés.

– Oui, ma préférée et le clou de l'exposition, c'est sans aucun doute "glandu perché sur ses échasses". Cette installation est sublime ! s'enthousiasma la duchesse.

– Ah ? » s'étonna l'inspectrice, détournant un instant son regard d'Yves de la Ravière.
« Et cela représente quoi ?

– Eh bien un glandu, lui dit la duchesse.

– perché sur des échasses, termina pour elle Émile Klin.

– Enfin, c'est un artiste exceptionnel, sans aucun doute possible », conclut Peter.

Le repas lui-même était luxueux, les plats, en quantité invraisemblable, repartaient presque aussi pleins que lors de leur venue. L'inspectrice repéra rapidement que les convives se servaient avec parcimonie, ils picoraient de-ci de-là. Elle fit de même, de façon à ne pas passer pour une pintade grossière. Chaque plat était une œuvre d'art, le service dans les assiettes reproduisait des formes et dessins savamment pensés. Peter

Clarke lui répétait chaque ingrédient, que la gouvernante égrainait patiemment, comme si elle fut trop débile pour comprendre par elle-même. Et pendant ce temps, Yves de la Ravière discutait, riait, mangeait à dix pas de là, hors de portée d'oreille. C'était rageant.

« Et dites-moi, Bianca, à quelles occupations passez-vous vos journées ? » lui demanda Peter, rendu un peu enthousiaste par l'alcool, des vins fins plus que centenaires.

Elle passa une main dans ses cheveux, les faisant reluire sous l'éclat des lustres.

« Je m'occupe d'une galerie d'art, c'est un passe-temps agréable et passionnant ! »

Elle ne commettrait pas l'erreur de prétendre travailler, ça aurait fait vulgaire.

« Oh ! Mais c'est stupéfiant ! Vous avez des employés avec vous, j'imagine ? »

– Oui, mais je décide de la plupart des choix artistiques, vous voyez ?

– Et vous ne connaissiez pas Chinpoutu ? s'étonna la duchesse.

– Eh bien, en vérité je me centre sur les arts primitifs, ou exploratoires, mais de contrées exotiques uniquement. C'est assez ciblé. »

Elle espéra que personne ici ne connaisse grand-chose au sujet. Elle avait attendu qu'Émile Klin détourne la tête avant de répondre, la prudence était de mise. Comme prévu, personne ne rebondit, ne sachant que dire.

« Eh bien ma foi, il faudra que vous m'en parliez davantage à l'occasion, ça m'a l'air passionnant, fit Peter. Pour ma part, j'aimerais pouvoir me consacrer à ce que j'aime et non au devoir. Le problème d'avoir un rôle clé dans cette cité, c'est que l'on ne vit que pour cela. Je n'ai pas le temps, jamais le temps... C'est barbant ! »

– Oh, comme je vous comprends, minauda la duchesse. Moi-même, et les dieux savent que je ne travaille pas, mais c'est un souci incroyable toutes ces réceptions pour mon

mari... Mais le travail est la chose la plus noble qu'il soit et c'est une chance que vous avez, Peter, de jouer un tel rôle. Vous faites tourner l'économie de la cité, vous êtes l'un de ses rouages essentiels. »

Peter sembla flatté.

« Il y a du vrai dans ce que vous dites. Je ne me plains pas. Et puis, l'élite aussi a ses obligations. N'est-ce pas normal, Bianca ?

– Oh... » Elle revint à la conversation, un peu perdue. Elle scrutait toujours sa proie, de l'autre côté du balcon. Elle jeta un regard timide à Peter Clarke. « Oui, l'élite... Le mérite paye, regardez tous ces bons petits plats, mais l'exemplarité, c'est essentiel.

– Vous êtes cultivée, susurra Peter avec l'œil brillant, c'est la chose que j'aime le plus chez une femme... Je travaille dix heures par jour depuis vingt ans pour renforcer mon empire. Mais je suis comme tout homme, j'ai besoin de douceur, de tendresse, d'authenticité. C'est ce que je retrouve chez vous, vraiment. »

L'inspectrice se fit violence pour ne pas lever les yeux au ciel ou rire sous son nez. Elle commençait à s'impatienter. Et par malheur pour elle, les plats étaient lents à venir et repartir, elle n'en voyait pas la fin.

Lorsque le dessert parvint sur table, l'inspectrice aurait volontiers embrassé la gouvernante tant elle était heureuse. Peter Clarke s'était révélé de plus en plus chiant et insistant à mesure que l'alcool emplissait ses veines. Comme quoi, le vin fin pouvait tourner en connerie ordinaire une fois métabolisé dans le corps d'un milliardaire... En bas, Lisa avait de nouveau cédé la place à Timothée qui l'attendait patiemment. Sûrement s'emmerdait-il, mais elle n'allait pas le prendre en pitié. Les convives

discutèrent encore un peu et certains se levèrent. Peter lui tendit la main finalement, son sourire était un peu flou, ses gestes légèrement gourds.

« Ma chère Bianca, je voudrais m'entretenir avec vous un petit peu. Pourrais-je avoir l'honneur de votre compagnie ? »

Ah, le moment de baiser, pensa-t-elle.

« Je vous en prie. Puis-je m'absenter un instant ? Pour me passer de l'eau sur le visage ? »

Elle venait en effet de voir passer Yves de la Ravière, qui descendait les escaliers. Elle avait improvisé. Il fallait qu'elle se tire, et vite ! Peter Clarke lui souriait toujours.

« Mais bien sûr. Je fais préparer mon alcôve personnelle, ma chère. On y sera bien. Mais attention, en tout bien, tout honneur ! »

Il se mit la main sur la poitrine, comme pour jurer devant un dieu quelconque, ou la reine des pintades, l'inspectrice n'aurait su dire.

« Je vous rejoindrai rapidement », lui promit-elle.

Une servante vint lui montrer l'entrée des toilettes, un peu en contre-bas et par chance, proche de l'escalier. Peter partit dans l'autre sens. Alors que la servante l'emmenait, la duchesse lui envoya un clin d'œil que l'inspectrice devina méprisant. Les putes étaient jalouses en même temps que méprisées, mais en public tout le monde les flattait, craignant de contrarier le maître. L'inspectrice savait lire les signes subtils qui se dégageaient des corps, de manière inconsciente.

« La vasque d'eau est à droite, madame », lui dit la servante en lui tenant la porte.

Avec un dernier coup d'œil à Peter, elle entra. Il fallait qu'il soit hors de vue, ça gagnerait du temps. Une minute seulement après son entrée, elle entrouvrit très légèrement la porte et vit que son hôte avait disparu. Elle sortit.

« Madame a fini ? demanda poliment la servante.

– Oh, attendez, je reviens dans une seconde, je viens d'apercevoir un ami à moi que je n'ai pas vu depuis longtemps. Je lui passe le bonjour et je suis à vous. »

Sans attendre que la servante ne se reprenne de sa surprise, elle se glissa sur le côté, la dépassa et dévala comme elle le put les escaliers.

« Pétasses de chaussures », maugréa-t-elle.

*

Elle ne voyait plus Yves de la Ravière, mais Timothée la vit s'approcher. Il marcha à sa rencontre.

« Putain, j'en peux plus, vous l'avez vu ? » dit-elle.

Sa réponse chevaucha sa propre question.

« Il s'est barré, Lisa l'a suivi. Qu'est-ce que tu foutais ? »

L'inspectrice lui prit le bras et le poussa sans ménagement en avant.

« On dégage, bordel, on dégage ! »

Ils s'empressèrent de remonter la promenade jusqu'à l'escalier.

« Ils sont descendus ? »

Timothée mit un instant à répondre, ce qui agaça l'inspectrice.

« Oui. »

Lorsqu'ils furent en bas, au milieu de la foule, Timothée commença à scruter les environs, mais l'inspectrice lui saisit le cou et approcha son visage du sien. Il essaya de lui faire la bise, interprétant mal son geste, mais l'inspectrice l'embrassa sur la bouche, avant qu'il n'ait le temps de tendre la joue. Il balbutia.

« Hein ? De quoi ? Ben...

– Oui, oui, chuchota-t-elle. On est un couple, compris, on est en infiltration. Et j'avais besoin, là !

– Euh, oui, bien sûr, chérie », dit-il d'un ton badin. Puis il baissa la voix. « Nous sommes en mission, on n'embrasse pas en mission.

– J'embrasse en mission, mon coco, c'est même le seul truc intéressant de la soirée. Tu m'as un peu trop manqué. Au fait, c'était qui la pintade avec qui tu parlais, tout à l'heure ? »

Il prit l'air surpris.

« Je ne sais pas, des pintades, il n'y a que ça par ici !

– Du pintadeau aussi, ça manque pas. Qu'est-ce que je me suis faite chier ! Je suis faite pour l'action, la diplomatie des petits fours, je la laisse aux copains !

– Tu as obtenu des choses intéressantes malgré tout ?

– Yves de la Ravière, c'est son nom. Un mec avec un gros réseau, mais pas de patrimoine flagrant. Un gars utile, quoi, la main longue...

– Ah... Et ?

– Et rien. C’est tout. Le reste, c’est les calamars péteurs de la fosse de Tintouille et le casse-tête de la couleur des nappes de réception de la duchesse. Il paraît qu’on sous-estime l’importance de la couleur des nappes quant à l’humeur des convives, incroyable non ? »

Timothée lui caressa la joue avec le bout des doigts, ce qui eut l’effet de l’embraser d’une soudaine bouffée de désir.

« Allez, on retrouve le type, tu vas te remettre avec un peu d’action. »

Ils se séparèrent pour fouiller la salle immense, incapables de la scruter dans son intégralité du pied de l’escalier. L’inspectrice prit soin de rester sous la partie droite de la promenade, pour éviter les sbires de Peter Clarke qui pourraient la chercher. Elle contrôla l’accessibilité de son poing américain, puis se lança dans sa traque. Lisa était plus facilement repérable, avec toutes ses couleurs, que ne l’était le type en costard noir. Mais elle n’avait pas avancé de deux mètres qu’elle fut bloquée par un attroupement. Elle se glissa contre le comptoir du bar à deux pas d’elle, observant. Tous les riches convives avaient le regard tourné vers la même direction. À quelques mètres d’eux seulement se tenait une sublime jeune femme, aux cheveux noirs modelés d’une façon inattendue, montés au-dessus de sa tête en une masse compacte, comme un chapeau haut de forme et dans laquelle était emmêlée une mouette vivante, sans qu’aucun doute fut permis. La jeune femme avait une robe de soirée au décolleté qui descendait presque jusqu’à son nombril, toute noire avec des motifs de traces de pattes blanches et palmées qui couraient sur toute la surface du tissu moulant. Elle s’arrêtait tous les deux pas et prenait une pose au déhanché outrancier, perchée sur des talons au moins une fois et demi plus hauts que ceux de l’inspectrice. Lorsqu’elle marchait, elle se dandinait

tellement, en croisant les jambes, qu'elle en était ridicule et l'inspectrice manqua pouffer de rire. À côté d'elle, un barman avait les yeux ronds et la bouche entrouverte. La starlette arriva à leur hauteur, posa, baissant la tête, les yeux mi-clos, battant quelques instants de ses cils maquillés, en posant une main sur l'une de ses hanches. Elle reprit sa marche, envoyant des œillades à l'assemblée, par-ci, par-là. À côté de l'inspectrice, l'employé émit un sifflement en regardant les fesses de la jeune femme, qui ondulaient follement à chacun de ses pas. La mouette, quant à elle, poussait un piaillement strident de temps à autre, comme pour attirer l'attention et passait le reste de son temps à fusiller du regard la foule curieuse, de son œil rond et noir au sourcil gris foncé qui lui donnait un air mécontente. L'inspectrice se pencha vers l'employé.

« Elle est connue, celle-là ? » lui dit-elle en chuchotant.

Il resta un instant immobile, puis détourna la tête à regret de la jeune déesse qui prenait de nouveau une pose. Il sembla prendre péniblement conscience de la présence de l'inspectrice.

« Je ne l'avais jamais vue avant ce soir, lui dit-il. J'ai demandé aux collègues, tous sont unanimes, c'est une parfaite inconnue. Mais je peux vous garantir qu'à ce rythme-là, elle va faire une percée foudroyante ! »

Il tourna la tête de nouveau, avec un air admiratif, béat d'un contentement vide de pensée. L'inspectrice frissonna.

Au moins, je saurais quoi faire s'il me prend l'envie de percer dans le milieu, se dit-elle sombrement.

Mais elle avait mieux à faire en l'instant et reprit sa progression difficile, au milieu des groupes agglutinés, des robes à frou-frou et autres joyeusetés. Finalement, ce fut Timothée qui la rattrapa, il semblait agité.

« Viens vite, la pressa-t-il. Le mec est là-bas. Il discute avec un type, ils se sont mis à l'écart. J'ai repéré Lisa un peu par chance, tellement le coin est à l'abri des regards. »

Mais lorsqu'ils arrivèrent sur place, Lisa était seule. Elle leur fit un sourire triste.

« Partis. Le mec s'est en allé avec une fille, sans doute pour baiser. Et l'autre brute, là, il s'est barré en direction de la porte.

– Merde, pesta l'inspectrice.

– Nous on a du nouveau, dit Timothée à l'adresse de la technicienne. Le mec s'appelle Yves de la Ravière, un type avec le bras long, dixit notre infiltrée. »

Il jeta un coup d'œil à l'inspectrice. Cette dernière eut un geste d'impatience.

« Ils ont dit quoi ? Et c'était qui le type ?

– J'ai rien entendu, répondit Lisa laconiquement. Ils s'étaient mis ici justement pour qu'on ne puisse pas les approcher sans se faire repérer. Et c'est efficace, bref... Le mec, je ne sais pas qui c'est, mais c'est un colosse au crâne rasé, du genre bizarre par ici, on le verrait plus videur que convive.

– Ah ? Grand comment ?

– Un mètre quatre-vingts, peut-être quatre-vingt-dix. Aussi grand que Timothée, trois fois son poids, je dirais. Oui mon grand, tu n'es pas bien gros », ajouta-t-elle devant la mine outrée de son jeune collègue. « Des cicatrices au visage, un air de brute, genre violent quoi. Mâchoire carrée, je te ferais un croquis, je l'ai bien observé.

– OK... Mais on a pas son nom. »

Lisa cligna d'un œil.

« Je n'ai pas été totalement oisive tout ce temps à t'attendre. J'ai une idée, une piste quoi. Si je vous laisse en plan une petite demi-heure et que je revienne avec le nom, ça vous irait ?

– Oui, mais comment... »

L'inspectrice n'obtint pas de réponse, Lisa était partie et se dirigeait avec assurance vers le bar d'à côté. Elle discuta en riant avec l'un des barmans, un beau jeune homme élégant, sous les yeux atterrés de ses collègues.

« Mais qu'est-ce qu'elle fout ? commença Timothée.

– Je crois que j'ai une idée », murmura l'inspectrice, l'air mi-figue mi-raisin.

Le barman et leur collègue partirent main dans la main en direction des alcôves.

« Elle ne se fait pas chier ! Moi aussi j'aurais pu baiser, grogna-t-il.

– Avec la pintade de la promenade ? Tu manges de l'oiseau d'élevage toi maintenant ? Enfin bref, la question ne se pose pas, toi tu ne peux pas nous ramener de nom, de l'utile quoi. Viens, on va au bar, quitte à se faire chier une heure de plus, autant ne pas avoir soif. »

Ils s'installèrent au bar et prirent une boisson. Quelques convives leur lancèrent des regards intéressés, mais le fait d'être un couple leur assurait une certaine tranquillité.

« Ce lieu est déconcertant, lui dit Timothée, avec un regard un peu las.

– C'est sûr qu'il faudrait rester plus longtemps pour en comprendre les règles. »

Ils s'installèrent dans un silence maussade, pour une attente qu'ils n'espéraient pas trop longue. L'inspectrice était un peu dérangée par l'initiative de la technicienne et hésitait à

en parler ici avec Timothée, mais leur attente fut interrompue par l'arrivée d'une très belle jeune femme, habillée tout en noir. L'inspectrice reconnut le même type de robe et de démarche que les filles de sa récente soirée, dans l'autre club. Elle crut qu'elle allait les dépasser sans s'arrêter, mais cette dernière saisit une chaise à une table d'à côté et s'installa en face d'eux.

« Je suis désolée de m'immiscer comme ça, si cela vous dérange, dites-le-moi, je vous en prie. Mais je pars du principe qu'ici, les gens cherchent la rencontre. Et je ne vous connais pas. »

Timothée sourit en coin, l'inspectrice fronça imperceptiblement les sourcils.

« Eh bien, à qui avons-nous affaire ? demanda-t-il.

– Oh, je suis Hélène, une fille du coin. Je connais bien ce lieu. Vous êtes nouvelles, non ? »

Elle regardait l'inspectrice.

« En effet. Vous connaissez tout le monde, ici ? demanda-t-elle avec une fausse curiosité.

– Oh, tout le monde, non, mais les habitués, oui. Mais sans indiscrétion, qu'est-ce qui vous amène ici ? »

Timothée allait répondre, mais l'inspectrice le devança.

« Un peu la même chose que les autres, j'imagine. Et vous ? Vous travaillez là ? »

La jeune fille eut une mine d'interrogation polie. Elle était belle de visage, les joues rondes, des jolis yeux très sombres et un nez petit et pointu, un peu retroussé.

« Je ne travaille pas vraiment, je fais partie du biotope, on va dire. Enfin, je posais la question parce que vous n'avez pas l'air d'être trop faites pour l'endroit, toutes les trois.

– Pourquoi ça ? » réagit Timothée.

L'inspectrice jura intérieurement.

« Eh bien, je ne sais pas, continua la jeune femme, vous n'avez pas le profil habituel. C'est ça qui m'attire, moi, les gens un peu atypiques. Vous avez de l'argent pour être ici, ça c'est sûr. Mais sinon, vous êtes une énigme pour moi. »

Elle envoya un regard faussement timide puis franchement brûlant à Timothée. Maggy se tendit.

« On travaille pour une firme importante, toutes les trois. Mais je ne comprends pas en quoi cela change de l'habitude. C'est sûr qu'on ne connaît pas le lieu, ça oui. Il y a des choses à savoir ?

– Oh, des choses à savoir, il y en a plein. Tout dépend de vos questions.

– Par où se passent les choses intéressantes, par exemple ? demanda Timothée.

– Hum... Beau jeune homme, j'aime cette question. Les choses intéressantes comment ? Qui se passent en dessous de la ceinture, ou bien sur les discussions mondaines ?

– Les discussions mondaines, trancha l'inspectrice.

– Ici et là, mais il y a des tables isolées au premier, de l'autre côté, là-bas », elle leur montra du doigt la promenade, en face. « Pas mal de grosses affaires sont conclues ici, entre deux passages aux putes.

– Ah... Vous avez un franc-parler qui ne ressemble pas au lieu, vous non plus, s'amusa Timothée.

– Ben tiens. On ne vient pas là pour s'amuser, vous et moi, hein ?

– Encore que, intervint l’inspectrice, je m’amuse beaucoup, moi. »

La jeune femme la regarda en penchant la tête, l’air un peu moqueuse.

« Mais moi aussi », susurra-t-elle.

L’inspectrice jeta un coup d’œil à l’alcôve où était partie Lisa, soupçonnant une ruse pour détourner leur attention un instant. Mais la porte était toujours aussi close.

« Et comme ça, vous connaissez les noms d’un peu tout le monde ? » reprit Timothée.

L’inspectrice lui donna un coup de pied, avec la pointe de son escarpin, juste dans son tibia. Il grogna de douleur. La jeune fille gloussa.

« Ah ah ! Il a dit quelque chose de déplacé, le pauvre mignon ? », elle plissa ses yeux rieurs. « En tout cas, si vous voulez connaître le nom de quelqu’un, ici, sachez que c’est assez courant et ça se passe très bien. Vos cibles seront les courtisanes et les barmans, tous les professionnels du lieu, quoi.

– Ah, fit Timothée, avec un regard gêné à sa collègue.

– Bon, allez, je dois y aller. C’était charmant de vous rencontrer, les tourtereaux, j’espère que j’aurais à nouveau ce privilège. Et si l’un de vous se sent un peu seul, je ne résiste pas à donner du réconfort aux âmes perdues, c’est ma petite faiblesse à moi. »

Elle se leva et les laissa en plan, perplexes. Timothée se tourna vers Maggy, mais elle le fusilla du regard.

« Crétin, lâcha-t-elle laconiquement.

– Hein ? Qu’est-ce que j’ai encore fait ?

– Tu as bien vu qu’elle était cheloue, la nana, non ?

– Ben, oui, je m’en suis douté, ça devenait bizarre.

– Bon, j’imagine que ça aurait pu être pire. Je les ai déjà vues, pas elle, mais les siennes. Je ne sais pas d’où elles sortent, mais elles sont partout, et elles écoutent, elles baisent, elles manœuvrent.

– Ben, un peu comme nous, justement.

– Oui. C’est ça qui m’inquiète, un peu comme nous. À classer dans les personnes dangereuses, donc.

– Je crois que ce sont des filles de la mère noire, j’ai entendu un mec en parler ici.

– On a des connaissances sur ce groupe, à la SIN ? »

Il haussa les épaules.

« Peut-être, on a des cartons entiers de compte-rendus d’enquête, on a dû filer et épilucher les déplacements ou les comptes de la moitié de la ville, depuis le temps.

– C’est chiant, ce truc de ne jamais pouvoir retrouver quoi que ce soit. Avec des recoupements, on irait dix fois plus vite.

– Oui, mais les enquêtes sont cloisonnées pour éviter les fuites, tu le sais bien. Bah, t’en fais pas, on reviendra ici tôt ou tard, normalement. On s’occupera du joli popotin de ses filles un peu plus tard.

– Vicelard. »

Il sourit sans s’offusquer, se resserrant un verre de jus de fruit.

Trois bons quarts d’heures étaient passés lorsque Lisa revint. Elle souriait, avait la robe un peu défaits et les joues rosies par le sport. Sa coiffure avait elle aussi pris un autre

aspect. Ils l'accueillirent avec impatience, l'inspectrice n'en tenant plus de ses chaussures infernales.

« Alors ? lui lancèrent-ils d'une seule voix.

– Moloss. Le mec s'appelle Moloss. Un nom qui lui va bien. Pas un habitué, mais un gars connu. Un type secret, bizarre, selon Roberto, mon prince charmant.

– Moloss... murmura l'inspectrice.

– Bon, si aucune de vous deux ne tient à se faire sauter dans la demi-heure qui suit, je propose qu'on foute le camp », suggéra Timothée, pragmatique.

Ils se levèrent et se dirigèrent tous les trois vers la sortie, l'inspectrice essayant de faire la synthèse de la soirée et des futures orientations de l'enquête. Elle ne regrettait pas d'être venue, car malgré le lieu et sa faune, l'enquête avançait, c'était tout ce qu'elle demandait. Elle jeta négligemment le carton d'invitation qui leur avait permis d'entrer dans une poubelle placée sur les escaliers qui menaient au hall. L'air frais de la nuit et le calme de la rue les ravalèrent bien vite, sous les lumières flageolantes des réverbères alcooliques.

Chapitre onze

Le congrès

Dolorine était pensive. Elle était allongée et se tenait avec ses suivantes, toutes adeptes de la mère noire. Elle avait réussi à se retrouver avec elles seules, c'était leur moment à elles. Elles s'étaient massées, caressées, la tendresse qui les entourait était réconfortante. Elles se tenaient là, silencieuses. Des très jeunes femmes, d'autres un peu plus mâtures, d'autant plus fascinantes car expérimentées. Entre la naïveté de la jeunesse et la rouerie de l'expérience, Dolorine n'avait jamais voulu choisir, il lui fallait les deux. Appuyée sur un coude, allongée sur un amas de coussins moelleux, son corps accolé contre celui de Millie, elle rêvassait. Millie était l'une de ses perles, une beauté brune au regard envoûtant, qui se tenait la tête penchée de côté, le regard doux et perdu.

« Pourquoi dites-vous cela, mère ? », lui dit finalement la jeune femme, rompant le silence. « Que seriez-vous, sinon ? »

Dolorine attendit avant de répondre. Elle pesait ses mots et ne voulait pas parler avant d'être prête.

« Je suis un pet qui vit sur un coussin d'air. »

Elle avait lâché la phrase comme ça, au milieu du silence, une percée dans son bain méditatif. Minéola gloussa, non loin d'ici, elle reconnut sa voix chaude. Puis Millie passa sa main dans ses cheveux.

« Pourquoi une telle réflexion, mère ? Seriez-vous d'humeur chagrine, et pourrais-je vous reconforter ? »

Elle colla son corps chaud plus près de celui de Dolorine, appuyant ses seins fermes contre le dos de la Grande Bergère.

« Non, je brassais des idées. Notre société est hiérarchisée, annonça Dolorine avec une mine sérieuse, je me suis faite cette réflexion mille fois en observant ceux que l'on appelle les déshérités, en observant les privilèges des puissants, en observant les rangs de chacun, les honneurs dus aux uns, la condescendance que l'on sert aux autres. Bof. Je me dis que tout cela repose sur une échelle de désirabilité. Je m'explique : si on veut toutes la même chose, les bouses de vache par exemple, parce que c'est ce qui est de plus désirable au monde pour nous, que c'est là la plus grande richesse qu'une femme peut avoir, alors on va toutes se ruer dessus, toutes celles qui pensent comme moi, du moins. Si on pense toutes pareil, on va bientôt arriver à court de bouse de vache, leur rareté va augmenter, certaines en seront privées, en souffriront, se sentiront déclassées, et la valeur d'une bouse de vache deviendra immense dans cette société-là. Bon, maintenant, si moi, aujourd'hui, je ne rêve que de bouse de vache, dans ce monde-ci qui est le nôtre, je serais la reine des reines, car je n'aurais personne sur mon chemin, je serais seule avec une ressource infinie, j'en aurais à satiété et plus encore. Vous me suivez toujours ? » Les filles approuvèrent d'un murmure. « Bien. Et donc, c'est l'uniformisation des attentes qui provoquent la rareté, tout le monde veut la même chose, quoi, donc il y a un étranglement compétitif, puisque qu'il n'y en a bientôt plus pour tout le monde, les ressources n'étant jamais inépuisables et le désir humain inextinguible. Je vous dirais donc, mes filles : désire ce que ta voisine exècre et tu seras la femme la plus riche du monde. C'est la seule vraie manière d'échapper à tout risque de pauvreté, que de ne pas courir après la même chose que les autres.

– Ne faudrait-il pas courir seulement après ce que l'on peut avoir, également ?
questionna Millie. Parce que même si je suis seule sur le coup, si je cherche quelque chose qui n'existe pas, ou que je ne peux construire, je serais malheureuse, non ?

– En théorie oui, ma belle. Tu réfléchis juste. Bon, dans la pratique, moi ça je n'ai jamais pu. Je ne désire que des conneries inaccessibles, je ne saurais pas l'expliquer, mais je crois que je trouve cela bien plus marrant. Mais je n'ai jamais été douée pour faire preuve de sagesse. Je me contente d'être conne différemment.

– C'est déjà noble, mère, dit l'une de ses filles.

– Ah bon ? Écoutez, si vous me le dites, je vous fais confiance. Je suis nulle quand il s'agit de m'évaluer moi-même. Je me sens niaise.

– Mais comment désirer autre chose, mère ? Je ne décide pas de mes désirs, l'interpella une autre de ses suivantes.

– Pfff. C'est compliqué, mais tout repose sur le conditionnement. Je pense que quatre-vingts pour cent de ce que nous désirons, nous le désirons par convention, parce que les autres le veulent, parce qu'on a appris que c'était désirable par mimétisme. À la racine de toute société hiérarchisée il y a une échelle de désirabilité, que nous devons briser pour être libres. Manger du caviar n'est pas supérieur au fait de manger des blettes. Pourtant, si Jean-paul mange du caviar, il se sentira supérieur à Jean-pierre qui mange des blettes et Jean-Pierre le jalouera, car il se sentira déclassé. Et c'est ce conditionnement qui fait de nous ses esclaves grotesques, tous, riches comme pauvres. La meilleure preuve de cela, c'est que nous ne nous questionnons jamais sur ce qui est désirable ou non, et du pourquoi. Le mouton ne devise pas sur la pertinence de suivre son troupeau.

– Nous sommes des brebis, puisque vous êtes notre Grande Bergère, s'amusa Millie.

– Je suis surtout votre mère noire. La nature est mystérieuse, mais je trouve cela mignon, si elle était plus sérieuse, je pense que je l’aimerais moins. Mais nous avons déjà trop parlé de choses importantes, et il est temps de déconner. On ne peut pas passer toute sa vie dans la vertu, je n’ai jamais trouvé d’argument pour, mais je sais que j’ai raison.

– Irons-nous au club ce soir, mère ? » lui demanda Minéola, ses yeux de biche mi-clos.

Dolorine regarda ses cheveux blonds cendrés couler sur ses épaules. La jeune femme lui donna envie.

« Mais ma parole, vous ne pensez qu’à ça !

– Vous aussi, mère, lui rétorqua Millie.

– Oui, mais j’aurais pensé que vous auriez pu me dépasser sur ce point, tendre un peu plus vers la perfection.

– La perfection nous emmerde, mère », annonça Lou.

Dolorine soupira. Ses filles étaient belles, mais un peu trop semblables à elle-même. Elle se redressa, tandis que Lou lui apportait sa robe noire.

« A-t-on du nouveau concernant notre vengeance amère ? demanda-t-elle en faisant passer sa robe par-dessus sa tête.

– Nous avons un contact bien placé. Il a participé à des enlèvements, il sait qui a été mandaté pour retrouver l’objet, mère. »

C’était Minéola qui avait répondu. Les filles l’entouraient, le regard grave.

« Quel genre de contact ?

– Oh, un gars qui n’a l’air de rien, vraiment, confia Millie. Je l’ai vu moi-même, j’ai organisé la filature. C’est une créature du Cerveau. »

Elle cracha ce dernier mot avec hargne. Dolorine la fixa du regard.

« Comment sait-on qu’il est informé ?

– Trois sources convergentes, mère. Et nous ne sommes pas les seules sur le coup.

– Que veux-tu dire ?

– Deux mecs du MIT, des cons, mais bien tuyautés. »

Dolorine resta pensive.

« On va rendre une petite visite et avoir une discussion avec ce charmant monsieur, voulez-vous ?

– Je savais que vous voudriez, mère, j’ai prévu le coup, reprit Millie, avec un grand sourire espiègle.

– Ce soir on va au club, mais pas pour jouer ! les rabroua-t-elle. Je veux des infos sur ce type, Yves de la Ravière.

– Bien mère, nos filles en place ne sont pas inactives, la rassura Lou. Je coucherai avec lui avec votre permission, j’emmènerai deux adeptes avec moi, et on devrait avancer. C’est un crétin ordinaire, facile à bernier. C’est ce que m’a dit Hély, qui a tâté le terrain. Je l’emmènerai avec moi, elle le connaît déjà.

– Fait cela, ma douce, lui dit Dolorine. Je vais à la grande salle, les filles veulent me voir, puis je te rejoins Millie, d’accord ? »

La beauté brune hocha la tête. Dolorine sortit de la salle, accompagnée par deux sœurs armées, une précaution plus que jamais nécessaire. L’un des avantages de la situation

récente était que la communauté s'était ressoudée face à l'adversité, et les adeptes de la Grande Bergère n'étaient plus occupées à poursuivre les adeptes de la mère noire. Ces petites guerres intestines n'avaient lieu que lorsque ce luxe était possible, c'était une lutte courtoise, plus symbolique qu'autre chose, et à la moindre difficulté, la sororité qui les unissait balayait ces jeux enfantins d'un revers de main. Les adeptes de la mère noire protégeaient la communauté, et quand celle-ci était attaquée, menacée, quand des sœurs mourraient pour elle, les recrues ne se faisaient pas attendre. Plus de dix filles les avaient rejointes, et même les plus pures de ses adeptes, les plus innocentes de ses filles, ne cherchaient plus à l'isoler de ses suivantes. Sa meute réclamait sa vengeance, il n'était plus le temps pour les querelles futiles.

Lorsqu'elle sortit enfin de la grande salle, où quelques affaires devaient être réglées pour la communauté, elle retrouva Millie dans sa chambre. Elles discutèrent un long moment, mettant au point leur prochaine action. Millie ne fut pas enchantée que sa Mère lui annonce qu'elle allait intervenir elle-même, mais elle ne s'y opposa pas. Salvora était une affaire personnelle pour Dolorine, toutes le savaient.

« Ainsi, on interviendra demain soir, lui dit sa fille.

– Bon, ce congrès tombe à pic, mais on ne prendra pas de risque. Deux filles avec moi à l'intérieur, deux filles à l'extérieur, plus des taupes. Minéola dans la chenille, elle connaît bien le quartier.

– Oui, mère. On ne prend jamais de risque si l'on peut l'éviter. Nos vies ont trop de valeur, nous le savons. »

Dolorine vint l'embrasser, sentant ses lèvres chaudes sur les siennes.

« Bon, préparons-nous pour ce soir. J'aimerais faire cracher au bassinnet quelques abrutis, la communauté va avoir besoin de liquidités. »

Millie sourit d'un air narquois.

Les soirées au club étaient une routine, celle-ci fut écourtée cependant et elles rentrèrent en début de nuit, car Dolorine exigeait qu'elles dorment suffisamment. Elle leur avait interdit tout excès de drogue, également.

« Laissez ces abus pour vos clients, leur avait-elle dit. Je vous veux toutes impeccables demain. Et armées jusqu'aux dents. »

Et armées, elles l'étaient, lorsqu'elles se rendirent à leur lieu de rendez-vous le lendemain après-midi. Le soleil chaud se reflétait sur les cheveux soyeux de Dolorine, Millie à ses côtés était habillée comme elle, sans leurs robes noires habituelles, mais avec des habits simples. Elles s'étaient maquillées pour se rendre moins jolies, de façon à ne pas attirer l'attention, cela aurait juré avec le lieu. Millie avait même simulé des poches sous ses yeux. Elle-même portait un chignon particulièrement sage. Elles rencontrèrent Lou devant l'amphithéâtre.

« Il est peut-être déjà à l'intérieur, leur dit-elle. Je ne l'ai pas vu passer depuis mon arrivée, cependant. »

Les trois femmes entrèrent dans le hall bondé.

« Nous le retrouverons à l'intérieur, ce sera beaucoup plus simple et plus discret », leur dit-elle.

C'était ce qu'elles avaient prévu. Dans le hall d'entrée, se tenait une grande affiche, immense, avec l'inscription en lettres noires épaisses : "quatre-vingt-sixième congrès des nuls".

Elles montrèrent leurs cartons d'invitation à un bénévole d'accueil, puis entrèrent dans le grand amphithéâtre.

« Je ne connaissais pas cette association », fit Dolorine à mi-voix, tout en suivant Millie.

La salle était bondée, le brouhaha couvrait leurs paroles.

« Moi non plus, mais certaines filles avaient des contacts. On a eu les invitations, finalement. Il sera au premier rang, ce ne sera pas compliqué. »

En effet, il y avait une estrade de bois, un parterre rempli de chaise, et enfin les gradins. Dans l'amphithéâtre, Dolorine estima qu'environ deux cents personnes pouvaient tenir aisément. Elles s'assirent toutes les trois à des emplacements distants, Dolorine au centre, Lou sur l'aile droite, et Millie à gauche. Dolorine commença à regarder autour d'elle, un air timide et intéressé sur le visage. Mais elle ne reconnut pas sa cible. Elle se reporta vers la file des nouveaux entrants, scrutant ceux qui venaient vers le parterre de chaises. Leur homme arriva parmi les derniers, au grand soulagement de la mère noire et ses filles. Il portait un manteau gris et un chapeau, qu'il retira à son entrée. Un visage quelconque, un air quelconque, une démarche quelconque. Mr tout le monde. Elle échangea un regard avec chacune de ses filles, s'assurant qu'elles l'avaient toutes deux ciblé, puis reporta son regard d'attente polie vers l'estrade, impatiente de voir la fin de cette mascarade.

Mais cela ne faisait que commencer et alors que chacun prenait sa place, que les derniers retardataires se hâtaient de rejoindre leurs sièges, plusieurs personnes

s'agitèrent à proximité de l'estrade. Finalement, une jeune femme s'approcha du pupitre et se pencha sur le parlophone.

« CRRRTZTTTS CRRRRRSRRTTTT. »

Dolorine leva les yeux au ciel. Trois tentatives plus tard, après un flot de “un-deux-trois” et de “vous m'entendez ?” lâchés par un technicien auto-attitré, et une fois que la salle ait répondu un “oui” confus et difficilement distinct, la jeune femme se racla la gorge.

« BONjour. JE VOUS SOUhaite la bien... La bienvenue, pardon, à ce quatre-vingt-sixième congrès des nuls, organisé par notre Association pour le Droit et la Reconnaissance de la Nullité. Nous allons démarrer ce congrès de belle manière, en laissant une place d'honneur à notre président, Mr Jean-Marc Tessier, dont le travail immense se doit d'être reconnu, et... »

La suite fut noyée sous un tonnerre d'applaudissements, tout d'abord, puis l'assourdissant amalgame de “chut !” qui s'ensuivit.

« Donc, je donne la parole à Mr le président, pour un discours nommé “Ode à la nullité”. »

Mais Mr le président paraissait bien agité et non sur le point de mener son discours. Il brassait des feuilles, beaucoup de feuilles, et quatre personnes s'agitaient avec lui. Finalement, il parvint jusqu'au pupitre et se plaça devant le parlophone.

« BONJour. PARDon, j'ai également du mal à TROuver la bonne distance avec la poire emplumée... »

Les rires lui répondirent. Par poire emplumée, il faisait sans doute référence à la balle de captage du parlophone, qui avançait et reculait pour rester à la bonne distance de

l'orateur. Ce qui donnait un ballet étrange, entre le président qui reculait, la poire qui avançait, puis reculait de nouveau, suivit par le président. Finalement, ils se stabilisèrent, et le président baissa les yeux sans oser bouger le cou, ni même baisser la tête. Sa feuille tremblait dans sa main.

« J'ai un peu le trac, je m'excuse... Bon, voilà. Hum hum. »

Dolorine vérifia du coin de l'œil que leur homme était toujours à sa place, puis s'intéressa de nouveau au président. Elle était amusée, c'était moins chiant que prévu... Le président prit une grande inspiration.

« Si la nullité était un attribut divin, je régnerais en seigneur au sommet des cieux, commença-t-il d'une voix posée. Ainsi nous parlait le fondateur de notre association. Chez le nul ordinaire, il y a toujours une faille, une craquelure, par laquelle un rayon de lumière parvient à jaillir. Mais chez le vrai nul, le véritable athlète de l'échec, l'esthète du ridicule, l'opacité est telle qu'aucun photon ne parvient à s'échapper, même alcoolisé. Bien sûr, l'esthétisme du nul n'est pas simple à cerner, il brille sûrement, mais à l'envers. Il n'y a aucun critère qui définisse le nul, car c'est avant tout une philosophie de vie, un art d'échouer à être au monde. Pourtant, la vie du nul n'est pas toute lisse, il se gonfle parfois d'un sentiment d'importance, ou d'utilité, il se gave de fierté, mais tel un soufflé trop monté, il s'affaisse et retombe mollement, car tout humain doit vivre selon sa nature. Mais ce qui définit le nul, c'est d'abord et surtout lui-même, car avant d'être un nul, on se sent nul. On se reconnaît comme faisant partie de notre grande famille. Et si je réclame pour moi ce titre, si je le hurle, si je le chéris plus que tout, ce n'est pas pour amuser la galerie, ou pour m'attirer les honneurs du comique troupier, car ce serait là un grave dévoiement du sens profond de la nullité. D'ailleurs, je ne le réclame pas, ce n'est pas nécessaire. Je le sais, je le sens, j'en ai la profonde et définitive conscience : je suis né nul, j'ai grandi nul, et la mort me cueillera aussi nul qu'à mon

premier jour, c'est certain, il n'y a plus de place au doute tant ce courant est puissant. Pourtant, je ne suis pas déprimé, je ne suis pas lessivé ou écrasé par un poids immense, non, je chante, libre et jubiland, car je me plais ainsi, je m'aime totalement et parfaitement nul. Rien ne saurait le remplacer, la gloire est éphémère, l'utilité sociale si vaine, les grandes causes sont noyées comme des petits grains de sable dans l'histoire, tandis que la vertu n'amuse que les sages. Alors que la nullité nous emplit toute entière, elle nous nourrit, nous donne une raison de vivre : tu seras un nul, mon fils ! Ce discours, mes amis, je le tiens devant vous, mais hélas au sein d'une société qui dénigre toujours autant les nuls. Tant a été fait pour les nôtres, mais tant reste encore à faire ! Je ne peux guère nous souhaiter de réussir, tant ce mot devrait être banni de notre vocabulaire, pour nous les nuls, mais j'aimerais que nous apprenions tous ensemble à échouer d'une magnifique manière. Notre discours militant n'est pas fait pour convaincre ou transcender, ni pour dominer, il est fait pour ouvrir une petite place en chacun de nous, pour y loger le ridicule, les échecs, le grotesque de nos vies insensées. Je vous souhaite à toutes et à tous un excellent congrès, si possible parsemé de moments de gêne, de contre-sens et de plantages retentissants. »

Un concert d'applaudissements accueillit les paroles du président, alors qu'il faisait tomber ses papiers au milieu du premier rang, provoquant un grand ramdam de raclements de chaises et d'excuses données à tout-va et à n'importe qui, si bien que la salle entière fut bientôt noyée entre les applaudissements, les "pardons", les "je m'excuse" et les "mais enfin, vous n'avez rien fait !".

Finalement, le calme finit par revenir, et la jeune femme revint se poser devant le parlophone, toujours un peu intimidée par la poire emplumée, comme le disait son

président. Il était vrai que des plumes entouraient sa base, qui vibrait quand elle se déplaçait d'avant en arrière.

« Nous vous remercions, Mr le président, pour ce discours rassembleur et nécessaire. Une belle entrée en matière, et je vais maintenant laisser la parole à Mme Lecornu, du collectif Osez la Nullité, qui va nous parler de l'idéal. »

Une femme bien en chair s'approcha, se trompant tout d'abord de direction, puis accompagnée d'un des bénévoles, parvint finalement devant le pupitre. La scène, visiblement traditionnelle, du va-et-vient avec le parlophone se déroula sans encombre particulière.

« MERci, Mme TarTAN. Eh bien, BONjour à toutes. Je vais vous parler de l'idéal et du militantisme, qui sont des valeurs qui nous tiennent à cœur ce soir, je pense. Je précise que je prends la parole en tant que simple nulle, mais également en tant que citoyenne et actrice de la cité. Le militantisme qui est le nôtre, comme tout autre, est mû par un idéal, un projet de société, un rêve humain. Cet idéal est toujours inaccessible, car sans cela il ne serait qu'une simple réalité et non plus un idéal. Tout comme l'étoile du marin, qui lui sert à naviguer, le militant suit son propre guide. Pas davantage que le marin, il ne finira par le toucher, car l'étoile reste haute dans le ciel et le marin sur le pont du navire. C'est une construction inter-générationnelle, où chaque génération de militantes redécouvre et reconstruit l'idéal à sa mesure. Nous générons en quelque sorte notre propre guide, que nous suivons. Nous pourrions désespérer de mourir sans jamais voir l'avènement de la société totalement pure de nos vœux, de ne jamais toucher ce Graal tant convoité, mais je vous enjoins à ne pas céder à une telle tristesse. Savez-vous pourquoi les insectes tournent bêtement autour des points lumineux ? » Elle se tut un instant, cherchant du regard une réponse. Hormis quelques rires gênés, personne dans l'assemblée ne prit la parole. Elle reprit. « Ils réagissent ainsi car dans leur monde

naturel, il n'y a que des astres et non point de lumière artificielle. Ils sont comme les marins que je citais, ils naviguent en s'orientant grâce à ces astres. Normalement, ils ne les dépassent jamais, bien entendu. Et lorsque cela se produit, avec la lumière artificielle, ils ne comprennent pas. Ils ne sont pas faits pour comprendre. Alors, ils pensent qu'ils ont dévié de leur trajectoire et font demi-tour, puis redépassent ce qu'ils pensent être un astre comme les autres, et ainsi de suite, sans fin ils tournent en rond. Nous serions comme ces insectes si nous dépassions notre idéal. Par ailleurs, qui pourrait prétendre comme idéale une société où tout serait considéré comme parfait, où plus rien ne pourrait être amélioré ? Ce serait en vérité une société de la mort, où nous ne pourrions plus penser, plus rêver, que nous ne pourrions plus concevoir autrement qu'elle ne l'est. Ce serait la mort de l'imagination, la mort du mouvement, la mort de la vie elle-même. Je m'adresse à chaque nul, ici, homme ou femme, chacune de vous engagée dans une quête qui n'a pas de fin, et je vous dis : ne désespérez pas face à cet idéal inatteignable, il n'a pas à l'être, ce n'est pas son rôle. La vie heureuse, fort heureusement, ne suppose pas d'aller toucher des étoiles. Je vous remercie de votre attention. »

Là encore, les applaudissements accueillirent la fin du discours, et Dolorine s'installa confortablement dans son siège, curieuse de cette étrange société des nuls, qui ne brillait certes pas par son éclat, mais ressemblait sous certains égards à sa propre communauté, soudée d'une étrange manière. Le temps coula tantôt rapidement, au gré de discours somme toute intéressants, parfois simplement drôles, et des moments plus creux, comme lorsque la poire du parlophone devint folle et martela le visage d'un pauvre nul, qui tentait d'intervenir. Il s'y reprit à trois fois, mais l'appareil semblait avoir une dent contre lui, et ce fut Mr le président qui proposa civilement au pauvre homme de lire son discours pour lui. Personne ne rit du pauvre bougre, cependant, car tous ici avaient

connu plus d'une fois leur heure de ridicule, et il s'agissait là, après tout, d'une magnifique démonstration de nullité, particulièrement à propos en cette fin d'après-midi.

Lors de l'entracte, Dolorine et ses filles vinrent se dégourdir les jambes sans quitter du regard leur proie. Puis la soirée s'avança lentement, jusqu'à ce que le président finisse par clore le rendez-vous annuel. Il était temps, Dolorine était impatiente, et ses jambes ne tenaient plus en place. La dernière phrase du président retentit enfin dans l'amphithéâtre surchauffé.

« J'espère que nous avons su vous inspirer et vous réconcilier avec cette nullité joyeuse qui devrait être la nôtre. Je vous souhaite une bonne fin de soirée. »

La poire emplumée vibra une ultime fois, puis le raclement des chaises et le brouhaha des dizaines de personnes qui se ruaient vers les portes emplit la salle. Dolorine ne quittait pas la cible des yeux et jouait des coudes. Ses filles étaient sur le coup, Lou était juste derrière le bonhomme.

Chapitre douze

La mère noire

Une fois dans la rue, elles se regroupèrent, et chacune s'assura que ses armes étaient facilement accessibles. Dolorine avait un poignard courbe, fin et précis, suffisamment léger, et son pistolet à canon court également. Un armement minimal, les taupes et les veilleuses étaient plus lourdement armées. Mais si tout se passait bien, Millie allait régler le problème sans violence ni accroc. L'homme prit le parcours attendu, il rentrait simplement chez lui. C'était au mieux, tout avait été prévu ainsi, il allait descendre sur la rue de droite, et un peu plus loin il serait temps d'agir. Elles se rapprochèrent tranquillement, jusqu'à n'être qu'à quelques mètres derrière lui. Il déboucha sur une petite place encombrée par des chenilles garées, des poubelles et d'autres sortes d'objets déposés, bien pratiques pour se couvrir en cas de fusillade et se camoufler. Tout se déroula bien, Dolorine se tint en retrait, son pistolet sous le manteau, prête à ouvrir le feu. Lou s'avança, tandis que Millie se décalait de l'autre côté.

« Bonjour, monsieur. »

Il se retourna face à Lou, qui était tout sourire et charmeuse. Elle n'eut même pas le temps de placer son second dialogue, que Dolorine prononça pour elle dans sa tête. *Je vous ai vu au congrès, tout à l'heure. Vous habitez par ici ?* Le bras de Millie s'abattit,

sa matraque frappa l'homme à pleine force sur la nuque, il tomba comme une pierre, du sang sur les lèvres.

« Il s'est mordu la langue, pesta Lou.

– On s'en fout, la rabroua Millie, aide-moi. »

Elles tirèrent le corps inerte jusque derrière un lot de poubelles en fer rouillées. Dolorine scrutait la rue, à la recherche de la moindre menace. Mais elle ne vit rien, si ce n'est les deux veilleuses, à qui elle fit un signe de tête. Ses deux compagnes s'attelèrent à attacher les poignets de l'homme, mais celui-ci commença à remuer faiblement et geindre des mots inaudibles.

« Ta gueule ! » cracha Millie en sortant une dague à lame droite, qu'elle plaça sous sa gorge.

Il s'immobilisa, il ne fallait pas qu'il crie. Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Une minute passa, deux, il regardait autour de lui, la lame sur la glotte. Puis, le son de la chenille se fit entendre.

« Qu'est-ce que vous faites ? Je n'ai rien fait, lâchez-moi ! »

Il tenta de se débattre, mais Lou lui asséna un coup avec la paume de sa main sur la tempe, cela le calma quelques précieuses secondes. Elles tentèrent de le relever.

« Ah, il est lourd, ce con !

– J'aurais pas dû taper si fort, il ne tient plus sur ses jambes.

– La chenille arrive, on refile le bébé à Minéola, et on file », trancha Dolorine d'un ton sec.

Faire monter leur prisonnier dans la grosse machine fut délicat, il résistait, et elles durent l'étourdir de nouveau, Millie le frappant de sa matraque. Ensuite, il fallut le

porter, faute de mieux. Dolorine assista à la scène impuissante, maugréant contre les précieuses secondes qui s'écoulaient.

« Allez, allez... », répétait-elle à mi-voix.

Lorsqu'enfin la machine redémarra, emmenant Lou avec elle, Millie s'empressa de ranger ses armes bien à couvert sous son manteau.

« Allez, on dégage », la pressa Dolorine.

Les deux veilleuses vinrent les rejoindre.

« Tu es tendue, dit simplement sa sœur.

– Je ne le serai plus lorsqu'on sera toutes parties. »

Elles quittèrent la petite place sans un bruit et remontèrent une rue, puis une autre. L'une des veilleuses, une fille nommée Corvey, sourit à Dolorine.

« Nous sommes en sécurité, mère, lui dit-elle. Il n'y avait pas à s'en faire, nous sommes disciplinées et efficaces, vous voyez ? »

Elle lui retourna un regard vif, sa réponse fut plus sèche qu'elle ne l'aurait voulu.

« Penses-tu que Salvora était une incapable ? Elle était avec deux veilleuses et elle s'est fait avoir. Les enfoirés qui nous attaquent sont aussi disciplinés et autant armés que nous. Je refuse que vous preniez cela à la légère. »

Sa fille eut la bonne idée de paraître honteuse, et Millie soupira.

« Nous sommes prudentes, mère, mais quoi qu'on fasse, il y a toujours un risque. Bref, réjouissons-nous, pour le moment tout se passe bien. Ça ne durera peut-être pas. »

Là-dessus, Dolorine était d'accord. Depuis l'enlèvement de Tan, sa première fille à avoir perdu la vie, la guerre qu'elles menaient contre cet ennemi aux multiples têtes

semblait se durcir peu à peu. Mais elle était déterminée à rendre coup pour coup et à saigner leurs adversaires sans la moindre pitié. On n'attaquait pas l'une ou l'autre de ses sœurs impunément.

Elles arrivèrent devant la salle d'interrogation une heure plus tard. La chenille était là, garée devant le vieux bâtiment industriel, et la grande cour au sol bétonné résonna du son de leurs pas. Les deux gardiennes d'entrée les saluèrent.

« Elles vous attendent, mère ! »

Dolorine hocha la tête. À l'intérieur, elle entendit le type qui hurlait à s'en déchirer les cordes vocales.

« Burton, c'est son nom ? »

– Ouais, lui confirma Millie. Visiblement, il n'est pas coopérant.

– On s'en tape. Il parlera. Il souffrira, mais il parlera. C'est un ennemi.

– Oh, il va morfler, ça c'est sûr... »

Lorsqu'elles entrèrent dans la salle, il était accroché sur une croix en bois, chevilles et poignets liés, avec des attaches au niveau des hanches et des épaules. Il tentait de se débattre, mais on devinait à ses gestes qu'il fatiguait.

« Bon, ce connard ne cause pas », l'apostropha Minéola dès son entrée.

Dolorine les regarda toutes, elles étaient au moins dix dans la salle.

« Bon, déjà, je ne veux qu'un minimum de filles ici, le strict nécessaire. » Elle fronça les sourcils. « La torture n'est pas un spectacle mondain, et je ne veux pas que vous y soyez exposées inutilement.

– Et vous mère ? Vous allez bien regarder ? » l’interpela l’une des filles.

L’homme lui aussi la regardait fixement.

« Moi, je vais faire comme les autres, le strict nécessaire.

– Eh, oh ! C’est vous la cheffe de ces tarées ? meugla le bonhomme. Ordonnez-leur de me relâcher ! Je vous préviens, vous jouez avec le feu, vous allez toutes y passer si je ne refais pas surface. Ils savent tout, ils ont tous les leviers du pouvoir entre les mains ! »

Dolorine s’avança.

« Écoute, crétin, tu t’appelles Burton, c’est ça ?

– Tu chanteras d’un autre air quand ce sera moi qui prendrai mon plaisir avec toi, putain ! »

Elle lui envoya son poing dans la figure, et le sang gicla. Elle n’avait pas voulu, elle n’était pas censée le toucher elle-même, mais le coup était parti. L’image du visage de Salvora s’était imposée fugacement dans son esprit, et le coup était parti.

« Bon, allez, dehors, toutes ! ordonna-t-elle, en se massant le poing.

– L’évier est ici, mère », lui montra Millie. Elle avait vu le sang sur son poing. « Je pense que le mieux est de commencer. »

Elle assista aux premiers ongles arrachés, puis sortit. Ce type avait beau être un salaud, il était dur de voir un corps se faire mutiler. Ses cris retentissaient jusque dans le grand hall du bâtiment, mais les images leur étaient épargnées.

« Alors ? la pressèrent ses filles regroupées devant l’entrée.

– Alors, pour le moment rien. Il parle un peu, mais résiste. On s’y attendait. »

Elles avaient la mine grave et se serraient les unes contre les autres, Dolorine prit place parmi elles. Elles étaient si jeunes, se dit-elle en regardant les visages de ses filles. Jeunes et plus fragiles qu'elles ne le laissaient paraître, tout comme elle. Mais le désir de vengeance était trop fort, et supporter les coups sans réagir ne menait à rien. Des cris plus atroces furent suivis d'un grand silence. Elle prit son courage à deux mains et retourna dans la petite salle. Le bâtiment industriel était si vaste que tout bruit résonnait puissamment, et le silence paraissait en comparaison comme un vide béant, prêt à tout engloutir.

Du sang, voilà ce qu'elle voyait. Millie se lavait les mains, sa mine était dure et Dolorine lut une souffrance dans ses yeux vifs. Le prisonnier pleurait, sanglotait.

« Je ne connais rien de plus, je vous le jure. Si je le savais, je le dirais. Je ne suis qu'un second couteau. »

Minéola s'écarta, pour laisser la Grande Bergère s'avancer. Dolorine le toisa.

« Tu es un couteau, comme les autres, pas plus second que premier, lui dit-elle d'un ton froid. Je veux que tu dises tout, absolument tout ce que tu sais. Nous irons jusqu'au bout, tu mourras s'il le faut. Parle, tu ne peux rien espérer d'autre.

– Salopes ! »

Mais le mot n'était plus porteur de hargne, il sanglotait. Elles lui avaient éclaté l'articulation du genou, et ses mains n'étaient plus que des choses ensanglantées.

« Sortez et demandez deux nouvelles filles pour la relève, ordonna-t-elle à ses deux sœurs. Vous en avez vu assez.

– Je pense qu’en voir un peu plus ou un peu moins ne changera pas grand-chose, mère... lui dit Minéola. Autant finir, et éviter cela à d’autres. »

Dolorine resta pensive. Ces choix étaient toujours affreusement compliqués. Elle hocha la tête finalement.

« Qu’a-t-il dit ? murmura-t-elle.

– Je reste avec lui, dit Millie, vous pouvez sortir pour parler. »

Une fois hors de la petite salle, Minéola fut entourée par toutes les filles et Dolorine la pressa de leur raconter.

« Il nous a donné des informations, deux ou trois noms intéressants, des mecs du réseau d’urbanisme, des élus, mais surtout deux noms de gars qui ont participé à l’assassinat de nos trois sœurs.

– Lesquels ? » demanda avidement Dolorine.

Les autres filles se turent toutes pour écouter.

« Yves de la Ravière, on le connaît déjà, mais on en sait un peu plus sur son rôle. Il soudoie des élus de l’urbanisme, pour le contrôle du réseau des égouts. On s’en doutait, c’est confirmé. L’autre est nouveau et plus intéressant, c’est un notable de la pègre, ils l’appellent Moloss.

– Moloss ? On en a entendu parler ? »

Minéola dénia de la tête, les autres sœurs firent de même.

« Ce n’est pas trop notre milieu naturel, mère », lui dit l’une de ses filles.

Elle avait raison, ses filles et elle-même étaient plus infiltrées dans les hautes sphères de la société, ses contacts avec la pègre se résumaient à l'achat de drogue, principalement. Des seconds couteaux, là encore.

« Tu penses qu'il parlera encore ? »

Minéola secoua la tête, faisant danser ses cheveux blonds cendrés qui lui retombaient lourdement sur les épaules.

« Je ne crois pas, mère. Il a dit tout ce qu'il voulait bien dire, s'il a retenu le reste, je ne suis pas sûre qu'on arrivera à le lui arracher. Et il risque de raconter n'importe quoi pour que son calvaire cesse. »

Dolorine vit qu'elle était écœurée, et cela elle pouvait le comprendre. Elle aussi voulait mettre fin à ce passage difficile.

« Ce Moloss, c'était l'exécutant ?

– Oui, il avait ordre de ramener le disque, mère. Ils l'ont pris sur le corps de Salvora. On connaît ses habitudes, sa stature, dans quel quartier il officie.

– Bon...

– Qu'est-ce qu'on fait du bonhomme, mère ? demanda l'une de ses filles.

– Vu l'état dans lequel il est... » soupira Minéola.

Dolorine les regarda gravement, ses yeux sombres ne cillaient pas.

« Il représente un danger pour nous. »

Sans un mot, elle se dirigea vers la salle, Minéola sur les talons. Une fois à l'intérieur, l'homme tourna la tête vers elle et supplia.

« J'ai parlé, j'ai parlé, vous m'aviez dit de parler, j'ai parlé. Soignez-moi, aidez-moi ! »

Dolorine pensa intérieurement qu'elle aurait été bien incapable de le soigner, quand bien même elle l'aurait voulu. Elle se tourna vers ses deux sœurs.

« Tournez-vous », dit-elle simplement.

Minéola eut un geste, comme si elle voulut parler, mais obéit. Dolorine libéra la ceinture de son manteau et sortit son arme. Le coup de feu résonna douloureusement dans sa tête pendant plusieurs secondes, puis un acouphène prit le relais.

« La vache, dit simplement Millie. On n'aurait pas pu le garder avec nous ?

– Non, tu le sais bien. »

La Grande bergère avait la mine sombre, ses filles l'entourèrent alors qu'elles sortaient toutes les trois de la salle exigüe.

« Faites disparaître le corps », dit-elle simplement. Puis, face à tous ces regards qui la fixaient, elle se sentit obligée d'ajouter. « Il n'y avait pas le choix. La communauté est attaquée, menacée, les paroles que nous avons toutes dites à notre entrée ne sont pas du vent, mes chéries, nous la défendrons jusqu'au bout. » Elles hochèrent toutes de la tête pour lui répondre. Elles avaient toutes aimé Salvora, Jenne et Causie, et ce type était l'un de leurs meurtriers. « Rentrons », ajouta-t-elle simplement.

La chenille ramena la plupart des filles, mais Dolorine, Lou et Minéola rentrèrent à pied, avec deux veilleuses. Le trajet prenait deux heures, facilement, pour traverser la cité, mais la Grande Bergère avait besoin de se reposer et d'évacuer sa journée. Rien n'était préférable dans un tel cas que de marcher sans penser, de regarder vivre la cité en spectatrice. Et la cité grouillait.

« Ce soir, nous n'irons pas au club, dit Dolorine. Je voudrais que l'on se rassemble pour une soirée collective. »

Lou hocha la tête et Minéola sourit. Ces soirées soudaient la collectivité. Elles vivaient toutes ensemble dans une grande série de bâtiments anciens, en pierre de taille, totalement rénovés par leur soin. Elles les avaient d'abord loués, puis Dolorine avait manœuvré de toute son influence pour les racheter un par un, si bien qu'elles en étaient presque totalement propriétaires. Les soirées communautaires regroupaient toutes les filles, sauf celles qui étaient de garde, et elles mangeaient, jouaient, parlaient, se massaient et prenaient leur bain toutes ensemble, réparties dans plusieurs salles. Ses trois cents filles regroupées dans un même lieu. La communauté ne grossissait plus, car Dolorine l'avait voulu ainsi, l'expansion sans limite était un danger aussi mortel pour une communauté que ne l'étaient leurs adversaires actuels. Mais malgré cela, Dolorine déplorait un peu que ses filles soient si nombreuses qu'elles ne pouvaient les voir toutes aussi régulièrement qu'elle l'aurait souhaité. Elle ne connaissait qu'à peine les nouvelles arrivées. Mais une exclamation soudaine de Minéola lui fit lever la tête, la sortant de ses pensées. Devant elle se trouvait un groupe de personnes qui dressait des banderoles en bordure de route. Des slogans étaient écrits en lettres noires.

« Bon sang, mais c'est vrai que c'est la manifestation annuelle, demain ! » s'exclama Lou.

Dolorine l'avait totalement oubliée, tant les événements qui s'étaient enchaînés avait brisé le cours normal des choses. Les gens qui manifesteraient ici le lendemain faisaient tous partie de la classe moyenne. Dans la cité planaire, un sans domicile avec un slip se revendiquait déjà de la classe moyenne, car il estimait son statut supérieur au sans domicile cul-nu. À l'opposé, le propriétaire d'un manoir et d'un parc attenant faisait quant à lui partie de la classe moyenne supérieure, arguant du fait qu'il y avait quand

même plus riche que lui. La cité planaire était ainsi faite que sa classe moyenne avait tendance à s'étirer très largement, jusqu'à la recouvrir toute entière. Elle était constituée de gens qui craignaient de tomber plus bas, mais qui ne s'estimaient pas non plus comme faisant partie du sommet à proprement parler. Ces derniers étaient donc situés dans la moyenne, ce très gros espace qui s'étendait sous l'humain le plus riche et au-dessus de celui le plus pauvre. Et quand la classe moyenne se mobilisait, ça faisait vite beaucoup de monde, de fait. La manifestation annuelle de la classe moyenne, c'était la convergence des luttes et la grande fierté de cette cité. Tout le monde venait y manifester son raz-le-bol, le banquier, injustement décrié alors qu'il travaillait pour faire vivre l'économie, les chefs d'entreprises, qui croulaient sous les charges et la paperasse, leurs salariés, oppressés et exploités sans qu'ils n'aient leur mot à dire, les députés et même le président de l'assemblée, qui côtoyaient les ministres et tout ce que la cité portait de gouvernants. Ceux-là se plaignaient d'être toujours pointés du doigt, sans la moindre reconnaissance de la difficulté de leur tâche, qui était de gouverner une société ingouvernable. Certaines revendications étaient plus marginales, comme le collectif contre les frites molles à la cantine, d'autres rassemblaient un public de niche, comme les protecteurs de la goupilote huppée à collerette, oiseau rare et emblématique de la cité. Mais tous se rejoignaient dans leurs luttes, marchaient et se donnaient rendez-vous pour l'année prochaine, car le combat ne devait pas s'essouffler. Et sans aucun doute, tout cela était bien beau.

« Ceux-ci sont du syndicat des transports publics », dit Minéola en pointant du doigt trois hommes et deux femmes qui collaient des affiches vindicatives.

Dolorine haussa les épaules. Pour ce qu'elle en savait, ces gens n'étaient pas pour la suppression des inégalités par principe, non, en ce qui les concernait, devenir calife à la place du calife aurait amplement comblé leurs revendications, toutes choses égales par

ailleurs. Non, ils gueulaient principalement car ils estimaient, à juste titre, qu'il leur était intolérable de vivre dans une société aussi inégalitaire sans être placés à son sommet. En ce sens-là, le peuple de la cité planaire se montrait digne de son bon sens légendaire : il valait mieux voir la pauvreté d'en haut que d'être plongé dedans. Et ça, ça pouvait les mettre très en colère, mais Dolorine elle-même ne se sentait pas plus concernée que cela. Lou la regarda de ses yeux rieurs.

« Et alors, mère, participerons-nous à cette édition ?

– Vous ferez bien comme vous voudrez, je n'ai rien à vous dire sur ce sujet.

– Ce serait pourtant bien plus simple que vous nous disiez quoi faire, Grande Bergère, susurra Minéola d'un air espiègle.

– Vous pouvez toujours vous gratter. Mettez-vous en grève si vous voulez, mais ne vous cachez pas derrière moi. »

Ses deux sœurs gloussèrent, c'était une blague annuelle que de demander à leur mère de leur indiquer la marche à suivre pour la manifestation annuelle, ce depuis ce jour mémorable où Dolorine avait bataillé pour expliquer aux adeptes de la Grande Bergère qu'elles se devaient de prendre des initiatives par elles-mêmes et ne pas toujours compter sur elle pour trancher. Elles virent encore durant leur long trajet d'innombrables banderoles et collectifs se préparant pour le grand jour et cela fit du bien à Dolorine de sortir de ses sombres pensées. Une fois arrivées enfin à destination, elles se séparèrent, Lou partant s'occuper des préparatifs de la soirée et Minéola rejoignant Millie. Les deux filles avaient des choses à se dire, pensa tristement Dolorine. Elle se remémorait de manière répétée et irrépessible le corps mutilé de leur captif. Pour sa part, elle s'allongea avec quelques autres et essaya en vain de dormir un peu.

Elle somnolait quand Minéola vint la chercher, elle resta alors la figure collée contre les draps, posée là comme un chiffon usé à regarder la belle jeune femme entrer.

« Allez, mère, bougez-vous ! lui dit-elle. La compagnie nous fera du bien à toutes, n'est-ce pas pour cela que vous avez ordonné qu'on se réunisse ? C'est fait. Les filles qui étaient à l'extérieur ont été conviées, les dernières vont arriver. Seules trois des nôtres ne pourront pas être présentes, leurs missions ne pouvaient être différées.

– C'est trois de trop ! » pesta Dolorine, toujours sans vigueur sur son lit.

L'une des filles avec qui elle s'était reposée vint lui poser un baiser sur la joue.

« Minéola a raison, mère, levez-vous. »

Dolorine soupira, mais s'exécuta de mauvaise grâce.

Tout avait été préparé pour le mieux. Les grandes salles étaient pleines de la présence bruyante et vivante de ses filles. Le réfectoire, la salle d'audience, la salle des bains ou encore le grand hall d'accueil dont les lourdes portes avaient été solidement barrées, toutes grouillaient d'une vie intense. C'était sa ruche, son chez-elle, pensa-t-elle avec tendresse.

« Je vais prendre un bain », annonça-t-elle.

Peut-être que cela la laverait en profondeur, elle en sentait le besoin. La salle des bains n'était jamais aussi chaude et accueillante que lorsqu'elle était bondée de ses filles, qui s'éclaboussaient joyeusement, ou babillaient en se massant et se lovant les unes contre les autres. Elle saluait et embrassait ses filles sur son passage, leur passant le bout des doigts sur la joue, ou prenant leurs mains dans les siennes. C'était une règle implicite de la communauté, hormis certaines filles qui avaient du mal avec le toucher, mais les

autres faisaient vivre les liens de la communauté par ce contact physique quotidien. Dolorine avait toujours insisté sur ce point dès la naissance de leur consœur, le contact entre les peaux était essentiel pour tisser le lien sacré qui les unissait toutes. Dans la salle des bains, une fois nue, elle se glissa dans l'eau et vint serrer dans ses bras quelques-unes de ses filles, les autres attendant leur tour. Elle vit Thalie, la greffière de la communauté, et prit un verre d'un alcool fort, rosé et sucré, avant d'aller vers elle. C'était une jeune femme généreuse de corps et d'esprit, elle était ronde et son visage rayonnait d'une sympathie qui avait toujours touché Dolorine. Elle vint s'asseoir derrière sa fille et s'installa pour lui masser le dos et les épaules, qui sortaient juste hors de l'eau.

« Mère, je suis contente que vous ayez décidé de nous réunir. Nous ne l'avions pas fait depuis trop longtemps. »

C'était vrai, les exigences avaient pris le dessus trop souvent.

« Je suis contente aussi, répondit-elle simplement. C'était important pour moi, ces temps-ci il se passe des choses graves pour notre communauté et ce n'est pas toujours simple. »

Thalie n'était pas une adepte de la mère noire, elle était trop sage et trop bienveillante pour cela, mais Dolorine l'aimait beaucoup et admirait souvent sa manière d'être.

« Je suis sûre que vous faites au mieux, la rassura la jeune femme, vous menez notre communauté depuis ses débuts avec discernement. »

Dolorine eut un rire un peu forcé, un peu éteint, sous le regard des autres filles. Plus loin, Lou était en plein câlin avec Corvey, l'une des veilles qui les avaient accompagnées. Cela la fit sourire. D'un geste de la main, elle repoussa les cheveux de la nuque de Thalie.

« Je doute tout le temps. Le scepticisme c'est inconfortable, mais le doute ne l'est-il pas toujours ? dit-elle avec lassitude. Est-ce malsain ? C'est grave, docteur ? » Elle rit joyeusement devant les mines surprises de certaines de ses filles. « Parfois je redeviens sérieuse et je suis responsable, je suis une adulte, saine, tout ce qu'on veut. Et je regarde la réalité et qu'est-ce que je vois ? Que je me donne une importance que je n'ai jamais eue, que je me suis prise à rêver que mes actes pouvaient tout changer, que tout ce que nous faisons était décisif. Mais non, non, ce n'est pas vrai. J'ai une toute petite responsabilité pour une toute petite humaine. Puis je me sens conne d'avoir fantasmé ma puissance. Et vas-y qu'on nous dit par là que nous conduisons nos vies, et vas-y qu'on nous dit par-ci que nos choix construisent le monde. Pfff... La flatterie prend toujours bien sur les humains, ça j'ai vite pigé, ça marche à tous les coups. On est quand même connes !

– Il faut bien vivre, mère ! l'apostropha Lou de l'autre bout de la salle. Et donc faire des choix. En tout cas, vous en faites, j'en fais, on en fait toutes. On ne peut pas douter de tout. »

Dolorine haussa les épaules. Elle sentait que l'alcool faisait son effet et l'emportait un peu.

« Mais si, ma chérie ! Mais si ! On peut faire des choix en doutant. Je ne fais que ça ! Sauf quand je suis vraiment bourrée, mais ce n'est pas un exemple à suivre. Non, c'est une lâcheté, je trouve. Enfin, moi je le vois comme ça. C'est plus facile de prendre un choix en se pensant sûre de soi, c'est-à-dire en ne réfléchissant pas, parce que c'est plus facile. C'est une autre paire de manches d'agir, parfois gravement, sans jamais être sûre, même un peu. Tu fais ce que tu penses être bon, et alors, la belle affaire ? Prends cinq minutes pour te rappeler toutes les conneries que tu as dites par le passé, toutes tes

décisions foireuses, et demande-toi ce qui te permet d'affirmer que cette fois-ci, tu ne déconnes pas ? Quel bordel !

– Vous avez bu, mère », la rabroua Thalie en se retournant. Mais son sourire trahissait ses mots, et ne laissait filtrer qu'un reproche de pure forme. « Ce qui est remarquable, c'est que vous buvez quand vous allez mal et que c'est là que vous devenez la plus intéressante. »

Dolorine gloussa tant qu'elle dut poser son verre sur le muret carrelé, au risque de le renverser. Les autres filles rirent aussi.

« Oui, j'ai été très impressionnée par ce congrès des nuls, par ailleurs. Je m'y suis tout de suite sentie chez moi. Rappelez-moi de ne jamais foutre les pieds au congrès de la réussite.

– On aura pas besoin de vous le rappeler, rétorqua Thalie, puisque vous n'irez jamais : c'est sans alcool. »

Elles restèrent encore ainsi, Dolorine recevant caresses et soin de ses filles, en renvoyant d'autant. Mais l'heure de manger approchait et Dolorine avait une faim dévorante. Elle se leva avec plusieurs adeptes à la recherche des plats préparés pour elles, dont elles pouvaient sentir les effluves jusqu'ici. Dans les autres salles, toutes ses sœurs discutaient, s'amusaient, se réjouissaient de leur présence mutuelle. Et c'était tout cela qu'elle avait protégé aujourd'hui.

Thalie, qui l'avait accompagnée, la pressa d'aller faire un tour dans le hall d'entrée.

« Il y fait chaud, pour une fois, et on a répandu une mer de coussins, vous verrez ! »

Dans l'intimité, ses sœurs la tutoyaient parfois, surtout les adeptes de la mère noire, mais le vouvoiement était la marque du respect de la fondatrice. Ce soir, cela la rendait pourtant un peu triste.

« Je viens, soupira-t-elle. J'aime les coussins et les filles qui sont dessus. »

Des petits fours, des salades, des tartes et autres quiches, il y en avait pour tous les goûts. Certaines de ses filles aimaient cuisiner, elle aussi, lorsqu'elle en avait le temps. Dans le hall, elle détailla du regard l'installation que ses filles avaient faite. Deux braseros couverts diffusaient une chaleur douce et les coussins étaient étalés partout, sur de gros tapis duveteux.

« Venez, lui dit Thalie, deux de nos nouvelles sont ici. »

La Grande Bergère aimait faire connaissance des nouvelles arrivantes. Deux très jeunes filles étaient allongées dans un cocon de coussins, des adolescentes, et Dolorine vint se placer entre elles. La plus petite, qui paraissait fragile tant elle était encore frêle d'avoir trop grandi trop vite, posa sa tête sur sa poitrine, elle lui caressa les cheveux machinalement.

« Ainsi, c'est demain la manifestation annuelle, mère !

– Oh, non. Ne me demandez pas quoi faire ! se lamenta Dolorine.

– Non, mais nous voudrions en parler et que vous nous donniez votre avis si vous le voulez. »

Elle soupira.

« Bah, si vous y tenez. »

Il y avait là Lune et Gaëlle, en plus de Thalie. Lune avait toujours ses grands yeux bleus.

« Mère, Lune ne veut pas y aller, lui dit Gaëlle, mais je la trouve trop dure.

– Hum... Et que dis-tu, Lune ? demanda-t-elle.

– Je dis que ces gens ont des modes de vie qui ne les satisfont pas, mais ne savent pas en changer. Alors ils gueulent leur mécontentement et leur souffrance à la face d'un monstre extérieur qui n'existe pas. Les gens changent et la société suit, on n'a jamais vu l'inverse. Ces fous veulent changer la cité pour qu'elle les aide à penser autrement, ils viennent mendier le droit de vivre comme ils l'entendent, en oubliant qu'ils ont toujours possédé cette liberté.

– C'est simpliste, mère, n'est-ce pas ?

– Pfff. C'est pas faux non plus. La vie est toujours affreusement complexe, j'ai arrêté de chercher la vérité. Faites comme vous le pensez, que peut-on demander de plus ?

– Les filles se questionnent beaucoup, nous devons avoir une pensée commune, mère, lui dit Thalie, sans quoi nous ne pourrions plus vivre chacune pour toutes.

– Et moi je crois que cette manifestation, si elle n'est pas parfaite, n'est pas à rejeter », insista Gaëlle.

Lune fronça des sourcils.

« Cette manifestation n'est qu'un amalgame de revendications égoïstes, une convergence d'intérêts privés. Je ne vois aucun projet de société, aucune pensée du bien commun.

– Ces gens essaient de se défendre contre le système ! Que faire d'autre ? Cesser toute lutte ? »

Dolorine caressait toujours les cheveux de sa petite protégée, qui écoutait en silence, attentive.

« Mais êtes-vous si sûres qu'ils luttent contre le système ? leur demanda-t-elle. Ou bien en appliquent-ils les règles ? La lutte sociale aussi fait partie d'un modèle de société.

– La vraie lutte, c'est la prise de conscience. C'est sous nos crânes que la révolution se joue, pas dans la rue, trancha Lune.

– Oh, oh ! raila gentiment Gaëlle. C'est bien pratique de dire cela, mais ça ne répond à rien, parce que la lutte peut avoir lieu dans la rue ET sous les crânes.

– Reste à savoir de quoi ces gens se défendent, hormis contre eux-mêmes.

– C'est déjà pas mal ! Pourquoi pas ?

– Parce qu'ils n'assument pas. Ils n'assument pas leur besoin de se changer eux-mêmes, ils gueulent dans la rue comme si leur problème n'avait rien à voir avec eux. Ils gueulent contre le système, c'est tout ce qu'ils savent faire ! »

Lune semblait outragée, s'amusa Dolorine. Gaëlle croisa les bras.

« Et nous, on fait quoi ? On fait quoi pour aider ?

– Si tu veux aller dans la rue avec une pancarte “changez-vous vous-même”, vas-y, mais sans moi. Ici, on vit en dehors du système, on ne lutte pas contre, on invente une autre manière de vivre. C'était bien votre intention dès le début, n'est-ce pas, mère ? »

Dolorine changea de position, un peu gênée.

« Oui. Et non. Enfin, c'était mon idée, mais je ne sais pas quoi penser de cette manifestation, à part que je ne me sens pas trop concernée.

– Ça je peux le comprendre, dit Gaëlle, mais cette manifestation n'est pas mauvaise en soi.

– Tu veux y aller ? » lui demanda Dolorine.

Ce fut au tour de la jeune femme de se sentir gênée.

« Je ne sais pas... Pas si toutes les autres ne veulent pas y aller aussi. Je pense que la communauté doit rester solidaire face à ces choses extérieures. »

Dolorine sourit.

« C'est pour ça que je ne propose pas d'y aller. On ne sera pas toutes d'accord et je trouve cela trop en marge de notre combat quotidien.

– Oui, l'approuva Lune, ce que l'on fait ici est bien plus utile, pourquoi perdre du temps et de l'énergie pour ça ? »

Thalie se déplaça jusqu'à la jeune femme aux yeux bleus, au milieu des coussins.

« L'important ce n'est pas d'y aller ou pas, Lune, mais d'en parler. Et ce qui m'intéresse moi, ce n'est pas le consensus qu'on pourrait retirer, une espèce d'harmonie fantasmée, irréaliste, mais l'échange entre nous. Ce qui soude une communauté, c'est cela. Une culture, c'est fait d'échanges et de conflits, pas de consensus tyranniques et absolus. »

Dolorine attaqua sa deuxième part de quiche, amusée par ces discussions. Elle aimait voir ses filles vivre, c'était une joie à part entière. Bien plus que de parler, c'était d'écouter et d'être spectatrice qui était jouissif, comme le faisait la petite fille lovée contre elle, elle-même n'avait que rarement ce privilège. Toutes attendaient d'elle qu'elle assume sa place de fondatrice, qu'elle soit le fer de lance de la communauté, qu'elle se dresse pour la défendre, qu'elle les protège toutes. Et cela, plus que tout, était pesant, lourd à porter. Elle ferma les yeux, écoutant le brouhaha de voix féminines, les discussions, les rires, la respiration des deux jeunes filles contre elle. Pendant quelques heures, elle pouvait penser à autre chose que le crâne explosé de l'homme qu'elles avaient capturé, puis froidement assassiné.

Chapitre treize

Banana Max

La stature du golem le faisait dépasser de la foule quoi qu'il fût, ce qui horripilait Angelo. Il était impossible d'être discret avec Silver, jamais.

« Essaie de voûter un peu les épaules, au moins ! cracha-t-il à l'encontre de son coéquipier.

– Va te faire foutre, lui répondit ce dernier sans le regarder. Tu crains quoi, au juste, qu'on te perce un tympan avec un slogan ?

– Je crains qu'on se fasse buter, pauvre nouille !

– Alea jacta est. Quand tu es vivant, tu n'es quasiment rien. Quand tu es mort, tu es totalement rien. Je vois ça comme une promotion. »

Angelo regarda le profil du colosse en grinçant des dents, mais ravala sa réplique hargneuse. S'engueuler n'aurait fait qu'attirer l'attention et avec Silver c'était une pratique à risque. Autour de lui, la masse des manifestants était à l'arrêt, le cortège circulaire piétinait sur place. Il y avait plusieurs cortèges qui formaient tous des boucles, un peu partout dans la cité. Les réunir en un seul eut été impossible, vu le monde concerné. Au moins la moitié de la cité était dans la rue.

« C'est toi qui as eu cette idée de merde, râla Silver, plusieurs secondes plus tard.

– C'était la meilleure manière de passer inaperçus et je te rappelle qu'on a failli se faire dézinguer pas plus tard qu'hier. On se fait oublier quelque temps. Ici, on est masqués par le nombre. »

Silver eut un ricanement sarcastique. À côté de là, ça gueulait de nouveau.

« TOUS ENSEMBLE, TOUS ENSEMBLE, OUAIS, OUAIS ! beugla le parlophone grésillant.

– Tous ensemble, tous ensemble, ouais, ouais », répéta Angelo avec les autres.

Il se sentait comme un petit pingouin coincé sur la banquise avec ses copains un soir de grand vent, à avancer comme des cons en cercles concentriques. Ça faisait trois fois depuis le matin que le cortège passait devant la devanture du magasin qu'il voyait à sa droite.

« T'es obligé d'ânonner avec les autres, putain ? persifla Silver. Ça me donne mal à la tête, j'ai envie d'envoyer des baffes. »

Angelo ne répondit pas. Ça le gavait aussi, mais il ne savait pas qui de Silver ou des manifestants le gavaient le plus. Le parlophone reprit de plus belle.

« TROIS PAS EN AVANT, TROIS PAS EN ARRIÈRE... »

Mais il n'entendit pas la suite, des cris s'élevaient de l'arrière du cortège. Ils étaient à la queue du défilé, de façon à pouvoir se tirer plus facilement en cas de pépin, c'était une idée à lui. Il tourna la tête. Les cris s'amplifiaient, mais il voyait mal. Il lui aurait fallu être plus grand.

« Silver...

– Quoi encore, putain ?

– Fais pas chier, regarde et dis-moi ce que c’est que ces conneries, derrière. »

Le golem se retourna avec une mine blasée.

« Des cons.

– MALTUSIN, SI TU SAVAIS... TA RÉFORMEUVU, TA RÉFORMEUVU...

– Ah, fais chier, il ne va pas s’arrêter de gueuler, l’autre empaffé, là ? » Angelo n’entendait pas bien, mais d’autres slogans fusaient derrière eux, dans un chaos visiblement grandissant. « Et pourquoi on est arrêtés, merde !

– Qu’est-ce qu’on s’en fout, d’avancer ? Avancer où d’ailleurs ?

– Viens, on va voir, je ne veux pas être pris au dépourvu », trancha Angelo.

Il joua des coudes pour se glisser vers l’arrière du cortège. Il vit bientôt entre les silhouettes se dessiner un trou béant entre deux masses de personnes. Les slogans fusaient autour de lui.

« DE L’ARGENT, IL Y EN A, DANS LES CAISSES DU PATRONAT ! gueulait un gros type à côté de lui.

– Et ils gueulent quoi, en face ? se demanda Angelo. Viens on s’approche. »

Il comprit rapidement que la tête de cortège avait fini par rejoindre sa queue, ce qui n’était pas censé se produire. À la tête du cortège se tenait la haute société, les professions libérales supérieures, les gouvernants, les capitaines d’entreprises, et à l’arrière tout ce que la ville comptait comme prolos précaires et défavorisés en tout genre. Il avait préféré se mettre là pour ne pas jurer avec la masse. Mais la situation devenait foireuse.

« Manquerait plus qu’une charge des golems de sécurité... » grogna-t-il.

En tendant l'oreille, il essaya d'entendre les slogans que la tête de cortège criait à plein poumon en direction du prolétariat.

« DES IMPÔTS, IL EN FAUT, MAIS SURTOUT POUR LES PROLOS ! » hurla un parlophone de qualité supérieure, de l'autre côté de l'espace vide entre les deux parties.

Angelo se déporta sur le côté du cortège.

« Merde ! C'est bloqué, ici, il faut se tirer. On va pas rester là jusqu'à minuit ! »

Silver ne dit rien, mais il perça la foule droit devant lui en direction d'une ruelle latérale.

Angelo suivit bon gré mal gré.

« T'es sûr de ton coup ? lança-t-il dans le dos du géant.

– On est déjà en fin d'après-midi, j'en ai ma claque. On dégage ! »

Angelo hésita mais ne discuta pas. C'était vrai qu'il en avait assez bouffé, du slogan en conserve.

« Bon, on se trouve un coin pas trop pourri où pioncer ce soir et si possible pas trop loin du centre administratif. On sera à pied d'œuvre plus rapidement demain matin...

– Ouais. »

Il ne savait même pas si Silver l'avait entendu, ou s'il s'en contrefoutait juste. C'était dur à dire avec l'ancien golem de sécurité. Ils avaient repéré les deux boîtes qu'ils cherchaient ce matin même, deux entreprises banales qui partageaient un gros bâtiment carré avec plein de petites fenêtres carrées, elles aussi. La veille, ils avaient échappé au pire de justesse, mais étaient parvenus à obtenir un bon tuyau, le meilleur qu'ils n'avaient jamais eu jusque-là, et Angelo ne comptait pas laisser passer l'occasion. Le lendemain matin, ils avaient tous les deux rendez-vous au centre administratif, pour un

accompagnement vers l'emploi. Si tout se passait bien, ils obtiendraient les places qu'ils recherchaient et la couverture idéale pour mener à bien leur petit projet.

*

La salle d'attente était grise et terne comme le lieu en lui-même, un grand bâtiment impersonnel aux fenêtres teintées. Le frou-frou permanent des personnels administratifs formait un balai soporifique, si bien qu'Angelo luttait pour ne pas s'endormir. Ils s'étaient réveillés tôt ce matin pour arriver bien à l'heure et poireautaient depuis un temps certain qui n'en finissait pas de s'étirer.

« Putain, ils foutent quoi ? jura-t-il. Bon, t'as bien saisi, surtout ne fais rien, ne dis rien, je m'occupe de tout. Chacun son taf, toi tu dézingues l'emmerdeur, moi je fais la partie fine et la diplomatie. Il en faut parfois. »

Silver ne répondit pas, mais Angelo ne s'en formalisa pas. S'il pouvait maintenir son silence pesant pendant une heure ou deux, tout irait pour le mieux. À côté de lui, un homme qui venait d'arriver s'appuyait d'une fesse sur l'autre sur le fauteuil inconfortable, comme s'il n'arrivait pas à choisir laquelle était la plus moelleuse. Il se tourna vers Angelo avec un sourire tendu.

« Bonjour, jeune homme. Vous êtes là pour le recrutement de technicien marketing ? » demanda-t-il simplement.

Angelo détourna la tête en haussant les épaules. Tout juste un grognement sortit du fond de sa gorge. Le type prit ça pour un acquiescement, ou les dieux savaient quoi. Il reprit sans s'offusquer de son absence de réponse.

« J'ai eu peur d'être en retard et de me faire déchoir. »

La simple idée semblait le faire frissonner. Ici et là, parmi les dizaines de jeunes gens qui attendaient avec eux, tous des hommes, certains discutaient, d'autres attendaient comme eux avec un visage sombre et fermé. Certains envoyaient autour d'eux des regards évaluateurs, jugeant leurs concurrents. Car si tous ici avaient un but commun, tous ne l'atteindraient pas. L'autre était un obstacle, une gêne, une nuisance, un concurrent à éliminer. Finalement, un assistant vint les chercher, un petit homme tristounet, dans un complet gris, qui se racla la gorge tandis que plusieurs des hommes étaient déjà sur leurs jambes, se regardant les uns les autres pour voir s'ils avaient été les premiers debout.

« Messieurs, pour tous ceux qui sont présents pour l'entretien collectif et le recrutement de technicien marketing costumé, veuillez me suivre, s'il vous plaît. »

Il les mena dans une grande salle vitrée, où des chaises étaient disposées en rang devant des bureaux, comme à l'école. Devant un grand tableau noir, une estrade, une chaise et un bureau trônaient bien en vue de tous. Un homme se tenait là, les accueillant un par un tandis qu'ils entraient. Il portait un costume et un nœud papillon noirs, ses cheveux sombres capturaient la lumière tout autant, comme ses chaussures cirées, luisantes et lustrées. Il portait sous l'un de ses bras un livre rouge vif, épais, alors que son autre main faisait un signe d'apaisement et d'encouragement à chaque nouvel arrivant. C'était le conseiller-rédempteur.

« Installez-vous, mes fils », leur dit-il.

Le raclement des chaises se fit entendre. La bataille pour les premiers rangs faisait rage, Angelo et Silver allèrent sans hésiter tout au fond. Ils se posèrent sur un bureau, côte à côte.

« Bien, merci Mr Bourlot », fit le conseiller-rédempteur à l'adresse de l'assistant.

Celui-ci fit un signe de tête révérent, puis sortit. Le conseiller enveloppa la salle d'un regard.

« Soyez bienvenus dans la demeure de l'Emploi, mes fils, leur dit-il. Ici, les fils et filles productives de la nation sont les bienvenues, les pêcheurs sont invités de bonne grâce, moyennant confession. » Il posa sa main sur le livre rouge qu'il avait posé sur son bureau, se tenant lui-même debout à son côté. « Voici le Code du Travail et de la Réinsertion, mes enfants. Nous allons jurer devant Lui, avant de commencer. »

Il y eut quelques raclements de gorge un peu gênés, mais hormis cela, le silence régnait. Le conseiller-rédempteur balaya de nouveau l'assistance de son regard ténébreux, avant de prendre une voix solennelle.

« Jurez-vous d'être dans le désir sincère de réinsertion, d'être en recherche d'emploi pro-active, d'espérer à chaque instant sortir de l'assistanat, de réparer vos fautes et d'amender vos âmes ? Le jurez-vous sur le Code ci-présent ?

– Oui père ! » répondirent en chœur les participants.

Angelo répéta les mots, mais Silver resta silencieux. Il fixait le conseiller sans ciller, l'œil froid comme un cadavre. Angelo espéra que ça tiendrait ainsi jusqu'à la fin. Le conseiller sembla satisfait, toutefois.

« Je suis votre conseiller-rédempteur et je suis chargé de vous remettre dans le droit chemin ! Je veux que chacun d'entre vous sorte d'ici guéri de son penchant coupable pour l'assistanat et devienne un chercheur d'emploi pro-actif. Ici, vous pourrez vous confesser, aucune de vos hontes les plus indignes ne sortiront de ce lieu, et vous pourrez obtenir le pardon de la société, de l'état, et saisir une seconde chance de vous montrer

dignes de votre citoyenneté. Bien sûr, tout cela est sur la base du volontariat, mais je serais très déçu que vous ne saisissiez pas votre chance. Quelqu'un veut-il débiter ? »

Avant que quiconque n'ait pu réagir, un homme était debout. Il avait une drôle de mine, clairement, Angelo l'avait remarqué dans la salle d'attente. Tout, dans ses vêtements, sa gestuelle, lui faisait penser à ces camés qu'on trouvait dans les égouts, ou dans les recoins les plus fumeux de la ville. Fumeux au sens littéral, par ailleurs. Il portait un bonnet à pompon de couleur, des dreads longues de trente centimètres, un pantalon large et une chemise trouée.

« MOI ! Mon père, je vous en prie ! »

Il se baissa sur ses genoux. D'autres au premier rang s'étaient levés également, mais le conseiller n'avait plus d'yeux que pour lui.

« Ta promptitude t'honore, lui dit-il. Est-ce la marque de ta sincérité ? Allons, confesse-toi, mon fils ! »

L'homme s'approcha, il avait entre trente et quarante ans, estima Angelo. Il vint se prosterner sur les genoux devant le bureau, la tête baissée, puis posa sa main sur le Code.

« J'écoute tes aveux, mon fils, sache que la Nation t'entends au travers moi, aussi choisi judicieusement tes mots. »

L'homme se racla la gorge et un flot pressant de paroles en sortit. Comme un discours maintes fois répété, un discours acquis tellement profondément qu'il avait l'apparence de la spontanéité.

« Oui, j'ai déconné à gros bouillons, mon père ! », s'exclama-t-il, la mine déchirée par le remords. « J'ai vécu en parasite, gonflé comme une grosse tique gorgée d'allocs, j'ai

boulotté l'aide publique dans la plus totale indécence ! J'ai forniqué avec ma femme pour faire un maximum de gosses, tous mal élevés, tous ! La simple idée de l'effort me donne des maux de tête, des vertiges terribles, je suis mou et récalcitrant, je tire au flanc, je glande pendant que mes petits camarades bossent pour payer ma vie de luxure. Je pollue le quartier, je suis le roi des incivilités, un vrai salaud de pauvre ! Mais tout ça, c'est fini, mon père ! Je vais me livrer corps et âme au travail, dédier ma vie à mon entreprise, je servirai de paillason à mon patron s'il le faut, pourvu que l'on me redonne ma dignité d'être humain et de citoyen ! » Il s'accrocha au pantalon du conseiller-rédempteur, comme le naufragé à sa bouée. Un tremblement secoua sa voix. « Seigneur, prenez tout, mais laissez-moi du travail ! Du boulot, enfin. Le jour, la nuit, du soir au matin ! »

Il resta ainsi prostré, dans une attitude contrite, pendant que le conseiller-rédempteur essayait ses larmes.

« Il a tout avoué, il a tout avoué... répétait ce dernier avec émotion. Un grand moment dans ma carrière ! Je vous remercie de votre sincérité, mon fils. » Il serra la main du repenté avec une frénésie quasi-démence, submergé par l'émotion. « Il me faudra vos confessions par écrit, mon fils. Avec une perle pareille, je vais enfin passer conseiller-chef, c'est sûr ! »

Le conseiller semblait vivre là le plus beau moment de sa carrière et Angelo reconnaissait que la prestation du camé avait été des plus convaincantes. Il se demanda d'ailleurs s'il n'avait pas déjà vu sa tête dans un des clubs qu'ils avaient fréquentés dernièrement. Mais il ne put se remémorer où, ni être sûr que ce fut bien lui. Le temps passa lentement, le repenté signa des papiers, puis sortit, accompagné par le conseiller-rédempteur, qui l'encourageait.

« Vous avez fait le bon choix, mon enfant, lui murmura-t-il. Votre sincérité vous glorifie, pour vous le plus dur est fait. Vous avez renoncé à votre vie de luxure et d'oisiveté, vous ne le regretterez pas, et cet instant sera un souvenir unique dans votre vie. »

Puis le conseiller revint devant eux.

« Prenez exemple sur cet homme, leur dit-il, qui avouant ses crimes, les expie déjà pour bonne part. Qui sera le suivant ? »

Un brouhaha de voix entremêlées plongea la salle dans le chaos et Angelo ne vit pas tout de suite l'absence de Silver à ses côtés. Il vit sa stature en revanche se déployer en direction du conseiller, le pas franc, sans dévier.

« Merde ! »

Il se leva après lui, mais sans espoir, Silver avait déjà attiré l'attention du conseiller et l'avait presque atteint. S'il le butait...

« Mon fils, que faites-vous debout ? commença l'homme.

– Ta gueule », gronda Silver.

Quelque chose dans son regard froid sembla rendre mutique le conseiller-rédempteur. Angelo était juste derrière lui.

« Silver... »

Il ne l'écouta pas. Il ne l'écoutait jamais.

« J'en ai plein le cul de ces conneries, dit le colosse. Tu fais péter les papiers à signer, ou tu prends mon poing dans ta gueule. »

Sa voix était froide, désincarnée comme d'habitude. Angelo fit un pas de côté.

« Des papiers pour deux, s'il vous plaît ? »

Le conseiller semblait vivre des émotions fortes. Une indignation évidente se trahissait sur son visage et une peur tout aussi évidente. Il ne pouvait pas détacher son regard des yeux glacés du grand Golem, qui le fixaient d'une manière qui risquait de le faire fondre si rien n'était fait sous peu.

« Allons, reprit Angelo pour l'inciter, un bon geste ! Mon compagnon est certes un peu rustre, mais n'est-ce pas là une preuve de pro-activité supérieure, mon père ? »

Le rédempteur sembla prendre doucement conscience des mots d'Angelo, qui infusèrent jusqu'à ses couches cérébrales décisionnelles.

« Euh... Oui, je note, euh, une volonté de réinsertion évidente chez ce jeune homme... Vous êtes ensemble ? » demanda-t-il d'une voix tremblante.

Il semblait douter de sa capacité à rester vivant s'il contrariait le grand colosse qui se tenait devant lui. Angelo était d'accord en tout point avec cette analyse, mais ne voulait pas le faire paniquer.

« Oui, c'est cela, de la volonté, une force physique colossale et un bon élément. Imaginez la joie de l'entreprise qui recevra un tel prodige de la nature ! Et vous n'entendrez plus parler de nous, tandis que si nous ne sommes pas pris... Il faut savoir qu'il est très rancunier, hélas... »

Est-ce ces mots qui décidèrent le conseiller-rédempteur ou la seule allure d'un Silver qui faisait craquer ses poings d'agacement, toujours est-il que deux contrats sortirent de nulle part et furent posés hâtivement sur la table. Le temps de signer et le tour était joué.

« Euh, eh bien, attendez-moi derrière la porte, là, avec votre camarade. Nous vous donnerons les indications de lieu et d'heure dans une petite demi-heure, tout au plus. »

Angelo saisit Silver par le bras et l'entraîna vers la sortie comme il le put. Mais le géant semblait s'être calmé, à son grand soulagement. Une fois dehors, Angelo se retint avec difficulté de gueuler sur son abruti de coéquipier, mais bon gré mal gré il ravala sa colère. L'un dans l'autre, ils avaient gagné du temps et de la sueur.

« Bon, on a plus qu'à attendre ces putains de consignes... », bougonna-t-il en s'asseyant sur les foutues petites chaises inconfortables qui les attendaient là. À côté de lui, il y avait le camé, qui les regardait avec étonnement.

« Deux d'un coup ? leur dit-il. Whoa ! J'avais jamais vu ça ! Vous vous y êtes pris comment ?

– Diplomatie », répondit Silver avant qu'Angelo n'ait pu réagir.

Ce dernier toisa son interlocuteur d'un air mi-énervé, mi-amusé.

« Et c'était quoi ce cirque ? lui demanda-t-il.

– Oh, mon petit spectacle ? Je suis bon, maintenant, hein ? Ça envoie !

– Hum... Tu fréquenterais pas des clubs, des fois ? Il me semble que... »

Le gars partit d'un grand éclat de rire.

« Ouais, je vois de quel genre de club tu veux parler, mec ! Ouais, là où on trouve des camés comme moi et des truands comme vous. Ouaip, on a pu se voir. Je ne sais pas, je ne retiens rien, même pas le nom des putes. Quand je fume, que je bois, que je baise et que je me tire des rails d'Alcantà, ton copain, là, pourrait me passer devant à poil en faisant la danse du ventre, je noterais rien, tu vois. »

Étonnamment, cela fit sourire Angelo. Il n'aurait su dire si c'était l'absurdité de la situation ou la tension qui se relâchait, mais il était d'humeur gouailleuse.

« Et qu'est-ce que tu fous là, franchement ? T'as pas mieux à foutre ?

– Ah, et vous ? railla l’homme. Franchement je me pointe à la journée de lancement du job à la con, là, puis je me tire et je touche les allocs pour les trois prochains mois. Comme vous. »

Angelo ne le détrompa pas, il valait mieux qu’il pense ainsi. Lui était maintenant préoccupé par la suite des opérations. Mener un plan de A à Z avec Silver comme coéquipier, était de nature à donner un mal de crâne à n’importe lequel des truands proactifs que cette garce de cité n’avait jamais portés.

*

Ils étaient maintenant perchés sur le dernier étage du parking à chenille, peu avant l’heure prescrite le matin même, devant eux se tenait une avenue et de l’autre côté, des bâtiments gris. C’était par là que le regard d’Angelo se portait, Silver quant à lui semblait se désintéresser de la chose. Sur le bâtiment aux vitres carrées, un immense logo faisait face à l’avenue, sur lequel on pouvait lire “BANANA MAX”. Le jeune homme regardait précisément l’une des fenêtres qui donnait sur un bureau, dans lequel il pouvait voir deux hommes face à face pris dans une discussion houleuse. Il ne s’agissait pas de n’importe quel bureau, mais de celui du directeur en personne. D’ici, il ne pouvait entendre la discussion, bien sûr, mais face à son supérieur, Bastien Perkinton s’agitait en se tordant les mains.

« Mais puisque je vous dis que vous ne servez pas à rien ! » répétait le directeur.

Ce dernier, engoncé dans son fauteuil de cuir noir pivotant, semblait passablement agacé. Le pauvre Bastien, lui, peinait à trouver ses mots.

« Ils disent que je n’y connais rien !

– Et alors, est-ce que je m’y connais, moi ? s’exclama son supérieur. Avant de diriger Banana Max, j’ai dirigé une chaîne de garages à chenilles et un atelier de tissage. Est-ce que je m’y connaissais ? Mais pas du tout voyons !

– Ils disent, ils disent...

– Ils disent parce que vous ne les tenez pas, ils ne devraient pas dire !

– Mais comment ? Comment sans savoir...

– Ce n’est pas vous qui faites le travail, ce n’est pas vous ! Vous n’avez rien à connaître, martela le directeur.

– Mais je fais quoi alors, je sers à quoi ?

– Vous êtes le chef, voilà. Point. Il faut un chef, parce qu’il faut un chef. Un chef qui n’y connaît peut-être rien, mais qui commande !

– Mais qui commande quoi ?

– Mais on s’en fout ! Vous réfléchissez jusqu’à vous en faire péter la cervelle, vous ! Soyez chef, pensez chef ! Ressaisissez-vous, vous sombrez dans un raisonnement de prolo, là !

– Ah... Je...

– Le chef, il fait comprendre qu’il est chef ! Ses subordonnés ne réfléchissent pas, ce n’est plus la peine puisqu’il y a un chef. Si vos subordonnés remettent en cause votre statut, c’est parce qu’ils réfléchissent trop, et s’ils réfléchissent trop, c’est parce que vous n’êtes pas assez chef ! Quand on est chef, on a pas besoin de se poser cette question conne de la légitimité. Un prolo, il se pose la question de sa légitimité, mais

pas un chef, c'est compris ça ? Vous allez me foutre le bordel avec vos idées modernes, Perkinton !

– Mais je voudrais penser comme un chef, mais...

– Mais rien du tout ! Il n'y a pas de mais, parce que quand on est chef, on pense comme un chef parce qu'on est un chef. Vous, vous cherchez des machins tordus qui ne servent à rien sinon à se faire des nœuds dans le cerveau. Arrêtez de *vouloir* être chef et *soyez* chef ! Un prolo, ça veut être chef, mais le propre des grands leaders, c'est de ne jamais douter !

– Jamais ?

– Jamais ! Si on doute, c'est qu'on est fait pour être un subordonné, point barre. Donc, soit vous managez, soit vous doutez, mais il n'y a pas de place pour les deux.

– Mais je voulais être un bon chef...

– Des carabistouilles, tout ça ! Vous serez un bon chef le jour où vous cesserez de vous justifier de quoi que ce soit. C'est vous qui avez raison, sinon vous ne seriez pas le chef, compris ? Et arrêtez-moi là cette déconnade ! D'habitude, c'est les prolos qui déconnent, si vous vous y mettez aussi, vous pensez qu'on va aller où comme ça ? Pour un leader, commander est plus qu'un droit, c'est un dû, une évidence. Tant que vous n'aurez pas compris ça, vous serez perçu comme un imposteur ! Alors ressaisissez-vous dès aujourd'hui, je ne veux plus entendre ces âneries. »

Perkinton inspira tant qu'il put, se gonflant d'air.

« Oui... Oui ! Je suis le chef, je pense en chef ! Vous avez raison. C'était un petit coup de mou, Mr le Directeur, mais c'était passager, c'est fini.

– Là, j'en suis bien content, mon petit Bastien. Vous me faisiez du souci, vous savez. Toutes ces questions insensées, si je devais me questionner sur moi-même comme ça tous les jours, je n'imagine même pas à quoi pourrait ressembler ma vie, un enfer ! Bon, on tourne la page sur cette période douteuse, c'était une petite crise d'adolescence, maintenant comme vous dites, c'est fini. Tout est bien qui finit bien, comme on dit.

– Oui, oui ! J'en suis capable et je le sais bien, au fond. Je mérite ma place. Allez, ça va tourner rond, je vous le dis ! Le doigt sur la braguette, les prolos ! Ça va fighter ! »

Le jeune manager mima un combat de boxe avec ses poings.

« Allez, retournez à votre travail, mais ne les poussez pas trop non plus, ne me foutez pas les équipes à feu et à sang...

– Merci infiniment Mr le Directeur ! »

Perkinton serra la main de son supérieur frénétiquement. Il sortit comme un coup de vent, le torse bombé, le menton haut. Dans le couloir, il sembla s'affaisser un peu, toutefois. Une fois hors du bureau de son supérieur et loin de ses paroles réconfortantes, il se sentait un peu seul de nouveau et un peu plus petit. Il chassa ces vilaines pensées de son esprit.

Chef ! Pense en chef ! Tu es le chef et ça va chier...

Pendant ce temps, Angelo regardait une énième fois sa montre.

« Il est l'heure », annonça-t-il.

Ils entreprirent de descendre jusqu'à l'avenue, puis de la traverser pour rejoindre le groupe d'hommes qui attendaient devant les portes de l'entreprise. Sous peu, le grillage d'entrée s'ouvrit et un bonhomme en complet gris les accueillit.

« Bonjour, bonjour, chers collaborateurs... Entrez, je vous en prie ! Bienvenue chez Banana Max ! »

Dans la cour elle-même, une table était disposée sur des tréteaux, des gobelets jetables et des bouteilles de jus de banane étaient posés le long. Mais l'homme traversa la cour, ne s'arrêtant pas.

« Nous allons aux vestiaires, pour vous trouver des tenues de travail à votre taille. Nous les avons reçues hier ! »

Dans le vestiaire en question, ils passèrent l'un après l'autre et l'homme leur donna à chacun un costume d'homme-banane à leur taille, ce qui posa problème avec Silver. L'homme se gratta la tête, puis soupira en lui donnant la plus grande taille.

« Ça devrait faire l'affaire... » marmonna-t-il, mais il semblait ne pas y croire lui-même.

Une fois tous parés de leur tenue de travail, leur guide les fit mettre en ligne dans la cour, devant la table et les gobelets en plastique. Le temps de contrôler leur identité, ce qui ne prit qu'une minute, et il sembla satisfait. Angelo pria silencieusement pour que Silver se tienne tranquille encore un peu.

« Je vous en prie, servez-vous », leur dit l'employé d'accueil en leur montrant les bouteilles de jus de banane, « pendant ce temps, je vais chercher Mr Perx, notre Community Manager. »

Ils étaient tous là, une ligne d'une quinzaine d'hommes, des anciens chômeurs en fin de droit, de commerciaux sur le déclin, des jeunes à peine éclos et poussés dans le monde du travail comme par erreur. Tous étaient emmitouflés dans leur costume de banane, sa

queue dépassant de leur tête, leurs jambes sortant de chaque côté de sa pointe, laquelle descendait entre leurs cuisses. Silver, qui les dépassait tous de sa haute taille, n'avait pas pu fermer son costume trop petit, la plus grande taille étant encore insuffisante. Sa banane était donc coupée en deux au niveau de l'abdomen, où on voyait une rondelle de son corps musclé. Le costume était d'un jaune chaud et brillant, comme un fruit bien mûr et le parfum synthétique dont ils les avaient aspergés générait une odeur forte qui se transformait très vite en puanteur. Les effluves écœurantes de banane emplissaient toute la cour, alors que le Community Manager vint se placer devant eux, les bras croisés dans son dos, l'air conquérant digne d'un grand général scotché sur son visage. Il fit jouer le nœud coulant de sa cravate bleue avant de prendre la parole.

« Bienvenue dans le monde de l'économie de l'attention ! clama-t-il avec force. Le temps a passé, l'époque où le produit était roi est finie. On vendait des biens de consommation à ceux qui n'avaient rien, aujourd'hui, on vend à ceux qui ont déjà tout. C'est le désir qui fait marcher l'économie, oubliez le besoin ! Et aujourd'hui, la bataille, c'est l'attention du consommateur. Orangiejus a ses Orange-girls, O. Ananas a ses Nanas-Ananas, Happy Apple a ses Pommes-Pommes Girls... Chez Banana Max, on ne veut pas être dépassé, notre devise, c'est "toujours plus loin", ne l'oublions pas ! Une entreprise qui ne s'adapte pas est une entreprise morte ! »

Il se promena devant eux, comme un chef de guerre devant ses troupes, son costard écriqué, sa cravate bleu ciel, ses bajoues rouges et frétilantes sous l'effet de sa harangue. Devant lui, les quinze hommes-bananes écoutaient avec la mine maussade, un ou deux d'entre eux semblaient boire la parole du chef comme du petit lait, Silver ne quittait pas des yeux le petit manager gesticulant et Angelo n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles.

« Vous venez tous d’horizons différents, reprit le Community Manager. Rien ne vous rapprochait, mais la magie de Banana Max fait que vous êtes maintenant tous ici, unis, soudés. Le trait d’union entre vous, c’est votre appartenance à la Section Banania. C’est ce qui va changer vos vies, c’est l’aventure qui vous manquait ! L’exigence de perfection, chez Banana Max, c’est une valeur que vous allez découvrir et bientôt épouser corps et âmes ! Et c’est cela qui fera de vous des hommes plus grands, plus accomplis. C’est pour nous le début d’une aventure, qui, j’en suis convaincu, va nous transformer tous ! » Il s’arrêta au centre de la ligne d’hommes-bananes, face à eux, à quelques mètres, de manière à être bien visible et entendu de chacun. « La force sublime de la compétition, c’est de nous pousser chaque jour à devenir meilleurs. Nos concurrents sont notre force, nous tirons d’eux l’énergie pour grandir toujours plus haut. Ils se contentent de représenter le produit, mais vous, vous allez L’INCARNER ! »

Le community manager brandit son poing avec une fougue vibrante, son regard semblait transporté par ses propos, par le rêve qu’il vivait et souhaitait leur transmettre.

« Ce type est complètement malade... » dit Angelo sans même prendre la peine de baisser le ton.

Plusieurs de ses voisins se tournèrent vers lui, certains avec un regard courroucé, d’autres qui semblaient justes un peu perdus dans leur costume rembourré. Leur supérieur en cravate jeta un coup d’œil dans sa direction, mais il était impossible de savoir s’il l’avait entendu. Silver le fixait toujours de son regard froid comme un cadavre. Le manager se détourna, sa main se tendant pour saisir son verre de jus de banane.

« Santé. À notre réussite commune ! » clama-t-il en levant haut son verre en plastique.

Chapitre quatorze

La mallette rouge

Il n'y eut pas de longs discours, ni de longues heures de formation, juste un vomit de concepts creux dont Angelo retira que leur mission consistait à déambuler dans la rue, sapés en banane. Il n'écoula que d'une oreille, plus intéressé par Silver que par le Community Manager, mais bientôt les hommes-bananes se déversèrent dans la rue, et il soupira de soulagement.

« La vache, putain, on reste concentrés, le plus dur est fait. On se tire de là.

– Je vais enlever ce putain de truc de merde, commença Silver.

– Eh ! Attends, on tourne le coin de la rue, OK ?

– Je ne suis pas débile », répliqua sèchement le golem.

Ils avançaient sur le trottoir de l'avenue, croisant des passants qui les regardaient en riant, parfois en les pointant du doigt avec enthousiasme. Angelo leur renvoyait un regard haineux, Silver ne semblait même pas les voir. La prochaine intersection était désespérément loin, la foule était dense sur la zone piétonne, et Angelo pressa le pas.

Le couple était difficile à manquer, la mère portait un costume de clown vert, moulant, avec un pompon rouge en haut de son chapeau de lutin. Le père était quant à lui déguisé

en abeille, avec de grosses bandes jaunes et noires. Au centre, marchait la fillette, les sourcils froncés. Elle pointa du doigt sa mère.

« Macher, macher su' les ma ! », Angelo l'entendit-il glapir d'une petite voix aiguë.

La mère se mit aussitôt sur les mains et parvint à avancer de quelques centimètres sans tomber. La fillette pointa aussitôt son père, qui fit de même en riant nerveusement. Puis elle pointa du doigt Angelo, qui resta interdit.

« Mais allez-y, enfin, marchez sur les mains ! » lui cria le père.

Angelo hésitait entre lui foutre son poing dans la gueule, gifler la merdeuse, ou leur faire simplement un bras d'honneur, lorsque la petite fille se mit à hurler, à pleurer et à taper du pied.

« Pas gentil, pas GENTIL, PAAAAS GENTIIIIIIIL ! »

Elle fixait toujours Angelo d'un doigt accusateur. La mère en pleurs, essaya de prendre son enfant dans ses bras, mais celle-ci la repoussa.

« Oh mon dieu, oh mon dieu, oh mon dieu ! » répétait la jeune femme.

Le père semblait lui aussi totalement déboussolé et tenta en vain de se remettre sur les mains. Autour d'eux, les passants s'arrêtèrent et regardèrent Angelo avec un air outré. Certains chuchotaient à voix basse.

« Indigne !

– Inacceptable !

– Encore de nos jours, vous vous rendez-compte...

– Que se passe-t-il par là ? » demanda une voix forte, non loin d'ici.

Le képi d'un agent de sûreté dominait la petite foule attroupée.

« Monsieur l'agent, monsieur l'agent ! » hurla la mère, pointant elle aussi du doigt Angelo.

Celui-ci s'était figé, tendu, hésitant à prendre son arme. Mais il ne voulait pas faire tout foirer maintenant, après tous ces efforts consentis.

« Que se passe-t-il madame ? » demanda l'agent, arrivé sur place.

La fillette hurlait toujours autant.

« PAS GENTIL, PAS GENTIL !

– C'est ce monsieur, il a refusé à ma fille ! »

L'agent suivit le doigt pointé de la mère.

« Quoi ? C'est bien vrai, monsieur ? »

Angelo le toisa agressivement, tremblant de la tête aux pieds pour se retenir de flinguer ce nouvel emmerdeur.

« Merde ! » parvint-il à prononcer seulement.

Silver avait continué d'avancer et n'était plus dans son champ de vision.

« Macher su' les MA ! beugla la gamine, pleurant à nouveau.

– N'êtes-vous pas au courant de l'article 38 du code de santé de l'enfant ? tempêta l'agent. Tout citoyen doit mettre l'ensemble de ses moyens au service du plein épanouissement de l'enfant planaire ! récita-t-il.

– Et ma fille n'est jamais assez PLEINE », se lamenta la jeune mère.

Mais Angelo venait de percevoir une ombre au sol, une ombre carrée, plus haute que la sienne de deux bonnes têtes. Il resta figé.

« C'est quoi cette connerie ? fit la voix de Silver.

– Ah, vous aussi, vous refusez ? » brailla l’agent en réponse.

La mère, la gamine et le père crièrent en même temps, tandis que la foule conspuait les deux hommes-bananes. L’agent n’eut pas le temps de réagir, Silver lui asséna un violent coup de boule qui le projeta au sol, inanimé. Il enchaîna d’un revers du droit dans la mâchoire du jeune père et continua sur sa lancée avec un gauche en direction de la mère, qui parvint tout juste à l’esquiver partiellement. Le silence se fit, un silence pesant. Angelo s’étonna et constata que la gamine ne criait plus, elle était comme suspendue d’hésitation. Il pensa à la gifler aussi, pour faire bonne mesure, mais elle se mit soudain à glousser.

« Hi hi hi ! »

Son hilarité devint presque hystérique, devant la scène de chaos, l’agent toujours inanimé, le père qui reprenait conscience difficilement et la mère qui tenait son nez ensanglanté. La foule commença à applaudir, discrètement d’abord, puis bruyamment ensuite. La mère se redressa, les larmes aux yeux.

« Oh, merci, merci ! dit-elle d’une voix nasale à l’adresse de Silver. Je ne l’avais pas vue rire comme cela depuis si longtemps ! »

Angelo se ressaisit, prit le bras de Silver et le tira vers lui.

« On dégage, viens !

– Bande de cons », lâcha ce dernier, en lui emboîtant le pas. Les deux hommes-bananes partirent sous les vivats de la foule, Angelo allongeant le pas, le visage rosi.

« Bravo Banana Max ! leur cria l’un des badauds.

– Putain, même quand tu les défonces, ils te remercient, tempêta Angelo. Et moi, si j’avais fait la même chose, je serais pourchassé dans toute la ville !

– T’es un mouton, toi », lâcha Silver avec son air désintéressé.

Le cœur d’Angelo semblait décidé à battre le rythme du dernier morceau des Voltigeurs Planaires. Si près du but, tout avait encore failli foirer ! Mais il chassa ces peurs, pour l’instant, ça passait. Dès qu’ils furent hors de vue, dans une ruelle annexe, il commença à arracher son costume.

« Putain, la vache ! Je crève de chaud sous cette merde ! »

Silver retira aussi ses deux demi-costumes, mutique.

« Bon, il reste plus qu’à attendre la fin de l’après-midi. On va boire des coups et se tenir à carreau, OK ?

– On aurait dû rentrer en force, se plaignit Silver, et au lieu de ça on se fait chier comme pas possible à jouer les bananes comiques pour merdeuse hystérique. Quel plan de merde ! »

Angelo lui jeta un regard de côté, les lèvres serrées. S’il avait eu la force physique pour le faire, il aurait volontiers éclaté le nez de ce gros con de golem. Il avait passé deux jours entiers à monter le plan, à anticiper toutes les merdes possibles et imaginables pour leur trouver une solution, il avait tout préparé lui-même, pris les rendez-vous, scruté les annonces, fait tout le boulot, et ce connard lui chialait à la bouche en fin course comme seul remerciement ! Il ravala sa bile avec l’air d’avoir bu un litre de vinaigre pour son déjeuner.

« Bon, on se trouve un bar acceptable », grogna-t-il pour seule réponse.

Les bouteilles de bières s’entassaient sur le bout de table, ils attendaient ici depuis trois heures. Angelo ne voulait pas que le golem boive autre chose que de la bière, déjà qu’il

était instable à jeun, bourré ce n'était même pas la peine. Lui-même aurait pourtant bien pris un petit remontant, tant ses nerfs étaient à bout. Il ne restait maintenant que la dernière partie du plan et pas la plus complexe. Rentrer au vestiaire, se planquer et ressortir lorsque le bâtiment serait vide. L'entreprise d'à côté, leur cible, s'appelait Exoka, il ne savait même pas ce qu'ils faisaient, mais les deux entreprises partageaient des entrepôts communs, en sous-sol. Ils allaient devoir trouver comment passer de l'autre côté. Dans le sac qu'ils avaient emporté et laissé au vestiaire, un pied de biche les attendait.

Il regarda sa montre.

« Bon, on part dans dix minutes. »

Silver tourna la tête lentement et le regarda en silence. Angelo se sentit comme une mouche ou un autre insecte emmerdant sous ce regard dénué de chaleur.

« Tu vas me répéter ça toutes les deux minutes, dès fois que je n'ai pas bien compris ? Tu sais, le silence c'est reposant, tu devrais essayer de la boucler, juste pour voir. P'têtre t'y prendrais goût, on sait jamais. »

Angelo lui renvoya un sourire faux, ses yeux suintaient de haine. Cependant, il resta silencieux pendant les longues minutes restantes, se contentant de se lever quand l'heure sonna. Deux hommes-bananes étaient sortis en début d'après-midi, deux hommes-bananes rentrèrent en début de soirée. L'employé qui les avait reçus le matin les complimenta.

« Vous êtes parmi les derniers à revenir. Vous avez joué les prolongations ? » Il leur fit un clin d'œil. « En tout cas, c'est très bon, ça montre votre motivation. Le chef m'a demandé de noter l'heure de vos retours scrupuleusement. »

Angelo lui fit un sourire grimaçant qui aurait sûrement fait peur à toute une cohorte d'enfants-rois. Lorsqu'ils entrèrent dans le vestiaire, ils ne perdirent pas de temps.

« Parfait, on est seuls, dit Angelo. Je récupère le sac, cherche un endroit où se planquer. »

Mais Silver ne l'avait pas attendu. Non loin de là, il y avait un placard à balai, un petit local bas de plafond, qui puait les produits chimiques. La porte semblait frêle, pas du genre à résister à Silver.

« Ici », dit-il.

Ils entrèrent dans le local, Angelo moyennement enthousiaste d'être enfermé dans si peu d'espace avec son psychopathe de coéquipier. Il avait prévu de rentrer tardivement pour ne pas avoir à attendre trop longtemps avant la fermeture de l'établissement, mais quoi qu'on en dise, rester une heure dans un placard à balai, plié en deux, la tête dans les chiffons et les lavettes, ça n'était pas une sinécure. Lorsque un employé vint pour fermer les portes, ils l'entendirent verrouiller le placard, et Angelo se sentit bêtement angoissé. Il avait beau savoir que la porte allait péter d'un coup d'épaule de Silver, ça ne suffisait pas à éliminer son début de claustrophobie. Ils attendirent encore un bon quart d'heure, Angelo essayant de compter les secondes dans sa tête, sans parvenir à se concentrer. Le moindre bruit le faisait sursauter. Lorsqu'il entendit Silver bouger, il pesta. Il fut écrasé par le chariot de ménage, tandis que le géant remuait. Le noir total l'empêchait de comprendre ce qu'il faisait.

« Doucement, merde, fais pas autant de bruit, putain ! siffla-t-il.

– Je sors », fit Silver à voix haute et intelligible.

Angelo n'eut pas le temps de répliquer qu'il entendit un craquement sec, tandis qu'il se faisait plaquer contre le mur, le chariot enfoncé dans le ventre, des bouteilles de produits lui tombant sur la figure.

« Quel con ! »

La porte était ouverte, cependant, et Silver était déjà dehors.

« Y a personne, c'est bon, on y va ! File le pied de biche. »

Angelo sortit péniblement, faisant tomber la moitié du contenu du chariot.

« Conneries de bouteilles de merde ! glapit-il. Attends non d'une pipe ! On part pas comme des bourrins, bordel, on infiltre, là, on infiltre !

– Infiltre tant que tu veux, mais file le pied de biche. »

Angelo l'ignora et vint à la porte du vestiaire, coller son oreille contre le bois. Il n'entendit rien. Il ouvrit son sac et en sortit la longue tige d'acier.

« Bon, on essaie de ne pas faire trop de bruit... Tu te rappelles que moins on se fait repérer, plus on aura de temps pour chercher la mallette, OK ? »

Silver saisit le pied de biche et fit levier contre l'huisserie. Le bois péta en un craquement, il dut s'y reprendre à deux fois pour faire sortir la gâche de son logement. Ils repoussèrent la porte, dehors, le couloir était désert. Ils se glissèrent sans un bruit, Angelo prenant les devants. Le sous-sol était tortueux, et ils durent péter trois portes en vain, l'une donnant sur un autre vestiaire, celui des femmes visiblement, une autre donnant sur une salle bourrée à craquer de cartons, et enfin une autre qui donnait sur une grande pièce tapissée d'étagères en métal. Là, ils virent une porte de l'autre côté.

« Bingo ! » fit Angelo.

La porte donnait sur la partie du sous-sol d'Exoka. Une fois à l'intérieur, Angelo sortit son arme chargée, et ce fut là-encore un jeu de piste pour s'y retrouver dans le labyrinthe de couloirs. Lorsqu'ils remontèrent l'un des couloirs en direction des escaliers, qu'ils voyaient d'ici, ils dépassèrent des dizaines de bureaux, tous vides. Mais soudain Angelo s'immobilisa, retenant sa respiration. Il tendit le bras pour stopper Silver. Une lampe était éclairée, et quelqu'un farfouillait dans des papiers, quelques mètres devant eux. Il pensa follement, pendant un instant, que quelqu'un les avait grillés et se servait avant eux, Silver eut la même pensée, car il sortit son flingue avec un air macabre. Mais Angelo lui fit non de la tête, ils étaient au premier, ce n'était pas le bon bureau. Il parvint à faire faire demi-tour au golem sans faire de bruit et pria pour qu'il y ait un escalier de l'autre côté, comme c'était le cas chez Banana Max. Le temps de remonter tout le couloir en silence, et ils virent l'escalier sud. Angelo soupira. Une voix retentit dans leur dos, à l'autre bout du couloir, suivit du bruit d'une porte qui se ferme.

« Allez, il est temps d'y aller, je suis en retard moi. »

Angelo se jeta dans la cage d'escalier, jetant un coup d'œil en arrière avec anxiété. Heureusement Silver l'avait suivi.

« Vite, on monte ! »

Le deuxième étage, puis le troisième. Ils n'étaient pas du bon côté. Il allait falloir traverser tout le bâtiment de nouveau. Il se pencha vers Silver.

« S'il y a un mec, on le neutralise en silence, lui chuchota-t-il, au pied de biche. Pas de flingue, OK ? »

Silver hocha la tête pour signifier qu'il avait compris. Ils s'engagèrent dans le couloir. Par chance, il n'y avait personne. À mesure qu'il approchait du bureau 315, celui-là même que leur indic leur avait mentionné, la tension d'Angelo monta d'un cran. Il

sentait venir le coup foireux, tout ce bordel pour rien. Si l'indic les avait baisés, il se jurait de lui faire bouffer ses boyaux, quitte à ce que ce soit la dernière chose qu'il fasse de sa vie. Devant lui, une porte vitrée était close. Sur le chambranle, au-dessus, on pouvait lire le chiffre trois-cent-quinze sur une plaque d'acier polie. Il n'y avait personne. Ils échangèrent un regard, Silver se mit en retrait, et Angelo fit jouer la poignée, la porte grinça un peu en s'entre-ouvrant. L'intérieur était typique de ce genre d'endroit, des dossiers posés çà et là, des armoires avec des pochettes par dizaines, des porte-documents. Le bordel était conséquent, sur le bureau était posé un petit cadre photo qui représentait un homme d'âge mûr, chauve, celle qui devait être son épouse, et deux adolescentes de quelques années d'écart. Tout était plongé dans la pénombre. Ils s'empressèrent d'entrer.

« Le tiroir sous le bureau, c'est là », glapit Angelo.

Silver s'approcha avec le pied de biche et commença à forcer comme un malade sur la fine porte d'acier, la tordant avec un bruit d'enfer.

« Doucement, putain ! » s' alarma le jeune homme.

Le golem jeta de côté la porte totalement arrachée et vida d'une traite le contenu du tiroir. Des papiers, des stylos, des livres, un plan des transports urbains, plein de merde, mais pas de mallette de cuir rouge.

« Les enfoirés », fit la voix atone de Silver.

Angelo avait les mains qui tremblaient, de rage, de frustration, d'effort pour se calmer et réfléchir. Alors que Silver se relevait, il leva un doigt pour capter son attention, alors que les idées s'enchaînaient sous son crâne.

« On fouille le bureau, le mec a pu la poser ailleurs », décida-t-il.

Avec plus de fébrilité, et bien moins de soin pour rester discrets, ils dessoudèrent toutes les armoires, tiroirs, tout ce qui pouvait se jeter par terre le fut. Angelo fut pris d'une peur soudaine, et si la lettre était seulement au milieu de ce bordel ? S'il ne l'avait pas rangée dans la mallette rouge comme le gars l'avait dit ? Il s'arrêta, le cœur tapant contre ses côtes, et regarda le sol truffé de nappes de papier. Il y avait des milliers de feuilles répandues sur le sol, ça aurait pu être l'une d'elles, n'importe laquelle, pensa-t-il avec désespoir. Mais Silver attira son attention en poussant une exclamation soudaine.

« La voilà, la petite salope ! » se réjouit-il.

Il venait de tirer une mallette de cuir rouge du bas d'une armoire, la dernière qu'ils n'avaient pas encore vidée. C'était une mallette de petite taille, en cuir épais rouge vif. Parfaitement conforme à la description.

« Sous le bureau, dans le tiroir fermé à clé, répéta Angelo en imitant la voix de l'indic. Il la range toujours là. Le mec était certain. Enfoiré de merde, tu peux te la mettre au cul, ta mallette et tes putains d'infos bidons ! »

Mais il était soulagé. Il s'approcha de Silver qui vidait la mallette. Il ne fallait pas crier victoire trop vite. Mais il vit les plans de coupe, ça ressemblait salement à des plans du réseau d'égouts, ça ! Et ils virent les lettres, il y en avait quatre ou cinq.

« Allez, on est bon, fit le jeune homme, on se tire. »

Ils remontèrent le couloir en sens inverse, ce qui prit un temps infini aux yeux d'Angelo. La descente se passa bien, ils se paumèrent un bref instant dans les sous-sols, tant le réseau de salles était intriqué.

« Connasses de portes, elles se ressemblent toutes », jura Angelo en sortant dans le couloir principal.

Ils n'avaient plus qu'à foncer vers la sortie, escalader la grille d'entrée, et basta, ils avaient tout gagné avec la mention très bien. Angelo avait un sourire d'enfant sur les lèvres quand une porte s'ouvrit à la volée presque sur eux. Ils ne purent rien tenter pour s'éclipser. Angelo planqua le pied de biche au fond du sac, d'un geste vif. Devant eux se tenait, surpris, un homme jeune, brun, plutôt grand et dégingandé, avec un air d'adolescent pas bien fini, très propre sur lui.

Perkinton les toisa, d'abord avec un éclat de peur dans ses yeux, puis avec un air réprobateur.

« Eh bien, que faites-vous là, tous les deux ? Expliquez-vous ! »

Devant lui, le plus petit des deux hommes vint se placer précipitamment devant l'autre, lequel était une sorte de géant à l'allure dérangeante. Le jeune manager ne se sentit pas à l'aise, d'un coup, mais il se força à garder le dos droit et l'allure d'un chef, un vrai.

« Alors ? demanda-t-il, impérieux.

– Euh... Nous sommes les hommes-bananes, vous savez ? », dit Angelo en essayant d'imiter la banane avec ses bras, sans grand succès.

« Des hommes-bananes ? répéta Perkinton. Ah... Les hommes-bananes... Oui, le marketing de précision, je vois. Et que faites-vous ici à cette heure, si je puis me permettre ?

– Ils nous ont demandé de rester un peu », éluda le plus petit des deux, celui avec les cheveux gominés coiffés de côté.

Il s'apprêta à le dépasser sans autre forme de procès, et Perkinton croisa le regard du grand malabar, il eut soudain conscience d'être seul et vulnérable dans ces sous-sols déserts. Son premier réflexe fut de s'écarter, mais un vif souvenir des propos de son

directeur le gonfla soudain d'un courage renouvelé. Il avait maté ses équipes cette après-midi même, il avait montré qui il était. Ce n'était pas deux hommes-bananes qui allaient lui en imposer.

« Et oh ! Vous ne pensez pas vous en aller comme ça, les deux comiques ? » Il vint se placer devant eux pour leur barrer le passage. « Vous savez qui je suis ? Bastien Perkinton, responsable facturation et fournisseurs. J'imagine que vous avez une explication plausible concernant votre présence dans les locaux à cette heure tardive ? Vous allez venir dans mon bureau répondre de tout cela, et que ça saute !

– Et toi, tu fais quoi là à cette heure, dugland ? lui répondit le plus petit.

– Barre-toi », lâcha simplement le géant.

C'était la deuxième fois qu'on le traitait de "dugland" de la journée, il avait recadré salement le premier malotru, il avait imposé son rôle de chef par son regard et sa prestance, et ce petit roquet allait terminer avec la queue entre les jambes, se jura-t-il.

« Mais vous vous croyez où, les deux, là ? leur dit-il avec un ton de maîtresse d'école mécontente. Vous pensez que vous faites ce que vous voulez ici ? J'ai la capacité de vous faire virer, moi, hein ! Je peux vous en faire baver, moi, hein ! Il y a le respect de la hiérarchie, chez Banana Max, mes petits gars, et vous allez l'apprendre, ça, et vite ! Allez hop, dans mon bureau, entretien de discipline express, ça va péter ! Vous allez voir, je vais vous coller un blâme pour manquement de respect, ça va filer droit, bande de petits fouteurs de trouble ! »

Mais il n'eut pas le temps de leur indiquer la direction de son bureau, que le grand gars se saisit du sac de son copain, lequel semblait alarmé. Il en sortit un objet long et noir, Perkinton fronça les sourcils avec un air stupéfait.

Le corps était devant eux. La tempe de l'homme avait explosé sous l'impact.

« Ah putain... C'est trop con, juste à deux mètres du portail, se plaignit Angelo.

– On s'en fout, trancha Silver. On a ce qu'on veut, le reste on s'en tape. »

Ils reprirent leur marche.

« Mais non, on s'en tape pas, bordel. Il va y avoir enquête, *ils* vont savoir. »

Par ils, Angelo désignait ceux qui les pourchassaient sans relâche, les hommes de Moloss. Et ce n'était pas des rigolos. Sitôt le portail enjambé, ils coururent afin de mettre un maximum de distance entre eux et leur crime. Ils longèrent les murs de la ville silencieuse, bénissant les lampadaires poussifs dont la lumière vacillait comme des flammes de bougies sous l'effet du vent. Angelo se retournait toutes les cinq minutes, pour contrôler qu'ils n'étaient pas suivis, et il lui semblait voir des silhouettes tapies dans les ombres à chaque coin de rue.

Dans la chambre d'hôtel miteuse qu'ils avaient louée, il n'y avait qu'une seule lampe, et il faisait maintenant nuit noire dehors. Ils avaient épluché tous les papiers, ils avaient tout relu deux fois, enfin surtout Angelo, Silver, lui, n'avait pas cette patience. Et ils avaient obtenu ce qu'ils cherchaient depuis si longtemps.

« Yves de la Ravière, dit le jeune homme en lissant ses cheveux, c'est la prochaine étape. Si ce type est bien le commanditaire de Moloss, c'est lui qui nous mènera à ce putain de disque ou je ne sais quoi.

– Et après ? lui demanda Silver avec un ton ironique.

– Après... Après je ne sais pas. On obtient le truc, puis on discute, on l'échange pour de la tune, beaucoup de tune. On sort de cette merde de cité, on se barre au soleil... J'en ai

marre de vivre pourchassé par toutes les agences de sécurité de la ville et par tout ce qu'elle compte de truands. Visiblement, ce truc vaut un max de pognon, j'en demande pas plus. »

En réponse, Silver haussa les épaules avec un rictus narquois, et un air de franchement se foutre de sa gueule.

« Crève la bouche ouverte si tu veux, cracha-t-il au grand golem, mais moi je vais vivre, et dans un endroit bien au chaud avec des copines. Et je t'emmerde avec ton stoïcisme de pacotille, gros débile ! »

Chapitre quinze

L'heure du choix

Yves de la Ravière, ce nom traînait dans sa tête depuis trois jours maintenant. L'inspectrice Mc Carty savait à peu près tout de lui, sauf l'essentiel, à savoir son rôle dans cette affaire de commission d'urbanisme et des chantiers dans les égouts de la cité. Bientôt, si tout se passait comme elle l'entendait, elle aurait ses réponses. Dans la lueur de l'aube, elle était penchée sur le plan du quartier du Quadricorne, dans sa limite sud. C'était là que tout allait se jouer. Son horloge parlante était posée à côté d'elle, son tic-tac rassurant égrenait les secondes avec une douce monotonie.

« Je ne sais pas trop ce que je fais, là. Pour la première fois de ma vie, je m'apprête à sortir de l'ornière. Je me demande si je ne fais pas une connerie. »

L'horloge ne répondit pas tout de suite, comme si elle n'avait rien entendu, mais Maggy savait qu'elle écoutait.

« C'est beaucoup plus simple de raisonner en bonne agente, c'est certain. Tu fais comme d'habitude, comme on te dit, et roule ma poule. Tu doutes, c'est bien. Mais pourquoi fais-tu tout cela ? lui demanda pour la énième fois sa confidente.

– Parce que je veux voir un sens dans mon travail, j’imagine. Mais mener un enlèvement sans l’accord hiérarchique, c’est franchement osé.

– Ce n’est pas sans précédent, n’est-ce pas ce que tu disais ?

– Ouais, ça peut arriver exceptionnellement, mais il faut franchement des bonnes raisons. Enfin, là, la raison c’est surtout que je sais qu’on me flique, qu’il y a des fuites, qu’on informe l’extérieur de mes faits et gestes. C’est la merde.

– Ton père l’aurait fait, mais je ne peux pas t’affirmer que ce soit une bonne chose.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il te l’aurait dit, lui aussi. Il me disait toujours que l’absence de doute était la pire des confort. Le monde est complexe, on avance en tâtonnant. Ton grand-père parlait de droit à l’erreur, en son temps.

– Et si on ne prend pas de risque ?

– Pfff... Maggy, tu vas le faire de toute façon, qu’est-ce que tu cherches à me faire dire ?

– Je ne sais pas, que le risque est nécessaire. C’est con, ça me fait peur d’assumer toute seule.

– La liberté, c’est vraiment flippant, hein ? »

Maggy reposa son crâne contre l’appui-tête du fauteuil rembourré.

« Je ne sais pas si je suis libre. Je ne sais même pas ce que je fais. Enfin bon, on va kidnapper ce mec, et le faire parler. Je ne fais pas ce métier pour publier des rapports d’intervention en trois exemplaires et participer à la dérive bureaucratique ambiante. Je ne sais pas si mon métier a un sens, mais s’il en a un, c’est le moment de le trouver.

– Et la fin justifie les moyens ? »

L'inspectrice fusilla du regard la petite horloge.

« Ah, merde, hein ! Pas de leçon de morale maintenant ! Je suis censée lutter contre le système, on me dit d'y aller à fond, que c'est mon boulot. Il est écrit dans notre charte de fondation qu'on ne doit pas transiger avec notre mission. Et après, on me retire mes moyens d'agir, de mener ma mission ? Ils croient quoi, là-haut, que le système va se laisser mettre au pas comme ça, gentiment ? On me dit "lutte contre les dérives de cette société", et ensuite on m'emmerde pour que je suive les procédures que je suis censée combattre ? La loi, c'est gentil, mais ça sert à qui dans cette histoire ? La loi est du côté du système, alors lutter contre en respectant la loi, merci l'injonction contradictoire ! »

Elle finit le fond de sa tasse de café d'une traite et la reposa d'un geste brusque. Son horloge émit un drôle de son de cliquetis.

« C'est le bordel, ça a toujours été le bordel. Ça fait vingt générations que les gens râlent parce que c'est le bordel. Cette cité est comme ça, j'ai des doutes que ça changera un jour. Mais fais ce que tu dois faire, et comme tu dois le faire.

– Et ça ne changera rien, c'est ça l'idée ? répliqua l'inspectrice d'un ton vif.

– Je n'en sais rien. Si je le savais, je ne serais pas là bêtement à compter les secondes, je me rendrais utile. Va savoir, peut-être tu seras la première à réussir. »

L'inspectrice se leva pour préparer ses armes et tout son barda, elle ne supportait plus l'attente. Elle avait non seulement son Magik-gun, mais aussi une arme létale chargée pour faire bonne mesure, son couteau à cran d'arrêt et son poing américain. Des munitions, de la poudre, tout un joli bordel sous son manteau. Le tout pesait son poids,

ce n'était certainement pas très pratique, mais il suffisait que l'un de ces outils manque, et tout pouvait foirer.

*

Le long de l'avenue centrale, le bruit était assourdissant, les klaxons des chenilles formaient un concert ininterrompu, alors que l'avenue grouillait de machines fumantes et immobilisées. Dans l'une d'elles, un homme d'une quarantaine d'années, un parmi beaucoup d'autres, tapait du poing sur le bouton central de son avertisseur sonore. Il s'appelait Peterson, et il y avait sur son visage l'air blasé de celui qui n'y croit pas vraiment, car il savait bien que la file de chenilles à l'arrêt qui bouchait l'avenue n'allait pas s'évaporer soudainement. Mais si Peterson avait bien appris une chose sur la société dans laquelle il vivait, c'était qu'il ne fallait rien lâcher, jamais.

« Si tu t'oublies une seconde dans ce monde de merde, tu te fais marcher dessus par tout le voisinage », avait-il encore affirmé la veille au soir devant sa conjointe.

Il écrasa une fois de plus le bouton, avec une hargne renouvelée, tandis que son regard tombait sur une piétonne élancée qui filait à grands pas sur le trottoir, ses cheveux bleus ondulant dans son dos, son long manteau virevoltant autour de ses mollets. Il serra les dents et se jura que jamais, au grand jamais, il ne laisserait une autre chenille lui passer devant.

*

L'inspectrice avait décidé de se rendre sur place à pied, d'une part parce que c'était plus fiable que les transports publics, et d'autre part parce qu'elle risquait moins d'être suivie. Les bouchons semblaient s'éterniser, comme d'habitude à cette heure, elle voyait les conducteurs énervés s'agiter comme autant d'acteurs décérébrés dans une farce sans cesse répétée. Yves de la Ravière avait rendez-vous dans un lieu désert, discret et particulièrement propice à l'action. C'était cela qui les avait décidées, elle et Lisa, à monter leur coup. Lorsqu'elle arriva dans la zone d'entrepôts, deux bonnes heures plus tard, la marche avait aiguisé ses sens et son corps. Ici, de grands bâtiments gris étaient quadrillés par des ruelles sombres et étroites, lugubres à souhait. Les gouttières qui descendaient des toits, grises comme le reste, étaient parfois piquetées de rouille. Le trottoir était une fine bande d'asphalte passablement dégradée, et la lumière semblait s'être absentée du lieu. Quelques lampadaires formaient des traits noirs verticaux ici et là, coincés entre les murs hauts et droits des grands entrepôts. Des fenêtres brisées étaient comme des dizaines de bouches béantes, et les traces d'humidité laissaient sur la base des murs des formes alambiquées qui couraient et dansaient dans l'ombre de la jeune femme. Elle glissa sa main dans son manteau et sentit la crosse de son Magik-gun. Elle avait mémorisé le plan du quartier par cœur, elle savait qu'il y avait une intersection, juste là-devant, puis une rue à droite, et une autre, encore à droite. Et là, une impasse, avec au fond une vieille boîte de nuit désaffectée. Yves de la Ravière devait en sortir d'ici la fin d'après-midi, peut-être accompagné, peut-être seul. L'inspectrice quant à elle, ne pouvait compter que sur Lisa, qui était venue de son côté avec la chenille et l'attendait sûrement déjà. Ses pas résonnaient sur le sol dur, ses rangiers qui montaient jusqu'au-dessus de ses chevilles la protégeaient des éclaboussures et des flaques qui se formaient parfois sous les gouttières trouées.

L'impasse était comme elle l'avait imaginée, étroite, sombre et désaffectée depuis longtemps. Elle devina la silhouette de Lisa sous un long manteau gris, comme le sien. La jeune technicienne avait abandonné les vêtements aux mille couleurs. Lorsque l'inspectrice s'approcha, elle nota une raideur, une mine étonnamment fermée chez sa collègue. Au fond de l'impasse, à moins de cent mètres d'elles, un néon unique flashait à intervalle régulier le sol noir de son éclat blafard, unique vestige de l'ancienne boîte de nuit. Les portes de celle-ci étaient faites de fer pâle et donnaient directement sur la chaussée. Plusieurs vieilles poubelles étaient posées ici et là, avec des containers fortement dégradés. Arrivée à sa hauteur, elle salua sa collègue d'un hochement sec de la tête.

« Quel est le problème ? » demanda-t-elle.

Lisa resta mutique, mais fit un signe de tête par-dessus son épaule. Deux silhouettes se découpèrent dans l'obscurité. Des costards bien lissés, des lunettes de soleil fort peu à propos, une démarche conquérante et typiquement masculine. L'agent Malcom fit entendre son rire, accompagné par l'agent Billy, toujours aussi empressé de suivre son modèle.

« Bienvenue, agente Mc Carty. Bienvenue. » Il retira ses lunettes de soleil inutiles et la toisa d'un air goguenard. « Décidément, vous avez tout à apprendre. Un jour, je vous enseignerai les rouages de ce métier, un jour... »

Le poing de l'inspectrice se serra si fort qu'elle sentit ses ongles, pourtant coupés raz, qui s'enfoncèrent douloureusement dans la chair de sa paume, si elle l'avait pu, elle aurait fait fondre les deux agents de son seul regard. L'agent Malcom rayonnait.

« Je dirige cette opération, ma petite. Il est temps que quelqu'un de suffisamment compétent prenne cette affaire en main.

– Et que cherchez-vous ici ? gronda l’inspectrice d’une voix fielleuse.

– Mais la même chose que vous, ma douce. Ne me testez pas, vous n’êtes définitivement pas à la hauteur, ma petite. Yves de la Ravière, ce nom vous dit quelque chose, peut-être ? »

L’inspecteur Malcom rayonnait d’un plaisir évident. Malgré son écœurement à l’idée de donner satisfaction à cet exécrationnable emmerdeur, l’inspectrice ne put que rester silencieuse de longues secondes évocatrices. Ainsi, il connaissait même le nom, dut-elle reconnaître. Elle se tourna vers Lisa, la mine indéchiffrable. Celle-ci eut un geste de recul et fit un signe d’impuissance en guise de réponse. Elle voulait lui faire comprendre qu’elle n’y était pour rien, mais l’inspectrice ne savait plus quoi penser. Qui d’autre aurait pu faire fuir la mission ? Mais il était trop tard pour s’expliquer, et le lieu n’était pas le bon. Il fallait s’adapter.

« Inspecteur Malcom, je suis ici pour une bonne raison, cet homme est mon suspect... »

Elle ne put terminer sa phrase, l’agent du MIT la coupa sans ménagement.

« Cette enquête est sous ma responsabilité, en tant qu’agente d’une agence privée, vous êtes légalement tenue de m’assister dans ma mission, vous le savez très bien. »

Maggy pensa avec énervement que ce n’était qu’une vieille loi qui n’avait plus de contenance. Elle regarda les deux agents en face d’elle, évaluant le risque de les neutraliser. Cela mettrait la SIN en difficulté face aux autorités, et Max Manus allait l’assassiner de ses propres mains s’il la retrouvait encore en vie. Mais d’un autre côté, avoir fait tout cela pour laisser tomber en cours de route ?

Elle ruminait ses sombres pensées, incapable de trancher, trop sur les nerfs pour réfléchir convenablement, tandis que les quatre agents patientaient en se jetant des regards en biais. Visiblement, les agents Malcom et Billy avaient appris à se méfier d'elle et ils ne la quittaient pas des yeux. Le temps s'écoula lentement, dans le silence entrecoupé du bruit d'écoulement qui parvenait d'une gouttière non loin d'eux. L'inspectrice se décida finalement à s'approcher de Lisa.

« Retourne au bout de la rue, lui chuchota-t-elle, tu feras le guet de là-bas. Il n'y aucune raison d'être trop nombreux ici, ce serait plus dangereux qu'autre chose... »

Lisa eut l'air peinée.

« Je... Je t'assure que... »

L'inspectrice la coupa d'un geste, elle ne voulait pas entendre la suite. Peut-être n'y était-elle pour rien dans ce fiasco, mais faute de pouvoir en être sûre, l'inspectrice ne la voulait pas dans son dos pendant l'intervention. Son visage resta de marbre, et ses yeux froids et durs. Lisa baissa la tête.

« OK... »

– Où va-t-elle, votre copine, là ? demanda l'agent Malcom, alors que la technicienne s'éloignait d'un pas lourd.

– Elle se place un peu plus loin, elle n'est pas nécessaire ici. »

L'agent Malcom hésita un instant, puis haussa les épaules.

« Bah... Effectivement, je suis capable à moi seul de gérer cette situation. Il ne devrait pas tarder, notre bonhomme », ajouta-t-il en regardant sa grosse montre en argent.

Lorsque finalement la porte de la vieille boîte de nuit s'ouvrit en un grincement funeste, ils s'élançèrent tous à couvert des poubelles, qui étaient opportunément placées pour leur permettre de voir la scène tout en restant discrets. Un homme sortit la tête de l'entrebâillement, regarda un instant dans les profondeurs de la ruelle, les trois agents se tapirent davantage. L'inspectrice ne pouvait repérer l'homme d'ici, mais elle supposa qu'il s'agissait d'Yves de la Ravière. Il avait en tout cas la même stature.

« On attend ici qu'il s'approche suffisamment », chuchota l'agent Malcom à Billy, qui hocha la tête avec excitation. Puis il se tourna vers l'inspectrice. « Et vous, vous ne bougez pas de là, Billy s'occupe de vous. »

Ils entendirent les pas de l'homme résonner, le néon envoyait des éclats de lumière turquoise contre les carreaux brisés de l'entrepôt d'en face. La ruelle faisait moins de trois mètres de large, les murs qui l'encadraient en faisaient bien cinq de haut, ici les bruits résonnaient comme dans un tunnel. Soudain, une voix retentit, dans le boyau sombre de la rue.

« Salut mon gars, tu restes calme et tu ne t'agites pas », fit la voix.

L'inspecteur Malcom jura, aussi l'inspectrice en déduit qu'il ne s'y attendait pas non plus. Elle tendit le cou pour avoir un aperçu de la ruelle, par-dessus l'épaule de Billy. Il y avait trois hommes dans la rue, maintenant, l'un était Yves de la Ravière, d'après sa stature, l'un des deux autres était un homme de taille moyenne, le second un géant à la peau étrangement bleutée.

Un golem de sécurité, pensa l'inspectrice.

« Qu'est-ce qu'ils foutent là, ces deux connards », pesta l'inspecteur Malcom.

Billy tendit un doigt vers des containers qui s'amoncelaient au bout de l'impasse, tout contre la porte de l'ancienne boîte de nuit. Il avait raison, pensa l'inspectrice, les deux gars avaient dû se planquer là.

« Qu'est-ce que vous voulez ? fit la voix d'Yves de la Ravière. Je vous connais ?

– Angelo et Silver, pour vous servir », fit la voix, celle du plus petit des deux. « Vous ne nous connaissez pas, mais nous on vous connaît. On est des pions de Moloss, le nom vous dit quelque chose ? »

L'autre resta silencieux.

« Bon, on va intervenir et neutraliser ces deux cons, chuchota l'agent Malcom. Tu tiens prêt Billy ? »

L'inspectrice se pencha en avant.

« C'est beaucoup trop risqué, ce sont des truands, pas de simples passants. »

Lisa lui avait remis un rapport complet sur ce gars connu sous le nom de Moloss. Un cadre de la pègre local. Un type pas très rigolo et du genre à employer des professionnels qui savaient tuer. Malcom se dégagea de derrière la poubelle et la contourna, suivit par l'agent Billy. Il vint lui poser une main sur l'épaule, pétrissant la base de son cou d'une manière dominatrice qu'elle trouva révoltante. Elle résista à l'envie de lui envoyer son genou dans les noix. Avec son air détaché, plus que jamais il puait l'incompétence et l'arrogance.

« Ne crains rien et reste là, ma poule, ouvre grand tes yeux et tes oreilles, et tu auras la chance rare d'observer en direct comment on règle ces choses-là. »

Il se redressa soudain, sa voix tonnait d'une voix forte.

« Holà, on arrête les frais et vous déposez les armes, les deux rigolos. Je suis l'agent Malcom, du MIT, et vous êtes en état d'arrestation ! »

Un grand silence suivit ces paroles, tandis que Billy et l'agent Malcom s'avançaient bêtement à découvert leurs armes pointées vers les trois silhouettes. L'inspectrice sortit son Magik-Gun et pesta. Rien ne se passait comme prévu, tout allait trop vite. Il était impossible d'appeler Lisa, aussi décida-t-elle de rester à couvert, pour attendre le bon moment.

Les armes de l'inspecteur Malcom et Billy étaient des pistolets de service à un coup, classiques, rechargeables par le canon. Ils étaient deux contre deux, les deux truands s'étant placés de front, la mine peu engageante.

« Allez, vous déposez vos armes gentiment sur le sol, mes lapins, et vous n'essayez pas de me prendre de vitesse, je suis aussi bon tireur que l'on peut en trouver dans cette cité. »

L'agent Malcom était rapide, c'était vrai, l'inspectrice le constata. Lorsque les deux hommes se regardèrent un bref instant, toujours mutiques, et qu'ils se jetèrent de côté, les armes pétèrent en tout sens.

« BANG !

– BANG ! »

Elle entendit les balles siffler et sentit l'odeur de poudre. Malheureusement, si l'agent Malcom avait tiré le premier, suivi de Billy, ils n'avaient pas atteint leurs cibles. Le plus petit des truands s'était réfugié derrière une gouttière, la balle avait pété contre le métal sans faire de dégâts. Le second type était le plus dangereux. Géant qu'il était, il

n'en était pas moins rapide et malin. Il ne tira pas, mais esquiva le tir en trompant Malcom sur ses mouvements. Lorsque ses deux adversaires eurent vidé leurs armes, il se redressa. L'agent Malcom prononça le début d'un juron, le grand golem sortit un flingue gros comme un petit canon, et un bruit assourdissant remplit la ruelle.

« BAOUM ! »

Le visage de Malcom éclata sous l'impact, sa tête explosa littéralement. L'inspectrice entendit les éclats d'os ou de chair retomber autour d'elle dans les fragments de seconde qui suivirent. Le mur dans son dos était maintenant criblé de gouttes de chair et de cervelle.

« OK... Ça c'est un gros flingue », dit-elle à voix basse pour elle-même.

Elle attendit quelques instants, Billy était parti en courant, l'inspectrice ne savait même pas s'il avait encore son arme avec lui. Cachée derrière une des poubelles, elle visa le plus petit des deux hommes, qui rechargeait son arme. Yves de la Ravière s'était intelligemment couché au sol, et le géant vint se placer non loin de lui, tout en rechargeant son propre canon. Lorsque le premier truand finit par sortir de derrière sa gouttière, elle pressa la gâchette.

« Eh bien, on s'en est plutôt bien... » commença-t-il.

La fin de sa phase fut interrompue lorsqu'il fut atteint de plein fouet par la balle d'entravement. Il couina et gueula comme un putois tandis que les liens se resserraient autour de lui, de plus en plus serrés à mesure qu'il se débattait. Le golem jura.

Elle se lança dans une figure qu'elle n'utilisait que rarement : le soleil. Son arme dans une main, chargée d'une bulle de gravité, une balle d'entravement lovée dans la paume

de l'autre, elle s'élança de côté, hors de son abri, se rattrapa sur les mains comme pour faire une grande roue et appuya sur la détente. Le sol se déroba et aussitôt ses pieds retombèrent fermement sur le mur de l'entrepôt, sur lequel elle se rattrapa impeccablement, campée sur ses jambes arquées, et elle rechargea son arme. Le petit malfrat s'était écrasé non loin, dans son filet, déchargeant son arme sous l'impact, et le gros mastodonte avait tiré lui aussi, dans un bruit d'enfer, mais le boulet était parti loin derrière elle, brisant une vitre. Il était au sol, devant elle. Elle visa calmement, implacablement, ses yeux bleus électriques froids comme la glace percèrent le grand colosse tandis que son doigt pressait la détente. Le filet se déploya, enserrant la masse de l'homme au sol, qui se débattit comme un furieux, mais malgré sa force surhumaine il ne parvint pas à lutter contre l'enchevêtrement des innombrables filins.

« SALOPE ! Je vais te faire péter la carotide ! » hurla-t-il, les traits déformés par la rage.

Il essayait de s'emparer d'une arme de poing, mais il ne fut pas assez rapide, et son bras fut bientôt immobilisé. L'inspectrice rechargea une fois encore, mais Yves de la Ravière se tenait toujours au sol, visiblement terrifié.

« La vache ! » fit la voix de Lisa dans son dos.

Il n'était pas simple de se déplacer, car le mur de l'entrepôt qui faisait office de sol était parsemé de fenêtres aux carreaux brisés. Les poubelles avaient vidé leur contenu de manière assez anarchique, et les containers de même. En s'approchant précautionneusement de sa cible, elle vit qu'Yves de la Ravière était de fait inconscient, sa tête avait heurté le mur, laissant une trace de sang sur son front. Lisa la rejoignit, prenant ses précautions dans la zone de transition gravitationnelle.

« Amène la chenille, lui ordonna l'inspectrice, je m'occupe des trois loustics. »

Lisa semblait regarder quelque chose à côté d'elle.

« L'inspecteur...

– Ce con s'est fait buter, je m'en tape. On continue la mission. »

Maggy se sentait froide et plus déterminée que jamais. Cette ultime trahison était celle de trop. Si le système voulait la guerre, elle allait la lui porter. Lisa la regarda avec un air un peu apeurée.

« Je t'assure Maggy, je n'ai parlé à personne. Personne. »

Elle répéta ce mot avec une conviction un peu vaine, comme si cela pouvait suffire à convaincre l'inspectrice. Cette dernière plongea son regard dans celui de la technicienne.

« C'est possible, Lisa. Ou pas. Je ne peux pas savoir. J'ai bien compris une chose, je n'ai qu'une amie ici, c'est moi. Si jamais tu n'y es pour rien, comme tu l'affirmes, fais ce que je te dis et ne t'offusque pas si je me méfie. J'ai mes raisons.

– Je comprends... C'est très flippant, il y a quelque chose qui cloche, c'est sûr... Peut-être que quelqu'un a pu deviner ce que nous allons faire en ayant connaissance de nos recherches sur ce gars. Mais ça paraît tellement improbable.

– La chenille », répondit simplement l'inspectrice.

Tandis que Lisa s'éloignait aussi vite que le permettait le sol traître, elle posa son regard sur les deux acolytes qu'elle avait capturés.

« Je vais récupérer vos armes, les deux ouistitis, si vous tenez un peu à vos testicules et à d'autres parties de votre corps comme les yeux, je vous conseille de ne pas m'emmerder, c'est compris ? »

Le géant tenta de se débattre pour seule réponse, mais les liens s'incrustèrent encore plus profondément dans sa chair, ce qui le fit changer d'idée. Le plus petit semblait plus calme.

« OK, lui dit-il, on se détend. Je ne sais pas qui tu es, mais je n'ai absolument rien contre toi. »

L'inspectrice lui rit au nez, en saisissant son flingue. Elle commença à le fouiller.

« Et quand bien même tu aurais quelque chose contre moi, ce serait censé me faire peur ? » s'amusa-t-elle.

Elle trouva un couteau à cran d'arrêt, un peu comme le sien, mais rien d'autre hormis la poudre et les munitions. Le flingue gigantesque du golem gisait non loin de là, et elle trouva sur lui un poing américain géant prolongé d'une lame courte et solide.

« Eh ben, mes chéris, vous semblez bien équipés pour des passants sans mauvaises intentions.

– On a des gènes de prédateurs, comme toi, on est pas faits pour rester le cul dans un canapé ! lui dit le truand loquace. Le canapé, c'est le dévoiement suprême. Tu m'étonnes que les gens sont dépressifs... Moi je survis parce que je suis un salopard. Bon, c'est pas la meilleure manière de survivre, je discuterais pas là-dessus avec toi, j'ai pas l'envie et puis on a pas le temps, mais au moins je me sens vivant.

– Plus que tes victimes, c'est certain.

– On est tous des victimes. Je cherche pas d'excuses, là, te trompe pas, j'assume. Je sais pas faire autrement, j'ai jamais réussi dans la vie. Voilà, c'est mon truc, moi, de merder. Après, on vient me voir et on me dit : non mais quand même, tu te rends compte de ce que tu as fait ? Ben oui, je me rends compte que je suis complètement paumé, que je

merdouille à grande vapeur, que ça part dans le mur, que je vais pas vivre vieux, que ça aurait pu être autrement. Ouais, je sais tout ça. Et puis ? Et puis rien. T'es dans la merde, ça, ça change pas.

– Tu devrais monter une association du genre criminels anonymes. Un groupe de soutien. J'irai vous apporter des peluches. »

Le jeune homme soupira, un air contrarié sur le visage, ses cheveux gominés emmêlés dans les filins.

« Me gonfle pas, madame parfaite, la moralisation avec les gens comme moi, c'est perdu d'avance. J'ai lâché la morale, c'était trop lourd à porter.

– Tu essaierais pas de me la jouer au violon, là, des fois ? »

Il la fusilla du regard, visiblement piqué par sa remarque.

« Je cherche à m'en tirer comme je peux, c'est comme ça que j'ai toujours fait. Si t'as une meilleure suggestion, j'ai les oreilles grandes ouvertes, madame on-ne-me-la-fait-pas. On s'est pas rencontré sous les meilleurs auspices, c'est clair, mais on pourrait devenir bons amis, qui sait ? »

L'inspectrice resta un instant immobile, pensive.

« J'y penserais... Mais ça dépendra de qui vous êtes et de votre capacité à me raconter votre belle histoire. Vu ? »

Elle entreprit de tirer les deux truands et Yves de la Ravière, toujours inanimé, vers la base du mur, contre la rue maintenant verticale, de façon à ce qu'au retour à une gravité normale, ils ne chutent pas de trop haut. La bulle de gravité montra ses signes de faiblesse alors que l'inspectrice entendit le moteur de la chenille s'approcher. Une

silhouette s'avavançait également timidement, le regard horrifié posé sur le corps sans tête de l'agent Malcom.

« Tu devrais dégager d'ici vite fait, Billy, lui dit l'inspectrice. Rentre chez-toi, demande à ta maman de te faire un bon chocolat chaud, retourne à l'école et fait un boulot tranquille. T'es pas à ta place, ici. »

Dans un bruit de craquement, la gravité bascula de nouveau, la route reprenant son statut de sol tangible, tandis que l'agent Billy glapissait en bondissant en arrière. Le corps de l'agent Malcom tomba à la base du mur avec un bruit mat.

« Mon dieu, fit le jeune homme, l'agent Malcom... Comment... C'était le meilleur d'entre nous ! Il avait tout juste reçu sa médaille du mérite au MIT ! »

Un rire sarcastique émana du plus petit des truands entravés.

« Tu vois Billy, la méritocratie, ça profite à celui qui tire le premier. » Il fut secoué d'un rire sans joie. « Et l'inspectrice a raison, trouve-toi un job à la con comme tout le monde, un truc où tu produis des notes en trois exemplaires, avec un bon salaire, une vie tranquille. Un métier sans sens, bien peinard, qui ne manque à personne si tu le fais mal. T'iras à la grève annuelle avec tes potes, tu baiseras ta femme une fois par jour, t'iras même aux putes si tu veux jouer au mauvais garçon. Eh ! C'est pas mal, non ? »

L'inspectrice se détourna d'eux et fit un signe de tête à Lisa, qui s'approchait à pied, la chenille garée devant l'entrée de l'impasse.

« La rue est trop étroite, dit cette dernière, c'est con, surtout avec le gros, là. »

Elle désigna de la tête le golem, qui lui renvoya des éclairs avec ses yeux de merlan mort.

« On va se démerder. Tu as une camisole pour notre mignon, là, il bouge. »

En effet, Yves de la Ravière remuait faiblement, en marmonnant des propos incompréhensibles.

Elles l'entravèrent, le tenant pour empêcher les gestes gourds et les soubresauts qui l'animaient. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il papillonna des paupières avec une grimace de douleur.

« Qu'est-ce que...

– Tais-toi ! siffla l'inspectrice. Allez, on le monte ! »

Faire monter Yves de la Ravière et le jeune truand dans la cabine ne fut pas de tout repos, mais le grand golem, qui devait peser ses cents kilos, leur posa un problème plus sérieux. L'inspectrice passa en revue ses possibilités, que ce soit de le laisser là, ou demander à Billy de les aider, en supposant que ce dernier fut en état de faire quelque chose. Elles parvinrent à le poser sur une bâche et le tirer sur le sol, puis le faire monter par la rampe arrière de la machine. La flopée d'insultes qui fusa de la bouche du grand molosse fit comprendre à l'inspectrice que celui-ci n'appréciait pas particulièrement ce traitement. Mais sa plus grande crainte était pour elle de voir débarquer des agents de sécurité. La zone était déserte, mais les coups de feu avaient probablement porté loin. Une fois dans la machine, le golem leur envoya une dernière salve d'insultes.

« Espèce de garces de merde ! Je vais éclater vos crânes comme des noix ! beugla-t-il pour finir sa tirade.

– C'est bon Silver », fit son coéquipier, qui était posé à côté de lui, « échec et mat comme on dit. Toi qui vivais la mort comme une promotion, tu vas être content. Nos chances de survie s'amenuisent à vue d'œil.

– Vous allez la fermer, les deux glands, là ? tempêta Lisa, le visage encore rouge de l'effort.

– Je demande à être libéré, il y a erreur, fit la voix d'Yves de la Ravière.

– Toi aussi, ta gueule, fit l'inspectrice. Faut vous le faire comprendre comment, que je suis pas de bonne humeur, là ? Pour l'instant, vous ne risquez rien, alors bouclez là. »

Lisa vint prendre le volant.

« Et on va où ? »

L'inspectrice hésita.

« Dans les sous-sols.

– Comme pour Ralph Barth ?

– Ouais. T'as une meilleure idée ? »

Lisa haussa les épaules tout en faisant démarrer le moteur.

« J'imagine que non. S'ils nous ont suivies jusque-là, de toute façon... »

La chenille s'ébranla avec fracas, ses pattes cliquetant contre l'asphalte défoncé.

*

Durant le trajet, l'inspectrice put réfléchir plus sereinement à la série d'événements qui s'étaient produits. L'agent Malcom avait été envoyé, car il lui paraissait clair qu'il ne l'avait pas retrouvée par lui-même. Par contre, la ou les personnes qui l'avaient envoyé n'avaient pas prévu la présence d'Angelo et Silver, les deux truands de Moloss. Encore une incompréhension de plus, car Moloss était censé rouler pour Yves de la Ravière, et

donc l'inspectrice ne comprenait pas pourquoi il aurait voulu le faire enlever. Les réponses à bien des questions allaient découler des interrogatoires. Là aussi, la question se posait. Interrogatoire classique ? Sympa, mais les gars pouvaient très bien la boucler, ce qui serait logique, et ce serait l'impasse... L'interrogatoire non standard, la torture ou la menace de torture, pour le dire vite, était toujours possible. Du moins tant qu'on était pas prise dans le sac. Quant à Lisa, l'inspectrice doutait. Si elle était une taupe, son comportement aurait été complètement naïf, voir absurde. Elle aurait pu tuyauter son employeur, qui aurait pu faire enlever Yves de la Ravière avant elle. Pourquoi fallait-il envoyer l'agent Malcom, cet abruti ? Elle n'avait aucune preuve tangible, que du chaos et un bordel inextricable dans le cerveau. Mais son instinct lui jurait que Lisa n'avait rien à voir avec tout ça. Et son instinct, c'était tout ce qui lui restait, pour tout dire. C'était comme si quelqu'un ne voulait pas arrêter son enquête, mais en tirer les fruits, ou l'orienter à son avantage... Ce qui était difficilement compréhensible pour elle à cet instant.

« Il me manque des pièces du puzzle », dit-elle en se reposant sur l'appui-tête.

Son regard se perdit sur les entrepôts et les bâtiments d'industrie qui défilaient. Ce quartier aussi était très peu résidentiel. Lisa resta mutique, elle-même devait se poser mille questions, devina l'inspectrice. Elles finirent le trajet sans un mot, et à l'arrivée dans le parking souterrain, toutes les deux se levèrent sans perdre de temps et entreprirent de descendre un à un leurs prisonniers. Une brouette laissée là s'avéra bien utile pour transporter le golem toujours peu commode. Elles les installèrent dans deux pièces séparées, les deux truands ensemble, puis attachèrent ces derniers avec des camisoles plus supportables que les dizaines de filins qui leur lacéraient les chairs.

« Je vais les interroger, dit-elle à Lisa. Bon, je suis encline à te croire quand tu me dis que tu n'y es pour rien, mais j'ai mes limites de prise de risque. Tu me suis et tu ne vois pas les prisonniers sans moi, c'est OK ? »

Lisa hocha la tête affirmativement.

« On commence par qui ?

– Yves de la Ravière. »

Voilà au moins une chose qui se déroula comme l'inspectrice l'avait prévue. Yves de la Ravière niait tout en bloc, son implication dans la série d'enlèvements, son action discrète mais tenace sur la commission de l'urbanisme, même ses liens avec Moloss.

« Je vous ai vu avec lui de mes yeux », lui affirma Lisa.

Il s'esclaffa avec un air supérieur.

« Vous êtes complètement tarée, dans ce cas, voilà ce que ça prouve. Je ne connais pas ce type, je ne vous connais pas, vous êtes une folle et je vais m'assurer que mon avocat lance une procédure disciplinaire contre vous. Vous dépassez vos prérogatives, inspectrice, et vous allez le regretter. J'ai le bras long.

– Et moi, j'ai quelques surprises pour vous également », répondit sombrement l'inspectrice en lui jetant un regard froid.

Lorsqu'elles sortirent de la salle, Lisa lui lança un regard en coin.

« Tu sais bien qu'il ne parlera pas sans y être poussé, hein ? Tu le savais depuis le début, c'était une évidence. »

L'inspectrice ne croisa pas son regard, mais approuva de la tête. Lisa semblait gênée, elle l'était aussi.

« Tu penses qu'on est légitimes, là, Maggy ?

– Putain de question, cracha cette dernière. J'en sais rien, mais je sais que sans ça, il ne parlera pas.

– Ça ne sera pas comme Ralph Bart, je veux dire à la limite du réglementaire, hein ? Deux claques, ça ne va pas le faire pleurer, celui-là, ni les deux autres.

– Non, Lisa, deux claques ça ne le fera pas. Bon, allons voir les deux lascars, ça pourrait débloquer les choses, sait-on jamais... »

Si le grand golem était mutique et fermé dans sa camisole, assis sur sa chaise, Angelo, le jeune homme aux cheveux châtain semblait plus disposé à la discussion.

« Allez, on va s'expliquer », commença-t-il d'emblée, dès leur entrée.

L'inspectrice le toisa de haut.

« Tu es un criminel. Tu es ici, personne d'autre que moi et ma collègue savons que vous êtes ici, tous les deux. Tu piges un peu l'idée ? »

Il la regarda gravement, un peu ébranlé par ses deux yeux froids qui lui rappelaient un peu Silver, par moment. En plus doux, tout de même.

« Bon, pas la peine de menacer direct, d'accord ? Je connais l'idée de la torture, de l'assassinat discret, je suis du milieu, OK ? Bon, moi, je voulais juste parler à ce mec, ce Yves de la Ravière. Toi aussi, apparemment. Ça ne fait pas de nous des ennemis, si ?

– Ça pourrait. Ça dépend de ce que tu vas me chanter.

– Et tu veux entendre quoi ?

– Tout. Ton histoire jusqu'ici. Je ne vais rien dire et écouter, mais je pourrais recouper avec mes propres sources. Alors, si j'étais toi, je déconnerais pas avec la vérité, parce que si je n'arrive pas à mes fins avec douceur, on passera à la suite. Vu ? »

Il déglutit avec une certaine inquiétude.

« OK. »

Le récit dura un certain temps. L'inspectrice nota que le jeune homme parlait spontanément, sans hésiter. Ses signaux non-verbaux étaient bons, soit il disait la vérité, soit il était très bon acteur. C'était deux truands à la petite semaine qui s'étaient faits embarqués dans une aventure qui les dépassait. Elle lui fit répéter trois fois l'épisode qui incluait le disque.

« Ouais, un putain de disque, je peux pas te montrer avec mes mains, comme l'a fait Moloss, mais un truc d'une dizaine de centimètres de diamètre. C'est une fille qui l'avait.

– Habillée tout en noire, et qui cherchait de la drogue ?

– Ben ouais. J'ai pas vu le disque, quoi si, cinq minutes. C'est Silver qui le portait. »

Elle se tourna vers le golem.

« Et ça ressemblait à quoi ? » lui demanda-t-elle.

Étonnamment, il s'était bien calmé depuis son arrestation. Il la regardait avec des yeux qui n'étaient pas franchement avenants, mais qui ne vomissaient plus la haine. Malgré tout, la froideur derrière ses yeux de glace la faisait se sentir mal à l'aise, malgré le fait qu'il soit solidement attaché.

« Ça pétait de partout, répondit-il de sa voix monocorde. J'ai pas eu le temps de le faire en peinture.

– Ah ? Mais tu l'as peut-être vu, au moins au moment de le prendre. Si ?

– Ouais. Un truc gris, rond, plat.

– Oui, mon lapin, je sais ce que c'est qu'un disque... Il *ressemblait* à quoi ?

– Comme un plan de réseau routier, ou de lignes de bus.

– Ouais, c'est ça, renchérit son jeune collègue. Comme un plan urbain, des lignes qui se croisent à angle droit, des trucs comme ça...

– Et c'est tout ? »

Les deux hommes se regardèrent un instant.

« Ben oui, avoua Angelo. En fait, je ne pensais pas que ça poserait problème, je veux dire, je me foutais de savoir ce que c'était que ce truc, moi, je voulais juste la récompense et me sortir de mes emmerdes. »

L'inspectrice sourit sincèrement, pour la première fois.

« Eh bien on peut dire que c'est réussi, hein ? »

Il rougit un peu, l'air un brin vexé.

« Bon, et tu me dis que tu t'es fait voler le disque, mais tu ne sais pas par qui ?

– Si, une pute, trancha Silver, le golem.

– On ne sait pas pour qui elle travaillait, dit Angelo. Roberto, l'homme de main de Moloss, nous attendait pour l'avoir, on en déduit que c'est pas lui. »

L'inspectrice se prit la tête dans les mains.

« La vache, quel nid de merde ! Et sur place, il y avait des mecs de Moloss également ?

– Sur place ?

– Dans les égouts ?

– Ah, ouais... J'en ai reconnu un, et Silver en a buté plusieurs.

– Deux », confirma le géant avec une ombre de plaisir dans les yeux.

Alors que l'inspectrice essayait de recoller tous ces nouveaux morceaux au puzzle, le jeune truand se mit à rire.

« La vache, je vois qu'on est tous paumés là-dedans, ma parole ! Je regrette d'avoir croisé ce putain de disque, je regrette de ne pas avoir travaillé à l'école et je regrette d'être né avec une tendance à attirer les emmerdes comme des mouches. »

L'inspectrice le contempla silencieusement, les yeux mi-clos, perdue dans ses pensées.

« Bon, mes lapins, je voudrais savoir pourquoi vous cherchez encore ce disque, puisque vous affirmez que vous n'en avez rien à foutre. Pourquoi ne pas avoir lâché l'affaire ?

– Moloss pense qu'on l'a, il cherche à nous buter, lui répondit laconiquement Silver.

– Et... Comment dire, on est un peu recherchés, quoi. On a besoin de pognon pour se tirer. On a un peu commis des dégâts pas que matériels, tu comprends... poursuivit Angelo.

– Des meurtres ?

– Oui, avec des s à la fin, oui. »

L'inspectrice les observa un instant.

« Combien ?

– J’ai même pas le compte, fit Angelo. Ça dépend, on compte les dégâts collatéraux, comme les macchabées des égouts ? Parce que là, ça va vite chiffrer.

– Bon, ça sera tout pour le moment », trancha l’inspectrice.

Elle se leva pour sortir de la pièce, et le jeune truand l’interpella.

« Nous, on est pas des mauvais bougres, enfin si, je veux dire on est des mauvais garçons, mais d’après ce que j’ai entendu, vos méthodes sont assez épicées aussi, hein... Et je me dis qu’on pourrait aider, on pourrait trouver un arrangement, finalement on veut la même chose, et on sait faire des choses utiles ! »

L’inspectrice ne répondit pas, mais elle sentait le regard de Lisa porté sur son dos. Une fois dehors, la porte refermée, elles se retrouvèrent face à face. Lisa inspira lentement.

« La question, la seule, c’est est-ce que tu vas le faire.

– Ce type est un marteau, un sale type qui a contribué à l’enlèvement de près de mille personnes.

– On ne sait pas s’ils les ont tuées...

– Ouais, les premiers enlèvements remontent à plus d’un an... Ils en font quoi, ils les emmènent à la mer ? Et il y a ce putain de système, ce ne sont pas des enlèvements innocents. Certains sont des mecs lambda, mais il y a des élus clés dans le merdier, ce n’est pas un hasard !

– C’est même possible que les clampins de base aient été enlevés juste pour camoufler les gros poissons, en effet, mais on est sûres de rien, concéda la technicienne.

– On est JAMAIS sûre ! tempêta l’inspectrice. On agit quand on en a la possibilité, ou pas ? Sinon, merde, on sert à quoi ?

– Il y a beaucoup de preuves accablantes contre ce type, malgré tout...

– Malgré tout ? L'éthique, la question de la fin qui justifie les moyens, c'est vieux comme le monde. Si j'agis, on pourra me le reprocher, si je suis lâche, on ne me le reprochera pas, mais je serais complice, complice de tout ce contre quoi je combats depuis le début dans cette affaire. Et tu ne m'aides pas trop en ne prenant pas position, Lisa. Si tu es contre, ose le dire clairement ! »

Ses cheveux bleus fouettaient l'air alors qu'elle s'animait. Lisa soupira avec un air résigné.

« Je pense qu'il faut le faire, mais je ne sais pas si j'en ai le courage.

– Moi aussi, mais il y a peut-être une solution à ça... Je VEUX vraiment faire coffrer ces enfoirés !

– Moi aussi... Quelle solution ?

– Les deux mecs, là. Ils pourraient être d'une aide précieuse.

– Tu veux marchander avec ces tueurs ? fit Lisa avec effroi.

– On nous flique, je ne sais pas qui. Pas eux en tout cas, ils n'étaient pas prévus dans l'équation... C'est peut-être le prix à payer pour terrasser le système, de se mettre avec des mecs en marge.

– Des mecs en marge ? Maggy, ce sont des meurtriers, des mecs à qui tu ne tournes pas le dos en étant sûre de voir le soleil du lendemain se lever.

– Et nous ? On pense bien à torturer quelqu'un, non ? T'as pas dit que tu étais pour ? »

Lisa eut l'air visiblement gênée.

« C'est différent...

– Non ! répliqua l’inspectrice avec fougue. Ces mecs ne sont pas totalement dénués de logique. Ils sont un peu comme nous, ils jouent sur l’échiquier et ils ne savent pas trop où sont placés leurs propres pions et ceux des autres. Tu vois en eux des monstres incontrôlables, je vois des types paumés qui ne font pas partie du système et de ses rouages.

– Je ne peux pas dire... Peut-être tu as raison. Tu risques ta vie, là.

– Oui, la tienne aussi, c’est méchant. En attendant, on a un type là-derrrière qui commet des horreurs avec ses petits copains contre toute une population, en toute impunité, gentiment, et on est censées rester polies, gentilles, faire les choses avec douceur, câliner les suspects avec la tendresse d’une mère. On est prises dans une putain de guerre, c’est pas un jeu. On ne voit pas les morts, il n’y a pas du sang partout, mais le malheur suinte dans toute la cité à cause de ces mecs-là ! »

Lisa semblait ébranlée, comme si elle hésitait encore à être convaincue.

« Je comprends, je sais. Je vois comme toi tout ça se dérouler. Mais j’aurais cru qu’on pourrait faire les choses comme il fallait, lutter contre le mal avec du bien, quoi. Là, c’est un peu la plongée dans une mare de merde.

– Lisa, le bien qui lutte par l’amour contre le mal, c’est de la connerie. Regarde autour de toi, il est où ce tout plein d’amour qui va endiguer ces salopards ? Le système nous domestique, il nous enlève notre capacité à la violence pour imposer la sienne, et on devient des esclaves, la révolte est perçue comme une barbarie inacceptable. Il y a des violences qui sont saines, c’est ça la vérité qu’ils ne veulent pas qu’on voie, c’est ça qu’ils veulent nous enlever. Il est écrit dans la constitution que le citoyen planétaire a le droit inaliénable de se révolter contre l’oppression, mais comment faire cela sans la

moindre violence ? Le droit que nous donne la constitution est un droit à la violence, et c'est là qu'est la vérité. »

Lisa resta silencieuse et ferma les yeux comme si elle était en proie à une intense fatigue. Quand elle les rouvrit, elle semblait plus déterminée.

« OK, je pense qu'on en est là. Le fameux constat que la violence n'est pas toujours évitable. »

Une lueur de douceur passa dans les yeux de l'inspectrice. Malgré ses doutes sur l'intégrité de sa collègue, lui parler lui faisait du bien. Elles se connaissaient si bien.

« Je me rends compte que de chercher à éviter toute violence est le pire mal que l'on pourrait imaginer. Il y a un juste équilibre, je crois. Je suis peut-être aussi folle que les deux truands, là, ou l'autre salopard de politicard, mais ils agissent à leur guise, et je vais faire de même.

– Tu penses que tu auras les tripes ? Moi, j'ai des gros doutes de pouvoir vraiment t'aider. Je suis technicienne parce que l'action directe me pèse trop parfois. Je crois que là, ça dépasse mes faibles capacités.

– Les deux mecs, là, ils pourraient nous aider dès maintenant, murmura l'inspectrice.

– On saute dans l'inconnu, Maggy. On part dans un chemin glissant, et il n'y a pas de bouton machine arrière. Je dis pas ça pour te faire changer d'avis, c'est juste que c'est comme ça.

– Oui, c'est comme ça », répondit l'inspectrice.

Elle-même se sentait vide, étrangement épuisée. Cela n'avait rien à voir avec l'intervention, ni même la fusillade. Non, c'était le dilemme, les émotions qui s'entrechoquaient depuis le début, tout ce cumul de choses qui durait depuis des mois.

Tout semblait s'être accumulé pour exploser ce jour-là, le jour de la décision, le jour de trancher, de choisir son camp, de faire le bon choix ou le mauvais. Il était temps d'avancer, et de crever ce voile pour éclore.

Chapitre seize

Pedro l'égoutier

L'inspectrice se tenait face à Lisa, dans un coin reculé du bar bondé. Elles s'étaient retrouvées à midi pour un déjeuner rapide, elles ne s'étaient pas revues depuis la tragique journée et l'enlèvement d'Yves de la Ravière.

« Tu dis qu'ils ont jeté son corps dans un endroit discret ? lui fit-elle répéter encore une fois.

– Oui », répondit l'inspectrice, partagée entre l'exaspération et la compassion. Elle-même avait eu du mal à accepter l'idée. « Le corps sera découvert, bien sûr, mais dans quelque temps. Impossible de prévoir quand.

– Et ?

– Et on devrait être à peu près à l'abri, pour autant que je le sache. C'est nos deux amis qui se sont chargés de tout...

– Je le sais bien, j'étais là, enfin pendant le début, du moins. Ça fait tout drôle. »

Lisa se tut, comme si ses pensées étaient trop lourdes pour être mises en mots.

« Oui, moi aussi je suis un peu paumée, Lisa. Enfin bon, ton rôle s'arrête là, il ne reste qu'une petite chose.

– Qu’est-ce que tu veux que je fasse ? Et tu sais que tu ne devrais pas compter sur ces deux types, un jour c’est toi qu’on va retrouver dans le caniveau...

– Peut-être bien. Je veux que tu dises à Max que je pars en solo pour quelque temps, l’enquête l’exige. »

Lisa la regarda fixement pendant quelques instants.

« Tu sais bien que c’est tout à fait hors du commun. Je veux dire, ça n’est arrivé qu’une ou deux fois depuis les débuts de la SIN et c’était toujours dans des circonstances, disons, difficiles.

– Ce sont des circonstances difficiles. »

Lisa soupira. Elle semblait abattue au-delà du descriptible.

« Tu regrettes ? » lui demanda Maggy.

La technicienne haussa les épaules.

« Je ne sais plus. Ça va trop vite, je ne suis pas prête pour ce genre de choses.

– On est jamais prête. Tout ce que tu as à faire, c’est prévenir Max Manus. Point. Le reste, c’est moi.

– Et je prie pour te revoir vivante un jour, c’est ça ? »

Les yeux de la jeune femme se firent accusateurs.

« Je ne crois pas aux prières, Lisa. C’est pour ça que je suis encore là. Je serais encore là demain. »

Il y avait de la bravade dans ces mots, elle n’en pensait pas la moitié. Elle se leva, gênée, mais il était temps de mettre fin à l’entrevue. Lisa était une amie très proche,

mais elle n'était plus fiable, elle ne pouvait plus compter sur elle, elle se devait de finir son enquête en marge du monde, ou de ne jamais la conclure. Il n'y avait plus le choix.

« Allez... »

Elle se pencha et posa une bise sur la joue de sa jeune collègue. Elle vit des larmes perler aux coins de ses yeux sombres et elle ressentit une pointe de colère. La hargne, voilà ce qu'elle avait et qui la porterait jusqu'au bout, se jura-t-elle. Elle se détourna et s'avança à grands pas vers la sortie. Dehors, le chaos de la ville l'attendait, et quelque part deux truands œuvraient pour elle, pour faire jaillir la vérité, pour faire exploser ce système à bout de souffle.

Angelo et Silver étaient assis dans la petite chambre d'hôtel. Elle avait frappé les six coups selon le code prévu, et Angelo lui avait ouvert. Silver, le golem gigantesque, la toisa un instant d'un regard distant. Il ne la salua pas.

« Alors ? demanda l'inspectrice. Des résultats ? »

Angelo vint prendre sa bouteille de bière, posée sur la petite table qui servait de bureau.

« Ouai. On connaît la date d'audience. Ils le sortent de détention provisoire vendredi qui vient, pour l'emmener en séance. »

L'inspectrice vint prendre la troisième chaise et s'assit en silence. L'homme dont ils parlaient était Pedro Vancovez, un égoutier retraité, l'un des hommes qui connaissaient le plus à fond les réseaux souterrains de cette ville. Avant de mourir sous la torture, Yves de la Ravière leur avait raconté beaucoup de choses, et il leur avait notamment avoué qu'il avait parlé au Cerveau deux fois et que celui-ci avait établi son repaire dans les égouts de la cité. S'ils n'avaient pas pu obtenir le moyen exact de s'y rendre, ils avaient

en revanche obtenu le nom de Predo Vancovez et l'information qu'il était emprisonné dans l'attente de son procès. Avec la garantie supposée que l'homme saurait les emmener jusqu'au terrier du grand instigateur des séries d'enlèvements. Maggy se saisit d'un verre crasseux et se versa une bonne quantité de bière fraîche.

« Le mec est accusé de complicité avec l'ennemi, une connerie dans le genre, précisa Angelo. J'ai pas tout compris. »

Maggy le regarda sans un mot, savourant la saveur piquante et prononcée de sa bière brune.

« On agira vendredi, trancha-t-elle.

– Les tribunaux sont gardés, tempéra le jeune homme. Je ne suis pas sûr que ce sera si simple.

– Plus simple que tu ne le penses. Ce ne sont pas des criminels jugés dangereux, ils sont censés être sans défense, dit-elle. Je ne pense pas que la garde sera importante, ce n'est pas un parrain d'une bande organisée, juste un pauvre type qui a mis les mains au mauvais endroit au mauvais moment.

– Bah... Moi je m'en fous, je ne suis pas représentant de la loi. »

L'inspectrice sourit.

« Moi non plus. La loi est la représentante du système en place, non ? En tout cas, ce sera l'occasion de vous rendre utiles, tous les deux », ajouta-t-elle avec un air goguenard.

Angelo fit une grimace qu'il accompagna d'un haussement d'épaules.

« De nos jours, l'être humain lutte pour être encore utile. Moi, je ne lutte pas, j'ai pas envie d'être utile, ça m'emmerde d'être utile. Voilà, j'ai pas envie de sauver l'humanité,

de brasser de l'air, de participer à la formidable marche du monde. Elle m'emmerde aussi, la marche du monde. Je lui dirais bien d'aller se faire foutre, moi, à la marche du monde.

– C'est pas un peu nihiliste ? dit soudain Silver d'une voix atone, comme s'il n'était que vaguement intéressé.

– Hein, quoi ? Tu connais ce mot-là, toi ? Merde, c'est l'hôpital qui se fout de la charité ! »

Maggy les coupa d'un ton sec.

« Je m'en fous que vous soyez utiles ou non, les cocos, mais si vous voulez avoir le disque, on se donne rendez-vous devant la salle d'audience vendredi. Au fait, c'est à quelle heure ?

– Neuf heures », lâcha Angelo de mauvaise grâce.

L'inspectrice vida son verre et sortit sans un mot de plus. Elle connaissait un peu mieux les deux lascars, qu'elle avait vite classés dans la catégorie des loosers, ce qui leur convenait bien. Chacun à leur manière, ils étaient paumés, décalés, incapables de s'en sortir autrement qu'en boitant. Le genre de personnages parfaits pour la mission qui allait suivre, selon son avis. L'inspectrice Mc Carty leur avait promis le disque, et quant à elle, elle aurait le Cerveau ainsi que toute autre proie de choix qu'ils trouveraient dans ce réseau puant d'égouts et de boyaux souterrains. Mais le sésame pour toutes ces récompenses méritées les attendraient vendredi dans une salle d'audience lugubre, dont il allait falloir l'exfiltrer.

La salle d'audience se remplissait peu à peu, la présidente et ses deux assesseurs étaient installés, la greffière farfouillait dans un épais dossier. L'audience était en partie publique, et lorsque l'inspectrice, Angelo et Silver pénétrèrent dans la salle, il y avait une petite dizaine de personnes déjà présentes sur les bancs réservés aux spectateurs. L'inspectrice avait réussi à éviter la fouille d'entrée en présentant son badge, Angelo et Silver à sa suite.

« Et voilà comment on entre avec des flingues, mes cocos », leur avait-elle soufflé juste après.

Dans la salle, il y avait l'avocate générale, que l'inspectrice reconnut à sa tenue flamboyante, notamment son pompon vert qui dépassait de sa coiffe, lui donnant l'air d'un gros lutin. L'accusé était présent, un homme petit, râblé, au visage buriné. Ses cheveux bruns rasés de près ne cachaient pas le sommet dénudé de son crâne. La sueur faisait luire son front. À ses côtés, un très jeune homme avec des lunettes à monture noire très fine fouillait dans une pile de codes juridiques, à la recherche visiblement de quelque chose d'important. C'était l'avocat commis d'office. Maggy attira l'attention de ses deux compères.

« Par ici », fit-elle.

Elle vint s'installer juste derrière le box de l'accusé. En face, à l'opposé de la salle, se tenaient les trois avocats de l'accusation, Maître Pinglin, un as du parloir, et deux de ses collègues moins renommés. Maggy resta debout, comme les autres spectateurs présents, et pesta quand Silver s'assit grossièrement sans se poser de question.

« Debout, abruti ! murmura-t-elle d'une voix grondante. On ne s'assied pas tout de suite. »

Il la regarda avec l'air de penser qu'il s'en foutait royalement, mais se releva finalement.

« Fais pas le con maintenant », tempêta Angelo.

Ils n'eurent pas, fort heureusement, à attendre longtemps avant que la présidente ne prenne la parole.

« La séance est ouverte. Veuillez vous asseoir. »

Tous s'assirent et un grand soupir de soulagement collectif emplit la salle. La présidente invita Mr Vancovez à se lever et énoncer clairement ses noms et prénoms.

« Bon, vous n'êtes pas sans savoir que la société civile, au travers du législateur qui le représente, a décidé pour des raisons tant d'économie que de justice de fournir des avocats commis d'office aux prévenus, qui peuvent être choisis parmi les stagiaires de l'université planaire. Je vois que vous êtes représenté, est-ce bien ici votre avocat, Mr Vancovez ? »

Ce dernier marmonna un oui. La présidente se tourna vers le jeune homme qui venait de lever la tête de ses papiers.

« Pourriez-vous avoir l'obligeance de vous présenter au tribunal, monsieur ? »

Le jeune homme se leva, renversant une pile de livres qui tombèrent avec fracas sur le sol, résonnant dans la salle au haut plafond voûté.

« Hum... Oui, je suis Maître Tuffeton, stagiaire à l'université planaire, monsieur la présidente.

– Madame, le reprit-elle. Stagiaire en quelle année ?

– Euh... Première année, madame le président. Enfin, j'ai passé le premier semestre il y a un mois. C'est très passionnant et...

– Bien, bien, je n'en doute pas, le coupa la présidente avec un ton sec. Mon titre est *madame la présidente* », précisa-t-elle en articulant clairement.

En face du jeune homme, Maître Pinglin le railla à haute voix.

« Ainsi, vous n'avez même pas le titre d'avocat, ni de Maître de fait... Décidément, tout se perd. »

Le jeune homme le fusilla du regard.

« La justice se doit d'être accessible à tous, affirma-t-il avec fougue. Notre professeur de droit constitutionnel affirme qu'elle devrait pouvoir être rendue suffisamment claire pour qu'un enfant de cinq ans puisse présider un tribunal !

– S'il vous plaît, les rabroua la présidente. Nous laisserons les enfants de cinq ans à la garderie, où ils sont très bien, et on va voir ce que l'on peut faire avec vous, si vous le voulez bien. »

Tandis que Maître Pinglin levait les yeux au ciel, le jeune homme se pencha vers son client, Mr Vancovez.

« Ne vous laissez pas impressionner, vous allez voir, tout va bien se passer...

– Vous avez déjà plaidé ? lui demanda à mi-voix l'égoutier.

– Non, mais c'est aussi simple que de parler du temps qu'il fait, un peu de bon sens et la vérité jaillit d'elle-même, c'est ce qu'on nous enseigne depuis six mois à l'université. Ces types en pompon et grandes tenues sont très ringards, mais avec les méthodes modernes vous allez voir ce que vous allez voir. »

Le rappel des chefs d'accusation se fit sans encombre, bien que le jargon juridique était difficile à suivre. Lorsque la présidente demanda son avis au prévenu, elle dut s'y reprendre à trois fois pour être sûre de s'être bien fait comprendre. Puis la parole passa à l'avocat des parties civiles. Maître Pinglin se leva, lissant d'une main distraite sa toge impeccable.

« Je souhaiterais ce jour mettre en relief la gravité des faits reprochés à Mr Vancovez, ici présent, ce tant au titre de personne morale que d'ancien employé du service de l'Urbanisme. Je vous propose la lecture des faits au regard des textes suivants, issus de notre juridiction. Premièrement, l'article 33B du code de l'Urbanisme, fixant la portée de l'emploi de l'agent de la force civile, dont l'alinéa 2 nous parle expressément des actions ayant lieu par le sujet après l'arrêt de ses fonctions, et de part les connaissances cumulées dans un cadre professionnel, qui de ce fait tombent sous le coup du-dit code de l'Urbanisme. Je voudrais vous rappeler également, l'article 28 du tome 2 du code du travail, ainsi que plusieurs articles du code pénal, car de part leur gravité, les faits relèvent du domaine pénal, comme vous le verrez... »

Le bourdonnement de sa voix monocorde fit rapidement cligner des yeux l'inspectrice, qui se surprit à piquer du nez à deux reprises. Les articles cités et les mentions alambiquées se succédaient, si bien qu'elle ne savait même plus de qui ou de quoi il s'agissait. Angelo et Silver, à côté d'elle n'en comprenaient guère plus, si ce n'est qu'il était peu probable qu'ils écoutaient seulement. L'avocat de la défense, devant eux, fronçait les sourcils et ouvrait pêle-mêle la moitié des livres qu'il avait posés sur sa table. Il prenait des notes de manière relativement désordonnée et tentait de temps à autre d'arrêter le fil du monologue de Maître Pinglin. Mais rien ne semblait pouvoir interrompre ce dernier, si ce n'est qu'il cessa soudainement de lui-même à la fin d'une longue tirade. L'inspectrice souffla de soulagement, avec l'impression agréable que l'on

ressent toujours quand un bruit de fond pénible, auquel on avait fini par s'habituer, finissait enfin par cesser. La présidente secoua l'un des assesseurs par le bras, lequel se redressa en réajustant sa coiffe, surmontée d'un pompon blanc, d'un coup de main expert.

« Hum... fit-il.

– Bien, fit la présidente. Maître Lipotte, vous voudriez bien faire les réquisitions d'usage ? »

L'avocate générale se leva, une jeune femme blonde qui portait sur son visage un air de douceur qui s'avéra trompeur. Elle commença d'emblée en pointant d'un doigt sévère le prévenu, puis sa voix retentit, puissante et empreinte de gravité.

« Cet homme, par ses actes prémédités, et j'insiste sur ce terme, a menacé l'équilibre de notre cité-nation. Je connais les nombreux arguments que l'on va m'opposer, je sais qu'il y a toujours des excuses à trouver, des faits à comprendre. Mais je pense qu'il y a un essentiel derrière tout cela... »

Et il se trouva que l'essentiel prit quinze longues minutes pour être énoncé. L'inspectrice se tortillait sur son siège, elle avait compris qu'on accusait principalement l'égoutier d'avoir employé ses connaissances du réseau d'égouts au service d'autres personnes, que cet emploi était illégal, car ses connaissances étant liées à son emploi pour le réseau d'Urbanisme, il n'en était pas le propriétaire légitime et ne pouvait en user sans l'accord express du service concerné. L'avocat des parties civiles écoutait attentivement, mais le jeune stagiaire semblait totalement débordé. Il n'écoutait visiblement plus, accaparé pleinement dans un livre ouvert, un épais volume à la couverture rouge. Lorsque l'avocate générale eut fini, et que la présidente se tourna vers lui, il tenta de rassembler ses notes éparpillées.

« Hum... Je... Voilà...

– Pardon ? » fit la présidente.

L'avocat des parties civiles eut un petit sourire condescendant. Le jeune homme le fusilla du regard.

« Vous n'êtes pas sans savoir, commença-t-il, qu'un mouvement législatif récent, qui entend lutter contre l'élitisme et la technocratie dans la société et la force publique...

– Nous le savons fort bien, lui répondit la présidente, puisque sans ça nous n'aurions pas le plaisir de vous avoir ici, cher stagiaire...

– Je vous en prie, la reprit-il, j'ai beau être stagiaire, il est vrai, ici je fais office au même titre que le monsieur là-bas. » Il tourna la tête vers l'avocat des parties civiles, qui gloussa, suivi par les autres membres du tribunal. « Bref, je vous rappelle donc que ce mouvement législatif, qui eut pour effet de modifier la constitution récemment...

– Objection, madame la présidente, s'esclaffa Maître Pinglin, il n'y a pas rapport de contingence avec la chose jugée !

– Euh, j'avoue que je ne vois pas bien... commença la présidente.

– Ma défense va porter sur le droit constitutionnel, déclara fièrement le jeune avocat d'office.

– Oh non... fit l'un des assesseurs.

– La constitution ? s'étonna la présidente. Vous ne voulez pas plutôt partir sur les bases du code du travail, il y a des choses à mettre en avant...

– Je n'ai pas encore vu ça en cours », trancha le jeune homme.

L'avocat des parties civiles, Maître Pinglin, eut un éclat de rire bref et ne chercha pas à masquer son dédain pour son collègue nouvellement promu. Le jeune stagiaire le crucifia encore une fois du regard, en vain.

« Je m'appuierais donc, comme la loi m'y autorise, sur l'article 21 de la nouvelle constitution, que je vais citer ici. Hum hum... "Le citoyen planaire se verra garanti par la loi les droits fondamentaux dont il a la jouissance inextinguible, à savoir le droit à la sûreté, à la liberté de pensée et à la consommation à satiété. La présente constitution assure également au citoyen planaire le droit inaliénable de résister à l'oppression et de se préparer de bons petits plats." J'affirme que le cas de Mr Vancovez, mon client, relève ici de la résistance à l'oppression d'une part, de la liberté de consommation d'autre part, mais aussi dans une moindre mesure de son droit à passer des vacances réussies, comme le précise l'article 42. »

La présidente échangea un regard avec les deux assesseurs.

« Écoutez, jeune homme, commença-t-elle, je ne vois pas le rapport...

– Il pourra passer ses vacances en prison, rien ne dit qu'elles ne seront pas réussies, s'amusa l'avocat des parties civiles.

– Ni qu'il ne pourra pas s'y faire de bons petits plats », enchaîna l'avocate générale.

L'avocat stagiaire sembla visiblement vexé et se rassit avec une rage contenue derrière son pupitre. La présidente se leva et annonça que le verdict ne serait prononcé que le lendemain, le temps pour le tribunal de débattre du cas de Mr Vancovez.

« La séance est levée. »

Dans le bain sonore des chaises qui se repliaient et des murmures feutrés, Pedro Vancovez discutait avec son avocat. Ce dernier tentait de le convaincre que tout espoir de ressortir libre le lendemain n'était pas mort, et ses arguments ne semblaient pas porter ses fruits. Angelo et Silver sortirent tout d'abord, comme ils l'avaient prévu, puis les deux officiers de sécurité vinrent chercher le prévenu, une paire de menottes à la main.

« Venez, monsieur, la chenille pénitentiaire vous attend, on est un peu en retard. »

À la manière dont il accrocha les fers aux poignets du vieil égoutier, on devinait qu'il était pressé. Voilà qui n'arrangeait pas les affaires de l'inspectrice, et elle glissa sa main sous son manteau pour tâter la crosse de son arme. Elle aurait préféré éviter les coups de feu, mais il s'agissait d'une alternative possible. Elle suivit les trois hommes vers la grande porte de sortie de la salle d'audience, ses mains tremblaient un peu, elle était habituée au stress, même à risquer sa vie, mais pour cette fois c'était différent. Elle jouait sur l'échiquier d'une façon illégale, transgressive. Cette nouveauté la déboussolait, voilà qu'elle se retrouvait épaulée par deux truands, le genre de types qu'elle avait en général en face d'elle. Lorsqu'ils arrivèrent dans le hall du tribunal, un grand espace haut de plafond et résonnant d'un écho perpétuellement renouvelé, elle s'approcha des deux officiers.

« Excusez-moi, dit-elle au plus proche. Je suis agente de la SIN et je voudrais m'entretenir deux petites minutes avec ce monsieur. »

L'officier qui lui faisait face cligna des yeux, son collègue fit une moue agacée devant le badge qu'elle leur présenta.

« Je ne veux pas vous offenser, madame, mais nous sommes en retard, et ce n'est pas le meilleur moment, ni le meilleur endroit. Que pensez-vous de prendre rendez-vous pour voir monsieur auprès du centre pénitencier ? »

L'inspectrice jura intérieurement et inspira un grand coup. Elle sentait le poids de son arme et de son fourreau contre ses côtes. Elle se força à sourire innocemment.

« Je n'en ai que pour deux minutes, tout au plus, vraiment. C'est une affaire urgente, très importante. Vous pensez bien que si j'avais eu le loisir d'attendre pour prendre rendez-vous, ce serait déjà fait. J'enquête sur les enlèvements et j'ai deux questions à poser à ce monsieur qui sont d'une urgence absolue. »

L'officier parut vraiment très contrarié, son collègue voulut parler, mais il lui coupa la parole.

« Posez votre question, dans ce cas, dit-il de mauvaise grâce.

– Pour des raisons de confidentialité, et dans votre propre intérêt, je préfère en discuter un peu à l'écart... Venez, monsieur Vancovez. »

L'égoutier était resté mutique, mais dans ses yeux, l'inspectrice avait lu un instant d'effroi, lorsqu'elle avait mentionné les enlèvements. Elle lui saisit le bras et l'attira vers la porte latérale, celle-là même qui donnait sur la ruelle à l'arrière du bâtiment.

Silver était là, immense, devant la porte et dans l'ombre du mur. Il lui envoya un petit hochement de tête auquel elle ne répondit pas. Derrière elle, les deux officiers de sécurité hésitèrent, pris de court par la tournure des événements. Le premier commença à s'avancer alors qu'elle approchait de la porte.

« Eh ! Vous allez où comme ça ?

– Juste là, répondit l’inspectrice, j’ai besoin de discrétion. Venez. »

Les deux officiers s’enfoncèrent dans le couloir étroit.

« Écoutez, madame, nous avons un travail... »

Le premier des officiers était trop remonté contre elle pour regarder ailleurs, mais le second avait remarqué Silver, sa taille, et elle perçut son mouvement de recul. Elle plongea sa main dans la poche de son manteau et saisit son poing américain. Le bras de Silver partit alors même qu’elle essayait d’enfiler l’arme en métal froid, mais cette dernière s’était retournée dans sa poche ! Le second officier émit un cri d’alerte, son collègue tourna la tête juste au moment où le poing fermé du géant s’abattait sur lui, sa tête gicla de côté, envoyant un filet de bave et de sang mêlés voler dans les airs, et il s’affaissa au sol, la lèvre éclatée, ses membres inertes pliés dans un angle étrange. L’inspectrice se rua sur le second officier, son poing américain enfin en main, elle le vit dégainer son arme au canon court, elle perçut la bouche à feu qui se levait et elle sut qu’il était trop tard. Deux mètres les séparaient, et l’arme serait sur elle d’un instant à l’autre. Elle se jeta de côté en une ultime tentative d’éviter la balle, et le sol trembla.

« BAOUM ! »

L’officier de sécurité fut projeté en arrière comme si une main invisible l’avait fauché soudainement, une sorte de pantin de chiffon manipulé par un enfant géant et rageur. Le sang explosa de partout, le poing américain de l’inspectrice raya les carreaux gris en céramique avec un bruit crissant tandis qu’elle se relevait. L’officier gisait au sol, son épaule n’était plus, juste un amas bouillonnant de sang et d’os, elle pivota sur elle-même pour prendre la fuite, ses cheveux volant en tout sens, certains lui bloquant la vue. Silver était là, son arme dans les mains, le large canon encore fumant. Pedro

Vancovez se tenait droit, parfaitement immobile, ses yeux rivés sur le corps inerte et sans vie.

« Les clés des menottes ! » beugla l'inspectrice.

Elle se précipita au ceinturon de l'officier étourdi, pour saisir un mousqueton duquel pendait une douzaine de clés.

« N'ayez pas peur, vous n'avez rien à craindre », cria-t-elle en direction de l'égoutier, mais celui-ci était déjà entraîné par Silver vers la sortie.

Elle courut après eux, poursuivie par les cris d'effroi qui fusaient dans le hall du tribunal et glissant dans sa poche le trousseau tintabulant. Une fois dans la rue, leur course lui parut folle, des officiers de sécurité auraient pu se trouver ici ou là et les abattre sans autre forme de procès. Mais elle ne pouvait rien faire sinon courir, Silver était devant elle, et elle vit la chenille volée pilotée par Angelo. Le moteur était allumé, et la machine démarra lentement, trop lentement.

« Merde ! beugla l'inspectrice.

– Halte-là ! Halte ou je fais feu ! »

La voix avait retenti dans son dos, elle plongea derrière une chenille garée, tombant presque du trottoir. Elle sortit son Magik-gun, la détonation et le sifflement d'une balle lui indiqua qu'elle avait échappé de peu à un tir rapproché. Elle enfonça une bulle de gravité dans le canon. Puis tira.

La chute fut rude, car le mur d'en face était à trois bons mètres d'elle. Toutefois, ce fut moindre que pour ses poursuivants, qui s'écrasèrent sans contrôle sur le mur, accompagnés par les deux chenilles stationnées là. Elle se redressa et s'écarta des débris

d'un bond souple, puis courut en direction de ses coéquipiers, mais elle vit leur machine tourner l'angle de la rue, à pleine vitesse.

« Enfoirés ! »

Sa colère la laissa un instant incapable de se décider, puis le plan des rues autour du tribunal lui revint, comme une image mentale un peu floue. Elle s'élança tout droit, dépassant l'intersection qu'avait prise Angelo. Plus loin, il y avait une rue piétonne. Derrière elle, des cris retentirent, beaucoup de voix, trop. Dans la petite allée, elle tira une nouvelle bulle de gravité, mais elle s'était mieux préparée cette fois-ci et elle ne chuta que d'un mètre lorsque le mur bascula sous ses pieds, en un éclair bleuté. Ses poursuivants hésiteraient à franchir cette barrière, savait-elle, mais il fallait faire vite, elle était à pied, ils étaient à bord d'une chenille lancée à pleine vitesse. Dix mètres avant la fin de la ruelle, elle vit l'engin passer en trombe devant elle, et la rage l'engloutit.

« Salopards ! »

Sa respiration était difficile, ses jambes la cuisaient, mais elle entendit un bruit de mécanique malmenée et le raclement des pattes sur le bitume : ils avaient freiné brutalement. Elle déboula dans l'avenue et vit la chenille qui reculait, elle ne comprit pas tout d'abord, puis dans l'éclat d'une vision fugace, comme un flash, elle perçut la rampe de transport.

« OK ! »

La chenille pétaradante se tournait pour s'agripper à la rampe, il ne lui restait qu'une poignée de secondes seulement. Elle pensa appuyer sur la gâchette, l'idée qu'il ne fallait surtout pas se heurter avec celle que son arme n'était pas chargée, et elle ne vit plus rien que le pare-choc arrière de la machine de plus en plus proche, à trois mètres, deux

mètres, le moteur rugit, la bête de métal s'élança, elle plongeait les mains en avant. Deux secondes plus tard, sans ne rien comprendre au pourquoi, elle était soulevée du sol, les deux mains agrippées à la barre de fer courbée qui protégeait l'arrière de la machine. Les pattes crissaient, frappaient le métal de la rampe, les chocs et les soubresauts étaient tels qu'elle manqua tomber deux fois, tandis que le sol s'éloignait, s'éloignait de plus en plus. Elle parvint à se recroqueviller et à enrouler une de ses jambes à la barre d'acier. Au bout de son poignet, son arme pendait, retenue par le filin de sécurité qu'elle avait dû enfiler par réflexe durant sa course. La crosse vint frapper son front avec violence, alors que les tuyères d'échappement de la machine crachaient à plein régime, et que la mécanique souffrait en gémissant.

« Le fil de pute ! » cracha-t-elle entre ses dents.

Mais un certain soulagement la prit, malgré la vision du sol cent mètres plus bas, où les toits brillaient sous le soleil matinal, entrecoupés par les rues et les avenues, qui dessinaient comme des coups de cutter géants entre les masses des bâtiments.

Elle ne put sortir de sa position inconfortable que plusieurs minutes plus tard, après avoir crié de toute la force de ses poumons. Angelo arrêta finalement la machine, sur une plateforme aérienne, et descendit, son arme en main, imité par Silver. Lorsqu'il la vit, il eut un air bêtement surpris, et l'inspectrice vit rouge.

« Espèce d'enfoiré ! » beugla-t-elle en fonçant sur le jeune homme, qui fit un bond en arrière. « Je vais t'en coller une, connard ! »

Finalement, elle hésita mais se retint, l'arme que tenait en main le jeune homme la dissuada, ainsi que la présence du grand Golem qui les regardait de son œil froid.

« Je ne pensais pas... commença Angelo.

– Tu ne pensais pas ! Sans blague ? Ça remonte à quand la dernière fois que toi et ton gros copain débile avez pris le temps de réfléchir !

– Ben, vous étiez censés arriver tranquilles, quoi, là ça grouillait d’agents de sécurité…

– Il ne t’a pas raconté, ton gros nounours ? Il ne t’a pas dit qu’il a buté un officier de sécurité ?

– Ah… » Angelo eut un air gêné et jeta un regard en coin à son collègue. « Je ne peux pas dire que ça m’étonne vraiment.

– Bande de cons ! cracha l’inspectrice. Allez, on monte et on dégage ! »

Une fois à l’intérieur de la cabine, enveloppée par le doux ronronnement de la machine, l’inspectrice se calma un peu. Pedro Vancovez était assis à l’arrière, à côté de Silver, elle lui adressa un sourire crispé.

« Au moins, je suis content de voir que je ne suis pas le seul à subir les conneries de ce putain de golem, fit Angelo. Je me sens un peu moins seul, ça fait du bien.

– Vous êtes aussi cons l’un que l’autre. Ne me dis pas qu’il était nécessaire de démarrer comme un cinglé sans attendre qu’on soit toutes montées. Quant à ton copain, il est juste aussi doué que toi, ni plus, ni moins. »

La voix de Silver retentit, sans trace de colère.

« Fermez-la, vous deux, vous parlez trop. Je t’ai sauvé la vie, l’inspectrice de mes deux, donc boucle-la. C’est moi qui devrais en avoir marre de jouer le mauvais rôle dans tous vos plans de merde mal ficelés. »

L’inspectrice et Angelo échangèrent un regard, la jeune femme encore bouillonnante de colère.

« Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas entendu faire des phrases aussi longues, dit le jeune homme à mi-voix. Tu as de la chance, ça ne sera pas tous les jours. Je tourne à droite, là ?

– Ouais. »

Ils se turent. Le reste du plan était à peu près prévu, si ce n'est qu'ils étaient censés être poursuivis pour enlèvement ou complicité d'évasion, pas pour meurtre. Mais Pedro Vancovez était avec eux, c'était au moins une consolation pour l'inspectrice, malgré son sentiment que l'opération avait été un fiasco total. Elle donna à Silver la clé pour détacher le pauvre égoutier, qu'elle tenta de rassurer. La machine s'arrêta non loin de la station d'épuration du quartier du Quadricorne, c'était là qu'ils avaient prévu d'échouer en fin de mission, pour accéder aux égouts le plus vite possible. Elle fit descendre Pedro Vancovez et lui posa la main sur l'épaule.

« Il faut qu'on parle, lui dit-elle. Vous savez des choses. Vous possédez des connaissances dangereuses dont j'ai besoin pour mettre fin à ces enlèvements. Mais surtout j'aimerais savoir : de quel côté êtes-vous, Mr Vancovez ? »

Chapitre dix-sept

L'antre du monstre

D'abord terrifié, Pedro Vancovez s'était peu à peu confié à l'inspectrice Mc Carty. Elle avait pris soin d'envoyer les deux truands planquer la chenille un peu plus loin, puis de les maintenir à l'écart. S'il était âgé de presque soixante ans, Pedro n'avait rien perdu de sa vivacité, ni de ses compétences. Il avait passé la moitié de sa vie à arpenter les réseaux souterrains de la ville, et on le consultait encore beaucoup pour des points techniques, au sein du service de l'Urbanisme.

« J'ai encore beaucoup de collègues en activité, lui affirma-t-il. Quand cette histoire a débuté, les enlèvements tout ça, on savait déjà qu'il se tramait des choses louches dans les commissions. On nous a demandé de ne plus aller dans certains lieux, de ne plus travailler dans certaines zones. C'était déroutant, ouais. »

Son visage était creusé de multiples trous et crevasses, comme une planète perlée de cratères météoritiques, qui lui donnait un air dur et un peu étrange, comme une créature venue des tréfonds et perdue en surface par erreur. Il avait attrapé une saloperie, lui dit-il, comme il s'en trouvait beaucoup dans ces sous-sols labyrinthiques et qui lui avait attaqué la peau.

« Des collègues malades, j'en connais des dizaines, madame, j'ai survécu à pas mal d'entre eux. En ce moment, on tombe comme des mouches, ça a empiré. Oh, pour sûr, j'ai la santé solide pour être encore là ! »

Il lui envoya un sourire aux dents grises, ses lèvres gercées s'ouvrant quelques instants avant de se refermer dans son expression habituelle. Son dos courbé était aussi une marque de son métier, lui dit-il, les canalisations étaient de toutes tailles et de toutes formes, les plus grosses étaient hautes comme trois hommes, les plus étroites laissaient tout juste passer un rat.

« Vous voulez aller là-dedans, madame, mais vous ne savez pas. C'est très physique, il n'y a pas que l'odeur, des échelles, beaucoup, et ça glisse partout, des boues, des films bactériens ou même des algues qui vous font dégringoler un puits de trois mètres en un clin d'œil, pour finir empalée sur de la ferraille ou d'autres saloperies que vous n'aviez pas vues sous l'eau. Et si vous vous pétez une jambe là en bas... Enfin, je ne dis pas, vous m'avez l'air solide, mais... Faut pas être claustrophobe non plus, voyez ? »

Puis elle lui avait posé la question, la plus importante de toute. Il avait eu un sourire dur avant de répondre.

« Ouais. Je pense que je vois le mec. Yves de la Ravière ? Je connaissais pas son nom... Je suis descendu avec lui, ouaip. Contre une grosse somme d'argent. » Il détourna le regard et cracha au sol. « Ne me faites pas la morale, pas après ce que vous avez fait...

– Je ne vous ferai pas la morale, je ne suis pas là pour ça. Je vous ai expliqué pourquoi j'étais là. Alors ? Vous l'avez emmené où ? Et combien de fois ?

– Combien de fois ? Deux. C'est simple. Où ? Bah... Dans une des zones interdites. J'avoue que j'avais bien envie de voir ce qu'il s'y passait.

– Et ?

– Ben... Je ne suis pas fou. Il y a des trucs louches, c'est sûr. Je l'ai laissé devant la porte. Il m'a dit que c'était bon. C'est une ancienne carrière vous voyez ? Des réseaux de tunnels et de salles souterraines, et il y a un raccordement aux égouts. Il paraît qu'ils pompaient et crachaient l'eau des forages par là. C'était il y a bien longtemps, j'étais pas né, mais c'est c'qu'on dit, quoi.

– Vous êtes prêt à nous emmener là-bas ? » lui demanda-t-elle

Il la toisa un long moment, épiait des yeux ses réactions. Puis il se fit suspicieux.

« Ça supposerait que j'ai le choix, c'est l'idée ? C'est pas vraiment comme ça que je l'avais compris. »

L'inspectrice fut gênée un instant. Le pauvre homme en avait déjà trop vu et trop fait.

« Je préférerais que vous soyez d'accord. Je n'ai pas l'intention de vous faire prendre le moindre risque, nous nous occuperons de tout une fois sur place, vous pourrez remonter. »

Il haussa un sourcil.

« Et vous ferez quoi, après ? Vous pensez trouver la sortie tous seuls ?

– Vous nous la montrerez avant, la sortie, c'est possible ?

– Oui, mais ça prendra bien une heure de plus. Sans parler qu'il faut aller chercher le matériel. Si vous voulez être sur place avant la fin d'après-midi, on aurait intérêt à y aller maintenant.

– Ça veut dire que vous êtes d'accord ? »

Il haussa les épaules.

« Ça veut dire que quitte à y aller, je préfère y aller maintenant. »

L'inspectrice n'était pas dupe, l'ancien égoutier ne pouvait pas être considéré comme entièrement fiable. Elle lui avait promis l'amnistie et lui avait fourni l'adresse de Timothée, pour qu'il puisse s'y rendre à sa sortie, avec un message écrit de sa main. Elle lui avait promis que la SIN le protégerait. Mais elle n'était peut-être pas seule dans la course... Quant à Angelo et Silver, ils semblaient peu impatients de descendre dans les boyaux souterrains, Silver parce qu'il n'était jamais impatient de rien, et Angelo à cause des mauvais souvenirs.

Le conduit qui menait dans le réseau était étroit. Ce n'était pas un conduit destiné à l'écoulement des eaux, les informa Pedro, mais utilisé par les égoutiers pour se rendre dans le réseau.

« On va emprunter pas mal de ces boyaux de desserte, OK ? Là, on va chercher du matériel, d'ici là faites gaffe, on a juste une corde. »

En effet, ils avaient préparé un minimum de matériel, mais Pedro n'était pas satisfait.

« Une corde, c'est bien, des vêtements adaptés, c'est mieux. Mais là où on va, sans respirateurs, on est cuit. Pas la peine.

– Pour l'odeur ? s'informa Angelo.

– Ah ! Non, pour l'odeur il n'y a rien à faire. Même votre propre peau puera en sortant d'ici. Non, c'est à cause du gaz des égouts.

– Ça on avait pas prévu », avoua l'inspectrice.

Ils marchaient en file indienne, courbés en deux, dans un tuyau étroit et suintant l'humidité.

« Il faut savoir que le réseau d'égouts est à l'image de la ville là-dessus. C'est bordélique et sur plusieurs étages. Puis on va traverser des réservoirs.

– Et ça va puer plus que ça ? demanda Angelo, le ton sombre.

– C'est rien, là, gamin... »

Ils descendirent de nouveau par une échelle. Pedro siffla d'un air désapprobateur.

« Putain, ça c'est dégradé, là ! Faudrait qu'ils refassent les arrimages, au moins... »

L'inspectrice sentait l'odeur âcre qui régnait et entendait au fond du boyau vertical le bruit de l'eau courante. Elle sentait aussi les barres poisseuses et rouillées sous ses gants de cuir fin. L'échelle brinquebalait par endroit, mal arrimée à son support de pierre. Ils avaient des lampes frontales, plus une lampe de secours dans le sac dos. Des lampes d'égoutier. C'était les seuls équipements vraiment adaptés qu'elle leur avait trouvé.

« Bon, voilà, vous y êtes ? » demanda Pedro.

L'inspectrice le rejoignit dans un tube large de plusieurs mètres, sur un rebord étroit de pierre, une eau saumâtre circulait sans le fond du canal souterrain. L'odeur d'œuf pourri était très forte.

« Vous y arrivez ? » demanda-t-elle à son tour.

Par réflexe, elle leva la tête, pour regarder où en étaient ses deux coéquipiers de fortune. Pedro et Angelo gueulèrent en même temps.

« Attention !

– Eh, putain de merde !

– La lampe ! » Pedro lui fit baisser la tête en saisissant son casque d’une main gantée.
« Ne fais jamais ça, ça éblouit et il y a risque de chute. Ici, il fait trop sombre, alors jamais la lumière dans la gueule directe, OK ? Sans parler que l’humidité fait que ça reflète de partout, on finit pas plus savoir où est le sol ou le ciel...

– Désolée...

– Putain de gourdasse », tempêta Silver.

Ils étaient déjà couverts d’une couche gluante qui tombait du plafond, alors qu’ils n’étaient dans les souterrains que depuis une dizaine de minutes. La suite empira. Les sons étaient répercutés en écho mille fois, aussi il devenait impossible de savoir qui parlait, ou du moins d’où les sons venaient. De même, les pas se répercutaient si bien que l’inspectrice avait l’impression d’être entourée d’une foule. La désorientation n’était pas que sonore, l’odorat était malmené, mais aussi l’orientation. Sans aucun repère, elle aurait bien été incapable de remonter seule à la surface. Elle avait retenu les deux premiers embranchements, le troisième flageolait dans sa mémoire, et ils devaient en être au dixième, ce qui faisait sept de trop.

« Pour remonter, leur dit-il, si par malheur on en venait à se quitter trop vite... Bon, eh bien pour remonter, vous pouvez suivre ces signes. »

Il tapota de son gant une plaque à moitié recouverte de vase, qu’il essuya vaguement. L’inspectrice s’immobilisa, tandis que la voix caverneuse de l’égoutier se répercutait. Sur la plaque, il était écrit “3B – SO”, suivit d’une flèche à droite, et une autre pointée vers le haut.

« La flèche vers le haut, ça veut dire sortie d'urgence. C'est la plus courte d'ici. Par contre, le réseau s'est dégradé avec le temps, et certaines sorties sont de vrais traquenards. Mais bon, mieux vaut ça que rien.

– Et il ne suffit pas de remonter tant qu'on peut ? fit Angelo en plissant le nez.

– Je ne vous le conseillerais pas. Sauf si vous avez l'habitude d'avoir beaucoup de bol.

– OK... Je laisse tomber l'idée, alors... »

Ils descendirent en suivant un boyau qui filait tout droit aussi loin que leurs lampes éclairaient, en pente douce. L'inspectrice voyait l'eau courir au fond, juste sous eux, le son de la rigole formait un bruit qui saturait l'espace.

« C'est profond ? demanda-t-elle.

– Suffisamment, lui répondit Pedro. Et c'est surtout plein de merde. Vous tombez malade direct, après un bain là-dedans. »

Le local dont parlait Pedro était bien à l'endroit prévu. Une porte en fer, qu'ils avaient atteint en remontant plusieurs échelles. Tout ici était soit noir, soit gris, vert ou jaune terne, selon qu'on voyait la pierre, des algues ou des amas de matières grasses. La lampe de l'inspectrice donnait une lueur orangée à tout ce qu'elle touchait, Pedro s'était octroyé d'office la seule lampe qui diffusait une lumière blanche crue.

« Une lampe de chef de section, leur avait-il dit, sans ça, on ne voit rien des reliefs et des traîtrises du terrain. »

Silver et le pied de biche qu'ils avaient emmené furent nécessaires pour faire péter le cadenas. Angelo grogna.

« Quel est le con qui met un cadenas ici, bordel ? Il y a des tarés pour venir cambrioler ici, putain ? »

Sa voix était un peu tendue, nota l'inspectrice. Elle ne pouvait pas lui en vouloir, sa notion même du temps s'était altérée, et cette absence de repère était épuisante, ça vous rongerait peu à peu l'esprit.

« Tu serais surpris de ce qu'on voit par ici, en termes de faune », lui répondit l'égoutier en pénétrant dans le local.

En cédant, le cadenas avait fait un bruit d'enfer, qui se propageait dans les boyaux puis revenait sous forme d'écho. Dans le local, fermé dans une caisse étanche en acier, il y avait des tenues intégrales, avec une grande visière transparente, souple, un peu comme un scaphandre de tissu étanche. Des baudriers différents des leurs et des bouteilles en fer blanc, hautes de cinquante centimètres pour vingt de diamètre, et des masques avec des tuyaux complétaient l'attirail.

« Fait chier », dit Silver d'une voix morte.

Alors qu'ils s'équipèrent, l'inspectrice comprit la rogne du golem, sa tenue était trop petite et enserrait son corps de manière grotesque. Lorsqu'il voulut la retirer, Pedro leva une main hésitante.

« Euh... Je ne vous conseille pas de... Enfin, c'est vous qui voyez... »

– Fais pas le con, Silver », commença Angelo.

Le grand golem jura une ou deux fois encore, mais conserva sa tenue exiguë, bon gré mal gré. Lorsqu'ils repartirent dans les boyaux, les dessertes et les échelles, il avait une démarche un peu guindée. L'autre différence était qu'ils étaient plus chargés maintenant, donc encore moins stables. La hantise de l'inspectrice était de glisser et de

tomber dans l'eau putride qui grondait à côté d'elle, alors qu'elle descendait une sorte de rampe en escalier, à côté d'une évacuation d'eau importante. La bouteille dans son dos, particulièrement, avait la fâcheuse habitude, et peu importe comment elle la tenait sur son dos, de venir balancer à droite à gauche, la déséquilibrant au moindre geste un peu brusque. À ses pieds, ses rangers ressemblaient à des pierres marines couvertes d'algues, de boue et de limon. Le bruit de succion qui la suivait à chacun de ses pas était assez écœurant.

Il y avait quelque chose d'étrange dans ce lieu, dans cette ville souterraine. Pedro les faisait prendre parfois des réseaux d'eaux de pluie, parfois d'eaux usées. Si certains boyaux étaient dotés d'une forme de beauté un peu oppressante, l'odeur du réseau d'eaux usées, qui les suivaient sur leurs vêtements et leurs chaussures, enlevaient toute forme d'esthétisme possible au lieu. C'était une autre dimension, comme la face cachée de la ville, dont on devinait les habitants rampants çà-et-là, que ce soit le couinement d'un rat, ou encore les gros vers que l'on voyait par-ci par-là dans les zones d'eau stagnante.

« Touchez pas aux gros vers blancs, là, ils sont venimeux, les informa Pedro. Ils ne vous feront pas chier, ils n'attaquent pas, ils sont aveugles et gourds, mais au moindre contact avec la peau, vous allez regretter d'être venus. »

L'inspectrice observa en passant l'un des gros vers indolents, une bête d'un bon mètre de long, qui ondulait mollement à la surface de l'eau trouble. La fatigue se faisait sentir, Angelo restait mutique, grommelant de temps à autre des imprécations inaudibles, Silver insultant les être vivants qu'il croisait, ou à défaut l'ensemble des êtres vivants de

la cité. L'inspectrice elle-même sentait sa tête lourde, sa vigilance un peu amoindrie, et le seul sens qu'elle gardait intact était le toucher. Ils les firent descendre dans un bac d'eau qui montait à mi-hauteur des cuisses, pour cela ils fermèrent soigneusement les jambières de leurs tenues, qui emmaillotaient leurs pieds également, puis ils remontèrent de l'autre côté, sur une échelle rouillée particulièrement vicelarde. Angelo troua son gant sur l'un des barreaux, par chance sa main ne fut pas ouverte par l'écharde de fer qui l'avait entaillé.

« Je commence à me demander ce qu'on fout ici, putain. Il y en a encore pour longtemps ? dit-il d'une voix agressive.

– On arrive aux réservoirs, donc on va mettre en place les respirateurs. Ce n'est pas loin après ça, vraiment pas. »

Les réservoirs étaient des cuves aux piliers de pierre qui formaient des dizaines de voûtes, et l'eau stagnait là, c'était un lieu étonnant, les lampes se reflétaient dans l'eau, et les ombres des piliers formaient des dizaines de traînées sombres sur sa surface et les murs latéraux. Mais l'odeur surtout prenait à la gorge, et affectait leur esprit également.

« Ça peut rendre euphorique parfois, ou vous faire tomber dans les pommes. J'ai un collègue qui est mort noyé là-dedans... Je vais vous montrer comment marche le matériel. »

Angelo jeta un coup d'œil révolté à l'eau stagnante, dans laquelle baignaient des amas jaunâtres ou d'un blanc purulent, d'autres bruns, une espèce de mousse de dépôts écœurants qui couvrait tout, avec des sortes d'icebergs durs et compacts qui dépassaient ici et là. Pedro vint les équiper un par un, et lorsqu'à son signal ils mirent leurs masques et activèrent l'arrivée de l'oxygène, l'inspectrice se sentit étrangement vulnérable. Déjà, si le respirateur se coupait, l'idée de finir noyée dans une mare d'eau mêlée à des

conglomérats issus des déjections de ses contemporains n'était pas réconfortante, mais même sans ça, la respiration était difficile, le masque pas totalement étanche laissait filtrer l'odeur hallucinante du lieu. Elle n'avait jamais imaginé que les odeurs puissent prendre une telle ampleur, s'incruster dans l'odorat de manière si intense que l'on doutait parfois de pouvoir dès lors sentir autre chose un jour, comme si l'odeur avait pénétré les tissus, et que vous étiez confite dans ces effluves. Angelo poussa un glapissement pathétique qui informa l'inspectrice que ses coéquipiers ne faisaient pas meilleure figure, une bien maigre consolation. Les réservoirs, au nombre de trois, étaient longs à traverser, quoique la notion du temps était elle-même sujette à caution. Disons que chaque seconde était un enfer, que chaque pas semblait durer trois fois le temps souhaité, et que leur guide avançait à une allure d'escargot. Lorsqu'il sortit de l'autre côté, en remontant un petit escalier de pierre, l'inspectrice n'avait qu'une vague conscience de ce qu'elle faisait, elle suivait la lumière, comme un papillon de nuit, mais ne réfléchissait plus. Elle manqua tomber, se prenant le pied sur la première marche. La secousse et le pic de terreur qui s'ensuivit lui fit reprendre un peu ses sens. Ici, l'eau montait jusqu'aux hanches, et les blocs de matière solidifiée leur heurtaient les bras et l'abdomen alors qu'ils avançaient.

« Fais gaffe », dit-elle pour Angelo, derrière elle.

Le son était sorti déformé bizarrement derrière son masque, cependant.

« Hein ?

– Rien ! »

Elle l'entendit râler, les mots étaient incompréhensibles. Elle fit un geste énervé de la main.

« RIEN ! »

Ils marchèrent avec les respirateurs durant encore deux bonnes minutes, puis Pedro s'arrêta et défit le sien. L'inspectrice coupa l'oxygène et l'imita. Dès l'ouverture du masque, une bouffée d'air putride s'engouffra dans sa gorge et elle se pencha. Elle voulut rendre son petit-déjeuné, mais rien ne sortit, elle se soutint au mur, son gant glissant contre la matière gluante qui le couvrait. Derrière elle, Angelo réussit à laisser passer une partie de son petit-déjeuner.

« Bravo », le félicita-t-elle, haletante. « Tu as au moins réussi ça dans ta journée. »

C'était une pique gratuite, un peu sadique. Il était trop vert pour répondre, Silver lui, rit discrètement, comme amusé par la situation. Pedro prit la parole en chuchotant, courbé comme pour se faire plus petit.

« On est à deux pas. Je ne sais pas ce que vous cherchez ici, mais je serais vous, je me ferais discret. Je vais vous montrer le chemin de la sortie, puis vous ferez ce que vous voudrez, pour ce que ça peut me faire... »

Leur guide, qui s'était montré jusque-là imperturbable, dans son élément, semblait soudain inquiet et pressé de s'éloigner de ce lieu. Sans pouvoir dire pourquoi, l'inspectrice eut une sensation similaire, était-ce la vue des murs de pierre grise, différents de ceux qu'ils connaissaient ? Ici, il n'y avait plus d'eau, ni de vers, ni de rats. Juste une porte en fer rouillée, facile à forcer et sur laquelle étaient gravés des signes runiques qui surprenaient dans ce lieu. Pedro mit encore un moment à leur montrer la suite d'embranchements pour remonter à la surface. Il leur montra du doigt une trappe au-dessus de sa tête, une plaque de fer dont les interstices étaient baignés d'une lueur faible.

« Là, vous êtes en haut. Il y a une grille, et c'est bon. C'est le quartier des entrepôts, à côté du port planaire. C'est OK, vous avez tout bien noté ? »

Il échangea sa lampe avec celle de l'inspectrice, qui hocha la tête. Puis elle le vit forcer pour soulever la trappe, un instant plus tard elle se refermait avec un bruit de raclement.

« Bon, c'est parti, fit-elle.

– Si jamais c'est un fiasco, je t'étrangle, ma belle », lui répondit Angelo, qui redescendait l'échelle avec précaution.

La porte en fer fut plus aisée à dégondrer qu'ils auraient pu le penser. La rouille avait eu raison de la lourde masse de métal. Pedro leur avait parlé rapidement de la conformation des lieux, mais les égoutiers n'allaient que rarement dans ces anciennes carrières, tout au plus certains y faisaient un tour par curiosité. Ils sortirent leurs armes et marchèrent sur la pointe des pieds, allégés de leur matériel d'égoutier, la lourde tenue scaphandre et la bouteille du respirateur en moins, ils étaient de nouveau libres de leurs mouvements. Un long couloir déboucha sur un embranchement, ils prirent la direction de gauche, c'était ce qu'avait conseillé Pedro.

« Sinon, vous retomberez sur les égouts », les avait-il prévenus.

Un bruit faible fit s'immobiliser l'inspectrice. Il lui avait semblé entendre le son d'un pas devant elle. Elle se tourna vers Angelo, qui la regarda avec incompréhension. Pensant s'être fait tromper par ses sens, elle reprit sa marche, le couloir donnait sur une salle plus spacieuse, du moins de ce qu'elle en voyait. Une faible lueur rayonnait de l'intérieur, elle s'immobilisa. Elle vérifia son arme, qu'elle avait chargée d'une balle d'entravement, faute de savoir l'effet qu'aurait une bulle de gravité dans un tel lieu clos. Le bruit de pas se fit de nouveau entendre, clairement audible. Les trois canons pointèrent l'entrée de la salle. Ils attendirent, les secondes s'égrainèrent, mais ils n'entendirent plus rien.

« Merde ! fit l'inspectrice.

– Je vais voir. »

Angelo avait éteint sa lampe frontale et s'avancait à pas feutré. Elle hésita, mais ne bougea pas. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur et il se raidit. Elle vit sur son visage un air d'incrédulité. Il se tourna et lui fit signe d'avancer.

Lorsqu'elle jeta elle aussi un coup d'œil à l'intérieur, elle vit d'abord le vide, la grande salle, et une petite lumière pâle, jaunâtre, contre le mur du fond. Puis elle perçut un mouvement. Une silhouette se détachait dans la lueur faiblarde. Tout de suite, elle comprit que ça n'allait pas. La silhouette avait une allure, des gestes qui ne collaient pas. Elle repéra aussi la crête au-dessus de son crâne chauve. La créature n'était pas humaine, c'était évident. C'était un bipède toutefois, mais elle nota quatre bras. Sa peau lisse était vert-bleu, avec des taches jaunes qu'elle devinait seulement d'ici, et la crête qui surplombait son crâne, haute de vingt centimètres, était verte, rouge et bleue. Les couleurs faisaient comme des strates, divisant la crête en trois, la bande rouge, plus fine, au milieu des deux autres. Le souvenir lui revint.

« Des Guthyakis, murmura-t-elle.

– Hein ? On le bute ? demanda Angelo. Il ne faut pas qu'il donne l'alerte.

– Ce sont des créatures muettes », lui répondit l'inspectrice, proche de son oreille.

Elle s'avança dans l'ouverture et pénétra dans la pièce. La créature lui tournait le dos et semblait occupée à farfouiller dans une caisse en bois posée sur une autre. L'inspectrice visa et se redressa, Angelo et Silver rentrèrent à leur tour. La créature se retourna enfin. Ses yeux étaient globuleux, sans paupière, des yeux noir-bleuté, insondables et sans

pupilles, qui semblaient fixer tous les recoins de la salle à la fois. Elle les regarda fixement, sans bouger. Puis elle fit un geste de croix de ses bras supérieurs. Le doigt sur la gâchette, l'inspectrice était tendue, immobile.

« Ne tirez pas, dit-elle. Ce sont des créatures des plans, elles ne sont pas réputées dangereuses. »

Le Guthyaki s'approcha d'elle lentement et refit son geste avec ses bras. Finalement, après un dernier regard, elle revint vers sa caisse, à en fouiller le contenu.

« Bon, il y a du monde ici, au moins, fit Angelo.

– J'aime pas trop sa gueule, à la chose là... fit Silver. Je serais d'avis de lui régler son compte tranquillement, muette ou pas muette. »

L'inspectrice n'aimait pas l'idée.

« Elle semble inoffensive, trancha-t-elle. On s'en fout, ce n'est pas ce qu'on est venu chercher. Avançons. »

Si Silver semblait peu envieux de laisser la créature derrière lui, Angelo hésita avant de finalement suivre l'inspectrice, qui s'avancait vers l'ouverture, à l'autre bout de la salle. Silver leur emboîta le pas, non sans lancer un regard haineux à la silhouette bleu-vert qui grattait avec des gestes lents dans sa caisse en bois. Dans salle suivante, deux créatures étaient présentes. Il y avait ici des étagères remplies de bouteilles et de fioles, des dizaines. Les liquides qu'elles contenaient étaient de couleurs variées, certaines émettaient une lueur fluorescente d'un jaune pâle, d'autres luisaient d'un éclat turquoise. L'une des étagères portait une rangée entière de bouteilles d'un liquide rouge, très proche du sang d'apparence. Ils déambulèrent dans la pièce en jetant des regards circonspects.

« Qu'est-ce que tu me veux, toi ? Dégage, ducon ! » pesta Angelo.

Devant lui, un Guthyaki avait croisé ses bras et il pointa par la suite le doigt vers l'ouverture qu'ils avaient empruntée, en direction de la sortie.

« On dirait qu'il veut nous voir partir, non ? chuchota l'inspectrice.

– J'en sais rien, mais il a une sale gueule, trancha Angelo.

– Bon, on avance, ces bouteilles sont étranges, mais je ne vois pas trop ce que l'on peut en faire. »

Les salles étaient en fait enfilées comme un collier de perles, reliées par des couloirs étroits et courts. Une salle laissait place à une autre, de taille différente, toujours avec un plafond de pierre voûté. La salle suivante était spacieuse, emplies d'établis en bois épais, certains recouverts de plaques d'acier inoxydable. Il y avait des traces de sang, par-ci par-là, sur des outils, des scies, des marteaux, des scalpels, des aiguilles.

« Je le sens pas, cette merde », dit Angelo.

L'inspectrice resta silencieuse, mais elle non plus n'aimait pas l'ambiance de ce dédale. Si cette salle-ci était vide, ils entendaient du bruit venant de la salle prochaine, ainsi que provenant des autres Guthyakis qu'ils avaient dépassés. Maggy ne savait pas à quelle sorte de travail ils s'adonnaient là, mais ça ne paraissait pas commun. La salle suivante était nettement plus grande que les deux premières, dans celle-ci, ils découvrirent une demi-douzaine de ces créatures muettes qui s'affairaient. Il y avait aussi des établis, des plans de travail sur roulettes. Trois des silhouettes se tenaient ensemble, leurs corps bleu-vert uniquement masqués par une sorte de jupe de tissu grossier, leurs torsos nus luisaient sous une lampe à l'éclat cru et vif, suspendue au-dessus d'eux. Leur peau était couverte de taches sombres, rouges. Lorsqu'elle s'approcha, la main crispée sur la

crosse de son arme, l'index sur la gâchette, elle comprit ce qu'était l'amas sur lequel elles se penchaient toutes. C'était un corps.

Ils s'approchèrent, les créatures les ignorant, l'une d'elle seulement leur opposa le signe de ses bras croisés, sans insister. Le corps était dans un état particulier, le crâne surtout : il était vide. Elles l'avaient ouvert, l'avait fendu en deux, et le cerveau n'était plus là, il n'y avait qu'une cavité béante. Le sang était présent partout, sur sol, des rigoles se vidaient dans un siphon qui l'évacuait. Les trois créatures lavaient la peau du cadavre avec un soin maternel, des gestes doux, presque amoureux. À côté d'elle, l'inspectrice vit la couveuse. Elle ne savait pas comme l'appeler autrement, c'était un bac fait d'un verre épais, ou une quelconque autre matière transparente, un liquide bleuté baignait en son sein, et un cerveau flottait là, ses artères étaient reliées à des tubulures transparentes, et un petit compresseur faisait retentir un léger ronron régulier.

« Tchouf. Pchhh. »

Le bruit d'échappement d'un gaz retentit, avant que le ronron ne reprenne le dessus. L'inspectrice revint à elle, fascinée qu'elle était par l'étrange scène de ce cerveau qui flottait dans son bain de liquide. Autour d'elle, Angelo et Silver avaient les yeux plongés dans le liquide bleuté, eux aussi pris d'une sorte de transe engourdissante à la vue de la petite bulle ovoïde et de son contenu.

« Qu'est-ce c'est que ce merdier ? souffla Angelo.

– C'est ça, le Cerveau ? s'étonna Silver. Cette petite merde ?

– Non, souffla l'inspectrice, sûrement pas. Mais on va faire attention, parce que j'ai une idée de l'origine du corps. Je ne voudrais pas servir de matière première.

– Les enlèvements ? » suggéra Angelo à voix haute.

L'inspectrice jeta un coup d'œil par-dessus son épaule aux créatures qui continuaient à laver le corps. L'une d'elle se saisit d'un gros scalpel et elle commença à trancher dans la cage thoracique du cadavre.

« Barrons-nous, dit-elle, j'en ai vu assez. »

Mais les deux salles suivantes étaient de même nature, si ce n'est qu'une d'elle était totalement vide, et l'autre en train de subir un nettoyage approfondi par deux des créatures besogneuses, leurs crêtes colorées ondulant doucement au gré de leurs gestes souples et lents. Là encore, ils virent un bac ovoïde, comme le premier, avec un cerveau flottant à l'intérieur. Divers organes étaient disposés à côté, dans des jarres du même matériau translucide. Lorsque l'inspectrice se pencha plus près, elle vit un organe, sans doute un foie, qui baignait dans le liquide bleuté. Vu près, il s'agissait en réalité plus d'un gel que d'un liquide. Elle posa la main précautionneusement sur le rebord de la jarre et la secoua légèrement. Au lieu de voir des ridules se former, elle vit la matière gélatineuse onduler, cela ressemblait à un miel épais.

« Ils doivent les nourrir comme ça... L'organe à l'air vivant et en bonne santé.

– Bon, j'aimerais bien trouver ce putain de disque et me barrer, moi, fit Angelo. Ça pue l'insanité, ici, ce n'est pas que je n'aime pas les barjots, mais après le passage dans les mares de merde, j'en ai ma claque. »

L'inspectrice lui jeta un regard courroucé.

« Elles sont muettes, mais elles entendent, lui dit-elle en observant les Guthyakis. Ne parle pas de tu-sais-quoi à voix haute, OK ?

– Pfff... »

Silver était le seul à être décontracté, comme si le lieu était naturel pour lui. Les golems de sécurité étaient des clones dont la fécondation et la vie embryonnaire se passaient dans des cuves comme celles-ci. Peut-être cela lui rappelait-il ses origines, l'inspectrice ne savait guère, mais il jetait toujours des regards mauvais en direction des Guthyakis qu'il voyait. Ils s'approchèrent de la salle suivante, d'où sortait un bruit de ventilation et de moteur, une sorte de vibration qui semblait venir de la pierre elle-même. L'inspectrice posa sa main sur le mur et sentit du bout des doigts le léger frisson qui animait la roche.

« Je passe devant », murmura-t-elle.

Le couloir était étroit comme les autres, mais il restait droit, et elle vit une partie de la salle suivante, suffisamment pour savoir qu'elle était plus petite, mais configurée différemment. Il y avait deux sorties qu'elle pouvait voir d'ici, au moins. Il n'y avait ni rideaux ni portes dans les entrées et sorties des salles, juste une arche en pierre de taille qui en marquait l'entrée, puis le couloir. Le bruit était ici puissant, et elle vit deux créatures posées devant une grille épaisse, d'où sortait le ronronnement du moteur. Elle sentit le souffle du vent et comprit qu'il s'agissait d'un système de ventilation, au même moment où elle prit conscience que les deux Guthyakis étaient armés. Ils portaient en effet des lances effilées, toutes faites d'acier, aux lames étrangement ondulées, qui semblaient danser sous la lumière crue du plafonnier. Autant les précédentes créatures étaient placides, autant celles-ci ne l'étaient pas. Elles tournèrent la tête vivement à son entrée. Angelo venait de franchir l'arche également, il marchait d'une manière décidée vers le centre de la salle.

« C'est quoi, ce vent ? » commença-t-il.

Au même moment, les deux gardes s'élançèrent, l'inspectrice leva son arme, tira, le filet toucha et enferma le premier attaquant, mais au même moment, le pistolet d'Angelo se déchargea.

« BANG ! »

La balle perça la peau lisse et souple de la créature qui se débattait, faisant gicler du sang rose pâle dans toute la pièce. Le deuxième garde hésita, se recroquevilla, menaçant, pointant son arme vers Angelo, puis fit volte-face et s'enfuit en courant, à une vitesse que l'inspectrice ne lui aurait pas soupçonnée.

« BAOUM ! »

Le leur son vrilla les tympan, tandis qu'Angelo se jetait au sol. Le boulet ne passa pas très loin de là où s'était trouvée sa tête.

« Enfoiré ! » beugla Silver.

Le boulet avait ricoché sur le mur, mais le garde s'était échappé. Maggy rechargea.

« Bande de cons ! Avec tout ce boucan, l'effet de surprise, c'est fini ! Mon arme est moins bruyante et plus efficace, vous pouviez pas me laisser faire ? »

Mais les deux truands étaient entièrement concentrés à recharger leurs armes. L'inspectrice se lança à la poursuite du garde. Il y avait non pas une, mais trois sorties possibles à cette salle, car dans le mur du fond étaient découpées trois arches différentes. La plus haute, celle que prit l'inspectrice, donnait sur un couloir qui montait légèrement. Elle voyait mal, la seule lumière venait d'un globe luminescent d'où émanait une lueur bleu pâle. Elle ne vit pas trace du garde en fuite et s'arrêta.

« Putain, vous faites quoi ? Grouillez-vous, récupérez la lance du garde et rappliquez, il faut bouger ! »

Mais sa voix fut couverte par le vacarme des bruits de pas.

« Merde ! »

Devant elle, le couloir débouchait sur une autre salle, mais ses deux camarades ne l'avaient pas suivie. Elle se tapit dans le couloir, dans l'obscurité, son arme pointée devant elle.

« Je les bloque par là », cria-t-elle.

Elle se saisit de plusieurs balles d'entravement, qu'elle piocha dans la vaste poche cousue à l'intérieur de son manteau. Derrière elle, la voix d'Angelo retentit.

« Ouais ! »

Lui répondait-il ? Elle ne savait pas. Elle entendit l'arrivée du garde avant de le voir, lorsqu'il déboula dans l'étroit conduit, elle tira. Il tomba comme une pierre, emmaillotté dans la masse de filins, elle rechargea d'un geste fluide. Elle jetait des coups d'œil par-dessus son épaule, impatiente de voir arriver ses coéquipiers, mais elle entendit Silver hurler.

« BAOUM !

– ENFOIRÉS DE POULETS DE MERDE !

– BANG ! BANG ! »

Angelo avait tiré, elle aussi. Un second garde tomba, sa crête crânienne pliée sous les dizaines de petits filins pernicieux. Elle commença à reculer, tenant son arme devant elle. Elle tira sur un autre garde, avec sa dernière balle. Elle plongea la main dans sa poche pour récupérer des munitions, se tournant pour rejoindre ses deux alliés, mais face à elle, une créature armée de sa lance bloquait l'ouverture dans son dos. D'ici elle pouvait voir Angelo qui rechargeait son arme, et Silver qui tenait une lance dans une

main, son poing américain de l'autre. Les deux étaient ensanglantés. Le garde se jeta en avant, elle tourna les talons et courut.

Chapitre dix-huit

Le Cerveau

Elle sauta par-dessus les masses des gardes entravés, plongea dans la salle suivante, où des dizaines de bulles translucides étaient alignées contre les murs, elle perçut ça-et-là l'éclat terne de la chair d'un cerveau. Des ouvriers Guthyakis mêlés à des gardes l'observèrent passer, elle fonça droit devant, là où il n'y avait personne. Elle chargea une balle d'entravement et tira par-dessus son épaule. Un garde tomba, mais elle devina la silhouette d'un autre derrière lui. Elle surgit dans un embranchement, une salle de taille très réduite, juste trois fois plus large que le couloir, elle perçut un garde devant l'une des entrées, elle passa en trombe sous ses yeux, profitant de sa surprise, et s'engouffra dans l'entrée libre. Elle entendait les pas précipités de ses poursuivants, elle savait qu'ils étaient trop nombreux, il fallait qu'elle les sème !

Un coup de feu retentit, Angelo, sans doute. Elle courait maintenant dans une grande salle, très belle et ornementée. C'était un vaste hall très haut de plafond, avec sur les côtés des piliers qui montaient former des voûtes finement ciselées, et à la place où se seraient trouvées des fenêtres, des plaques translucides brillaient d'un éclat blanc et bleuté qui donnait à l'immense espace une aura irréelle. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui indiqua qu'au moins cinq gardes étaient à ses trousses. Elle n'avait devant elle qu'une grande porte à double battant, fermée, et rien n'indiquait que celle-ci puisse

s'ouvrir. À sa droite, un petit pupitre faisait face à des bancs, quatre ou cinq, pas suffisamment larges pour la protéger. Elle chargea son arme, mais les gardes avançaient tranquillement et ne couraient plus. Ils formaient une ligne qui empêchait toute retraite, menaçants avec leurs lances de métal éblouissantes. Faute de mieux, elle tenta un coup d'épaule sur la porte, qui résista. Elle vit une poignée, un loquet qu'elle tira d'un coup sec.

« OK... »

La porte se tirait bien, elle s'y prit de toutes ses forces.

De l'autre côté, le vide, le noir, une pièce sombre et humide. Elle s'engouffra et repoussa la porte, pesant de tout son poids avec son dos sur le battant. De manière étonnante, elle entendit le loquet se refermer derrière elle. Elle se décala, ses yeux peinant à s'adapter à l'obscurité. La salle était ovoïde, une dizaine d'arches se terminaient au-dessus d'elle en une clé de voûte unique. Un grand bassin se tenait à quelques pas d'elle, emplis d'un liquide luminescent, bleuté. C'était comme une fontaine, pensa-t-elle, qui brillait dans l'obscurité relative. Des dizaines de tuyaux allaient vers son centre, où une masse blanche imposante se tenait. Elle était aussi haute qu'elle et ressemblait, ressemblait...

Elle cligna des yeux, puis fit un pas de plus. Sans aucun doute. Il y avait des ridules, comme la surface d'une noix, et il y avait des points de suture. Des dizaines et des dizaines de cerveaux cousus entre eux, voilà ce qui se tenait devant elle. La masse énorme, qui devait faire une bonne tonne, estima-t-elle, était recouverte d'une peau transparente et blanchâtre, épaisse d'un bon centimètre, à vue d'œil. Un bruit détourna

son attention, de chaque côté de la porte qu'elle avait empruntée, deux petites entrées menaient également dans la salle. Par l'une, puis par l'autre, les gardes entrèrent.

« Bienvenue, inspectrice. »

La voix avait retenti comme si elle venait de toutes les directions à la fois.

« Les gardes ne vous feront pas de mal, mais ils vont vous désarmer. Soyez raisonnable. »

Il y avait au moins six gardes, plus qu'elle ne pourrait en maîtriser. Ils s'approchaient lentement, le premier donna sa lance à son prochain et s'avança vers elle les mains ouvertes.

« Les armes », fit la voix.

La voix semblait provenir de trous qui étaient aménagés dans le plafond, au sommet des piliers de soutènement. Des trous ronds et béants. La voix qui en sortait était désincarnée, fausse, comme mécanique. Elle devina que c'était l'immense congloméra de cerveaux qui parlait.

« Je préfère garder mes armes sur moi. » Elle retira la balle d'entravement, la remit dans sa poche. « J'ai désarmé mon pistolet. »

Le garde s'immobilisa soudain, les autres virent se placer entre elle et le Cerveau, formant une ligne.

« Soit, comme vous voudrez, inspectrice. Puis-je vous tutoyer ? J'ai tant entendu parler de vous...

– C'est vous qui avez envoyé l'agent Malcom ?

– Entre autres, entre autres... Je suis le grand méchant que tout le monde recherche, semble-t-il. N'est-ce pas drôle ? »

L'inspectrice ne répondit pas, mais à ce moment, deux détonations retentirent, et un bocal vibra sur un bureau, caché dans un coin sombre de la salle, que l'inspectrice n'avait pas noté jusqu'alors. Sur ce bureau, elle vit des dizaines de lettres, des papiers, des dossiers qui étaient entreposés, soigneusement classés.

« Vous êtes le Cerveau ? questionna l'inspectrice, plus pour gagner du temps qu'autre chose.

– Ça manque cruellement d'originalité, n'est-ce pas ? C'est décevant ? Ou au contraire, excitant ? Vous avez trouvé ce que vous cherchiez, inspectrice, ce que votre agence cherche depuis des mois. Êtes-vous satisfaite ? »

Il fallait le faire parler, se dit-elle. C'était sa seule chance restante, du temps, gagner du temps.

« Je pense que oui, et à la fois, ma situation n'est pas celle que j'aurais rêvée.

– Je n'en doute pas. Pourtant, vous n'êtes pas face à un ennemi. J'espère que vos deux zozos de gros bras ne vont pas tout casser avant d'être neutralisés, mais n'espérez pas grand-chose de ce côté-là. Je suis désolé.

– Ainsi, tous ces enlèvements, tous ces cerveaux devrais-je dire, servaient à vous fabriquer ? Qui a eu cette idée de génie, si je puis me permettre ?

– Allez, discutons, c'est distrayant. Je te tutoie donc, faute de réponse, c'est plus convivial. Pour répondre à ta question, celui qui a eu l'idée, c'est le Commandeur Alpha, bien entendu. Je ne suis ainsi qu'un humble serviteur, moi aussi. Tu es déçue ? »

Les gardes étaient immobiles, mais elle les savait vigilants. Leurs crêtes luisaient doucement, baignées dans la lueur blanchâtre qui émanait du Cerveau.

« Le Commandeur Alpha ? Je n'avais jamais entendu parler...

- Oh, certes. Lui et moi avons entendu parler de toi, c’est l’essentiel.
- Par Lisa ? se risqua l’inspectrice, avec un pincement au cœur.
- Non, non, rassure-toi. Non, ce n’était pas nécessaire. Mais pourquoi es-tu là, inspectrice ? Nous sommes face à face, mais nous ne nous connaissons pas. Pourtant, tu veux me détruire. Pourquoi ?
- Vous le savez, je m’en doute. Pour les actes que vous avez commis, dans le cadre de ce que l’on appelle parfois le “système”. Vous savez de quoi il est question, n’est-ce pas ? D’un pouvoir souterrain qui empiète et sape les efforts démocratiques.
- Oh oh ! Voyons donc. Le système ? Saper les efforts démocratiques ? Allons, la démocratie, une femme intelligente telle que toi, comment peux-tu croire encore en un mythe aussi grotesque ? La réalité n’est pas assez claire, que tu t’aveugles à rêver encore à de telles chimères ?
- Je crois dans les valeurs démocratiques. Je crois que c’est possible, sans vous.
- La majorité est-elle toujours légitime ? Tout notre modèle politique repose pourtant là-dessus, mais est-ce sensé ?
- C’est le meilleur modèle, répondit-elle. Meilleur que ce que vous proposez, ces manigances dans l’ombre, ce pouvoir caché qui ne se montre pas, car il sait qu’il n’est pas soutenable, pas légitime. Je sais ce que vous représentez.
- Tout ça est bien dit. Pourtant... On pourrait imaginer une société pas si éloignée de la nôtre, où régnerait une telle démocratie de la majorité, qui réduirait un quart de sa population en esclavage au service des autres, les membres de la majorité toute puissante. Il leur serait assigné toutes les tâches les plus pénibles, les travaux les plus périlleux, on pourrait même récupérer leurs organes pour soigner les membres de la

majorité dominante, pourquoi pas, ou fabriquer des Cerveaux comme moi ? Il n'y a aucune légitimité éthique dans la majorité, car l'éthique repose dans des actes, peu importe comment ceux-ci ont été décidés et par qui.

– Comment pouvez-vous parler d'éthique ? Qui a condamné les hommes et les femmes qui sont mortes pour vous fabriquer, et au nom de quoi ? De votre grandeur, de votre rêve de monde parfait ? Ou du système tout puissant ? Qui ? »

La voix se tut un instant, l'inspectrice vit les crêtes des gardes Guthyakis onduler doucement, comme si une brise les soulevait, comme les vagues sur le rivage d'une mer. La voix reprit.

« Le système, c'est l'incarnation de la présence de ces autres qui ne pensent pas comme nous, c'est la démocratie, le vivre ensemble en supportant l'existence d'autres points de vue. Le système naît de la société, de ce qui fait société, à savoir d'accepter de partager le monde avec d'autres. Le système naît de l'altérité, il nous rappelle que nous ne sommes pas seuls, ni tout-puissants pour imposer notre idéal. Est-ce là le mal absolu ?

– Ce qui est le mal, c'est ce que vous faites. Vous dites que l'éthique est dans les actes, vous tuez, vous ne demandez l'avis de personne, vous répandez votre violence dans la société, sans contrôle de quiconque sinon le vôtre. Vous ne me vendrez pas un tel modèle. »

L'inspectrice n'avait plus beaucoup d'espoir quant à Silver et Angelo, mais une forme de curiosité malsaine s'était formée en elle. Elle voulait comprendre. La voix lui répondit, une fois encore, et elle sentit son poing serré sur la crosse de son arme.

« Tout est rapport de force en ce monde. Je tente d'asseoir mes vues dans l'ombre, tu me hais pour cela. Mais, toi, que fais-tu, sinon de même ? Tu te bats pour l'opposé de ce

pourquoi je me bats, nous sommes deux êtres en miroir, identiques et pourtant ennemis.

Il est peut-être temps d'arrêter cette folie.

– Arrêtez les meurtres, vous voulez dire ? railla l'inspectrice. Vous avez ce choix depuis le début, je ne vous oblige à rien, je ne suis pas en mesure de le faire. Je ne vous pardonnerais pas, cependant, c'est certain.

– Je te tends la main, agente Mc Carty, rejoins-moi et finissons cette guerre stérile. Tu peux gouverner avec moi, tu peux partager le pouvoir et faire ce dont tu rêves : rendre le monde meilleur. Le système que tout le monde conspue n'existe pas, le système c'est nous. Toi, moi, eux. C'est ce que nous fabriquons quand nous décidons de vivre ensemble, c'est la société. Ce monstre que nous vomissons, nous lui devons tout. Ne rejette plus la vie, inspectrice, et rejoins-moi !

– Et les morts ? Vous ne répondez pas. Votre parole est insidieuse, dit-elle avec une pointe de colère. Vous prétendez que nous sommes identiques, ce n'est pas faux. J'ai tué un peu, vous avez tué beaucoup. Je l'ai fait au nom d'une cause partagée, sous un mandat, vous l'avez fait pour vous seul, sans partage.

– Ah... C'est intéressant de discuter avec quelqu'un qui a du répondant, vraiment, inspectrice ! Et ainsi les morts que vous laissez derrière vous sont légitimes ? Parce que vous avez un mandat ? Un mandat de qui ? De ces députés, de ces ministres qui sont les maillons du système ? Ils sont légitimes, dites-vous ? Ils ont été élus par une majorité de citoyens plus ou moins informés, ainsi toutes les horreurs qu'ils pourront commettre seront au-dessus de tout soupçon ? Eux et leurs agents mandatés, n'est-ce pas, inspectrice ? Tu es leur bras armé, aussi tu caches tes morts derrière eux, derrière une fausse légitimité de pacotille. Les assassins sont rusés, il est vrai, pour se dédouaner. Tu as choisi de te réapproprier ton droit à la violence, tout comme moi, car tu sais bien

qu'il n'y a pas d'autre voie, que la violence fait partie du monde et qu'elle l'emporte au final.

– Vous pervertissez tout, vous inversez tout ! Si le gouvernement est perverti, si la démocratie est souillée, c'est par votre faute, par vos actions ! Le serpent se mord la queue ! Les ministres et les députés ne sont pas censés manger dans votre main, mais servir le peuple planaire ! »

La voix rit doucement, un rire étrangement dérangeant. L'inspectrice frissonna.

« Derrière tout ce mal se niche une pensée que nous portons en chacun de nous. Il y a cette conviction absurde que si nous étions à la place de ces députés, de ce président, ou encore tel ou tel ministre, nous serions meilleurs qu'eux. Et cette seule et simple pensée ferait de nous les pires dirigeants que cette cité n'ait jamais supportés.

– Alors dans ce cas, supprimons le gouvernement, brisons-le et faisons en sorte qu'il ne se relève pas, si tel est le prix à payer ! gronda-t-elle. Vous êtes défaitiste, votre pensée est nauséabonde, elle incite à l'inaction et à la mort ! S'il faut briser cette élite que vous représentez, je le ferai si je le peux !

– Mais c'est déjà fait, Maggy, c'est déjà fait. Ne les as-tu pas vus, ces politiciens ? N'as-tu pas encore compris ? L'élite ne gouverne rien, elle est gouvernée tout autant que nous.

– Par le système ? cracha l'inspectrice.

– Par la société, oui. Par ce monstre que nous avons créé et au service duquel nous vivons. Ce monstre dont nous sommes les esclaves consentants. Nos dirigeants sont des marionnettes qui incarnent un pouvoir auquel ils n'ont jamais goûté.

– Et moi, ce que je vois, c’est qu’il y a des dominants et des dominés ! Vous faites partie des premiers et vous avez beau jeu de me tenir ce beau discours ! Vous êtes répugnant, comme tous les vôtres.

– Répugnant sans doute, mais je ne gouverne pas. Nous sommes tous dominés, certains en dominant également d’autres qui leur sont encore inférieurs, je ne le nie pas. Mais que veux-tu, inspectrice, au juste ? Prendre ma place ? Supprimer toute domination ? À moins de renoncer à la société elle-même, ta quête est perdue d’avance. »

L’inspectrice se tenait droite, le corps raidi et les muscles noués. Les propos que tenait la masse informe devant elle étaient inacceptables, mais étrangement insidieux, ils s’infiltraient dans son esprit, jusqu’à ce qu’elle enrage de frustration. Elle voulait répondre, détruire cette pensée, détruire ces doutes qui s’infiltraient.

« Je ne veux pas de cette société-là, je ne veux pas de ce que vous me proposez, j’ai ce droit. Je serais violente, oui, tout comme vous. Je m’oppose à vous, c’est cela qui compte, pour le reste, chacun en jugera en son âme et conscience.

– C’est très noble de ta part, inspectrice. Mais malheureusement, si la société a su t’apprivoiser, toi et les autres, c’est parce que sans elle, tu ne peux rien. Tu n’as pas la force de vivre en autarcie. Ce que la société t’apporte, tu ne peux l’avoir sans elle, toute seule tu es un animal comme un autre, inspectrice. »

Elle ne répondit rien, elle était décidée à tenir bon face à son adversaire, résignée. La mort était peut-être inévitable, mais elle ne voulait pas renoncer à ce pourquoi elle se battait depuis des années, elle se sentait capable au moins de cette force. Elle fixa le Cerveau durant un long moment, la mâchoire serrée. Au bout d’un certain temps, la voix retentit.

« Ainsi, inspectrice, je n’ai aucun espoir de te voir changer d’avis ? »

Elle inspira une grande bouffée d'air, pour se donner le courage d'affronter la suite.

« Non.

– Quel dommage... Il faudra alors passer par d'autres voies. J'aurais préféré te voir plus raisonnable, non pas que tu comprennes, car tu as très bien compris, mais que tu sortes de ton déni. C'est ainsi. »

Lorsque la voix s'éteint, les gardes se déplacèrent imperceptiblement. Elle recula, sa main plongeant sous son manteau. À cet instant les choses s'emballèrent, et elle ne les perçut que dans un brouillon de sens. Le bruit d'abord, des voix, des hurlements, les gardes qui se figèrent, puis certains d'entre eux se tournèrent vers l'une des portes latérales. La voix de Silver résonna, elle tira une première fois, la porte s'ouvrit au même instant et un garde Guthyanki tomba mollement dans la pièce, le torse ouvert d'une plaie mortelle. Silver pénétra dans la pièce, les avant-bras en sang, le visage déformé par la rage.

« Avance ! beugla Angelo.

– BANG ! »

L'odeur de poudre, une seconde balle d'entravement vint frapper l'un des gardes qui lui faisaient encore face. Par la suite, le chaos fut tel qu'il lui était difficile de savoir qui était où, et encore moins possible de réfléchir à ses actes. On lui avait dit un jour que les meilleures agentes étaient celles qui savaient faire preuve d'instinct quand toute réflexion était rendue impraticable. Ce fut sans doute ce qui la soutint à cet instant. Elle bondit de côté, Silver envoyait des coups puissants de sa lance et de son poing américain en tout sens, elle se baissa, et la pointe de sa lance frôla sa tête. Elle bondit dans le bassin, ses rangs s'engouffrant dans le gel bleuté translucide. Elle sortit de ses poches son poing américain et son couteau à cran d'arrêt.

À côté d'elle, le combat faisait rage et elle entendit la déflagration du pistolet d'Angelo, suivit de l'odeur de poudre brûlée. Les gardes étaient éparpillés, beaucoup gisaient au sol. Le golem était à la fois immense, rapide, enragé, mais surtout il avait plus d'allonge qu'eux. Elle le vit lancer sa lance, qui perça l'un des gardes en pleine poitrine, il s'effondra sur le sol. Elle commença à donner des coups de poing et de couteau sur la surface du Cerveau. Mais si la lame perçait la peau superficielle, si son poing faisait des dégâts, il était bien trop gros ! Elle tenta d'attaquer les tuyaux d'alimentation, espérant qu'ils soient plus vulnérables. Elle en perça un, et un liquide chaud et visqueux se répandit sur sa main et son bras. Des gardes tombaient, d'autres entraient. Angelo reculait vers le fond de la salle, Silver regarda autour de lui un bref instant et croisa le regard de l'inspectrice. Il se précipita vers elle. L'instant d'après, il défonçait à grand coup de poing et de lance les tuyaux de raccordement. À eux deux, ils firent rapidement des dégâts conséquents, mais les gardes semblèrent redoubler non seulement en nombre, mais également en férocité. Ils durent se réfugier derrière la masse même du cerveau, alors que Silver ne parvenait plus à les contenir. Angelo parvint à tirer une fois encore, abattant l'un des gardes qui s'approchait de lui, mais il dut venir se réfugier près d'eux. Sans savoir pourquoi, l'inspectrice continua son œuvre, à briser les tuyaux d'alimentation, à frapper, percer, broyer avec son poing.

Les gardes étaient tout autour d'eux, ils grouillaient, mais certains semblaient moins agressifs, ils étaient comme perdus, hésitants sur la marche à suivre. L'obscurité était elle aussi plus dense, observa l'inspectrice, et elle vit que le Cerveau luisait plus faiblement. Il ne restait qu'une vague lueur là où il y avait eu un rayonnement assez puissant pour atteindre tous les recoins de la pièce. Silver attaqua de nouveau, tuant des

gardes qui étaient maintenant rendus amorphes. Tout juste certains se défendaient faiblement, mais les autres ne levaient pas leurs armes, même lorsque le grand golem les embrochait. L'inspectrice se redressa, cessant de frapper, la lueur était éteinte, elle comprit que le Cerveau était mort.

« SILVER, ARRÊTE ! »

Elle criait, mais la furie du golem était telle qu'il continuait sa boucherie implacable, il massacrait les gardes inertes un par un. La voix d'Angelo se joint finalement à la sienne, et ils parvinrent à faire cesser un bref instant les coups du géant.

« Ça ne sert à rien Silver, c'est fini, on l'a buté ! Ce sont des épaves vides que tu dégommes ! » lui cria l'inspectrice.

Le grand golem, les bras couverts de sang, le sien et celui, plus pâle, de ses adversaires, s'immobilisa un instant, le regard fou. Les coups cessèrent, le calme revint sur la salle immobile. Les derniers gardes en sortaient d'une démarche titubante, comme s'ils étaient drogués ou saouls. L'inspectrice poussa un soupir en baissant la tête, ses cheveux poisseux vinrent cacher les côtés de son visage. Ses avant-bras étaient couverts de coupures, ses mains recouvertes intégralement des sucs du Cerveau et de ses tuyaux d'alimentation. Elle sortit d'une démarche mal assurée du petit bassin et ressentit l'épuisement soudain qui la cueillit, la laissant aussi hébétée que les Guthyakis survivants.

Chapitre dix-neuf

L'assemblée planaire

Des nombreuses lettres que l'inspectrice avait récupérées dans l'ancre du Cerveau, elle n'en avait gardé avec elle qu'une poignée. Celles qui étaient sans aucun doute les plus intéressantes et les plus cruciales. Angelo l'avait aidée à faire le tri, tant il y avait de documents, puis elle s'était débrouillée pour faire parvenir le reste à l'agence de la SIN. Ce qui l'intéressait elle, c'était les quelques lettres qui parlaient du disque, du Commandeur Alpha, et tout ce qui pourrait l'y mener. Dans sa nouvelle chambre d'hôtel, assise devant une table basse, elle avait disposé les trois lettres devant elle. La première était adressée à l'exécutant M.M., dans laquelle le Cerveau lui indiquait que le disque avait été placé sous la protection d'un député de l'assemblée planaire, un homme nommé Hans Bugger. C'était un politicien suffisamment connu pour qu'elle en ait entendu parler, un allié de choix pour le Cerveau, sans aucun doute. La seconde lettre était adressée à l'intention de l'exécutant M.M.C. Dans cette lettre, le Cerveau indiquait l'emplacement du disque dans le bureau du député, où celui-ci le gardait à l'abri des regards. La dernière lettre était adressée à l'exécutant D.P., et lui demandait d'observer sans intervenir, jusqu'à nouvel ordre.

Ces trois lettres étaient complétées par des informations éparses qu'elle avait pu glaner dans les papiers et dossiers. La première et la plus importante d'entre elles était la nature exacte du disque. Angelo avait vu juste en affirmant qu'elle ressemblait à un plan urbain, en vérité, il s'agissait bien d'un plan, précisément d'une carte synchronisée. On y trouvait rien de moins que les indications permettant de se rendre jusqu'au Commandeur Alpha. Elle était mise à jour via le réseau d'urbanisme et suivait les déplacements du maître du réseau. La dernière information décisive était que le Commandeur Alpha constituait le dernier maillon de la chaîne, le plus haut, du moins d'après les informations laissées par le Cerveau. L'inspectrice n'osait à peine y croire, tant c'était là une chance inespérée. Elle eut été plus naïve, elle l'aurait accepté avec une joie féroce, moins expérimentée, elle n'aurait eu aucun doute, aucune appréhension. Mais elle se méfiait doublement, premièrement parce qu'elle avait bien compris qu'un Commandeur avait tendance à en cacher un autre, et d'autre part parce que sa discussion avec le Cerveau l'avait ébranlée, quoi qu'elle en dise. Elle regardait les lettres d'un air maussade, les yeux dans le vague, la pluie formant des gouttes et des rigoles sur la vitre derrière son dos. La lumière palote du ciel chargé reflétait plus que jamais son moral et ses états d'âme.

« Tu vois, cocotte, plus j'avance, plus je recule. Je ne le sens pas. »

À côté d'elle, égrainant son tic-tac immuable, son horloge écoutait attentivement.

« À ce stade, ton père t'aurait donné un conseil, et c'est celui-ci. Il t'aurait dit que le doute ronge, mais que la seule manière de le percer, c'est d'aller de l'avant. Au stade où tu en es, tu ne peux plus vraiment reculer. Ou alors, c'est que je n'ai rien compris à ta psychologie.

– Ne plus pouvoir reculer, c’est un peu ça qui fait peur. Mais oui, c’est vrai. D’un autre côté, la peur n’est pas une bonne maîtresse, les décisions prises sous son effet ne sont presque jamais les bonnes.

– Bon, heureuse de te l’entendre dire. Et ce Cerveau, ce qu’il t’a dit, qu’en penses-tu ?

– Tu m’as posé mille fois la question... soupira-t-elle.

– Et tu n’as pas répondu, mille fois. Ce pourquoi j’insiste.

– Si, j’ai répondu que ce qui m’ébranle, c’est quand il affirme que ma violence n’est pas plus légitime que la sienne. Je suis incapable de répondre à ça.

– Bon, peut-être n’a-t-il pas tort ?

– Alors ça voudrait dire quoi ? Que toutes les violences sont bonnes, soit toutes mauvaises ? Toutes bonnes, ça me pose un problème, c’est beau le relativisme, mais je ne veux pas vivre dans un monde comme ça. L’autre option c’est que la violence soit toujours mauvaise. Et quand on est violentée, on répond comment, on se défend comment ? La non-violence, face à un enfant d’un an, ça passe, on y arrive, face à un type décidé et sur le point de te buter, tu fais quoi, tu tentes de lui claquer la bise ? Quand un gouvernement, un système, un groupe de personnes ou d’intérêts privés confisquent la démocratie, la loi, le monopole de la violence ou je ne sais quoi, on tend la joue gauche et on espère qu’ils s’arrêtent d’eux-mêmes ? La non-violence ne tient pas plus debout que la violence sans règle.

– Et c’est toi qui vas fixer ces règles ? »

L’inspectrice ne répondit pas et jeta un regard noir sur sa tasse de café.

« Il doit y avoir un juste milieu, je n’en sais rien. Ou bien c’est carrément inatteignable, la perfection. En fait, ce n’est même pas vraiment le problème.

– C’est quoi le souci, dans ce cas ?

– C’est moi. Pourquoi je fais tout ça, comme tu me le demandais sans cesse. C’est le sens de mon combat, de ma vie. Ils en disaient quoi, les vieux ? »

Son horloge resta mutique un long moment, Maggy savait qu’elle réfléchissait. Lorsqu’elle parla finalement, c’était d’une voix lente et pleine de précaution.

« Je ne sais pas. J’ai peur de dire des choses qui font plus de mal que de bien, et à la fois, je vois bien que tu as besoin de réponses en ce moment, et que tu es très seule. D’ordinaire, je n’aime pas trop prendre de risque, je suis paresseuse et peureuse, je laisse aux autres le soin de dire les choses que je préfère taire. Mais cette fois-ci...

– Eh bien parle, c’est le moment où jamais. Comme tu le dis, je suis seule, ce n’est pas mes deux truands de coéquipiers qui vont régler mes dilemmes d’éthique... Alors s’il y a un moment dans ma vie où j’ai besoin de ton avis, c’est bien aujourd’hui.

– Hum... Ce n’est pas faux. J’ai vu ton grand-père, puis ton père après lui se démener dans la vie, j’en ai ma propre expérience, moi aussi. La vie nous tombe dessus, puis elle repart. Je pense qu’on cherche naturellement à lui trouver un sens, une manière d’en faire une réussite quelconque, un quelque chose qui puisse se justifier, marquer le coup, qu’on puisse se dire à l’heure du départ : je ne suis pas née pour rien. Peu importe ce qu’on met derrière ce mot, chacun a sa définition, mais on cherche une réussite. Est-ce parce que passer son temps sur terre à vider des poubelles serait plus dégradant que d’asseoir son noble fessier dans des salles de réunion, entourée par son conseil des ministres ? Où alors on veut se rendre utile, mais utile à quoi, pour qui ? J’ai l’impression qu’on veut régner pour attendre la mort avec un peu d’aplomb, on se donne une contenance et on gouverne d’autres pantins de la vie, d’autres miséreux qui tentent aussi de se donner une allure, de se convaincre qu’ils font partie de ceux-là qui ne sont

pas nés par hasard, de se démarquer de la basse extraction humaine, hagarde et désœuvrée, qui tournent en rond en attendant le gong final. On attribue toutes des intentions à la vie, c'est un réflexe anthropomorphique, comme on dit. On pense qu'elle nous a fait un don, cette vie, juste pour nous, qu'on est quelqu'un de spécial, qu'il y a peut-être une destinée faite sur mesure pour nous, comme un maillon au sein d'un grand dessin. Ose-t-on regarder en face l'insoutenable réalité ? On ne supporte pas l'absence de sens, je crois que c'est ça avant tout, même si elle est criante et qu'elle nous crève les yeux. Pourrait-on vivre une vie sans aucun sens à lui donner ? Et pourquoi pas ? Je ne sais pas, j'ai l'impression que ce sens que l'on recherche a une valeur de guérison, qu'il aide à soutenir la vie, mais je ne suis pas sûre qu'il ait une autre valeur en dehors de cela. Prendre la vie au sérieux est peut-être une funeste erreur. »

L'inspectrice avait sur le visage un sourire mi-triste, mi-amusée. Elle serra ses mains dans les poches de son pull, à la recherche de chaleur.

« Oui, je me suis posée ces questions, déjà...

– Je le sais, tu m'en as parlé. Tu n'es pas la seule. »

Maggy ferma les yeux, expirant tout l'air de ses poumons dans un relâchement délicieux.

« Je me suis dit plein de fois que je courais sans raison. Je me suis dit que je devrais me satisfaire de la vie telle qu'elle vient, que je ne devrais pas lutter pour une justice illusoire, pour un monde meilleur qui ne viendra jamais. Je me suis dit que je devais tirer mon épingle du jeu, comme les autres individualistes, que c'est le plus malin, que le reste est vain. Je me suis dit que je devrais apprendre à être une inconnue, une humaine simplement, avec une vie, peu importe laquelle, peu importe comment. Ne pas

sauver le monde, ne pas briller, ne pas chercher à vaincre quelque-chose. Le problème, c'est que tout ça ne mène nulle part.

– Hum... Pourtant, Maggy, ça me paraît plus sensé que bien d'autres choses.

– Non et dix fois non. Parce que je suis toujours révoltée par l'injustice, parce que j'ai toujours besoin d'un idéal, d'aller plus loin, quand bien même ça n'aurait aucun sens. Ce n'est pas tellement le sens que le besoin. Je me suis toujours demandé pourquoi on sacralise ainsi la vie, pourquoi on la protège. Il y a des gens qui se dévouent pour en soigner d'autres et leur permettre de vivre un peu plus longtemps. Pourtant, la mort, c'est la fin des souffrances, le retour à l'état d'avant notre naissance, et la vie n'est pas toujours belle. Ça n'a pas de sens de soigner les gens, c'est un besoin. Ta parole, celle de ce Cerveau, on pourrait crier au nihilisme ou à la perte des repères. Franchement, le relativisme, le scepticisme, c'est de beaux concepts comme le reste, la morale, la justice, mais je m'en tape bien. Moi, ce qui me fait vivre, c'est le besoin, le besoin de morale, le besoin de justice, je me fous de me justifier, je me fous de rationaliser. J'en ai marre de chercher un sens qui me dépasserait, je n'y crois plus. J'ai juste envie de me battre pour ça, j'ai juste envie de vivre pour quelque chose qui me parle, quitte à être dans l'erreur jusqu'au bout. »

Son horloge chantonna un petit air, une berceuse qu'elle connaissait. L'inspectrice se sentait mieux d'avoir parlé ainsi, elle avait le besoin de purger le poison que le Cerveau avait insufflé en elle, que sa vie lui avait inoculé. Lorsque son horloge cessa de chantonner, elle se sentait somnolente, bercée dans son petit cocon familial.

« Tu sais, ce que tu dis n'est pas très éloigné de ce que dit le Cerveau. Je pense que tu le comprendras peut-être plus tard dans ta quête. Mais pour le moment, ne t'inquiète pas et

suis ton instinct, c'est ce qu'il faut faire dans les moments de gros temps comme celui que tu traverses. Cela te mènera à bon port, j'en suis certaine. »

L'inspectrice ferma les yeux et laissa son esprit dériver dans un sommeil cotonneux.

*

Ils avaient trouvé des vieux tracts électoraux avec la photo d'Hans Bugger et ils avaient préparé leur coup aussi bien que possible. L'assemblée planaire, c'était là que tout se jouait, dans l'un des bâtiments les mieux sécurisés de la cité, aussi l'inspectrice avait tout d'abord désespéré de pouvoir s'y introduire. Elle avait pensé à Lisa, mais reprendre contact avec elle aurait été très dangereux, pourtant elle avait besoin d'aide. Ce fut Timothée qui la lui apporta, son amant et collègue de la SIN, qui accepta de lui fournir des informations confidentielles en sous-main. Ce qui l'intéressait, c'était d'obtenir un plan du réseau de ventilation de la structure, ainsi qu'un moyen simple d'y accéder. Ce n'était pas la plus triviale des demandes, et Maggy suspectait que Max, le directeur de la SIN, ait été mis dans le jus pour que Timothée parvienne à lui fournir le plan à jour. La SIN était puissante, mais ses enquêteurs n'avaient pas accès à tout sans aucun contrôle. C'était tout cela qui la dérangeait le plus, cette dépendance, cette confiance qu'elle devait avoir vis-à-vis de ses collègues. Là, devant l'immense bâtiment semi-sphérique, elle doutait. Elle se demandait si cela n'était pas un traquenard grossier, qu'on les attendrait pour les arrêter. Pourtant, ils auraient pu la coincer devant chez Timothée, mais ils n'auraient pas eu alors Angelo et Silver du même coup... Son cerveau vrillait à répéter les mêmes doutes en boucle, les mêmes questions vaines. Derrière elle, la

silhouette imposante de Silver était masquée par l'ombre du mur, tandis qu'il attendait avec elle le retour d'Angelo.

« Il se grouille, merde ! » pesta-t-elle.

L'action lui manquait, son corps la réclamait et son esprit la languissait. Une fois le premier engrenage du plan mis en acte, toute sa concentration convergerait vers ce seul but, il n'y aurait plus de place ni pour le doute, ni pour la peur.

« Il arrive. »

C'était la voix de Silver, dans son dos. Elle l'avait presque oublié.

Elle vit Angelo qui remontait la rue. Il marchait bêtement trop vite, avec une absence de sérénité évidente, ce qui l'agaça. Mais aujourd'hui, elle ne pouvait choisir d'autres équipiers.

« Ils sont tous devant », leur dit Angelo, dès qu'il fut à portée de voix. « Ça commence à rentrer. »

La réunion syndicat-patronat devait avoir lieu dans un quart d'heure, ils avaient été conviés grâce à la SIN sous de faux noms, à titre de spectateurs. C'était simple, ils entraient, ils restaient quelque temps, mais pas trop. Puis Angelo se dégagerait pour passer aux toilettes, suivit de Silver. Elle les rejoindrait finalement, et l'aventure pourrait commencer...

« On attend cinq minutes et on s'intègre », décida-t-elle.

*

La file d'attente n'était plus très longue, Cédric Bleuh voyait un collègue de la STTP, un syndicat plutôt conciliant avec le patronat, qui présentait son badge aux deux agents d'accueil. S'il rentrait le dernier, c'était autant par manque de motivation que par volonté farouche de résister. Une volonté qui avait été douchée, muselée, depuis trop longtemps. Il connaissait les résultats de la concertation d'avance, comme d'habitude, cette farce était toujours bien réglée. On tapait du poing, le gouvernement et le patronat, d'un accord commun, déballaient les concessions déjà prévues longtemps d'avance, on grognait un peu, les syndicats dits réformistes votaient comme on l'attendait d'eux, on entubait tout le monde et hop, circulez. Et il n'y avait plus qu'à rentrer annoncer aux gars que la grève n'avait servi qu'à ça. Cédric était un peu écœuré.

Il se tenait les mains dans les poches de son blouson en jean, de temps à autre, il tirait sur l'une de ses moustaches d'une main distraite. Son esprit divaguait, sa colère prenait forme sous son crâne, les mots se bouscullaient, les pensées filaient. La lassitude était forte, après trois mois de grèves par intermittence, tous ces efforts consentis et ce goût d'échec dans la bouche. Il ne comprenait pas les autres travailleurs, ceux qui subissaient et gobaient le discours patronal sans réflexion. Le lien hiérarchique avilissait les êtres humains ! Non seulement il exploitait l'autre dans un lien d'esclavage qui ne disait pas son nom, mais il faisait perdre toute capacité d'autonomie à celui qui le subissait. Ainsi, la force hiérarchique se justifiait-elle en elle-même : les travailleurs, opprimés par elle, menaient une lutte souterraine faite de résistance passive, de sabotage en tout genre, de résistance au travail, qui rendait le contrôle hiérarchique et répressif de plus en plus nécessaire pour obtenir le moindre geste, la moindre avancée productive. Et les patrons avaient beau jeu d'annoncer ensuite : "voyez, sans nous rien ne se ferait". En vérité, il

ne s'en faisait jamais si peu que lorsqu'il y avait des chefs, des sous-chefs adjoints, des directeurs de machin-chose et toute la clique de parasites dont la seule vraie fonction était d'enlever toute envie de travailler à ceux qui étaient là pour ça. Il enrageait intérieurement lorsqu'il entendait des voix dans son dos. Ainsi il n'était pas le dernier ? Il se retourna et se trouva face une jeune femme élégante, aux cheveux bleus, accompagnée de deux hommes tout aussi bien habillés. Elle lui sourit, il se renfrogna. Il se tenait là, sans aucun doute possible, une représentante de la force oppresseuse patronale. La première d'une longue série qu'il aurait à supporter durant toute la durée de cette satanée réunion de concertation grotesque. Il vouïta ses épaules, se campa sur ses pieds et se retourna pour marquer de son mépris cette arrogance avec laquelle les nouveaux venus se pavanaient. Elle avait beau sourire de ses belles dents, certaine de remporter une victoire facile ce jour-ci, mais Cédric aurait sa vengeance sous peu, il le sentait. Ce serait bientôt à son tour de sourire d'un air condescendant, se jura-t-il.

« Cédric Bleuh », annonça-t-il à l'agent d'accueil.

Il lui montra l'invitation qu'il avait reçue l'avant-veille, avant d'entrer dans l'antre du patronat honni.

Cédric ne connaissait pas cette jeune femme aux longs cheveux bleus, mais il en avait entendu parler. Léonore, une fille peu commune et toujours vêtue de noir, l'avait abordé le matin même, lui donnant la description de la jeune femme et lui faisant la demande expresse de l'informer sitôt qu'il la verrait. En vérité, il ne connaissait pas grand-chose de Léonore, si ce n'est qu'elle lui avait rendu bien des services par le passé. Ils échangeaient des informations, c'était leur deal. Elle savait des bien des choses sur ce qui se tramait dans les couloirs de l'assemblée, il l'informait à la hauteur de ses propres

moyens. Une coopération étrange, mais qu'il n'avait jamais eu à regretter jusque-là. La fille aux cheveux bleus s'était assise, avec ses deux gaillards, sur les bancs des spectateurs de la réunion. S'il n'avait absolument aucune idée de la raison de sa présence ici, il pouvait sentir qu'elle n'était pas du même monde que lui, certainement pas une ouvrière, ni une travailleuse de l'industrie. Il détourna les yeux, se reportant un instant sur le ronron lassant de la réunion qui commençait. Les noms et prénoms fusaients, les présentations commençaient, les titres ronflants s'enchaînaient, et le coordinateur de séance allait vomir son ordre du jour sous peu. Peu de temps après leur arrivée, l'un des deux hommes qui accompagnaient la jeune femme se leva, pas le géant tout en muscle, à la peau étrangement pâle et brillante, mais l'autre. Un gars jeune, l'air ordinaire, les cheveux coiffés sur le côté et un air un peu emprunté dans son costume. Il le regarda sortir discrètement de la salle, du coin de l'œil. Deux minutes plus tard, alors qu'on annonçait son nom et sa fonction, et qu'il hochait la tête poliment avec la force de l'habitude, il les quitta du regard un long moment. Lorsqu'il jeta un coup d'œil sur le banc des spectateurs, seule la jeune femme restait. Nulle trace des deux autres, ils s'étaient volatilisés. Lorsqu'il vit la jeune femme se lever à son tour, il resta incrédule pendant plusieurs secondes. Les choses s'emballaient plus que prévu, il ne s'attendait pas à cela. Pourquoi venir à cette réunion, si c'était pour la quitter le plus vite possible ? Il décida d'attendre la fin de l'ordre du jour pour lui aussi s'éclipser, et faire sa part du contrat auprès de Léonore. Ensuite, il pourrait mettre sur la table, aux yeux de tous, les informations dérangeantes dont il avait possession. Léonore lui avait fourni non pas le moyen d'inverser les choses, mais de causer un trouble certain parmi ses opposants, il ne s'était déplacé que pour cela, jeter son pavé dans la mare, et le reste n'était que foutaises.

*

Angelo et l'inspectrice Mc Carty s'impatientaient, tandis que Silver luttait avec la grande grille d'aération. Les toilettes des femmes, en effet, jouxtaient l'un des conduits principaux d'aération des sous-sols du bâtiment, et c'était la voie la plus simple pour monter dans les étages discrètement, puis accéder au toit du bâtiment.

« Allez, grouille-toi, soupira Angelo avec agacement.

– Tu peux le faire toi-même si tu veux. Tiens cette putain de grille et ferme-là, je vais déloger ce bordel. »

Le bordel en question vint d'un coup sec, répandant une fine poussière qui fit tousser Angelo. Ils déposèrent la grille sur le côté. L'inspectrice fit la grimace face au bruit que les deux hommes firent, qui se répercuta dans les conduits.

« Bon, on a pas toute la journée, les gars, et il faut la remettre derrière nous.

– Je passe en dernier, acquiesça Silver, je m'en occupe. »

L'air du conduit était chaud et sec, alors qu'un vent permanent le pulsait vers le haut. Sous leurs pieds, une grille donnait sur un trou béant, qui descendait jusqu'à perte de vue, tandis qu'une échelle de service grimait dans le boyau sombre. L'inspectrice alluma sa lampe frontale.

Les premiers mètres furent aisés, même si le flux d'air réchauffé l'étouffait. Elle contrôla qu'Angelo la suivait bien.

« Pas de bruit, OK ? Ça résonne du tonnerre là-dedans. »

Le bruit que fit Silver en remettant la grille lui vrilla les oreilles. Elle se mordit la lèvre, se retenant de gueuler contre le grand golem, mais elle savait bien qu'il ne pouvait pas faire autrement. Elle ne pouvait qu'espérer que le bruit n'attirerait pas l'attention.

Grimper, grimper, elle avait l'impression d'être de nouveau dans les égouts, avec leurs interminables échelles. Pas d'eau stagnante ici, pas d'odeur pestilentielle, mais un bruit d'enfer dès que la pointe d'une de ses rangers frappait la paroi de métal du conduit d'aération. Le danger n'était pas de tomber, mais d'alerter tout le bâtiment en moins de cinq minutes. Une bonne dizaine de mètres plus haut, elle consulta son plan.

« C'est là, chuchota-t-elle.

– Hein ? »

Elle ignora Angelo, tandis qu'elle sortait de son sac à dos un fin tourne-vis. La plaque de métal qui lui faisait face donnait sur le sous-bassement des toits. L'une des vis sauta de ses mains et tomba dans les tréfonds du conduit. Elle rebondit plusieurs fois sur les parois, sur les barreaux de l'échelle, tintinnabulant dans tout le conduit, accompagnée d'un écho persistant.

« Saloperie ! »

Les trois autres vis étaient dans sa poche. Elle tira sur la plaque. Cette fois encore, le bruit était inévitable, elle tenta de le rendre le plus court possible, à défaut de l'atténuer. La plaque crissa, cogna, grinça, tous les sons possibles y passèrent, mais elle termina contre la poutre de soutènement à laquelle l'inspectrice s'accrocha pour se hisser. Angelo la suivit silencieusement, mais Silver eut un mal terrible à s'extraire du conduit. Sa stature était une gêne évidente, et ils durent l'aider tous les deux pour le faire

franchir l'obstacle, et au grand damne de l'inspectrice, avec un bruit qui lui parut infernal.

« Putain, si personne ne donne l'alerte, on a le cul bordé de nouilles ! fit Angelo.

– Avance », lui répondit laconiquement Silver.

Ici, plus de conduit, de tuyaux ou même de flux d'air. L'air passait bien par l'ouverture qu'ils avaient dégagée, mais ici il faisait bien plus frais. Les poutres fusaient de partout, le faux plafond de l'hémicycle était deux mètres sous leurs pieds. Le moindre faux pas les enverrait crever les fines plaques en dessous d'eux, pour finir cinq mètres plus bas, dans les rangs de l'assemblée en séance.

« C'est par là », chuchota l'inspectrice.

En effet, ils entendaient les voix en dessous d'eux. Il y avait des hauts-parleurs qui diffusaient la parole des parlophones, et celle-ci se répercutait dans toute la toiture. Les poutres formaient une voûte, celle que l'on voyait depuis l'extérieur du bâtiment, couverte de plaques d'acier courbées. De l'isolant était bourré entre les espaces laissés entre les poutres. Ils avancèrent prudemment, Silver un peu plus à son aise.

« CCCRR, FRRRRTT. Bien, merci monsieur le député. Nous allons, nous allons... »

Le son du micro raisonnait dans leurs oreilles, étrangement caverneux. Un brouhaha emplissait l'espace de la toiture, comme un immense bourdonnement venant d'une ruche, en dessous d'eux. Il était vrai que l'assemblée pouvait accueillir jusqu'à cinq cents personnes dans son hémicycle, sans compter les balcons.

« S'il vous plaît, messieurs dames, s'il vous plaît. »

La voix était réprobatrice. Le brouhaha déclina peu à peu.

« Merci. Je rappelle que nous sommes ici pour parler du projet de loi du gouvernement, intitulé “l'école de la réussite”, et non pour régler des comptes personnels, monsieur Alfred. »

L'inspectrice se hissa, franchissant une poutre épaisse. Elle se tenait sur le rebord, sur un espace d'une vingtaine de centimètres de large, la terminaison du mur de soutènement. Tous les deux mètres environ, une poutre lui bloquait le passage, qu'il fallait franchir. La lenteur des déplacements était horripilante, mais elle ne pouvait prendre de risque, ni contourner les obstacles d'une autre manière.

« Bon, c'est au tour de parole de Mr Courteau, du groupe “Cité Pure”. Je vous laisse la parole, Mr Courteau. »

Benoît Courteau était un député connu, chef de file du parti nationaliste Pureté Planaire, un bonhomme au visage rougeaud, avec une moustache fournie et un nez bulbeux. L'inspectrice en avait copieusement entendu parler, comme tous les autres citoyens planaires.

« Merci, Mr le président. Ainsi donc, nous voici sommés de voter pour un énième plan école. Après “l'école joyeuse” de Mr Pourffan, après “l'école pour tous” du ministre Lardin, voici le troisième grand plan en dix ans ! » Un brouhaha accueillit ses mots. Des paroles d'indignation, quelques applaudissements. « Oui messieurs, oui ! Trois plans en dix ans ! Et pourquoi cela ? Pourquoi, je vous le demande ! Parce qu'ils sont inutiles ! Parce qu'ils ne parlent pas aux citoyens planaires, parce qu'ils sont issus des pensées technocrates des élites du ministère ! »

De nouveau des huées d'indignation accueillirent ses propos. L'inspectrice ne pouvait s'empêcher d'écouter, malgré l'effort physique et la concentration que lui demandait sa progression.

« Quant à mon parti, et le groupe que je représente, nous avons fait le pari de proposer un contre-projet. Un projet populiste, dans le noble sens du terme, un projet simple, accessible, compréhensible par tous. Le projet de la réussite ! Ce projet, messieurs, c'est l'école tire-bouchon ! » Des éclats de rire fusèrent çà et là, avant de mourir. « S'il vous plaît, je vous ai laissés parler ! grogna Mr Courteau. Le tire-bouchon représente pour moi le catalyseur, il exerce une traction positive et révèle le potentiel caché à l'intérieur de chaque élève-bouteille. Il faut revenir à des images fortes, que les citoyens planaires comprennent. Le tire-bouchon est à la fois un outil noble, comme doit l'être notre école, et il s'ancre dans la tradition, comme elle doit le faire également. C'est un outil simple et efficace, loin des tarabusteries de ces technocrates qui ont confisqué le pouvoir. Le peuple veut un retour aux sources, aux choses simples et fortes qui font notre grandeur ! Nous ne voulons plus de cette élite et de son école dans laquelle nous ne nous reconnaissons plus. »

Un chaos terrible accueillit ces derniers mots. L'inspectrice se tourna vers ses deux acolytes.

« On y est presque, grouillez-vous pendant qu'ils ne nous entendent pas.

– Putain de poutres, grogna Angelo.

– On est arrivé de l'autre côté, on y est presque. »

En bas, le bruit s'affaissa peu à peu, sous les appels au calme du président de l'assemblée.

« Messieurs, messieurs... »

L'inspectrice repéra la plaque qui donnait sur le couloir supérieur des bureaux de l'assemblée. C'était là que leur homme avait son espace attitré, mais il leur fallait encore vérifier quelque chose.

« Silver, occupe-toi d'ouvrir. Angelo, avec moi. »

Ils trouvèrent un espace propice, il y avait plusieurs fines ouvertures, de moins d'un centimètre, par lequel on pouvait voir entre les interstices du faux plafond. Il fallait descendre le long des poutres soutenant le plafond, et en s'allongeant d'une manière très inconfortable, ils purent plaquer leurs visages contre les plaques, de manière à apercevoir l'assemblée réunie. Il fallait vérifier qu'Hans Bugger était bien là.

« Messieurs dames, les débats sont levés pour ce matin concernant le projet de l'école de la réussite. Nous allons accueillir maintenant le général Mc Curtney, qui intervient en urgence devant nous, comme demandé par l'Assemblée. »

Un brouhaha accompagna ces mots. L'inspectrice tentait de repérer le visage d'Hans Bugger parmi les nombreuses têtes, mais elle voyait surtout le sommet des crânes, d'ici. Elle vit avec une étrange fascination entrer le général, en tenue d'apparat, qui vint se placer sur l'estrade, devant le parlophone. L'assemblée était mutique, solennelle.

« Mon général, je vous laisse la parole, dit le président. Mais je suis au regret de vous demander de faire court, car c'est bientôt l'heure du repas... »

L'inspectrice ne put détourner son regard de l'homme qui enleva son képi d'un geste raide. Ses médailles brillaient sur sa poitrine, et son torse bombé semblait comme couvert d'écailles.

« Je comprends, monsieur le président, je comprends. J'irai droit au but, comme nous autres militaires avons l'habitude de le faire. Mesdames messieurs les députés. » Il s'inclina sèchement en un salut martial, faisant claquer les talons de ses chaussures cirées. « Messieurs les députés, à cet instant même où je vous parle, des hordes de sangsues étrangères suçouillent goulûment les tétines de notre mère nation, déroband le

bon lait nourricier à ses enfants légitimes ! Les laisserons-nous aller plus loin ? Les laisserons-nous se glisser entre les rondes fesses maternelles, pour délivrer leur semence putride à la quête de l'ovule nationale qu'est notre belle Assemblée Planaire ? » Ce disant, il fit un geste englobant le toit sphérique de l'amphithéâtre de l'Assemblée. « Aujourd'hui, notre reine nation a besoin de son peuple, ensemble nous ferons tourner court à cette orgie étrangère et nous défendrons la pureté de notre cité éternelle ! Cette heure est historique, pour rien au monde je ne voudrais être ailleurs, car nos noms à tous resteront dans l'histoire. Je servirai ma patrie en soldat, je vous demande de la servir en dignes représentants de son peuple orphelin ! L'armée a plus que jamais besoin de ses moyens, et je viens solliciter ici une rallonge au budget annuel qui nous a été alloué. Il en va de la survie de notre civilisation ! »

L'assemblée partit en acclamations et en vivats, les députés se levèrent, hélèrent, brandirent leur poing vengeur. Nul ne pouvait rester de marbre lorsque le péril les menaçait tous et toutes. Lorsque les vivats eurent baissé un peu en intensité, le Président de l'Assemblée se pencha vers son micro, visiblement ému.

« Merci pour ce magnifique discours très imagé, mon général. »

L'approbation vint comme un seul homme de toutes parts de l'amphithéâtre. Des guerres politiques, des oppositions stériles, des animosités qui minaient habituellement les débats, il ne restait plus rien qu'une union sacrée, les représentants du peuple enfin soudés en une cause commune digne d'être portée. Mr Courteau se dressa, les bajoues frémissantes.

« Mon général, mes hommes sont à vous ! »

Les membres du groupe "Cité Pure" partirent en un concert d'applaudissements. En cet instant, le général Mc Curtney transpirait visiblement de la fierté d'appartenir à l'armée

d'une si noble cité. Les larmes aux yeux, il salua l'Assemblée d'un bref hochement de tête, ses talons claquant l'un contre l'autre alors qu'il se retournait et quittait l'amphithéâtre, porté ailleurs par l'appel du devoir.

L'inspectrice était fascinée par ce qu'elle voyait, le brassement de l'assemblée, ce monde à part, comme une cité dans la cité, tout cela se déroulait sous ses yeux. Dehors, d'autres scènes ubuesques se déroulaient, mais ici était décidé tout ce qui ruisselait ensuite dans la cité planaire, c'était là la tête de la cité, disait-on. S'il y avait bien un endroit sérieux dans cette maudite ville, ça aurait dû être ici, dans cet amphithéâtre où l'on gouvernait, où l'on conduisait la société. Elle fut tirée de sa contemplation par la voix pressante d'Angelo.

« Eh ! C'est bon, je l'ai repéré, tu passes la journée là, bordel ?

– Hein ? Où ça ?

– Je l'ai vu, je te dis, fais pas chier, on y va ! On aura déjà bien du bol si on arrive à se tirer d'ici... »

L'inspectrice n'était pas encline à se fier à un type du genre d'Angelo, mais le temps pressait, avec mauvaise grâce elle se releva et s'agrippa aux poutres pour les escalader jusqu'à eux. Silver avait délogé la plaque qui menait dans un conduit d'évacuation des fumées d'incendies et il les attendait impatiemment. D'après ses plans, le bureau du député devait être à moins de dix mètres d'eux, et ils devaient atterrir dans un couloir qui y menait. Elle se glissa la première, le tunnel était exigu, et surtout il n'y avait pas d'échelle, elle prit appui avec son dos contre la tôle froide puis avec ses pieds devant elle pour se caler. Elle descendit lentement. Une fois plaquée contre la grille, n'ayant aucune place pour se tourner ou même s'accroupir confortablement, elle observa au

travers les interstices. Il n'y avait personne, mais elle entendait des voix. Deux minutes passèrent, et elle décida de commencer à dévisser la plaque. Cette fois-ci, c'était un boulon de son côté qu'il fallait desserrer, et les trois premiers ne posèrent pas de problème. Lorsqu'elle tenta de défaire le dernier, le boulon tourna dans le vide, la vis suivant le mouvement, il ne se desserrait pas d'un pouce.

« Merde !

– Hein ? »

C'était la voix d'Angelo. Elle fut prise d'une bouffée de panique, la grille était indécoiçable, il n'était même pas possible de la tordre avant de l'avoir au moins desserrée d'un peu. L'idée de rester stupidement bloquée ici lui monta à la tête, une honte et une humiliation fulgurante emplit tout son corps, elle entendait les coups sourds de son cœur se répercuter contre ses tympanes, puis l'image du pied de biche surgit du chaos.

« Le pied de biche ! siffla-t-elle à Angelo, qui la regardait d'en haut.

– Quoi, le pied de biche ?

– Passe-le-moi, empaffé !

– Grmmlm... »

Elle l'entendit demander l'outil à Silver, puis il tendit son bras autant qu'il put vers elle, mais elle était encore deux mètres en dessous, tout au moins.

« Tu récupères ?

– Arrête ! T'es cinglé ? » Elle chuchotait d'une voix tendue et pressante. « Descends, abruti, ça va faire un boucan d'enfer !

– Putain... »

Angelo commença la descente à une vitesse d'escargot, comme elle l'avait fait elle-même. Arrivé à un mètre au-dessus d'elle, elle le héla.

« C'est bon ! File ! »

Il se contorsionna pour passer l'outil sans racler la tôle du conduit et le glisser sous lui.

« C'est bon ! »

Elle vint placer la tête fendue de la tige contre le boulon et força. Rien. Elle se tendit, la sueur et l'inconfort l'enrageait, elle tira, poussa, tordit tant qu'elle put.

« Enfoiré de boulon de merde !

– Qu'est-ce que tu fous ? Pourquoi tu dévisses pas ? »

Elle aurait volontiers balancé le pied de biche dans le fondement de son abruti de coéquipier, mais elle gardait tout le souffle d'air qu'il lui restait. Non, il ne bougeait pas. Elle s'affaissa contre le métal froid.

« Bon, tu te manges, tu crois que c'est confortable, là ? Je suis suspendu comme un con !

– Ta gueule, quand tu as les pieds au sol, t'as l'air tout aussi con ! »

Sa hargne l'incita à recommencer. La seule autre option était Silver, mais elle doutait qu'avec sa corpulence, il puisse venir ici sans faire un boucan du tonnerre. Elle tira, un cri sortit d'entre ses lèvres, un CRAC sonore retenti, la plaque commença à basculer, elle poussa un glapissement d'étonnement et plaqua sa main contre la plaque supérieure avec un BANG tonitruant, elle évita de justesse que la lourde grille ne s'écrase au sol, un mètre plus bas, en l'attrapant d'une main qu'elle glissa dans un des interstices. Elle parvint à la dégager et la poser sur le sol, les oreilles aux aguets. Selon toute vraisemblance, l'alerte aurait dû être donnée, ou au moins quelqu'un aurait dû accourir

pour s'informer de l'origine du bruit soudain, mais il n'y avait personne. Un éclat de rire unique fusa d'un des bureaux, plus loin. Elle dégaina son Magik Gun.

Angelo la rejoint, ils avaient convenu que Silver les attendrait en haut, le conduit étant tellement étroit qu'il n'était même pas sûr qu'il aurait réussi à le traverser, quand bien même il eut essayé. L'inspectrice s'approcha de la porte la plus proche.

« Bureau 404, on y est presque ! »

La moquette rouge qui tapissait le sol était au moins utile en une chose, elle étouffait leurs pas. Ils se glissèrent dans l'angle du couloir, vers le bureau 406. C'est au moment où l'inspectrice observait un ficus en pot, placé à sa droite, qu'elle vit la porte d'un bureau s'ouvrir à la volée. Elle plongea, le type sortit, regarda dans sa direction vaguement, en riant.

« T'es con, Berlier ! En tout cas, merci, j'aurais cherché des heures pour cette connerie !

– Pas de quoi, mon gars ! C'est l'article 38 que tout le monde connaît, le reste passe à la trappe. C'est toujours pareil... »

Elle regarda le type s'éloigner, s'éloigner, passer enfin dans le coude que faisait le couloir, un peu plus loin. Elle soupira.

« Allez ! »

Angelo lui passa devant, son arme pointée devant lui.

« Attends ! Mais quel con... »

Le bureau 406 était bien là où on l'attendait, entre le bureau 405 et 407, ce qui était rassurant. La porte était entrouverte, et Angelo la poussa sans ménagement avant que

L'inspectrice ne put l'arrêter. Elle avait entendu du bruit, quelqu'un s'affairait à l'intérieur.

« Bouge pas, connard », tonna Angelo, en pointant son arme. « Le moindre son, t'es mort ! »

L'inspectrice se glissa à l'intérieur. Un type en costume sombre se tenait debout, les mains en l'air, tandis qu'à ses pieds, un petit amas de feuilles volantes gisaient au sol dans le plus grand désordre.

« Mais mais... »

L'inspectrice rangea son Magik Gun, puis s'approcha, sa main plongeant dans la poche de sa veste. Le type recula, il la fixa avec des yeux grands ouverts, comme s'il ne comprenait définitivement pas les images que lui envoyaient ses yeux, et il ne réagit pas quand elle lui envoya son poing de métal sur la tempe. Il poussa un soupir mêlé à un glapissement, puis tomba comme petit tas de chiffon au milieu de ses papiers.

« Cherche », cracha l'inspectrice.

Mais Angelo n'avait pas attendu son ordre et il fouillait déjà les armoires, l'inspectrice fonça sur le casier du bureau. Dans ce dernier, qu'elle força avec le pied de biche, elle trouva une boîte en carton carrée. À l'intérieur, se trouvait des agrafes, une perceuse et quelques fournitures de bureau. Seul son œil expert lui permit de repérer que le fond de la boîte était trop profond pour être honnête. Elle se saisit d'une paire de ciseaux posée sur le bureau, força sur l'un des coins du fond de la boîte et parvint à le percer. En faisant levier, elle sortit la lame de carton épais qui servait de cache. Dessous, le disque était posé dans un morceau de gaze blanche. C'était un petit objet rond, étrangement froid au toucher, d'un gris un peu trouble mais transparent, sur lequel on voyait le dessin

d'un plan urbain nettement dessiné. Le matériau ne renvoyait étonnamment aucun reflet, la fenêtre étant pourtant juste devant elle.

« Je l'ai ! dit-elle à Angelo en lui montrant le disque. On se tire. »

Il ne se fit pas prier, il jeta un coup d'œil dans le couloir, avant de s'engager. Une fois revenus à la grille, ils remontèrent le conduit, ce qui s'avéra bien plus physique que la descente. L'inspectrice était plus tendue que jamais, c'était un petit miracle que personne n'ait donné l'alerte jusqu'alors et elle détestait dépendre de la chance. Mais la course contre la montre avait commencé, le mec assommé allait reprendre ses esprits d'un instant à l'autre, il fallait être en bas avant que l'alerte ne soit donnée et le bâtiment bouclé. Ils ne purent prendre la précaution d'évoluer en silence, cette fois-ci, aucun d'eux ne parlait, ils serraient les dents et s'activaient aussi vite qu'ils le pouvaient. L'inspectrice sentait ses bras qui la cuisaient, ses muscles déjà endoloris à force de serrer les poutres et les barreaux d'échelle. Ils franchirent de nouveau la voûte de l'assemblée, sous la toiture arrondie, puis commença la redescente. Maggy étouffait sous l'air pulsé chaud et sec, ses poumons semblaient s'être rétrécis de déshydratation, et la pensée d'arriver juste un peu trop tard, de tout gâcher, la prit à plusieurs reprises, une sorte de panique furieuse qu'elle chassait de plus en plus difficilement. Lorsqu'elle se releva, son arme à la main, dans les toilettes des femmes, elle fut surprise de ne pas être interpellée sur le champ. Il n'y avait personne. Ils dégagèrent péniblement Silver, qui bataillait pour faire passer le sac avec leur matériel. Ils auraient pu l'abandonner en haut, les outils qu'il contenait n'étaient plus utiles, mais l'inspectrice ne voulait pas donner des indices supplémentaires à leurs poursuivants. Ils sortirent avec leurs mains plongées dans leurs vestes, crispées sur la crosse de leurs armes. L'inspectrice n'était même plus préoccupée par leur allure, celle de malfrats prêts à tirer sur le premier qu'ils

croiseraient, et ce ne fut que face au regard éberlué de plusieurs personnes qu'elle se détendit enfin.

« Marchez normalement, merde ! » siffla-t-elle à ses deux coéquipiers.

Elle-même montra l'exemple, retirant sa main de la crosse de son arme et en avançant comme si elle revenait du marché, l'essoufflement et la sueur en plus. Personne ne tenta de les arrêter lorsqu'ils rejoignirent l'avenue qui les mèneraient vers un abri sûr.

Chapitre vingt

La capture

L'inspectrice marchait d'un pas vif, suivie comme son ombre par ses deux bulldogs. Elle avait conscience de leurs regards posés sur son dos, elle savait également que le disque était dans sa poche et qu'ils le désiraient tous les deux. Si elle était confiante qu'ils ne tenteraient pas de le lui dérober ici, en plein milieu d'une voie passante, la protection de la foule ne durerait pas éternellement. Elle ne s'imaginait pas une seconde que l'un ou l'autre n'eut de scrupule à l'abattre froidement pour s'emparer du butin. Elle était prise dans ces considérations lorsqu'elle bifurqua sur la droite, dans une ruelle moins fréquentée. C'était un raccourci qu'elle connaissait, rapide et sûr. Elle gardait un œil sur ses deux compagnons, ce qui expliqua qu'elle ne s'aperçut pas tout d'abord que plusieurs silhouettes les entouraient. Lorsque Silver plongea sa main dans son manteau, imité par Angelo un battement de cils plus tard, elle se jeta de côté, derrière un pan de mur qui dépassait sur le trottoir. Des tirs retentirent tout d'abord.

« BANG ! BAOUM ! BANG ! »

Elle ne fit pas feu elle-même, pourtant elle vit Silver lâcher son arme, l'épaule ensanglantée. Angelo plongea lui aussi au sol. Incrédule, elle resta figée, le doigt pressé contre la gâchette, le canon tourné vers Angelo. Un sifflement lui fit tourner la tête, il y

avait de la fumée, juste à côté d'elle. En face, des silhouettes féminines noires grouillaient soudain, pourquoi ne les avait-elle pas vues plus tôt ? La fumée blanche se répandait vite, elle s'échappait d'un contenant en métal, cylindrique. La fumée lui masqua la vue, elle tira sa balle d'entravement en direction des silhouettes noires et plongea sa main dans les replis de sa veste pour saisir une bulle de gravité. Elle avait conscience de l'urgence de se sortir de ce traquenard.

La fumée avait une odeur et un goût piquant, un peu comme de la menthe. C'était agréable, très agréable même. Elle se surprit à sentir son sourire sur ses lèvres, elle avait une petite chose ronde dans la main, une bulle bleutée, brillante, blanche et froide. Elle la regarda, comme fascinée, c'était beau, des petites perles blanches, comme de petits flocons tombaient à l'intérieur, elle sentait qu'il fallait qu'elle fasse quelque chose, mais tout sentiment d'urgence l'avait quittée. Il y avait eu une urgence, pensa-t-elle, elle en était sûre, mais elle ne savait plus pourquoi. Ses yeux papillonnèrent, elle était heureuse de pouvoir dormir, enfin. Tout cela était terminé, elle allait vivre dans un monde de rêve, elle se réveillerait le lendemain matin et tout serait réglé.

*

Millie veillait sur leur protégée. Dolorine leur avait dit de la traiter comme elles l'auraient fait d'une sœur, alors c'était ce qu'elle faisait. Elle vérifiait qu'elle respirait bien, que rien ne la gênait. Elle s'éclipsa de la pièce un instant, le temps de croiser le regard de Lou.

« Elle bouge un peu, elle va se réveiller ! »

Sa sœur hocha la tête, silencieuse, avant de s'éclipser à son tour. Dolorine voulait être informée aussitôt.

La mère noire se tenait debout devant les deux hommes attachés, elle fixait les yeux glacés du géant blessé.

« Ainsi, tu reconnais avoir tué Salvora ? »

Silver lui jeta un regard froid. Il avait l'épaule poisseuse de sang à moitié séché et l'abdomen qui saignait également abondamment.

« J'ai tué la gonzesse que tu décris dans les égouts, oui. J'étais là pour ça. Je ne savais pas qu'elle s'appelait comme ça, ni que c'était une de tes sœurs. Maintenant, finissons-en.

– Tu n'as pas peur de mourir ? » lui demanda la mère noire, avec une drôle de déception dans la voix.

Elle s'était attendue à un assassin différent et à une joie plus extatique. Sa vengeance avait un goût amer.

« Non, mais je tue toujours proprement quand je le peux, je te demande la même faveur. Si tu ne veux pas, soit, tant pis. »

Dolorine aurait aimé lui faire souffrir le martyr, mais ce n'était pas sensé, ça n'apporterait rien de bon, et ses filles avaient déjà trop vu de choses horribles. Elle leva le canon de son pistolet, visa le front du géant qui la fixait toujours avec un calme inhumain. Si l'autre jeune homme semblait affolé, le golem, lui, restait aussi froid que la glace de ses yeux.

« Pour Salvora », dit-elle en appuyant sur la détente.

La balle le frappa en plein front, et il s'affaissa contre le mur en béton. Le son et l'odeur de poudre lui agressèrent les oreilles et le nez.

« Moi je n'ai tué personne, je n'ai tué personne ! » glapit le jeune truand survivant.

Dolorine le toisa d'un œil dur.

« Je n'y crois pas une seconde. Tu n'as peut-être pas tué l'une de mes sœurs, c'est possible. Nous n'avons pas de preuve concordante, mais que tu as tué, ça on le sait. »

Il se recroquevilla devant elle, et elle sentit un profond mépris pour cette créature prostrée. Ils tuaient, ils étaient brutaux, mais ils n'avaient pas une once de courage en eux. Mais avant qu'elle ne puisse statuer de son sort, Lou s'approcha avec excitation.

« Mère, la jeune prisonnière se réveille !

– Oh ! » Le visage de la mère noire s'éclaira. « Apportez-nous des boissons et rejoignez-nous, mes filles. Portez-la doucement dans la salle d'audience. »

La jeune femme remuait en effet faiblement, allongée sur des coussins rouge écarlate, gonflés et soyeux, ses cheveux bleus et sa peau pâle lui donnaient une apparence spectrale au milieu de toutes ces couleurs chaudes. Dolorine la trouvait belle, elle regardait sa respiration soulever doucement son bras et sa main et elle se pencha en avant pour lui caresser la tempe. Minéola, à côté d'elle, lui jeta un regard étonné.

« Pourquoi tant d'égards, mère ? N'est-ce pas une concurrente ? »

– Minéola, ne soit pas bête. Concurrente mais pas ennemie, et c'est une jeune femme, un peu idéaliste peut-être, mais qui a beaucoup en commun avec nous. Nous n'allons pas massacrer et torturer la moitié de la ville sans discernement, je veux seulement parler avec elle, pourquoi lui ferais-je du mal ?

– Elle est dangereuse, sans quoi elle n’aurait pas trouvé le disque, et ses deux acolytes ont assassiné certaines de nos sœurs. »

Dolorine ne répondit pas. Elle regardait la jeune femme qui prit une grande inspiration, ses paupières prises de soubresauts. Elle papillonna des yeux, s’agitant, puis tenta de se dégager les mains, mais ses liens l’en empêchaient. Ses yeux formaient deux fentes étroites, blessés par la lumière, et Dolorine pouvait sentir à la fois sa peur et sa colère.

« Doucement, ma chérie, lui dit-elle d’une voix tendre. Tu n’as rien à craindre ici, je te l’assure. »

La voix de la jeune femme était rauque, un effet secondaire de la drogue qu’elles lui avaient administrée.

« Je suis où ? Lâchez-moi !

– Personne ne te tient, mais on t’a attaché les mains. C’est pour notre sécurité à nous, tu comprends ? Ce n’est pas comme si tu voyageais avec deux malfrats criminels et que tu avais déjà tué toi-même. »

La jeune femme parvint à la fixer du regard, ses yeux troublés par la peur.

« Qui êtes-vous ? Vos traits me disent quelque chose. »

Dolorine rit doucement.

« Non, tu ne m’as jamais vue, mais tu as croisé nombre de mes filles. Parfois consciemment, parfois à ton insu. Je suis la Mère Noire. »

La jeune femme s’assit pour mieux la regarder, Dolorine souriait toujours. Autour d’elle, ses filles se détendirent un peu, certaines sourirent également à la nouvelle venue.

« Qu'est-ce que vous me voulez ? Qu'est-ce que je fais ici ? Vous prenez des risques à me séquestrer.

– Holà ! Tout de suite les grands mots. On ne te séquestre pas, et tu es recherchée activement par les autorités. La SIN est bien embarrassée, tu sais. » La mère noire caressa du bout des doigts la joue de la jeune femme, ses filles suivirent sa main des yeux, soudain tendues, et la jeune femme elle-même l'observa faire sans broncher. « Tu es là à cause de ceci. »

Elle lui présenta le disque gris, sur lequel on pouvait lire nettement les voies de circulation et les masses sombres des bâtiments représentés.

« Vous vouliez voler ce disque ? cracha l'inspectrice. Vous roulez pour le Commandeur Alpha ?

– Oui et non, mignonne. Je roule pour moi et pour nous. Pour ma communauté. Bref, je veux tout savoir, ce que tu sais, ce que tu cherches, de qui tu tiens tes ordres si tu n'agis pas par toi-même.

– Et si je ne parle pas ? La torture ? »

La jeune femme la fixait de ses yeux bleu-gris intenses. Dolorine l'observa tendrement un instant, avant de répondre.

« Je ne pense pas que ce soit nécessaire, mais je veux mes réponses. Allons, je ne suis pas ton ennemie. Pour te convaincre, sache que j'ai perdu de nombreuses sœurs pour ce disque maudit. Ton copain, le golem, a tué l'une d'elle.

– Ce n'est pas mon copain. J'ai fait équipe avec eux faute de mieux, il ne me restait rien d'autre. Désolé pour ces filles, mais de mon point de vue, ça ne change rien.

– Je me doutais que ce n’était pas tes amis, tu sais. Le golem est mort, on ne tue pas mes sœurs impunément. Et voilà ce que je veux protéger. »

Elle fit un geste englobant les nombreuses jeunes filles qui écoutaient attentivement, tout autour d’elles. La jeune femme ne réagit pas à l’annonce de la mort de son coéquipier de fortune. Dolorine posa le disque sur un coussin, derrière elle.

« Bref, me voilà bien embêtée avec ce disque, qui me tombe entre les mains de nouveau. Mais commençons par qui tu es... Tu connais la chanson, je recoupe avec mes propres sources, donc je serais malheureuse que tu ne collabores pas, je t’aime beaucoup et je ne voudrais pas que ça tourne au vinaigre. S’il te plaît. »

Cette dernière marque de politesse semblait sincère, Maggy se détendit un peu.

« Je suis l’inspectrice Mc Carty, de la SIN, et j’enquête sur les enlèvements, du moins c’était le cas au départ...

– Hum ? Et ces enlèvements ? »

La jeune femme la regarda longuement avant de parler.

« C’était une créature nommée le Cerveau qui récupérait les victimes, il était formé lui-même de tous les cerveaux de ces malheureux agrégés entre eux. Nous l’avons neutralisé.

– Une bonne chose de faite, l’encouragea Dolorine. Et donc, que cherches-tu avec ce disque ? L’affaire des enlèvements semble réglée, pourtant ? »

Cette fois, elle perçut que la jeune femme se tendait, qu’elle avait des yeux suspicieux.

La question était sensible. Dolorine soupira.

« Écoute, je navigue là-dedans moi aussi, tu sais, avec mes filles. Je ne suis pas sous les ordres d’un tel ou d’un tel. On est des concurrentes pour ce disque, et encore c’est à

voir, mais je ne te veux pas de mal. Vraiment pas. Tu pourrais être l'une de mes sœurs, en vérité, tu as tout pour. D'ailleurs, si tu le souhaites, je t'accueillerais volontiers. Non, non, dit-elle avant que sa prisonnière ne put reprendre la parole, ne répond pas tout de suite, je ne veux pas d'élan irréfléchi, juste garde la proposition dans un coin de ta tête, c'est tout. Mais je tiens à ma question : pourquoi ce disque ? »

L'inspectrice soupira et regarda attentivement les visages autour d'elle.

« Bon, je ne vais pas te faire un mauvais procès, tu as l'air sympathique, mais j'ai appris à me méfier... »

Dolorine hocha la tête avec une mine grave.

« Nous aussi. C'est ce que ça nous fait à toutes, on se tire dans les pattes, on oublie qu'on est toutes des sœurs et qu'on devrait se protéger plutôt que de se regarder en chiennes de faïence. Je te tends la main. »

L'inspectrice eut une moue dubitative.

« OK. Alors le deal, c'est que je parle, et que tu me parles aussi. Tu es qui, exactement ?

– Je suis la fondatrice d'une sororité, une communauté de jeunes femmes, quoi. On se rassemble pour se protéger, se défendre, entre autre contre le système avec lequel tu te débats. On a eu des décès et des filles enlevées.

– Et pourquoi tu cherches ce disque. Dis-le-moi, et je te dirais aussi pourquoi je le fais. »

La mère noire resta mutique un instant, hésitante.

« Bon, tu es en situation de défaveur, je me dois de montrer l'exemple... Je sais que ce disque est de grande valeur, puisqu'on tue pour l'obtenir, et que nombre de gens puissants le recherchent activement. Je sais qu'il y a une carte gravée dessus, une carte

synchronisée. Ce que je n'ai jamais su, et j'espère que tu vas pouvoir m'aider, c'est là où cette carte mène. Où, ou vers quoi. »

L'inspectrice la fixa en silence, elle tenta d'étirer son dos noué, ses liens qui maintenaient ses mains dans son dos la gênaient. La mère noire fit un geste du menton vers l'une des filles assises derrière elle.

« Lou, masse-lui le dos, s'il te plaît. »

Une jeune femme vint s'agenouiller derrière son dos, et l'inspectrice la scruta du coin de l'œil, figée. Lorsque les mains se posèrent sur son dos et commencèrent à dénouer ses muscles, avec une douceur tangible, elle se laissa aller. Après la peur intense, elle sentait en elle un certain soulagement. Pendant ce temps la Mère Noire, qui l'observait, semblait lire dans ses pensées.

« Tu aurais pu plus mal tomber, ma chérie. Nous n'étions pas les seules à te courir après, tu sais.

– Je m'en doute, répondit l'inspectrice avec son premier sourire sincère. Pour ce qui est du disque, puisque je vous dois une réponse, il mène à un certain Commandeur Alpha. C'est du moins ce qu'on a pu retirer des lettres trouvées dans l'ancre du Cerveau. C'est censé être le noyau central du système, de ce qui verrouille la société. Je ne sais pas ce que c'est, ni où il se trouve, mais cette carte est censée y mener. »

Dolorine approuva de la tête doucement.

« Merci infiniment pour ta sincérité, inspectrice. Tu peux m'appeler simplement Dolorine, par ailleurs.

– Je m'appelle Maggy, répondit la jeune femme.

– Bien, Maggy... Et que ferais-tu en présence du Commandeur Alpha ? En as-tu une idée ? »

L'inspectrice mit un certain temps à répondre, elle semblait perdue dans ses pensées.

« Il y a plusieurs options, en vérité. Je peux retourner avec lui à la SIN, mais c'est très risqué, je me demande jusqu'où vont les ramifications du réseau de ce Commandeur. Jusqu'à maintenant, fonctionner en solo a plutôt semblé fonctionner. »

Minéola prit la parole. Ses filles avaient été attentives jusqu'à maintenant, mais elle fut la première à oser parler.

« C'est un pari plutôt risqué, non ? »

L'inspectrice se tourna pour lui faire face.

« Oui. Je ne crois pas qu'il y ait de pari non risqué, je veux dire, c'est une guerre où l'on laisse forcément des plumes. J'ai l'impression, du moins.

– Pour ce qui est d'y laisser des plumes, ce n'est pas ma communauté qui va te dire le contraire, ma toute douce, lui dit Dolorine. Mais n'y a-t-il pas d'autres voies possibles ?

– Comme quoi ?

– Comme discuter, coopérer, négocier. Je ne sais pas. La guerre égrène son lot de morts.

– Tu n'as pas tort, Dolorine » Elle s'arrêta un instant, comme si elle n'était plus sûre du prénom de son interlocutrice. « Mais je travaille pour la SIN depuis un bon nombre d'années maintenant et je sais une chose. On ne négocie pas, on ne traite pas avec le système, on se fait corrompre. C'est comme ça qu'il fonctionne, on se dit qu'on va faire avec, trouver des arrangements, et c'est là-dessus qu'il prospère. Tu es à lui une fois que tu as dit cela. »

Dolorine rit doucement, un rire mi-amusé, mi-triste.

« Ce n'est pas faux, on est toutes confrontées aux mêmes choix, hein ?

– Oui, soit tu te mets en guerre, tu reprends ta liberté, et te voilà paria, une femme à abattre. On ne nous laisse pas le choix de faire partie de la société ou non, du système, tu le remarqueras bien. Soit on se dit qu'on doit vivre avant tout, qu'on ne peut pas tout sacrifier et on fait des compromis. De compromis en compromis, on taille notre liberté bout après bout, on finit esclave du système, on finit dévorée. On revendique un confort de vie, le droit à une vie heureuse, et on s'enchaîne d'autant.

– Et si on résiste, on devient quoi exactement ? demanda Dolorine avec une mine curieuse.

– Je ne sais pas, souffla l'inspectrice. C'est bien le problème, je n'en sais absolument rien. Je ne crois pas que ce soit prévu dans le programme, peut-être qu'on t'élimine simplement. Je ne connais personne qui soit allé de l'autre côté de la barrière puis revenu.

– Eh bien, nous voilà bien emmerdées avec ton disque et ses choix impossibles, dirait-on, ma toute belle. C'est le genre d'objet qui attire le malheur, ça se sent à plein nez. Que dirais-tu de détruire ce disque ? »

L'inspectrice ne put cacher sa colère, ce qui fit rire Dolorine.

« Allons, détends-toi, je ne prends pas de décision à la légère, mais c'est une option qui se défend. » Elle vint poser un baiser léger sur le front de l'inspectrice, qui la laissa faire sans réagir. « Je vais aller siéger en conseil avec mes filles, je te laisse avec quelques-unes d'entre elles, pour que tu ne te sentes pas seule, et je reviens te voir après cela. Ça te va ?

– Ai-je le choix ? répondit l'inspectrice, sarcastique.

– Non, mais tu pourrais être contre. Je me préoccupe de le savoir. »

La jeune femme haussa simplement les épaules, comme pour signifier son indifférence.

Dolorine se leva et sortit de la salle d’audience, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur les épais tapis qui couvraient le sol de pierre.

Ses filles étaient enflammées.

« Elle va nous apporter des tas d’emmerdes, cette fille ! Il ne faut pas mettre les mains dans ce que l’on ne comprend pas, mère, lui dit Minéola.

– Ce disque, sa présence ici, tout cela mènera à de nombreuses difficultés ! Relâchons-la tant que l’on peut et tenons nous en retrait, comme on le fait d’habitude, mère ! » renchérit Millie.

Dolorine leva les mains pour réclamer le silence.

« Doucement, doucement, vous n’avez visiblement pas compris une chose, mes filles, les emmerdes nous sommes dedans et jusqu’au cou. Il ne s’agit plus de savoir comment les éviter, mais comment en sortir sans trop prendre de coups. Cette jeune femme n’est pas animée de plus mauvaises intentions que nous, c’est une jeune femme qui tente de vivre, comme nous toutes !

– Oui, mais elle nous entraîne dans des eaux bien trop risquées, cela menace la communauté !

– La communauté est menacée, déjà. Ils savent, par “ils” je parle de ceux qui cherchent le disque, je parle de ceux qui sont derrière tout cela, ceux qui ont tué nos sœurs. Ils sont nombreux, ils savent qu’on a enlevé cette inspectrice, ou ils le sauront bien vite, il est

impossible d'être discrètes en enlevant trois personnes en pleine rue, et nous ne sommes pas plus à l'abri d'une fuite de chez nous. »

Un brouhaha assourdissant retenti à ses oreilles. Les paroles indignées s'entrechoquaient et ricochaient les unes sur les autres, se rendant inaudibles. Millie réclama le silence, elle se tourna vers sa Mère.

« Je suis d'accord, elle n'est pas une ennemie, et nous sommes d'ores et déjà visées. Il est même possible qu'il y ait des taupes parmi nous, une espionne parmi les espionnes, pourquoi pas ? Mais que peut-on faire ? Que proposes-tu ?

– Ce Commandeur Alpha, en supposant qu'il existe, comme ce Cerveau...

– Le Cerveau existait, Mère, lui assura Lou, j'ai été moi-même dans les restes de son terrier. Elle dit la vérité sur ce point !

– Bien sûr qu'elle dit la vérité, soupira Dolorine, mais cela ne change rien. Ce Commandeur Alpha, s'il existe bien, il risque de vouloir une vengeance, ou de neutraliser ceux qui lui sont hostiles, ou simplement qui représentent pour lui un danger. On sera sur la liste, mes filles, j'en ai peur. Alors que faire ?

– Aidons-la à neutraliser ce Commandeur Alpha ! proposa l'une des filles.

– Ce serait bien trop risqué, Mère, s'indigna Minéola. On ne sait pas où l'on va !

– La seule solution que j'aperçois, c'est de la suivre.

– Pardon, Mère ? questionna Millie.

– Oui, de la relâcher, de la laisser aller jusqu'à l'antre du commandeur Alpha, nous la suivons sans la perdre de vue, on observe et on intervient ou non, selon comment tout cela tourne. »

Mille la regarda avec circonspection et une certaine tristesse dans ses yeux noirs.

« Mais Mère, vous aviez l'air de l'apprécier...

– Oui, elle me touche. Mais la communauté passe avant tout, je ne peux pas risquer nos vies à toutes simplement pour elle. Elle n'est pas une sœur. Si c'était le cas, le problème se poserait autrement.

– Dans tous les cas, quelle que soit la décision prise, il ne faut guère tarder, sous peu il sera trop tard, les tança Millie.

– Je vais le lui annoncer, puis nous lui remettrons le disque. Elle partira demain matin, cette nuit c'est trop risqué, mais elle ne restera pas ici, nous lui trouverons une cachette sûre. D'ici là, tout sera barricadé ici. »

Ses filles avaient la mine sombre et cela rappela à Dolorine les moments pas si lointains où résonnait dans ses oreilles l'annonce de la mort de Salvora, Jenne et Causie. Elle se leva, suivie par ses filles, pour rejoindre la salle d'audience.

L'inspectrice écoutait avec attention, concentrée pour ne rien oublier, elle semblait pourtant un peu perdue. Mais Dolorine savait qu'elle accepterait, elle la devinait comme n'étant pas du genre à renoncer.

« Vous me suivrez, mais ne m'aidez pas, c'est cela ? lui dit-elle.

– C'est cela. Cette quête est la tienne, la mienne c'est ma communauté. » Elle écarta ses deux mains pour appuyer son propos. « Je ne saurais te dire si ce que tu fais est merveilleux ou une pure folie, je n'ai de réponse à aucune de tes questions. Peut-être le Commandeur Alpha sera-t-il le sésame, peut-être non. Ni toi ni moi ne savons si ce Commandeur est une entité multiple, un collègue secret, ou simplement une chimère de plus. Je vais te suivre, parce que si jouer avec ce pouvoir que je ne comprends pas peut-

être mortel, j'ai appris à mes dépens que sans pouvoir je suis impuissante, que je ne peux pas protéger ce que j'ai fondé. Le savoir protège, donc j'observe et j'apprends, mais je n'entraînerais pas mes filles derrière toi aveuglément. Je ne peux pas tout jouer sur un jet de dé, ma liberté à moi aussi a ses limites. Désolée. »

L'inspectrice semblait un peu abattue, mais elle se redressa finalement. Elle avait la mine déterminée de ceux qui ont pris une décision qu'ils ne peuvent défaire, Dolorine comprenait, c'était un peu sa vie à elle aussi. Elle avait tout donné pour sa communauté et revenir en arrière n'était plus possible, même lorsqu'il avait fallu torturer et tuer. La jeune femme la fixa sans ciller.

« Je ne t'en veux pas, je comprends. Maintenant je dois le faire, où alors rien de ce que j'ai fait jusque-là n'avait de sens. J'ai dépassé l'heure du choix depuis longtemps.

– Alors ainsi soit-il, ma belle. Je vais te rendre tes armes, tout ce que tu possédais. Je vais t'accompagner avec mes filles jusqu'à un lieu sûr. Tu passeras la nuit là si tu le veux, je pense qu'il serait préférable que tu dormes, non ?

– Oui. Je ne peux pas partir sans être préparée.

– Eh bien soit, dis-moi de quoi tu as besoin, je te le donnerais si je le possède. Ensuite, nous partirons. »

Les filles se levèrent toutes comme une seule femme, et Lou libéra les poignets de l'inspectrice Mc Carty, tandis que Dolorine se penchait pour la serrer dans ses bras.

« Je te souhaite bonne chance, Maggy », lui dit-elle avec tendresse.

La jeune femme lui rendit son étreinte, une étreinte empreinte de peur et de hargne. Dehors, la nuit tombait déjà.

Chapitre vingt-et-un

Le Commandeur Alpha

L'inspectrice avait mal dormi. Le petit studio où l'avaient amenée Dolorine et ses filles avait beau être calme et aussi sécurisant que possible, les pensées s'entrechoquaient sous son crâne, et le sommeil ne venait pas. Elle avait pourtant cédé à l'épuisement, comme c'était toujours le cas à un certain stade, mais elle fut soulagée de voir poindre la lueur de l'aube. Elle n'avait jamais été de toute sa vie aussi rongée par le doute, ni été aussi déterminée à mettre un terme à ses questions sans réponse. Elle ne voulait pas que la torture se poursuive, elle était décidée à ce que la journée qui débutait soit la pierre finale à l'édifice, que la vérité jaillisse, bonne ou mauvaise, mais qu'elle sache enfin, que le doute soit chassé. Les filles de Dolorine l'attendraient sûrement en bas, pour la filer, mais ça ne l'inquiétait plus. Pendant qu'elle enfilait ses vêtements, qu'elle vérifiait chacune de ses armes, ses munitions, la présence du disque bien sûr, et qu'elle s'étirait les muscles pour être fin prête dès son premier pas sur le bitume d'en bas, elle repensait mentalement à son plan, aux différentes éventualités auxquelles elle avait pu penser. Il y en avait trop, cependant, elle n'était pas prête, mais elle ne le serait jamais davantage. Une fois équipée, elle se tortura l'esprit une ultime fois, par pur sadisme sans doute, en se rappelant qu'il était encore temps d'arrêter, de renoncer. Lorsque sa main se posa sur

la poignée de la porte, son autre main sous son manteau, crispé sur la crosse de son arme, elle inspira une grande bouffée d'air à s'en faire craquer les poumons. Elle abaissa la poignée et tira d'un coup brusque.

Dehors, l'air était frais et sec, le ciel bleuté commençait à perdre de son gris matinal, et elle entendait le silence rare de la ville au petit matin. Sans attendre, elle sortit le disque. Son gris pâle et froid avait toujours la même teinte, et la carte était lisible, elle reconnaissait le quartier où elle se trouvait.

« Alors, je continue par là ? OK. »

Elle murmurait pour elle-même, pour se donner du courage. Le disque ne semblait pas vouloir lui indiquer immédiatement l'emplacement du Commandeur Alpha, mais plutôt de la mener dans une sorte de jeu de piste qui aboutissait supposément jusqu'à lui. Pour le moment, il s'agissait d'aller tout droit, le long d'une avenue à double sens qu'elle longea depuis un vaste trottoir ponctué de réverbères éteints. Le disque la mena ainsi, la rapprochant du centre de la cité, de rue en avenue, d'espace piéton en voie pour chenille. À pied, elle n'allait pas très vite, mais certains endroits auraient été inaccessibles pour des véhicules. Elle passa notamment par un passage piéton souterrain, ainsi qu'une passerelle fine et aérienne, qui traversait plusieurs voies rapides de chenilles. Les premiers véhicules se firent visibles alors que la ville s'animait. La carte s'ajustait, se mettait à jour au fur et à mesure de sa progression, tantôt elle était très fine, et ne montrait que le pâti de maisons ou de bâtiments qui l'entourait, tantôt le plan était bien plus vaste, et lui montrait son parcours de bien plus haut, passant de-ci de-là. Lorsqu'elle tenta de prendre un raccourci qu'elle connaissait, et ne suivit pas le

parcours prévu pour elle, le disque s'éteignit simplement, il n'affichait plus de carte. Elle dut revenir sur ses pas pour reprendre le circuit là où elle l'avait abandonné.

Elle était à une intersection, une de plus, quand elle aperçut dans son dos des mouvements. Elle prenait garde depuis ses premiers pas à regarder derrière elle, pour éviter soigneusement d'être suivie. Elle avait noté deux des filles de Dolorine, mais pas les deux grandes silhouettes qui marchaient rapidement vers elle. Elle pressa le pas, jetant un coup d'œil dans son dos. C'était des golems de sécurité, sans aucun doute possible. Ils étaient deux et se mirent à courir dans sa direction, ils portaient des armes en main. Elle se jeta en avant, dégainant son Magik Gun. Une balle siffla au-dessus de sa tête, la détonation résonnant dans l'air figé. Elle visa et tira une balle d'entravement vers le premier de ses deux poursuivants. Elle avait heureusement pris soin de noter vers où partait son parcours sur la carte, elle se jeta dans l'angle de la prochaine rue, sur sa droite, et tomba nez à nez avec deux colosses à la peau luisante. Ils plongèrent leurs mains sous leurs manteaux caparaçonnés, à la recherche de leur arme. Elle se saisit d'une bulle de gravité tout en courant vers le mur opposé. Par chance, elle était habituée à son arme et elle put tirer avant eux, tout en se réceptionnant à une hauteur raisonnable. À quatre pattes, puis dans une course folle à en perdre haleine, elle courait comme une folle. Les deux golems s'étaient écrasés de tout leur poids, dans sa fuite elle ne put même pas leur jeter un coup d'œil, réduite à espérer qu'ils soient trop groggy par le choc pour la viser et tirer. Elle n'entendait ni coup de feu, ni cri derrière elle, elle ne voyait plus non plus ses poursuivants. Elle plongea son arme dans son étui et saisit le disque tout en courant. La carte avait changé. Il fallait qu'elle se rende près du quartier du Quadricorne, la distance était longue. Elle vit un petit trait vert pâle, comme une ligne de chenille publique, et jeta des coups d'œil autour d'elle. Elle repéra vite un arrêt, et en s'approchant, essoufflée qu'elle était, elle repéra le numéro de ligne sur le panneau

des horaires : la ligne vingt-deux. Il n'y avait personne sur l'arrêt, elle rangea le disque, puis se tapit derrière la vitre du par-pluie, scrutant les alentours avec anxiété. Sur le tableau d'horaires, elle nota qu'une chenille devait passer dans moins de cinq minutes. Elle pria pour que cette fois-ci les services publics de transport soient à l'heure, se jurant de ne plus jamais les critiquer si les dieux lui donnaient cette chance. Que ce soient le fait des dieux ou d'un hasard du réseau bancal de transport, elle vit bientôt la grosse machine de transport publique qui descendait d'une rampe aérienne, au loin, et s'approchait avec une vitesse d'escargot.

« Allez, allez... »

Elle ne voyait personne dans la rue, mais les golems allaient sûrement la retrouver d'un instant à l'autre, et à pied, elle n'irait pas loin.

Lorsque la chenille s'arrêta devant elle avec un grincement métallique de ses pattes de ferraille, elle jeta un regard suspicieux à l'intérieur, s'attendant à la voir dégueuler des golems armés par dizaines.

« Alors, elle rentre la dame, ou elle reste à regarder ? »

C'était le chauffeur qui la regardait avec impatience. Elle lui sourit et entra d'un bond, sautant sur le marche-pied.

« Bonjour. »

À l'intérieur, quelques personnes, mais dans l'ensemble la rame était peu remplie. Elle s'assit près de la porte de sortie, reprenant son souffle. En face d'elle, un vieil homme la regardait. Sa peau d'ébène était fine et lisse, comme polie par l'âge, et ses cheveux

blancs et frisés étaient clairsemés sur le dessus de son crâne. Il la regardait intensément, elle serra le manche de son couteau à cran d'arrêt, sous son manteau.

« Vous aimez l'humour noir, jeune dame ? » lui demanda-t-il d'une voix profonde et grave.

Elle ne répondit pas, détournant le regard. Elle ne pouvait se permettre de se déconcentrer maintenant, si proche du but. Il sourit, puis se pencha un peu vers elle.

« L'humour noir, c'est un ultime ricanement face à la mort, juste avant de se rompre le cou en tombant dans l'escalier et d'aller lui passer le bonjour personnellement. »

Elle le regarda finalement, sa colère retombant un peu.

« Je ne suis pas pressée de lui passer le bonjour, pour ma part. Merci. »

Il ne répondit rien, mais fut pris d'un rire intérieur, ses yeux noirs la fixant d'une sorte qu'elle n'aimait pas. Elle trouvait que ces yeux en voyaient trop, qu'ils lisaient trop en elle. Elle se leva pour changer de siège, cet homme lui rappelait Max Manus, son supérieur, et toutes les erreurs professionnelles qu'elle avait commises en si peu de jours.

*

Tom Berclin était assis dans sa chenille de la ligne 22, en route pour une aventure toute nouvelle. Les chenilles, ça il connaissait, non ce qui était nouveau c'était ce qu'il avait sous le bras. Il tenait une épaisse mallette qui contenait son précieux manuscrit, un livre sur lequel il travaillait depuis un an. Il allait d'ici quelques minutes le présenter à un éditeur de renom, après avoir longuement mûri sa réflexion. Et ses réflexions l'avaient

mené à prévoir un succès certain. Non seulement son livre lui plaisait et il était probable que d'autres soient de son avis, mais à la relecture, il avait été admiratif devant l'intelligence du propos, le croustillant du style, les rebondissements de l'histoire. Une vilaine petite voix lui avait alors sournoisement soufflé qu'il y avait sans doute des dizaines de propositions de même nature chaque jour chez ce même éditeur, mais il avait balayé ce méchant murmure négatif d'un argument massif : il était plus intelligent que la moyenne, voilà la vérité qu'il ne pouvait plus masquer. Évidemment, il était d'accord avec lui-même sur à peu près tout, mais cela n'avait rien d'exceptionnel, non ce qui était remarquable c'était ce regard fin qu'il portait sur le monde. La vicieuse petite voix lui avait murmuré que les autres se trouvaient sûrement très intelligents aussi, mais il l'avait dédaignée aussitôt. Comment aurait-il pu passer à côté d'une telle erreur de jugement pendant si longtemps, si ce n'était pas vrai ? Il vivait avec la certitude absolue d'être quelqu'un d'exceptionnel depuis trente-quatre ans et l'aboutissement logique de ce parcours était en phase de se dévoiler. Non, il avait pensé, repensé, trituré les paramètres conjoints, calculé les pour et les contres, évalué le pendant du pourquoi et la précision mathématique du raisonnement le menait à un succès inter-planétaire évident. Il était convaincu que les grands génies littéraires avant lui avaient fait preuve des mêmes pensées, des mêmes questions, qu'il vivait tout cela comme eux. D'ailleurs, il ratait habituellement tout ce qu'il entreprenait et n'avait pas confiance en lui, sa soudaine sérénité face à la gloire à venir était un signe de plus, le signe d'une maturité, que cette fois c'était enfin la bonne ! Rien ne pouvait enrayer l'avènement de la chose, son parcours était tout tracé, comme l'était celui de la ligne 22 qui le mènerait jusqu'à son éditeur. Il savait tout cela, pourtant il doutait, il craignait encore un vilain coup du sort. Il avait peur de la créativité de la vie, de sa capacité à faire foirer l'infoirable, de faire dérailler les certitudes mathématiques et les évidences

les plus inébranlables. En tant que modeste membre de la société des nuls, il avait vu tant de grands plans merder d'une manière improbable, tant de rebondissements gouailleurs dans sa vie passablement ridicule, qu'il en avait gardé le traumatisme durable. Sur le papier, tout était gagné, mais c'était compter sans la vie et sa rouerie grotesque. Mais il se rassurait, tout se passait bien jusque-là et aujourd'hui c'était son jour, il aurait sa place au soleil. Pour lui, dont les taches de rousseur ne permettaient pas l'exposition, même brève, à la lumière vive de l'astre du jour, ce serait la plus merveilleuse des aventures. Dans son précieux ouvrage, il définissait une idée géniale, novatrice, radicalement en porte-à-faux avec la pensée commune, l'idée que la société, nommée parfois improprement le "système", dépassait les hommes et finissait même par les opprimer ou leur apparaître comme de nature divine. Cette grande organisation sociale leur échappait, le monstre qu'ils avaient contribué à construire, celui-là même qu'ils nourrissaient au quotidien, dont ils partageaient les codes et les coutumes, ce monstre les asservissait quoi qu'ils fassent. Et cette idée-là était géniale, cette idée à elle seule était tellement foudroyante que son succès serait durable et prégnant. Rien ne serait plus comme avant après la publication de son livre. Aujourd'hui, il allait contribuer à la grande marche du monde !

Un cahot soudain dans la mécanique bien huilée de la chenille de transport, suivi d'un BANG tonitruant le fit sortir de ses pensées débridées. La machine avait presque atteint le sol, redescendant de la rampe de transport, il ne restait que quelques mètres avant qu'elle ne touche le bitume du quartier du Quadricorne. Le bruit avait été produit par une masse qui était venue taper et briser la vitre à côté de lui. Cette masse était reliée à un filin, lequel passait et repassait entre les pattes de l'imposant véhicule. Les pattes du côté gauche de celui-ci s'étaient emmêlées dans les câbles qui venaient de l'atteindre, et

la machine bascula lentement hors de la rampe. Tom poussa un cri d'effroi. Non loin de lui, une jeune femme aux cheveux bleus laissa échapper un juron.

Tom était déboussolé, choqué et hébété. Il était au sol, il ne savait comment il était arrivé jusque-là, il y avait eu un accident, se rappelait-il. Il était assis, les fesses sur le bitume, il regarda ses mains et vit des écorchures multiples. Il n'avait plus son manuscrit, son sésame vers la réussite. Autour de lui, d'autres personnes étaient aussi éberluées que lui, assises pour la plupart, ou allongées au sol. La chenille encore fumante gisait à quelques mètres de là, fortement endommagée par sa chute. Une fille à côté de lui croisa son regard, il vit en elle un miroir de ses propres yeux fous et le choc de l'accident, brutal et terrifiant.

« Je suis écœurée, lui dit cette dernière. Cette société de merde m'écœure ! Non, vraiment, quoi ! Ce système que nous nourrissons tous finira par nous tuer ! Il faut que cela cesse ! »

Il se redressa, intrigué.

« C'est amusant. Je viens de perdre le manuscrit de mon dernier livre, dans lequel je développe une idée similaire ! Vous pensez que la société est une sorte d'organisme qui nous domine ?

– Un peu comme si nous en serions les cellules, oui, et de la même manière qu'un humain est une société d'entités vivantes. Nous œuvrons pour lui, en son sein, mais nous n'avons pas d'emprise sur lui, il possède des propriétés émergentes que nous ne possédons pas, même à minima, il est bien plus que la somme de ses parties. Et vous aussi, vous avez écrit un roman là-dessus ? »

Tom cligna des yeux plusieurs fois, ne parvenant pas à comprendre, ni à démêler les implications de ces propos. Il sentait pourtant qu'il y en avait beaucoup... La jeune femme le regarda d'un œil soudain attendri.

« Ne regrettez rien, votre manuscrit aurait été refusé, comme le mien et tous les autres. J'ai été à votre place il y a seulement trois mois. »

Tom la regarda avec des yeux nouveaux. Elle était de son âge, son visage lui plaisait, il se sentait déjà bien avec elle, sans pouvoir dire pourquoi.

« Vous êtes membre de la société des nulles ? » se risqua-t-il.

Elle lui renvoya un grand sourire.

« Ne soyez pas timide, c'est une évidence. Je fais partie d'une association locale appelée "nulles pour la vie". On est un groupe de femmes, on s'entraide, on navigue au milieu de tout cela, comme vous. »

Tom Berlin avait un sourire un peu béat sur le visage, il semblait avoir reçu un très beau cadeau de Noël sans savoir exactement de quoi il s'agissait. Il était heureux.

*

L'inspectrice Mc Carty parvint à se dégager de la carcasse de l'engin sans avoir trop souffert de sa chute. Quelques égratignures sur le front et une douleur à l'épaule, mais c'était tout. Des feuilles volantes tombaient un peu partout autour d'elle, en une espèce de neige un peu folle, elle chassa l'une d'elle qui vint se frotter à son nez. Dehors, il y avait d'autres rescapés qui sortaient eux aussi de la carcasse. Son arme en main, elle se

faufila le long des pattes brisées de la machine, scrutant des yeux la rue pleine d'animation.

« Il y a eu un accident ! » criait une femme en direction d'une autre, qui regardait depuis son balcon.

Le premier coup de feu retentit non loin d'elle, et elle entendit distinctement la balle ricocher sur le corps de la patte métallique, juste au-dessus de sa tête. Elle vit l'origine du tir, un homme cagoulé qui se tenait à trente mètres d'elle. Elle visa, mieux que lui, et une balle d'entravement l'atteint en pleine poitrine. Mais deux autres adversaires sortirent de derrière une chenille à l'arrêt, elle partit en courant.

« BANG ! GANG ! »

Les balles sifflèrent, elle plongea au sol, se brûlant la paume des mains contre le goudron rêche. On l'attendait de l'autre côté également. Elle se replia sous le nez de la chenille brisée, préparant une bulle de gravité. Mais face à tant d'adversaires, il était peu probable que cette ruse lui soit d'un grand secours, et ils étaient hors de portée.

« BANG ! BANG ! »

Des tirs, encore, mais cette fois-ci ce fut l'un des hommes cagoulés qui lui faisaient face qui tomba. Il s'écroula comme s'il venait d'être touché dans le dos. Elle vit en effet derrière lui les silhouettes reconnaissables des filles de Dolorine. Les balles fusaient dans plusieurs autres rues adjacentes, et elle rechargea une balle d'entravement, rangeant la bulle non utilisée. Elle cherchait du regard un moyen de sortir du piège, de percer dans la bonne direction. Elle avait regardé brièvement le disque et avait repéré la rue à emprunter, mais pour l'atteindre, elle devrait courir vingt bons mètres à découvert. Elle ne pouvait se risquer à cela pour le moment, plusieurs de ses opposants rechargeaient et seraient aptes à tirer sous peu.

« BANG ! »

Elle tira sur l'un des hommes, qui parvint à échapper à la balle et à ses filins. Autour d'eux, les cris perçaient de partout, les rescapés, les passants, tous tentaient de se mettre à l'abri, elle en vit même certains qui étaient revenus vers le véhicule écrasé. Il y eut plusieurs échanges de coup de feu, et elle parvint à immobiliser l'un des trois types qui la menaçaient directement. Un autre semblait blessé, le dernier rechargeait. Des rescapés rendus fous de terreur par les tirs lui passèrent devant, en direction de la rue, elle saisit sa chance. Se mêlant aux fuyards, elle bondit et fila aussi vite qu'elle le put. Elle dépassa un certain nombre des fuyards, dont elle se servit comme couverture. Une méthode peu glorieuse, mais l'heure n'était pas à ce genre de luxe, elle entendit une autre balle siffler non loin d'elle et ne put qu'être heureuse de ne pas avoir été touchée. Les tirs retentissaient maintenant de manière plus lointaine, alors qu'elle échappait à ses poursuivants, pris en tenaille par les filles de Dolorine. Elle savait que ces dernières lui avait offert une chance unique, qu'il n'y aurait pas de seconde fois, elle était maintenant totalement seule pour terminer sa mission. Le disque la guidait, mais elle ne pouvait savoir combien de temps encore il allait la mener ainsi dans les rues de la ville. Elle s'enfonçait désormais dans le quartier du Quadricorne.

Elle reconnut les rues et les commerces qu'elle voyait d'ici, c'était non loin de sa chambre d'hôtel, qu'elle avait abandonnée depuis plusieurs jours. Elle jeta un regard sur la carte et fronça les sourcils, elle lui faisait prendre la rue à droite. Elle s'engouffra dans l'espace entre les murs hauts de deux bâtiments à étages, parsemés de balcons riches en fleurs et plantes en pots. Devant elle se tenait la rue qui menait jusqu'au bâtiment aux murs roux de son hôtel, elle le voyait d'ici. Elle observa la carte minutieusement, cherchant une erreur, mais elle ne s'était pas trompée. L'idée que le

Commandeur l'attendait dans son hôtel lui vint en tête, avant qu'elle ne la chasse, son absurdité était trop évidente. Pourtant... Elle avançait, ne courant plus, les yeux rivés sur sa carte. Un passant ou deux s'éloignèrent à la vue de son arme, toujours pendante au bout de son bras. Devant l'hôtel, une croix marquait la fin du parcours. Elle se glissa devant les doubles portes vitrées de l'accueil, et la carte se mua en un plan du bâtiment. Perdue, elle entra, elle ne comprenait plus, ne cherchait même plus à se défendre. Il n'y avait personne, hormis le guichetier, qui lui fit un sourire. Elle rangea précipitamment son arme.

« Bonjour, fit-il à son rencontre.

– Bonjour. »

Sa propre voix lui parut irréaliste. Elle prit l'escalier, le disque dans la main, ses doigts crispés qui tremblaient un peu, brouillant l'image du plan. Elle sentit chaque marche sous ses pieds, et ne regarda presque plus le plan qui la menait vers sa chambre, tant elle connaissait les lieux. Elle n'avait plus de doute, désormais, le plan ne l'avait pas menée ici par hasard. Devant sa porte, elle vit un vieil homme à la peau translucide, toute fripée, et elle le reconnut. C'était l'homme qui avait discuté avec elle dans la rue, la nuit, à sa sortie de la chenille de transport publique. Elle eut l'idée ironique qu'elle n'avait pas les clés de sa chambre d'hôtel sur elle, elle avait pensé à absolument tout, sauf cela. Mais la porte était entrouverte. Le vieil homme la regarda.

« Bienvenue, exécutante MMC », la salua-t-il.

Elle ne répondit pas, mutique, les yeux hagards elle poussa la porte. Elle reconnut le couloir d'entrée de la chambre, la porte de la salle de bain. Il y avait des voix à l'intérieur.

« Elle ne devrait plus tarder, fit une voix d'homme.

– Oh, certainement. »

Elle pénétra dans la pièce exigüe.

Devant elle, trois hommes encagoulés la fixaient, bien habillés, deux d’entre eux étaient debout, le dernier était assis dans son fauteuil.

« Bienvenue, exécutante Maggy Mc Carty, nous n’attendions que vous », fit une voix trop connue.

Sur la table basse, devant l’homme assis, se tenait son horloge parlante. Le petit objet de bois était comme à son habitude, posé là, égrainant son tic-tac habituel. L’inspectrice la fixa avec des yeux vides, sonnée. Son arme était toujours dans son manteau, et l’idée ne lui vint pas de la dégainer. Pour elle, rien de tout ceci n’avait de sens.

« Je vais rompre le suspense intenable, continua son horloge, et je vais t’avouer tout de suite que je suis le Commandeur Alpha.

– ... »

L’inspectrice avait une rage au fond d’elle, mais un engourdissement encore plus fort enfermait le tout.

« Oui, je sais, c’est dur à entendre. Et pourtant, ce n’est pas ce que tu crois.

– C’est *toi* ! Ni Lisa ou quelqu’un d’autre ? C’est *toi* qui caviardais sur mes faits et gestes ? » parvint-elle à prononcer.

Un petit rire sortit de la boîte de bois au toit pointu.

« Oui, mais en vérité je ne caviardais pas. Je m’informais à la source. Car j’avais la double casquette, tu comprends ? Mais au fond, quel est le problème ? Tu es là, tu vas bien, et je suis sûre que tout va rentrer dans l’ordre prochainement. Tu n’as rien à craindre.

– Rien à craindre ? » L’inspectrice reprenait un peu des couleurs, bien que sa peau ait encore une pâleur de cadavre par endroit, mais ses joues rosissaient. « Tu m’as menti, tu m’as trahie !

– Allons bon ! Mais jamais de la vie. Tu t’es trahie toute seule, je dirais. Et encore, t’es-tu trahie ? Tu as fait ce que tu voulais. Eh bien, soit, la belle affaire ! Te voilà ici maintenant, n’est-ce pas ce que tu désirais de plus cher ? Le Commandeur Alpha honni est devant toi, et il parle, il discute avec toi poliment ! »

L’inspectrice fit un geste pour fondre sur la pernicieuse horloge, mais les trois gaillards se raidirent, celui qui était assis se leva.

« Pourquoi ? demanda simplement l’inspectrice.

– Pourquoi ? Eh, pourquoi pas ? Non, ce n’est pas la bonne question. Tu étais aveugle, tu ne l’es plus. Voilà ce qui compte.

– C’est toi qui as ordonné les enlèvements, la création du cerveau ?

– Tout ! C’est tout moi. Ton père avant toi, ton grand-père, tous ont participé à mes côtés aux grands projets de leur temps, oui. Ils ont compris, ils ont vu et accepté, comme tu le feras.

– Je... Je n’accepte rien ! Accepter quoi ?

– Accepter que ta cause ait un sens différent, mais qu’elle est toujours là. Servir, servir comme tu l’as toujours fait. On ne s’échappe pas, on sert de l’intérieur, Maggy. Et tu le sais, oh tu le sais très bien... Mais il fallait que tu comprennes, il fallait passer par là.

– Salope », dit-elle avec une voix éteinte.

Au fond d’elle, un vide béant menaçait de tout dévorer, elle, son monde, ce qu’elle croyait, ce qu’elle aimait, ce pourquoi elle vivait.

« Oui, c’est une étape douloureuse de ta vie, c’est ainsi. Je pourrais encore te montrer ce que ton père ou ton grand-père ont dit et fait à ta place... Rien n’a changé, si ce n’est que tu as grandi, Maggy. Tu n’es plus une enfant immature, mais une adulte pleinement, maintenant, et tu fais face à la vérité, car il est plus que temps. Je t’aiderai, comme je l’ai fait jusque-là... »

Blême, l’inspectrice semblait incapable de faire le moindre mouvement. Elle surprit les trois hommes lorsqu’elle fit volte-face et partit en courant vers la sortie de la chambre.

« Que fait-elle ? entendit-elle son horloge demander.

– Elle s’enfuit ! répondit l’un des hommes.

– Rattrapez-la, nom d’un chien ! Ne lui faites pas de mal, mais rattrapez-la ! »

Les mots de son horloge familiale résonnaient dans ses oreilles quand elle ouvrit la porte à la volée. Elle bouscula le vieil homme devant l’entrée, qui tenta de s’interposer. Il s’effondra contre le mur du couloir, sonné.

Elle courut aussi vite qu’il était possible pour elle de le faire. Non pas poussée par la peur, non pas poussée par une émotion ordinaire, mais par un désir de fuite indicible, de partir, de partir tellement vite qu’elle se détacherait d’elle-même. Elle dévala les

marches de l'escalier deux à deux, passa en trombe devant le guichet d'entrée et sortit comme une furie dans la rue. Elle fonça sans jeter un regard en arrière, toujours devant elle, toujours plus loin, elle sentait son sang qui filait dans ses veines, elle était libre et pourchassée, ses talons claquaient contre le bitume, son manteau virevoltait dans son dos comme une cape prise dans la tempête.

La rue était vide, les trois hommes virent sa silhouette au loin qui disparut dans une ruelle adjacente. Une vieille dame la regarda filer d'un œil curieux, elle fixa son dos et l'observa s'éloigner, devenant de plus en plus petite avec la distance, aux prises avec une course folle qui n'avait plus d'autre but.

FIN.

Merci pour ta lecture, si tu pouvais prendre le temps de lire les quelques lignes suivantes, je t'en serais très reconnaissant.

Ce roman est le fruit d'un travail de plus d'un an, il n'est pas gratuit, mais proposé à prix libre. Le prix libre est un tarif solidaire qui s'adapte à tes revenus, c'est une relation commerciale basée sur la confiance. Je distribue ce roman en autoédition, ce qui me rémunère tout en maintenant mon indépendance et des prix accessibles à tous.

Ma capacité à te proposer ce type d'œuvre dépend de lecteurs et lectrices prêtes à s'engager derrière ces valeurs. **Certaines vont jouer le jeu, pourquoi pas toi ? Si tu fais le choix de ne pas me soutenir directement financièrement, tu peux effectuer une contribution utile en diffusant cette œuvre à plusieurs personnes autour de toi. C'est une forme alternative de rétribution.**

Prends deux minutes de ton temps pour me donner la somme de ton choix, ça se passe sur [mon site](#). Sur cette [page dédiée](#), tu trouveras plus d'indications sur ce prix libre et mon travail.

Tu peux me laisser tes avis et impressions à cette adresse : erwangb@erwangb.com

Table des matières

Chapitre un.....	2
L'inspectrice Mc Carty.....	2
Chapitre deux.....	31
Angelo et Silver.....	31
Chapitre trois.....	54
L'inspectrice à l'action.....	54
Chapitre quatre.....	83
Dans la puanteur des égouts.....	83
Chapitre cinq.....	112
Dolorine Patrouchka.....	112
Chapitre six.....	140
L'exécutant R.B.....	140
Chapitre sept.....	171
Le messager.....	171
Chapitre huit.....	186
L'interrogatoire.....	186
Chapitre neuf.....	201
Le vieil homme.....	201
Chapitre dix.....	216
Le club des Lunes Sœurs.....	216
Chapitre onze.....	249
Le congrès.....	249
Chapitre douze.....	263
La mère noire.....	263
Chapitre treize.....	284
Banana Max.....	284
Chapitre quatorze.....	303
La mallette rouge.....	303
Chapitre quinze.....	318
L'heure du choix.....	318
Chapitre seize.....	348
Pedro l'égoutier.....	348
Chapitre dix-sept.....	368
L'antre du monstre.....	368
Chapitre dix-huit.....	390
Le Cerveau.....	390
Chapitre dix-neuf.....	402
L'assemblée planaire.....	402
Chapitre vingt.....	427
La capture.....	427
Chapitre vingt-et-un.....	442
Le Commandeur Alpha.....	442